BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
16 C
47

VE II. B. 18

DE L'USAGE DES PASSIONS.

PAR

Le R. P. I. FRANCOIS SENAULT,
Prestre de l'Oratoire.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

DE L'USAGE DES PASSIONS.

PAR

Le R. P. I. FRANCOIS SENAULT,
Preſtre de l'Oratoire.

DIXIE'ME EDITION.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANVELE

A LYON,
Chez CLAUDE DE LA ROCHE, & C. REY,
ruë Merciere, à l'Occaſion.

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation, & Permiſſion.

A

MONSEIGNEUR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL DUC

DE RICHELIEU.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEUR,

S'il eſt vray que les exemples perſuadent mieux que les raiſons, & que les hommes deferent davantage aux actions des Princes, qu'aux paroles des Orateurs ; je trahirois la cauſe des Paſſions que je deffends, ſi aprés avoir publié tout ce qu'ont dit les Philoſophes en leur faveur, je ne publiois auſſi tout ce que vous avez fait à leur avantage : Car chacun confeſſe que vous

leur avez osté le trouble qu'elles ont tiré du peché, & que vous leur avez appris l'obeïssance qu'elles doivent à la Raison : Vous dontates ces rebelles aussi-tost que vous les pûtes connoistre; plus heureux que l'Hercule de la Grece qui se fit des armes de la despoüille des monstres qu'il avoit defait, vous contraignîtes ceux-cy de servir à vos vertus, & des ennemis de nostre repos, vous en fistes les ministres de vostre felicité. Vous estudiâtes la Politique dans la Morale, & devant que de faire vos chefs-d'œuvres dans l'Etat, vous fistes vos coups d'essay en vostre personne ; Vous employâtes vostre force contre vous même, & pour vous preparer à conduire des sujets & à vaincre des rebelles, vous declarâtes la guerre à vos Passions, & vous fistes regner aussi absolument la Raison dans vostre ame que nostre Monarque dans la France. Ce fut l'occupation de vos premieres années, & il semble que la Providence Divine qui vous destinoit à

Prò telis gerit, quæ timuit & quæ fudit. armatus venit leone & hydra. Senec. in Herc. furent.

conduite de cét Eſtat vouloit
'en reglant les mouvemens de
otre cœur, vous appriſſiez l'art de
xmonter l'Hereſie & la rebellion :
ous formaſtes un homme de bien
ant que former un Politique, &
ous travaillâtes pour le ſalut de
oſtre ame, devant que de travailler
our la gloire de voſtre nom : Car
uoy que la Nature vous ait donné
vec profuſion ce qu'elle ne donne
aux autres qu'avec retenuë, elle
vous a laiſſé l honneur d'accomplir
ſon ouvrage, & elle a crû qu'il n'y
avoit que vous ſeul qui vous puiſ-
ſiez dignement achever.

C'eſt un malheur deplorable que les Princes penſent à vaincre leurs ennemis, & ne ſongent pas à vaincre leurs Paſſions, qu'ils levent des troupes pour attaquer leurs voiſins, & qu'ils n'acquierent point de vertus pour le deffendre des vices: Alexandre defait les Perſes, paſſe dans les Indes, & ſoûmet à ſon obeïſſance tous les peuples de l'Orient ; cependant il ſe laiſſe gourmander à

Alexander modo occiso amico, modo amisso jacebat in tenebris, alias defidebat suum mœrens victor tot Regũ & populorũ iræ tria quæ succubuit id enim egerat ut omnia prius haberet in potestate, quæ affectus. Sen Ep 113.

ſes Paſſions, & tuant ou perdant ſes amis, il pleure ſon crime ou ſon malheur, & celuy qui avoit defait tant de Rois, ſe laiſſe ſurmonter à la Colere ou à la Triſteſſe : Tous ſes crimes naiſſoient de ſon ignorance, & il ne faut pas s'eſtonner, ſi parmy tant de vertus, il avoit tant de vices, puis que negligeant la Morale, il s'eſtoit plûtôt mis en peine de conduire ſon armée que ſa perſonne, & qu'il avoit eu plus d'ambition de ſe rendre le Souverain du Monde que le maiſtre de ſes Paſſions. Vous creuſtes, MONSEIGNEUR, qu'il faloit prendre une autre route, & que pour ne ſe pas égarer dans le chemin de la gloire, il faloit regler ſes affections, avant que de conduire les hommes. Vous y travaillaſtes avec tant de ſoin & de ſuccez, que vous fûtes ſage avant le temps, & que vous triomphâtes de toutes vos Paſſions en un âge, où les autres font gloire de s'en laiſſer vaincre : vous les rengeâtes à leur devoir par le ſecours de la Morale,

ous les reduisites à la necessité de rendre la loy de la Raison, & de ne plus eſlever que par ſon commandement. De là naiſt cette tranquillité que vous poſſedez, & qui paroiſt ſur ce viſage, que la crainte ne fit jamais paſlir, & que la colere ne pût jamais troubler: Cette partie de l'homme eſt un fidelle miroir où l'on decouvre tous les mouvemens qui l'agitent; il ne ſe peut rien paſſer de grand dans l'ame qui n'eſclate dans les yeux, ou qui ne ſe remarque ſur le front. Les plus diſſimulez ſe laiſſent trahir à leurs Paſſions, & quand elles travaillent leur eſprit, il faut que par neceſſité, elles alterent leur viſage : Le voſtre qui ne change jamais, eſt une preuve aſſeurée de la paix dont vous jouïſſez, & de la victoire que vous avez remportée ſur toutes vos Paſſions. Et certes elles vous doivent bien le reſpect de ne point troubler voſtre repos, puiſque vous leur avez oſté l'inquietude, & que leur apprenant l'obeïſſance, vous les avez eſlevées

à la condition des vertus ; car vous leur avez fait changer de nature, & par un miracle auſſi rare qu'il eſt illuſtre. vous avez tiré vos forces de nos foibleſſes, & l'ornement de vôtre ame, de la confuſion de noſtre Nature.

Les Stoïciens ont banny les Paſſions de l'ame de leur Sage, pource qu'elles ont quelques defauts ; ils n'ont pû ſe reſoudre à employer de ſujets qui ſont plus portez à la rebellion qu'à l'obeïſſance, & ils ont crû qu'il falloit mettre au nombre de nos ennemis, des ſoldats qui combattent plus ſouvent pour le vice que pour la vertu: Mais certes, MONSEIGNEUR, ſi ces Philoſophes les euſſent veües en voſtre perſonne, ils euſſent bien changé d'avis, & ſi elles ſe fuſſent preſentées à Senecque avec toutes ces beautez que vous leur avez données, il eût eu honte de blaſmer ce que vous employez ſi noblement ; il eût confeſſé que l'inſenſibilité ne peut faire que des Idoles, & que les Paſſions

en ménagées peuvent faire des
nges : Vous n'en avez receu pas
ne de la Nature, dont vous n'ayez
ait une excellente vertu par la
Grace. L'Amour qui n'eſt dans tous
es hommes qu'une foible inclina-
ion à faire du bien, eſt en vous une
orte Paſſion d'obliger toutes les
perſonnes qui ont du merite ; Le
Deſir & l'Eſperance qui nous trom-
pent par leurs promeſſes, vous
eſlevent au deſſus de la Terre, &
vous portent au delà du temps,
pour y chercher un bien veritable,
qui ſoit la felicité de voſtre eſprit,
& la recompenſe de voſtre vertu :
Ils ſont tous deux ſi raiſonnables,
que les evenemens ne les abuſent
jamais, vous ne deſirez & vous
n'eſperez rien inutilement ; com-
me ces deux Paſſions ne ſe forment
dans voſtre ame que par le mouve-
ment de la Raiſon, il ſe trouve
qu'elles produiſent toûjours leurs
effets, & que vous prenez ſi bien
vos meſures, que vous contraignez
la Fortune de vouloir ce que vous

desirez, & d'executer ce que vous esperez. La Hardiesse qui n'est bien souvent dans les autres qu'une pure temerité, est en vous une veritable grandeur de courage, & vous l'avez si bien reglée par les raisons de la Philosophie, qu'elle est plus utile à l'Estat, que la force & la valeur de nos premiers Conquerans : C'est elle qui a mis cette Monarchie en son lustre, & qui aprés avoir étouffé la rebellion dans nos Provinces, a secouru nos Alliez, défait nos ennemis, donté l'orgueil d'Espagne, & delivré l'Eglise de la servitude qui la menaçoit. C'est cette Passion glorieuse qui a fait voir à toute l'Europe ce que peut la France, quand elle est conduite par les conseils d'un Ministre prudent & genereux : C'est elle qui anime tous nos soldats, qui inspire le courage à tous nos Capitaines, qui fait reüssir toutes nos entreprises, & qui oblige la Nature mesme de favoriser nos armées. La Crainte espurée de toutes ses

ibleſſes, fait une partie de voſtre
rudence, & meſlée avec voſtre
ardieſſe, elle eſt la cauſe de tous
os bons ſuccez : Je ſçay bien que
es temeraires decrient cette Paſ-
on, & que n'en ſçachant pas le
on uſage, ils croyent qu'elle doit
ſtre bannie de toutes les ames
ſlevées ; Je ſçay bien que les Stoï-
iens mettoient la prevoyance en
a place, ne voulant pas que leur
age eſprouvaſt les inquietudes
ui l'accompagnent : Mais vous
ay avez ôté le trouble qui l'in-
uietoit, par une eſtrange merveil-
e, vous l'avez accordée avec ſon
nnemie, & vous avez ſi bien tem-
eré la Hardieſſe avec la Crainte,
ue comme celle-là nous donne
a victoire, celle-cy nous donne
'aſſeurance : Nos ennemis n'ap-
rehendent rien davantage que
ette Paſſion raiſonnable, & ſça-
hant bien qu'elle rend toutes vos
ntrepriſes heureuſes, ils ſont aſ-
eurez de la defaite de leurs ar-
nées, ſi toſt que vous les attaquez,

& de la prise de leurs Villes, sitost que vous les assiegez : Ils triomphoient autrefois de nostre courage par leurs finesses, & ils mépriſoient nostre valeur, parce qu'elle estoit temeraire ; mais vostre sage crainte les a mis au desespoir, & ils redoutent maintenant une Nation, dont la valeur est animée par vostre prudence. La Colere qui dans les Philosophes mesmes a plus de chaleur que de lumiere, est en vous une juste indignation, qui n'ayant point d'autre objet que le crime, merite plûtost le nom de vertu que celuy de Passion ; Vous ne l'excitez que quand on attaque les François, vous permettez à ses justes ressentimens de vanger leurs outrages, & vous commandez à nos soldats d'apprendre à nos ennemis, que nous ne sommes plus au temps, où les injures de la France demeuroient impunies. L'Europe tremble quand cette Passion vous anime à quelque juste ven-

geance, & les Eſtats qui la compoſent, ne ſçachant ſur quelle partie doit tomber l'orage, ils ſatisferont à la Juſtice du Roy, ou ils recourent à ſa Clemence. Le rugiſſement d'un Lion ne donne pas plus de crainte aux beſtes d'une foreſt, que voſtre indignation aux ennemis de cét Eſtat; quoy qu'elle n'excite point de trouble dans voſtre ame, ny de changement ſur voſtre viſage, elle porte la terreur dans les Pays eſtrangers, & il ſuffit pour obliger un peuple à nous demander la paix, qu'il ſçache que vous eſtes reſolu de nous vanger. Enfin la joye & la douleur qui ſont laſches ou criminelles en la plus grande partie des hommes, ſont nobles & innocentes en voſtre perſonne: vous n'eſtes touché que des mauvais evenemens qui pourroient toucher les Anges, s'ils eſtoient mortels; vous voyez au deſſous de vous, tous ces legers accidens qui tirent des larmes de nos yeux, &

Sicut rugitus leonis, ita & terror Regis, qui provocat eũ, peccat in animam ſuam. Prov. c. 20.

n'ayant point d'autres intereſts que ceux de la Juſtice & de la Pieté ; vous ne plaignez que les perſecutions de l'Egliſe ou les miſeres de l'Eſtat. Vous ne vous rejoüyſſez que de ces evenemens qui peuvent augmenter le bonheur des Saints, vous voyez avec indifference tous les honneurs que la Terre rend à voſtre vertu ; & comme les loüanges qu'on vous donne n'accroiſſent point voſtre merite, elles n'augmentent pas voſtre contentement : Vous n'eſtes ſenſible qu'à ce qui touche la France, & ſi elle n'avoit jamais de bons ny de mauvais ſuccez, la terre ne produiroit rien qui vous puſt donner du plaiſir ou de la douleur : Mais vous eſtes chargé de la conduite de ce grand Eſtat, vous eſtes l'Intelligence qui le fait mouvoir, & l'amour que vous luy portez a ſi bien reſpandu voſtre ame dans toutes ſes parties, que rien ne leur peut arriver, que vous ne le reſſentiez avec elles : Vous en che-

ſez les moindres ſujets, & com-
ils ſont membres de ce Chef
e vous aſſiſtez de vos conſeils,
us partagez avec eux tous leurs
plaiſirs, & tous leurs contente-
ens ; vous les aimez parce qu'ils
uchent au Roy : & vous eſtant
nſacré à ſon ſervice, tout ce
i luy appartient vous eſt pre-
eux : Car il fait tous vos mou-
mens, il eſt la cauſe de toutes
os inclinations, & vous n'avez
oint de volontez qui ne ſoient
glées par les ſiennes ; vous re-
evez de luy toutes vos impreſ-
ons, & comme Dieu ſe commu-
ique au premier des Seraphins,
conduit par ſon entremiſe tous
s Anges inferieurs, le Roy vous
it part de ſes intentions, & vous
s répandez ſelon les beſoins dans
outes les parties de l'Etat : Vous
vous eſtes donné tout à luy, il
ait luy ſeul tout voſtre bien, &
quelque deplaiſir qui vous puiſſe
rriver, vous ne croyez point avoir
ujet de vous plaindre, quand il

Cæsare incolumi salvi tibi sunt tui: nihil perdidisti in hoc tibi omnia tua sunt: hic pro omnibus est. Senec. ad Polib.

est content ; il vous tient lieu de toutes choſes , & comme il eſt l'Ame de voſtre Ame, il produit toutes vos Paſſions ? l'Amour de ſa grandeur fait naiſtre tous vos deſirs & toutes vos eſperances : la Hayne que vous portez à ſes ennemis ou à ſes ſujets rebelles, anime voſtre hardieſſe & allume voſtre colere ; ſes bons ſuccez cauſent toute voſtre joye, & les peines qu'il ſe donne pour ſecourir ſes alliez, cauſent toutes les voſtre. Qui n'avouëra, MONSEIGNEUR, que des Paſſions ſi juſtes ne ſoient de glorieuſes vertus ? & qui ne remerciera le Ciel de vous avoir fait homme & non pas Ange, puis que vous deviez employer ſi noblement les foibleſſes de noſtre Nature, & vous ſervir de ces mouvemens de noſtre Ame pour la liberté de l'Egliſe, pour la gloire du Roy & pour le repos de la France.

Mais ſi vous uſez de vos Paſ-

s avec tant de justice, vous
ez pas de celles des autres avec
ins de prudence : Car il faut
fesser que jamais personne n'a
eux connen les mœurs des Peu-
s, & les inclinations des par-
aliers que vostre Eminence :
ous lisez leurs intentions dans
fonds de leurs cœurs, & le
el qui vous a fait part de sa lu-
ere, vous a donné la connois-
nce de leurs plus secrettes pen-
es : Vous ne vous arrestez
oint à ces marques trompeuses,
ui servent de conjecture aux Po-
tiques, vous ne jugez point des
ouvemens du cœur par les alte-
tions du visage, mais traitant
vec l'Ange de cét Estat, vous ap-
renez de luy à connoistre les in-
entions de ceux qui vous parlent :
On ne peut ny vous tromper, ny
vous surprendre, & vous jugez
si asseûrément des inclinations de
ceux qui vous abordent, qu'ils
ne se connoissent pas si bien que
vous les connoissez : Vous les

gagnez par leurs passions, & elles vous servent de chaisnes pour les prendre & pour les arrester. Plus puissant que nostre Hercule Gaulois, qui ne tenoit les hommes attachez que par les oreilles, vous les tenez enchaisnez par les cœurs, & vous les conduisez selon vos desirs & selon nos besoins. Vous imitez dans le gouvernement de l'Estat, la conduite de Dieu dans le monde, vous essayez de traitter avec les hommes, comme il traite avec les creatures, vous le prenez pour vostre modelle, & mélant la sagesse avec la pieté, vous allez chercher les effets dans leur cause, & les veritez dans leur principe : vous sçavez que pour se regler dans le temps, il se faut instruire dans l'Eternité, & qu'un Politique pour estre juste, doit conduire l'Estat, comme Dieu gouverne le Monde : Il s'accommode aux inclinations de ses creatures, & il agit avec autant de douceur que de for-

Optime Demum exemplū Principi constituam ad quod formetur, ut se talē esse civibus, qua les sibi Deos velit Sen. l. de Clem. cap 19

, parce qu'il employe chaque
ose selon ses qualitez : Il esclai-
avec le Soleil, il brusle avec le
, il arrouse les campagnes avec
rivieres ; il produit des fruits
ec la Terre, & il entretient la
x du Monde avec la discorde
Elemens : Ainsi par une haute
idence, qui n'a point d'autre
delle que la Providence divi-
, vous vous accommodez aux
linations differentes de ceux
vous employez dans les affai-
, & vous proportionnez les
bloys aux diverses inclinations
leur ame : Vous vous servez
l'esperance des uns, pour en-
prendre les choses difficiles &
rieuses ; vous usez de la co-
des autres, pour nous vanger
nos ennemis ; vous usez de la
diesse des uns, pour executer
entrepriſes dangereuses ; vous
nagez la crainte des autres, &
s les employez dans des actions
la Prudence est plus necessaire
la valeur : Enfin vous vous

ſervez ſi adroitement des hommes en eſtudiant leurs humeurs, que tous vos deſſeins reüſſiſſent pour voſtre gloire & pour noſtre profit. Mais ce que j'admire davantage en voſtre conduite, & ce qui la rend plus ſemblable à celle de Dieu, c'eſt que prenant les hommes par leurs Paſſions, vous les faites ſervir à vos deſſeins, ſans leur en donner la connoiſſance : Ils agiſſent par vos mouvemens, & ne ſçavent pas vos intentions ; ils ſuivent vos ordres, & ne connoiſſent pas vos penſées. Il n'y a rien qui nous faſſe tant admirer le gouvernement de Dieu, que de voir qu'il meſnage ſi bien nos eſprits, que ſans nous faire connoiſtre ſes deſſeins, il nous fait accomplir ſes volontez : Il nous conduit par des routes ſecrettes & aſſeurées, nos paroles & nos actions obeïſſent à ſa Providence ; nous faiſons ce qu'il a reſolu ſans le ſçavoir, & agiſſant par une ſageſſe ſuperieure à la noſtre, nous arrivons infaillible-

nt à une fin que nous ne con-
ſſons pas : L'homme s'égare
vent quand il ſe conduit par ſa
ſon, mais dans ſes erreurs meſ-
, il ſuit les ordres de Dieu ; &
ſort quelquefois des limites de
prudence humaine, il ne ſort ja-
s des bornes de la Providence
ine : Vous traittez ainſi avec les
ſonnes que vous employez ; les
ſteres de l'Eſtat demeurent ca-
z dans voſtre eſprit, chacun exe-
e vos intentions ſans les ſçavoir,
ſant des perſonnes ſelon leurs
inations, vous les faites pru-
ment ſervir à l'execution de
deſſeins. Ce ſont ces maxi-
que les anciens Politiques
nt point connuës, c'eſt un art
gouverner dont vous eſtes le
nier autheur : Les autres ſe for-
ent dans les Livres, & regloient
conduite ſur celle des Princes
les avoient precedez ; ils man-
ient ſouvent, parce qu'ils n'imi-
nt que des hommes ; leur gou-
nement eſtoit plein de violence

ou d'erreur, parce qu'ils se conduisoient par des maximes, qui choquoient la liberté des hommes : mais le vostre n'a pas un de ces defauts ; & prenant celuy de Dieu pour vostre exemple, vous accordez la douceur avec la force, la necessité avec la volonté, & le bien de l'Estat avec l'inclination des particuliers.

Comme vostre adresse paroist à mesnager des Passions dociles, vostre courage parut à donter celles dont la fureur menaçoit l'Estat d'une horrible confusion. Il n'est rien de plus facile à conduire que des sujets obeïssans, & bien que l'art de gouverner les peuples soit le dernier effort de la Prudence, les Ministres n'ont pas grande peine à les conduire quand ils demeurent dans leur devoir, & que par une religieuse obeyssance, ils se soûmettent aux volontez de leurs Souverains : Les simples matelots sans de bons Pilotes quand la mer est calme & que le vent est favorable;

Ars artium regimen animorũ. Greg. Mag. in Pastoral.

; mais les plus experts ſe trou-
t bien empeſchez, quand la
peſte s'eſleve, & que les flots
ez menacent le vaiſſeau de nau-
e. L'experience des Politiques
paroiſt point dans le repos des
ts, pendant que tous les ſujets
iſſent aux loix, leur ſageſſe eſt
ile; ne trouvant point d'oc-
tion dans le gouvernement,
ont obligez d'en chercher dans
hiloſophie, & de quitter la
ique pour ſe divertir dans la
ale: Mais quand il ſe forme
partis contre l'authorité du
erain, que par des trames ſecre-
on débauche les ſujets, que les
Grands conſpirent enſemble
choquer les volontez du Prin-
'eſt lors que l'addreſſe des Mi-
s ſe fait remarquer, & c'eſt en
ndeur du peril que paroiſt la
leur de leur courage: Auſſi a-ce
ans ces occaſions que le voſtre
ait admirer, & que nous avons
vec quelle prudence vous ſça-
ſcarter les nuages, conjurer la

tempeſte, & rendre la tranquilité à l'Etat. Vous cherchâtes toutes les voyes de douceur pour reduire les rebelles à l'obeïſſance, vous ménageâtes leurs Paſſions avec adreſſe, vous leur fiſtes eſperer la grace, & apprehender le châtiment pour leur faire deteſter la rebellion; & par ces divers mouvemens que vous excitâtes dans leurs ames, vous les reduiſiſtes à leur devoir, & vous nous donnâtes la paix. Quand ils retomberent dans leur revolte, vous fiſtes ſucceder la force à la douceur, & vous leur apprîtes, que comme il n'y a point de vertu que vous ne ſçachiez reconnoître, il n'y a point auſſi de crime que vous ne ſçachiez punir: Vous aſſiégeâtes leur Ville au milieu de l'hyver, vous forçâtes la Nature pour vaincre la rebellion, & par un même effort, vous apprîtes l'obeïſſance aux Elemens & aux Rebelles: Vous enchaînâtes la Mer, pour enchaîner l'Hereſie, & vous opposâtes des digues à ſa fureur, pour domter l'orgueil de la Rochelle: L'Hereſie

Ille regit dictis animos, & pectora multos. Æneid. c. 1.

honte d'estre plus infidelle que
Mer; la Rochelle se repentit de
is avoir resisté, voyant que la
ture vous obeïssoit, & que le
furieux des Elemens avoit du
ect pour vos travaux. En ce
tre vous défites tous les autres,
renant cette Ville rebelle, vous
âtes toutes les factions de la
ce : Car depuis que l'Heresie y
t établi son siége, il ne s'étoit
t formé de party dans cet Etat,
le n'eust assisté de ses conseils,
couru de ses forces: Son ombre
oit à couvert les criminels, &
om donnoit du courage à tous
qui se vouloient revolter : Une
on s'estimoit assez puissante,
d elle avoit la protection de
Ville rebelle, & l'experience
faisoit juger qu'elle étoit la
ou l'occasion de toutes nos
es civiles: Les bons François se
noient de voir une Republique
a Monarchie, & ne pouvoient
ir sans douleur, que nos Roys
ssent pas absolus dans leur

Etat: Mais toutes ſes plaintes n'euſſent pas guery noſtre mal, ſi vous n'en euſſiez trouvé le remede, & ſi par une adreſſe admirable, vous n'euſſiez employé toutes les forces de la France pour nous rendre la liberté. Comme cette action, MONSEIGNEUR, eſt vôtre chef-d'œuvre, & que c'eſt le miracle que le Ciel a voulu faire par vos mains, permettez-moy d'en remarquer toutes les circonſtances, & de faire voir ſans m'éloigner de mon ſujet, avec quelle prudence vous ménageâtes les Paſſions de tous les François. L'on admire qu'en aſſiegeant une Ville vous ayez combatu deux Roys, & qu'en prenãt la Rochelle, vous ayez triõphé de l'Eſpagne & de l'Angleterre. L'une l'aſſiſtoit d'argent, & la rendoit inſolente en luy fourniſſant ce métal qui n'eſt pas moins redoutable dans la guerre que le fer; L'autre luy donnoit des troupes dans ſa foibleſſe, & des vivres dãs ſa neceſſité: Elle équipa tous ſes vaiſſeaux pour la ſecourir, & ſi cette flotte eût eu

Nihil ſpecioſius videbatur quã eſſe Carthagine quæ non timeretur. Flor. l 2. hiſt. cap. 15. idem ſentiendum de Rupella.

autant de courage que de force, elle pouvoit donner de l'exercice à nos soldats: mais la presence du Roy l'estonna, & le bon ordre qu'elle vit dans nostre armée servit de pretexte à sa lâcheté. Je confesse que toutes ces circonstances relevent extrémement la grandeur de cette action, & que ceux-là vous ravissent la meilleure partie de vostre gloire, qui ne remarquent pas qu'en prenant la Rochelle; vous défistes les deux plus anciens ennemis de cette Couronne. Mais les Philosophes, MONSEIGNEUR, qui ne considerent pas tant l'apparence que la verité des choses, & qui regardent plutost les conseils que les evenemẽs, admirẽt les moïẽs que vous avez employez pour conduire à une heureuse fin une entreprise si difficile: Car il falloit assembler toutes les forces de la France, pour attaquer une Ville que deffendoit toute l'Eutope, & il falloit obliger tous les Grands à prendre les armes contre celle qui avoit favorisé leurs soûlevemens. Tous les fidel-

les Sujets du Roy se rendirent avec joye dans nôtre armée, la Noblesse courut de toutes les extremitez du Royaume, & les Catholiques se réjoüirent de se trouver en une occasion, où donnant des preuves de leur valeur & de leur pieté, ils servoient l'Eglise & l'Etat, & faisoient la guerre à l'Heresie & à la Rebellion. Mais les Heretiques qui preferent leurs interests à ceux de la France, & qui pour avoir plus de part au gouvernement voudroient que la Monarchie fust changée en Republique, ne pouvoient approuver un siege qui ruinoit tous leurs desseins; & craignoiẽt la prise d'une Place qui avoit favorisé toutes leurs revoltes. Ce fut là, MONSEIGNEUR, que parut vôtre prudence, & ce fut en cette action où vous fistes voir à tout le Mõde, qu'il n'y avoit point de cœurs opiniâtres que vous ne puissiez fléchir, ni de passions rebelles que vous ne pussiez domter : encore qu'ils souhaitassent la conservation de la Rochelle, ils ne laisserent pas de l'at-

taquer avec les Catholiques,& perſuadez par vos raiſons ils aſſiégerent une Place dont ils avoient toûjours apprehendé la reduction;ſi bien que vous prîtes cette Ville avec des Soldats qui ne vouloient pas la prẽdre, vous déſiſtes la Rebellion avec les armes des Rebelles couverts ; & pour comble de vôtre gloire,en leur ôtant le pouvoir de nous nuire,vous leur en fiſtes perdre heureuſement le deſir. Bien que Dieu traite ſes creatures avec tant de douceur, & qu'en la conduite du Monde il s'acommode à leurs inclinations, il agit quelquesfois en Souverain , & force les Elemens pour accõplir ſes volõtez; Il affermit les eaux ſous les pieds des innocens,il fait trembler la terre ſous ceux des criminels,il ſe ſert d'un même feu pour rafraîchir des Enfans & pour conſumer leurs liens : Souvent même il employe les Demon pour ſauver les Hommes , & par un admirable effet de ſa puiſſance , il tire nôtre ſalut de la haine de nos ennemis. Ainſi , MONSEI-

Omnia ſunt Dei facilia poteſtati , qui mirabili vincente virtute,

utitur omnibus tam mirabiliter quam creavit. August. lib. 21. de Civ. Dei, c. 6.

GNEUR, imitant ce divin modelle que vous consultez en la conduite de l'Etat, vous avez ruiné l'Heresie avec les Heretiques, & vous avez domté la Rebellion avec ces Rebelles cachez. C'est dequoy les Politiques vous loüent, & c'est ce miserable qui fait naître l'admiration dans l'ame de nos ennemis: ils s'étonnent de s'estre laissez charmer à vostre prudence, ils se fâchent d'avoir servy à vostre gloire, & ils ne sçauroient comprendre de quel artifice vous avez usé pour les animer contre un monstre dont ils apprehendoient la défaite.

Mais si vous leur avez parlé, & s'ils vous ont écouté je ne m'étonne pas, MONSEIGNEUR, qu'ils se soient laissez persuader à vos raisons, & que vous ayez triomphé de leur liberté par vôtre éloquence: Il ne s'est encore trouvé personne qui ait eu le pouvoir de s'en défendre: Vous parlez avec tant de douceur & de force, que vous raviſſez tous ceux qui vous écoutent, on se laisse vaincre avec

plaisir, & on aime le Vainqueur qui n'employe que des charmes pour gagner les volontez, on quitte sans peine son opinion pour embrasser la vôtre, & l'on défere encore avec plus de soûmission à vôtre éloquence qu'à vôtre fortune. Si vous eussiez vécu dans Rome lors que le Peuple donnoit le gouvernement à ceux qui le demandoient de meilleure grace, vous y eussiez commandé absolument, & la paix & la guerre eust dépendu de vos paroles. Il est vray que vous ne produisez pas moins de merveille en ce siecle, puis que l'on sçait bien que tous ceux qui vous abordent perdent leur liberté quand vous leur parlez, & qu'ils n'ont plus de raisons quand ils entendent les vôtres. L'Ecriture Sainte nous apprend qu'une Princesse estimoit heureux les domestiques de Salomon qui recevoient de sa bouche les oracles qu'il prononçoit, & qu'elle eust changé volontiers la condition Souveraine en cel-

le de sujette, pour entendre les merveilles que proferoit un Souverain, à qui la Sagesse s'étoit donnée toute entiere. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que les Politiques ne fassent le même souhait, & qu'ils ne desirent avec passion d'avoir vôtre Maison pour leur école, & de recevoir vos instructions, pour apprendre à persuader les hommes & à gouverner les peuples: Car il est vrai qu'il ne s'est point veu d'Eloquence plus genereuse que la vôtre: Elle est ravissante en vôtre bouche, elle est belle dans vos écrits; & quoy qu'elle ne soit pas animée de toutes ces graces que luy donne l'accent de vôtre voix, elle ne laisse pas d'éclairer les esprits, d'échauffer les volontez, & de former des Orateurs. Nous lisõs vos Ouvrages avec respect, nous y allons chercher la pureté du langage, & nous y apprenõs avec quelle majesté il faut traiter les mysteres de la Religion & de l'Etat. Quelles veritez comprend nôtre creance, qui ne soient autrement expliquées en

ce divin Catechisme, que vous composâtes autrefois pour l'instruction de vôtre Dioceſe ? Sous un nom humble il cache de haute penſées, & dans un entretien familier il enſeigne toute la Theologie : Auſſi les Etrangers n'ont pas voulu que ce bien fuſt particulier à la France, ils l'ont rendu commun par leurs traductions, & ils vous ont fait parler toutes ſortes de langues, afin que vous pûſſiez enſeigner toute l'Egliſe. Les Arabes même ſe vantent d'y avoir appris la pieté, l'Orient ſe promet que ce Livre preparera ſes peuples à l'Evangile, & qu'il facilitera aux armes du Roy la conquête de la Terre-Sainte. De quelles raiſons n'avez-vous pas maintenu la Foy contre l'Hereſie en cette docte réponſe que vous fiſtes à ſes Miniſtres ? Avec quelle force y défendez-vous la cauſe de l'Egliſe, & avec quelle clarté y faites-vous voir l'ignorance & la vanité des Heretiques. Le Ciel vouloit que vous remportaſſiez ſur

eux une double victoire, & qu'avant que de prendre leurs villes & d'abatre leurs murailles, vous découvrissiez leurs mensonges, & vous refutassiez leurs erreurs ; Vostre main leur étoit fatale, & cét Ange qui prend le soin de nôtre salut, l'avoit destiné pour convaincre leurs faussetez, & pour punir leurs soûlevemens. Mais avec quelle pompe parut vôtre divine éloquence en cette harangue que vous fistes en l'assemblée des Etats, avec quel effort enlevâtes-vous les volontez de tous ceux qui vous écoutoient ; quelles maximes de Politiques n'enseignâtes-vous point à nos plus sages Ministres ; quelles raisons n'allegâtes-vous pas pour la défence de l'Eglise ; Avec quelle severité parlâtes-vous contre l'injuste distribution des Benefices ; avec quelle sainte liberté fistes-vous entendre au Roy que le droit d'y pourvoir est aussi dangereux qu'honorable, & que s'il est une marque de la grandeur des Souverains, il est un des articles sur lesquels ils seront plus severe-

Nomine oratoris & docti ornādus est qui languentem aut labentē populum ad decus excitare, aut abe-rrore deducere aut infāmare in improbos, qui denique quemcumque in animis hominum

ment examinez devant le thrône de Dieu; Avec quelle puiſſance de paroles & de raiſons demandaſtes-vous vengeance de l'attentat execrable commis contre le Corps du Fils unique de Dieu dans une Ville heretique? Que de ſoûpirs & de larmes tiraſtes-vous des cœurs & des yeux de cette illuſtre Compagnie par le recit d'une hiſtoire ſi funeſte, puis qu'on ne la peut lire encore dans voſtre harangue, que l'on ne ſe ſente épris d'une juſte & ſainte fureur contre ceux qui commirent ce ſacrilege: Mais avec quelle adreſſe menageaſtes-vous les paſſions de vos auditeurs, & avec quelle eſtime receurent-ils les avis que vous leur donnâtes pour le ſoulagement de la France. Chacun avoit ſes deſſeins dans cette auguſte Compagnie, & chacun parloit ſelon les mouvemens de la Province qui l'avoit envoyé, tous les eſprits étoient partagez en la deciſion des affaires, & l'on peut dire que l'amour que chaque particulier avoit pour le bien public, étoit cauſe d'une divi-

ſi res & cauſa poſtulet, dicendo ſedere poteſt. Cicer. 1. de orat.

sion generale: Mais quand vous eûtes parlé, vous réünîtes tous les cœurs, chacun laissa son opinion pour suivre la vôtre, & dés-lors on jugea que la France seroit bien heureuse si elle pouvoit être absolument gouvernée par vos conseils. Nous voyons, MONSEIGNEUR, les effets de cette prédiction veritable: Nous joüissons du bon-heur qui nous fut lors souhaité, & nous apprenons par experience, que vous ne donnez point d'avis que vous ne sçachiez bien faire observer: Toute l'Europe reconnoît cette verité, & nos Ennemis aussi bien que nos Aliez, confessẽt qu'on n'a jamais sçû ce que pouvoit la France, que depuis que vous la conduisez: Cazal & Turin dans l'Italie, Brisac dans l'Allemagne, Arras dans la Flandre, & Barcellonne dans l'Espagne, sont des raisons qui convainquent les plus opiniâtres, & qui obligent tous les Etrangers d'avoüer, que si vous sçavez bien conduire les Passions des Sujets du Roy, vous sçavez encore mieux domter l'orgueil de ses ennemis. Ces

victoires qui se presentent en foule à mes yeux, me fourniroient un ample sujet de parler, si les limites que je me suis prescrites ne m'arrêtoient, & si une de vos Passions que vous aimez le plus, ne m'imposoit le silèce: Mais la pudeur qui paroît sur vôtre visage veut que je luy obeïsse, & que pour la satisfaire je trahisse mon devoir & mon inclination : car vous rougissez de vôtre gloire, & vous ne pouvez souffrir qu'on rende à vôtre vertu ce qu'elle merite ; la verité ne vous déplaît que quand elle vous louë, & l'éloquence ne vous est desagreable que quand elle fait vôtre Panegyrique. Mais avant que d'en deferer au commandement de cette Passion innocente & modeste, permettez-moy, MONSEIGNEUR, de vous dire les veritables sentimens de nôtre Congregation, & de proteſter icy pour elle, qu'aprés l'honneur d'avoir Jesus-Christ pour son Chef, parce qu'elle n'est composée que de Prêtres ; & d'avoir le Roy pour son Souverain, parce qu'elle n'est cõposée que de François; elle n'a point de

Quam malum est nolle laudari, & esse laudabilem. Senec. in Prov.

plus grand avantage que de vous avoir pour son Protecteur: Elle tient de vostre liberalité tout ce qu'elle possede, vous luy avez conservé tous ses biens par une seule grace, & la part que vous avez daigné prendre à ses interests depuis la perte de son dernier General, l'oblige de vous consacrer toutes ses affections, & d'offrir tous ses vœux à Dieu pour la prosperité de vostre Eminence. Puis qu'elle m'a choisi pour vous assurer de cette verité, permettez-moy de joindre mes sentimens avec les siens, & de vous dire, que si je suis le moindre de ses Enfans à meriter toutes ces graces, je ne suis pas le dernier à les reconnoître, & que je n'ay point de plus grande passion que de vous témoigner que je veux estre eternellement,

MONSEIGNEUR,

De vôtre EMINENCE,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres fidelle serviteur,
SENAULT, Prestre de l'Orat.

PREFACE.

BIEN que toute la Philosophie soit belle, & que ce grand Corps n'ait point de parties qui ne soient nobles, je confesse que la Morale est une des moins éclatantes, & que si son utilité ne relevoit son merite, elle ne trouveroit personne qui vouluſt recevoir ses instructions. En effet, ce n'est pas une grande gloire de combattre ses Passions & de les vaincre, puis qu'elles ne sont que des monstres. Ce n'est pas un grand sujet de vanité d'acquerir quel-

Quamdiu cum affectibus colluctamur, quid magni facimus? etiamsi superiores sumus, portenta vicimus. Senec. natur. lib. 1. præfat.

ques vertus, & d'estre plus innocent que ceux qui sont criminels, puis qu'on ne s'estime pas vigoureux, pour estre plus sain qu'un malade. Ce n'est pas un grand avantage de surmonter l'avarice, puis qu'elle exerce sa fureur contre soymesme, & qu'elle se prive des biens dont elle a privé les autres; Ce n'est pas une action bien glorieuse d'avoir triomphé du luxe, puis qu'il repare ses profusions par des injustices, & qu'il amasse les richesses plus injustement qu'il ne les dissipe; Ce n'est pas enfin une rare merveille de mépriser l'ambition, puis qu'elle ne nous esleve aux honneurs que par les affronts, & qu'elle ne nous fait monter à la gran-

deur que par la ſervitude ; Neantmoins cette partie de la Philoſophie a ſes avantages, & ſi elle a moins d'éclat, elle apporte plus de profit que les autres : Car c'eſt elle qui forme les Philoſophes, & qui épurant leur eſprit, les rend capables de conſiderer les merveilles de la Nature : C'eſt elle qui inſtruit les Politiques, & qui leur apprend à gouverner les Eſtats en gouvernant leurs Paſſions ; C'eſt elle qui forme les Peres de famille, & qui par le ménage de leurs inclinations leur enſeigne à conduire leurs Eſclaves : De ſorte qu'elle eſt à la Philoſophie, ce que les fondemens ſont aux édifices, & elle ſe peut vanter qu'en travaillant à faire un

Ethica in univerſum cōponit hominē & ſua, deꝛ marito quomodo ſe gerat adverſus uxorem, patri quomodo educet liberos, Domino quomodo ſervos tegat. Senec. epiſt. 95.

homme de bien, elle fait tout enſemble un bon Pere de famille, un ſage Politique & un ſçavant Philoſophe.

Mais comme elle a diverſes routes pour arriver à une meſme fin, j'ay crû que la plus humble étoit la plus aſſurée, & que prenant celle qui nous enſeigne à regler les mouvemens de noſtre ame, je combattrois tous les vices, & je défendrois toutes les vertus; Car encore que les Paſſions ſoient déreglées, & que le Peché les ait reduites à un état, où elles ſont plus criminelles qu'innocentes; Neantmoins la Raiſon avec la Grace les peut employer utilement, & ſans les flater j'oſe dire à leur avantage, qu'il n'y en a point de ſi mépriſable

qu'on ne puiſſe changer en une glorieuſe vertu ; On peut leur ôter ce qu'elles ont tiré de la Nature corrompuë, & de leur rendre la pureté qu'elles avoient pendant l'état d'innocence : Il ne ſe preſente point d'occaſion où elles ne puiſſent donner des combats, & remporter des victoires en faveur de la Vertu ; & pourveu qu'on les ſçache domter, il ſera facile de vaincre tous les vices avec elles : Car ils proviennent de leurs deſordres, & nous ne commettons point de peché, qui ne doive ſa naiſſance à leur revolte ; C'eſt pourquoy je puis aſſeurer que toute la Morale eſt compriſe en cette Partie, & qu'enſeignant l'uſage des Paſſions, j'enſeigne tous les moyens de

rendre l'Homme vertueux.

Mais pour conduire heureuſement une ſi heureuſe entrepriſe, il faut prendre une route bien differente de celle des Philoſophes, & ſuivre des maximes bien éloignées de celles qu'ils nous ont laiſſées dans leurs écrits : Car ces aveugles n'ont point voulu d'autre regle que la Nature, ny d'autre ſecours que la Raiſon ; Ils ont crû qu'avec ces deux guides, il n'y avoit point de vices qu'ils ne peuſſent chaſſer, ny de vertus qu'ils ne peuſſent acquerir : Leur vanité leur donna du courage, ils firent des efforts qui ſurpaſſoient leur pouvoir, & par une vaine confiance ils s'imaginerent qu'ils pourroient ſoûmettre le corps à

Natura duce utendum eſt: hanc Ratio obſervat, hãc cõtulit : idem eſt ergo beate vivere, & ſecundum Naturam. Senec. de vita beata, cap. 8.

l'eſprit, & rétablir ce Souverain dans ſon ancienne authorité : Comme il eſt plus aiſé de connoiſtre le bien que de le ſuivre, ils écrivirent dignement de la vertu, ils remplirent tous leurs diſcours de ſes loüanges, & s'il n'euſt fallu que des raiſons ou des paroles pour nous perſuader, ils euſſent pû nous rendre vertueux par leurs écrits : Mais noſtre mal étoit trop grand pour ſe laiſſer vaincre à de ſi foibles remedes, & il faloit que la Grace ſe mélaſt avec la Nature pour rendre la vertu méritoire. L'Homme avoit eu aſſez de liberté pour ſe perdre par ſon propre mouvement, mais il n'en avoit pas aſſez pour ſe ſauver par ſes pro-

pres forces. Sa perte venoit de ſa volonté, & ſon ſalut ne pouvoit venir que de la Grace : Toutes les actions qu'il faiſoit ſans cette aſſiſtance étoient criminelles ; & ſi nous croyons Saint Auguſtin, toutes ſes bonnes œuvres étoient des pechez : Car il manquoit au Principe & à la Fin ; n'agiſſant pas par la Grace, il falloit qu'il agiſt par la concupiſcence ; & étant poſſedé par l'amour propre, il ne ſe pouvoit point propoſer d'autre fin que ſoy-meſme : Il cherchoit, ou la gloire, ou le plaiſir, & dans toutes ſes actions il ne s'élevoit point plus haut que ſes interests. Les Philoſophes, pour avoir un peu plus de lumiere que les autres, n'avoient

uoient pas plus de iuſtice ; & quelques noms qu'ils donnaſſent à leurs vertus , on pouuoit aiſément iuger qu'ils n'eſtoient animez que par le deſir de l'honneur, ou de la volupté: Auſſi toutes leurs opinions ſe peuuent reduire à celles des Epicuriens , & des Stoïques ; & l'vne & l'autre eſt infiniment éloignée de la creance des Chreſtiens : Car , comme dit Saint Auguſtin , les Epicuriens ne connoiſſoient point d'autre plaiſir que la volupté, les Stoiciens n'eſtimoient point d'autre bon-heur que la vertu, & les Chreſtiens ne trouuent point d'autre felicité que la Grace. Les premiers ſoûmettent l'eſprit au corps , & reduiſent les hommes à la vie

Interrogemus ſingulos Dic Epicureæ quæ res faciat beati-

tutum, respondet, voluptas corpori. Dic Stoïce respondet, virtus animi, dic Christiane, respondet, donum Dei. Aug. in tractat. de sectis Philos. cap. 7.

des Bestes : les seconds rempliſſent l'ame de vanité, & dans la miſere de leur condition ils imitent l'orgueil des Demons, les derniers aduoüent leur foibleſſe, & ſentans par experience que la Nature & la Raiſon ne les peuuent déliurer, ils implorent le ſecours de la grace, & n'entreprennent point de combatre les vices, & d'acquerir les vertus, que par l'aſſiſtance du Ciel. C'eſt pourquoy ie preſuppoſe en cét ouurage, que pour conduire les Paſſions, la Charité nous eſt abſolument neceſſaire, & ie reconnois qu'il n'y a point d'autre Morale que la Chreſtienne : Ie ſçay bien que les Philoſophes ont auancé quelques maximes, qui peuuent

ſeruir à noſtre deſſein ; mais ie ſçay bien qu'on ne les peut employer vtilement que par la grace du ſaint Eſprit. Les plus belles veritez nous ſont inutiles, ſi celuy qui eſt la lumiere eternelle, ne les reſpand dans nos ames, & les meilleures raiſons ne nous ſçauroient perſuader, ſi celuy qui tient nos cœurs dans ſa main, ne les touche par ſes inſpirations ; les aydes meſme de la Nature, qu'on peut appeller les ruines de l'innocence, ne ſçauroient produire les vertus, s'ils ne ſont animez de la Charité: Toutes ces bonnes inclinations qui nous reſtent apres la perte de la Iuſtice originelle, ſont déreglées, & l'homme eſt ſi vniuerſellement corrompu, que

ſes aduantages meſmes luy ſont pernicieux. La beauté de l'eſprit, la bonté du iugement, & la fidelité de la memoire, ſont des faueurs qui ont perdu les Philoſophes ; & ſi nous en tirons maintenant quelque profit, nous le deuons à la Grace, & non pas à la Nature. Il eſt de noſtre Ame comme de la Terre, l'vne & l'autre eſt maudite depuis le peché ; & comme celle-cy ne porte que des épines, ſi elle n'eſt cultiuée, celle-là ne produit que des pechez, ſi elle n'eſt éclairée de quelque lumiere ſurnaturelle.

Pour entendre cette verité, qui eſt la pure doctrine de l'Euangile, il faut ſçauoir que la Grace, ſoit dans l'Eſtat d'in-

nocence, ſoit dans celuy du Chriſtianiſme, fait vne partie de l'homme. Il n'eſt pas accomply quand on eſt dépoüillé, & quoy que la Raiſon luy demeure, il eſt imparfait s'il n'a pas la Iuſtice : Dans l'vn & l'autre de ces Eſtats, il faut qu'il ſoit iuſte pour eſtre acheué, & qu'il ſoit agreable à Dieu pour eſtre Innocent. La Raiſon n'eſt pas ſon principal aduantage, & ſi ie l'oſe dire, elle n'eſt pas meſme ſa derniere difference : Il ne fut iamais creé pour eſtre ſeulement raiſonnable, & il ne peut eſtre ſauué ſi auec la Raiſon il ne poſſede la Iuſtice. D'vn Priuilege ſi rare il en eſt arriué vn mal heur extréme : Car comme la Na-

Sane habuit Gratiam Adam in qua ſi permanere vellet, numquam malus eſſet, & ſine qua, etiam cum libero arbitrio bonus eſſe non poſſet, Auguſt. lib. de correp. & grat. cap. 11.

ture & la Grace estoient vnies en la personne du premier homme, elles n'ont pû estre diuisées que par le peché, & il n'a pû perdre la Iustice que par la concupiscence : n'estant plus sous l'Empire de Dieu, il est tombé sous la tyrannie du Diable, & quittant son souuerain legitime, il s'est jetté entre les bras d'vn vsurpateur. Comme il agissoit autre-fois par les mouuemens du premier, il agit maintenant par les mouuemens du second, & comme il ne faisoit point d'actions qui ne fussent innocentes & raisonnables, il n'en fait plus qui ne soient déraisonnables & criminelles, la Raison est deuenuë esclaue du peché, & la Nature perdant la Grace,

a perdu ſa premiere pureté. Pour nous deliurer de cette honteuſe & cruelle ſeruitude, il faut que Ieſus-Chriſt nous anime de ſon eſprit, qu'il nous vniſſe à ſon corps, & qu'il rende à la Raiſon les aduantages que le peché luy a rauis. Quiconque n'agit pas par ce Principe, eſt criminel, & qui n'eſt pas deſpoüillé du vieil homme, ne peut eſtre reueſtu du nouueau : C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin condamne toutes les vertus des Payens, il confond leurs bonnes œuures auec leurs pechez, & ſçachant bien qu'on ne peut eſtre iuſte ſans la Grace, il aſſeure que leurs plus belles actions eſtoient criminelles : Tous ſes Liures ſont remplis de ces ve-

Omnis infidelium vita peccatum eſt, & nihil eſt bonum ſine ſummo bono, vbi enim deeſt agnitio æternæ & incommutabilis veritatis, falſa virtus eſt etiá in optimis moribus Sententiæ. Auguſt.

Proinde mala sunt ista, si malus amor, est bona si bonus est amor. Aug. lib. 24. de Ciuit. Dei cap. 7.

ritez, & sa doctrine, qui est tirée de l'Euangile, nous oblige à confesser, que pour combattre les vices, & pour conduire les passions, il faut auoir necessairement la Charité. Qui agit par les mouuemens de cette vertu, ne se peut perdre, & qui suit ceux de la Concupiscence, ne se peut sauuer : La Charité nous éleue dans le Ciel, la Concupiscence nous engage dans la Terre, la Charité nous vnit à Dieu, la Concupiscence nous vnit à nous-mesmes : La Charité nous restituë l'innocence, & la Concupiscence nous entretient dans le crime.

Il faut donc que la Morale, pour estre vtile, soit Chrestienne, & que les vertus qui doi-

uent regler nos Paſſions, ſoient animées de la Charité pour s'acquiter de leur deuoir. Cela n'empeſche pas qu'elles n'ayent leurs emplois particuliers, & que ſous la conduite de leur ſouueraine elles ne s'efforcent de dompter ces rebelles, & de leur apprendre l'obeyſſance; elles les adouciſſent par leur adreſſe; elles ſe ſeruent de l'artifice, quand la force eſt inutile; elles les prennent par leurs intereſts, ou les gagnent par leurs inclinations, ne les pouuant rendre capables des plus purs ſentimens de la Religion, elles les traittent en Infideles, & les perſuadent par des raiſons intereſſées; Si la gloire du Ciel ne les touche pas, elles leur propoſent celle

de la terre & ſi les recompenſes ne les peuuent exciter, elles taſchent de les eſtonner par les chaſtimens. Car ces mouuuemẽs de noſtre ame ſont trop attachez à la terre pour s'eſleuer à la pureté du diuin amour, elles ne ſentent ſa chaleur que par reflexion, & ce Monarque ſe contente de les reduire à leur deuoir, par l'entremiſe des vertus qui releuent de ſon empire. Il employe la Temperance & la Continence pour vaincre ces rebelles, il leur apprend le moyen de ranger ces eſclaues à la raiſon, & il leur donne des forces pour domter ces monſtres farouches : de ſorte qu'il ne faut point s'eſtonner ſi quelque-fois i'ay ſuiuy l'exemple des Philoſophes prophanes, &

Temperantia eſt moderatio cupiditatum Rationi obediens. Cicer. lib. 1. de finib.

si i'ay employé les raisons des infidelles pour rendre les Passions obeïssantes ; Elles sont si engagées dans les sens, qu'elles ne peuuent rien conceuoir qui ne soit sensible, & elles ont si peu de commerce auec la Raison, qu'elles ne sçauroient entendre ses commandemens, si l'imagination ne leur sert d'interprete. C'est cette faculté qui les gouuerne, pour les reduire, il la faut gagner ; & c'est en vain qu'on pretend de les rendre dociles, si l'on n'a rendu leur guide raisonnable ; C'est pourquoy traittant auec elles, ie suis obligé de m'accommoder à leur foiblesse, & de m'abaisser au dessous de la Maiesté de la Religion ; Ie me relasche de la seuerité de nostre

creance, & ne pouuant leur faire comprendre les veritez Chreſtiennes, ie les perſuade par des conſiderations humaines : Ie les pique d'honneur ou de honte, comme les Peres de l'Egliſe, diſputans auec les Infideles, les batoient de leurs propres armes, & conuainquoient par les raiſons des Philoſophes. Ie prens les Paſſiõs par leurs propres intereſts, & ie me ſers de leurs inclinations pour adoucir leur fureur. Ie les trompe pour les guerir, & i'vſe de leurs foibleſſes pour les ſoûmettre à la vertu. Mais dans ces innocens artifices ie ne pretens point faire tort à la Charité, ie luy laiſſe la ſincerité de ſes intentions, ie luy permets de chercher Dieu pour

Hinc prudentia profit, hic rubor euidenter quoque metit.

luy-meſme, & l'oblige la Iuſtice, la Force & la Temperance, qui ſont capables de raiſon, de ſuiure autant qu'elles peuuent, la pureté de ſes mouuemens.

Apres tous ces aduis, il ne me reſte qu'à informer le Lecteur de la diſpoſition de cet Ouurage; mais elle eſt ſi claire, que les ſeuls Titres du Liure l'en peuuent inſtruire, & il ſuffit de lire la Table qui ſuit ce Diſcours pour conceuoir tout mon deſſein. Ie traitte les Paſſions en general, & en particulier: Dans le general ie repreſente leur naturel, leur diſcordre, leur conduite, leur affinité auec les vices & les vertus, & leur pouuoir ſur la liberté des hommes. Dãs le particulier ie les oppoſe

les vnes aux autres, pour les faire voir auec plus d'eſclat ; & apres auoir explique leur eſſence, leurs proprietez & leurs effects, i'en découure le mauuais vſage pour l'éuiter, & le bon vſage pour le ſuiure. Qui voudra profiter de ces aduis, trouuera par experience, qu'en conduiſant ſes Paſſions, il combattra tous les vices, & practiquera toutes les vertus.

TABLE
DES TRAITEZ, ET DES DISCOVRS.

PREMIERE PARTIE.

Des Paſſions en general.

PREMIER TRAITE'.

De la Nature des Paſſions.

I. Diſcours. APologie pour les Paſſions contre les Stoïques. pag. 1

II. Quelle eſt la Nature des Paſſions, & en quelle puiſſance de l'ame elles reſident. 3

III. Du nombre des Paſſions de l'homme. pag. 19

IV. Quelle eſt la plus violente des Paſſions de l'homme. 28
V. S'il y auoit des Paſſions en l'eſtat d'innocence, & ſi elles eſtoient de meſme nature que les noſtres. 37
VI. S'il y auoit des Paſſions en Ieſus-Chriſt, & en quoy elles differoient des noſtres. 44

SECOND TRAITE'.

Du deſordre des Paſsions.

I. Diſcours. DE la corruption de la Nature par le peché. 51
II. Que la Nature ſeule ne peut regler les Paſſions de l'homme. 57
III. Que dans le deſordre où ſont nos Paſſions, la Grace eſt neceſſaire pour les conduire. 63
IV. Que l'opinion, & les ſens ſont les cauſes du deſordre de nos Paſſions. 70
V. Qu'il y a plus de deſordre dans les Paſſions des hommes que dans celles des beſtes. 75

TROISIESME TRAITE'.

De la conduite des Passions.

Discours. QV'il n'y a rien de plus
I. glorieux, ny de plus difficile que la conduite des Passions. 83.
II. Qu'il n'y point d'esclaue plus miserable que celuy qui se laisse conduire à ses Passions. 89
III. Qu'il faut moderer nos Passions pour les conduire. 96
IV. Qu'en quelque estat que soient nos Passions, la raison les peut conduire. 103
V. De quels moyen on se peut seruir pour moderer ses Passions. 110

QVATRIESME TRAITE'.

Du commerce des Passions auec les Vertus, & les Vices.

I. QVe les Passions sont les
Discours. semences des vertus. 116
II. Que les Passions sont les semences

des vices. 114
II. Qu'il n'y a point de Passions qui ne puissent estre changées en vertus. 132
IV. Que la conduite des Passions est le principal employ des vertus. 140.

CINQVIESME TRAITE'.

Du pouuoir des Passions sur la volonté des hommes.

I. Discours. QVe pour connoistre, & gagner les hommes, il faut estudier leurs Passions. 147.
II. Que la plus grande partie des Arts seduisent l'homme par le moyen de ses Passions. 155
III. Que les Princes gagnent leurs sujets par l'amour ou par la crainte. 165
IV. Quelle Passion doit regner en la personne du Prince. 173

SECONDE PARTIE.

Des Passions particulieres.

PREMIER TRAITE'.

De l'Amour & de la Hayne.

I. Discours. DE la nature, des proprietez, & des effects de l'Amour. 185

II. Du mauuais vsage de l'amour par l'attachement aux creatures, & par les amitiez illicites. 104

III. Du bon vsage de l'amour par la Charité, & par l'amitié. 214

IV. De la Nature, des proprietez, & des effects de la Hayne. 233

V. Du mauuais vsage de la Hayne, & des inimitiez déraisonnables. 241

V. Du bon vsage de la Hayne, & de l'horreur de soy-mesme. 249

SECOND

SECOND TRAITE'.

Du Desir, & de la Fuite.

I. Discours. DE la nature, des proprietez & des effects du desir. 259
II. Du mauuais vsage de Desir par l'Ambition, & par l'Auarice. 270
III. Du bon vsage du Desir, & du besoin que nous auons de Dieu. 279
IV. De la nature, des proprietez, des effects, du bon & du mauuais vsage de la fuite, & de l'éloignement de l'impureté. 288

TROISIESME TRAITE'.

De l'Esperance, & du Desespoir.

I. Discours. DE la nature, des proprietez & des effects de l'Esperance. 197
II. Du mauuais vsage de l'Esperance, & de l'engagement aux choses de la terre. 309
III. Du bon vsage de l'Esperance par la

force & par la patience. 317
IV. De la Nature, des proprietez, des effets, du bon & du mauuais vſage, du Deſeſpoir & de la Prudence dans les maux extremes. 325

QVATRIESME TRAITE'.

De la Hardieſſe & de la Crainte.

I. Diſcours. DE la nature, des proprietez & des effets de la Hardieſſe. 336
II. Du mauuais vſage de la Hardieſſe & de la Temerité. 345
III. Du bon vſage de la Hardieſſe par la valeur. 351
IV. De la Nature, des proprietés & des effets de la Crainte. 359
V. Du mauuais vſage de la Crainte & de la Pareſſe. 369
VI. Du bon vſage de la Crainte par la Prudence & par la Honte. 377

CINQVIEME TRAITE'.

De la Colere.

I. Discours. DE la nature, des proprietez & des effets de la Colere. 389
II. Du mauuais vſage de la Colere & de la cruauté.
III. Du bon vſage de la Colere & de la iuſte ſeuerité. 414

SIXIESME TRAITE'.

Du Plaiſir & de la Douleur.

I. Discours. DE la nature, des proprietez & des effets du Plaiſir. 426
II. Du mauuais vſage du plaiſir dans les voluptez, dans la gloire, & dans la ſcience. 438
III. Du bon vſage du Plaiſir & des con-

tentemens ſpirituels. 447
IV. De la Nature, des proprietez & des effets de la douleur. 459
V. Du mauuais vſage de la douleur & de l'enuie. 470
VI. Du bon vſage de la Douleur par la Miſericorde & par la Penitence. 480

Approbation des Docteurs.

NOVS ſouſſignez Docteurs en la ſacrée Faculté de Theologie, certifions auoir leu vn Liure intitulé, *De l'Vſage des Paſſions, par le R. P.* IEAN FRANÇOIS SENAVLT, *Preſtre de l'Oratoire*, auquel nous n'auons rien trouué qui ne ſoit conforme à la Foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, en foy dequoy nous auons ſigné. FAIT à Paris ce 26. Mars 1641.

FLEVRY.

FLAVIGNY.

PERMISSION.

IE consens pour le Roy que le nommé IEAN MOLIN faſſe imprimer *l'Vſage des Paſſions* du Pere SENAVLT, auec les Deffences ordinaires; ce troiſiéme Ianuier 1669.

SOit fait ſuiuant les Concluſions du Procureur du Roy, les iour, & an ſuſdits.

VAGINAY.

DE L'VSAGE DES PASSIONS.

PREMIERE PARTIE.

Des Paſſions en general.

PREMIER TRAITTE.

De la nature des Paſſions.

I. DISCOVRS.

Apologie pour les Paſſions contre les Stoïques.

COMME il n'y a point d'homme ſi moderé qui n'épreuue quelquefois la violence des Paſſions ; & comme leur deſordre eſt vn mal-heur, dont peu de perſonnes ſe peuuent deffendre: c'eſt auſſi le ſuiet qui a le plus exercé l'eſprit des Philoſophes, & de toutes les parties de la Morale, c'eſt celle qu'on a le plus ſouuẽt examinée. Mais ſi i'oſe dire mes ſentimens auec liberté, & s'il m'eſt permis de iuger de mes Maiſtres, il me ſemble

qu'il n'y a point de matiere en toute la Philosophie qu'on ait traittée auec plus de pompe, & auec moins de profit. Car les vns se sont contentez de nous décrire les Passions, & de nous en découurir les causes & les effets, sans nous en apprendre la conduite ; de sorte qu'on les peut accuser d'auoir eu plus de soin de nous faire connoistre nos maladies, que de nous en donner les remedes : Les autres plus aueugles, mais plus zelez, les ont confonduës auec les vices, & n'ont point mis de difference entre les mouuemens de l'appetit sensitif, & les déreglemens de la volonté, si bien qu'à les entendre parler, on ne peut estre passionné qu'on ne soit criminel ; Leurs discours qui deuoient estre des instructions à la Vertu, ont esté des inuectiues contre les Passions ; Ils ont fait le mal plus grand qu'il n'estoit, & le desir qu'ils ont eu de le guerir, n'a seruy qu'à le rendre incurable. Les autres peu differents de ces derniers, ont taſché d'étouffer les Passions, & sans considerer que l'homme auoit vn corps, & que son ame n'estoit pas dégagée de la matiere, ils ont voulu l'esleuer à la condition des Anges. Comme ces derniers sont les plus illustres Ennemis qu'ayent iamais eu les Passions, & qu'ils ont employé plus de raisons pour le combattre, il est iuste de les écouter pour leur

respondre, & de détruire l'erreur auant que d'eſtablir la verité.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que l'orgueil a touſiours accompagné la ſecte des Stoïciens, qui pour eſleuer l'homme, ils ont eſſayé d'abaiſſer Dieu, & que ſouuent ils ont fait leur Sage vn peu plus heureux que leur Iupiter; ils l'ont mis au deſſus de la Fortune & du Deſtin, & ont voulu que ſon bon-heur ne dépendiſt que de ſa ſeule volonté. La vertu eſt trop modeſte pour accepter des loüanges ſi iniuſtes, & la pieté ne luy permet pas de s'agrandir au préjudice de la Diuinité qu'elle adore: Mais la vanité de ces Philoſophes inſolens, n'a iamais paru dauantage que dans la guerre qu'ils ont declarée à nos Paſſions; car comme elles ſont les mouuemens de la partie la plus baſſe de noſtre ame, l'orgueil les a rendus éloquens dans leurs inuectiues, & l'ambition leur a fourny des raiſons qui ſont bien receuës de tous les hommes, qui ſe faſchent d'auoir vn corps, & qui s'affligent de n'eſtre pas Anges. Ils diſent que le repos ne peut loger auec les Paſſions, qu'il eſt plus aiſé de les détruire que de les regler, qu'il ne ſe faut iamais ſeruir de ſoldats qui meſpriſent les ordres de leurs Chefs, & qui ſont plus diſpoſez à choquer la raiſon qu'à combattre pour ſon authorité;

Quatiatur necesse est fluctue turque qui suis malis tutus est qui fortis esse, nisi irascitur non potest, industrius nisi cupit, quietus nisi timet : In tyrannide illi viuendum est in alicuius affectus venienti seruitutem, Senec. c. 10. lib. 1. de Ira

Que les Passions sont les maladies de nos ames, que les plus foibles sont dangereuses, & que la santé n'est pas entiere quand on ressent encore les esmotions de la fiévre : Qu'vn homme est bien miserable qui ne peut trouuer son salut que dans sa perte, qui ne sçauroit estre courageux s'il ne se met en colere, qui ne peut estre prudent, s'il n'est saisi de crainte, & qui n'ose rien entreprendre, s'il n'y est sollicité par ses desirs. Enfin ils concluent que c'est viure dans la Tyrannie que d'estre esclaue de ses Passions, & qu'il faut renoncer à la liberté pour obeir à des Maistres si Insolens.

Ces raisons qui sont exprimées auec tant de belles paroles dãs les escrits des Stoïciens, n'ont pû faire encore vn Sage qu'en idée : Leurs admirateurs n'en ont remporté que de la confusion ; apres auoir fait la cour à vne vertu si glorieuse & si austere, ils sont deuenus la mocquerie de tous les siecles ; & les plus sages d'entr'eux ont bien reconnu, qu'en voulant faire des Dieux ils ne faisoient que des Idoles. Senecque mesme que ie regarde comme le plus eloquent & le plus superbe disciple de cette orgueilleuse Secte, pressé par la foiblesse de la Nature & par la force de la Raison, a trahy son party, & ne se souuenant plus de ses maximes, a confessé que le Sage

Sentiet itaque Sapiẽs suspi-

ressentoit quelquesfois des emotions, & que bien qu'il n'eust pas de veritables Passions, il en auoit neantmoins des ombres & des apparences. Qui connoîtra bien l'humeur de ce Philosophe se contentera de cét adueu, & qui examinera bien le sens de ses paroles, trouuera que saint Augustin auoit raison de dire que les Stoïciens n'estoient differens des autres Philosophes qu'en leur façon de parler, & que pour auoir des termes plus orgueilleux, ils n'auoient pas des sentimens plus esleuez : car ils ne blâment pas toutes les Passions, mais leur excez seulement, & s'ils ont eu le desir de les estouffer, ils n'en ont iamais eu l'esperance.

ciones quasdam & vmbras affectuum, ipsis quidem carebit. Sen. lib de Ira, cap. 16.

Ainsi faudroit-il ruiner la constitution de l'homme, & separer l'ame du corps pour l'exempter de ses mouuemens : Tandis que cette illustre prisonniere sera obligée de faire les mesmes fonctions que les ames des bestes, elle sera contrainte de conceuoir des Passions, & tandis que dans ses operations elle employera ses sens, dedans la pratique des vertus, elle vsera de l'esperance & de la crainte. Il n'est pas plus honteux à l'ame de craindre vn danger, d'esperer vn bon-heur, ou de s'animer contre vn mal, que de voir par les yeux, ou d'escouter par les oreilles : L'vn & l'autre est vne seruitude, mais

tous les deux ſont neceſſaires. Encore eſt-il bien plus aiſé de gouuerner les Paſſions que les ſens, & la crainte, la colere & l'amour ſont bien plus capables de raiſon, que la faim, la ſoif & le dormir ; C'eſt pourquoy ſi nous aſſujettiſſons les ſens à l'empire de la raiſon, nous pouuons bien luy ſouſmettre nos Paſſions, & rendre noſtre crainte & noſtre eſperance vertueuſe, comme nous rendons tous les iours nos ieuſnes & nos veilles meritoires.

La raiſon eſt le propre bien de l'homme, tous les autres ne luy ſont qu'eſtrãgers, il les peut perdre ſans s'appauurir, & pourueu qu'il ſoit raiſonnable, il ſe pourra vanter d'eſtre touſiours homme; Puiſque ce bien eſt le plus grand de tous les autres, il faut le reſpandre dans toutes les parties de l'homme, & en rendre capables les plus baſſes facultez de noſtre ame. Il n'y a point de crainte qui ne ſerue à noſtre aſſeurance ſi elle eſt bien meſnagée, il n'y a point d'eſperance qui eſtant bien reglée ne nous aime aux actions genereuſes & difficiles, il n'y a point de hardieſſe qui eſtant bien conduite ne rende les ſoldats inuincibles, enfin les Paſſions les plus inſolentes peuuent ſeruir à la Raiſon, & ne les pas employer dans le cours de noſtre vie, c'eſt laiſſer inutile vne des plus belles parties de noſtre ame. La

vertu meſme ſeroit oyſeuſe, ſi elle n'auoit point de paſſions à vaincre ou à regler, & qui enconſiderera les principaux emplois, treuuera qu'ils regardent la conduite de nos mouuemens. La Force eſt occupée à dompter la crainte, & cette courageuſe vertu ceſſeroit d'agir ſi l'homme ceſſoit de craindre; La modeſtie nous fait meſurer nos deſirs & nos eſperances, & s'il n'y auoit point de Paſſions ambitieuſes, il n'y auroit point d'hommes modeſtes dans leur bonne fortune. La Temperance & la Continence reprimẽt les voluptez, & ſi la Nature n'auoit meſlé du plaiſir dans toutes les actions de noſtre vie, ces deux vertus qui font les chaſtes & les continens demeureroient également inutiles.

La Clemence adoucit la colere, & ſi cette paſſion n'animoit les Princes à la vengeance, la vertu qui la modere ne meriteroit point de loüanges.

Mais ſi les Paſſions reçoiuent tant de bons offices des vertus, elles n'en ſont pas meſconnoiſſantes : car quand elles ſont inſtruites dans leur Eſcole, elles les payent auec vſure, & les ſeruent auec fidelité. La Crainte fait la meilleure partie de la Prudence: quoy qu'on l'accuſe d'aller chercher le mal auant qu'il ſoit arriué, elle nous prepare à le ſouffrir doucement ou à l'éuiter heureuſement. L'Eſperance ſert à la Force,

& pour entreprendre les belles actions, il faut qu'elle nous enfle le courage par ſes promeſſes. La Hardieſſe eſt la fidelle compagnie de la valeur, & tous ces grands Conquerans doiuent leur gloire à la generoſité de cette Paſſion. La Colere maintient la Juſtice & anime les Iuges au chaſtiment des Criminels. Enfin, il n'y a point de paſſions qui ne ſoient vtiles à la Vertu, quand elles ſont ménagées par la raiſon, & ceux qui les ont tant deſcrites, nous ont fait voir qu'ils n'en ont iamais connu l'vſage ny le merite.

II. DISCOVRS.

Quelle eſt la nature des Paſſions, & en quelle puiſſance de l'ame elles reſident.

Vnum eſt ineffabile. Dionyſ.

LA grandeur de Dieu eſt ſi eſleuée, que les hommes ne l'ont pû connoiſtre ſans l'abaiſſer, & ſon vnité eſt ſi ſimple qu'ils ne l'ont pû conceuoir ſans la diuiſer. Les Philoſophes luy donnerent des noms differens pour exprimer ſes diuerſes perfections, & l'appellant tantoſt Deſtin, tantoſt Nature, tantoſt Prouidence ; ils introduiſirent dans le monde la pluralité des Dieux, & rendirent tous les peuples idolatres.

Comme l'ame eſt l'image de Dieu, ces meſmes Philoſophes la diuiſerent auſſi; & ne pouuant comprendre la ſimplicité de ſon eſſence, ils creurent qu'elle eſtoit corporelle. Ils s'imaginerent qu'elle auoit des parties comme le corps, & que pour eſtre plus ſubtiles, elles n'en eſtoient pas moins veritables. Ils multiplierent la cauſe auec ſes effets, & prenant ſes diuerſes facultez pour des natures differentes, ils donnerent contre les loix de la raiſon pluſieurs formes à vn meſme composé. Mais la Verité qui deſcendit ſur la terre auec la Foy nous enſeigna que l'ame eſt vne en ſon eſſence, & qu'on ne luy impoſe des noms differens que pour exprimer la varieté de ſes operations. Car quand elle donne la vie au corps, & que par la chaleur naturelle, qui part du cœur comme de ſon centre, elle conſerue toutes ſes parties, on l'appelle Forme, quand elle void les couleurs par les yeux, on diſcerne les ſons par les oreilles, on l'appelle ſentiment, quand elle s'eſleue plus haut, & que diſcourant elle infere vne verité d'vne autre, on la nomme Entendement; quand elle garde ſes penſées pour les employer dans ſes beſoins, ou qu'elle tire de ſes threſors les richeſſes qu'elle y auoit enfermées, on l'appelle Memoire; quand enfin elle aime ce qui luy eſt

Anima ſecundum operis ſui officium diuerſis nuncupatur nominibus, dicitur nãque anima dum vegetat, ſpiritus dum contemplatur, ſenſus dum ſentit; ratio dum diſcernit, memoria dum recordatur, voluntas dum conſentit, iſta non differunt in ſub-

ſtantiam quẽadmodum in nominibus, quoniam omnia iſta, vna anima eſt proprietates quidẽ diuerſæ ſed eſſentia vna.

agreable, ou qu'elle haït ce qui luy eſt contraire on l'appelle Volonté, mais toutes ces facultez qui different en leurs emplois conuiennent en leur ſubſtance; elles ne ſont toutes enſemble qu'vne ſeule ame, & elles ſont des ruiſſeaux qui deriuent d'vne meſme ſource.

Aug. lib. de ſpiritu & anima.

La Philophie prophane reconnoiſſant enfin cette verité, ſe ſeruit de pluſieurs comparaiſons pour l'exprimer; Tantoſt elle nous repreſenta l'ame dans ſon corps comme vne Intelligence dans le Ciel dont la vertu ſe reſpand par tous ſes globes; tantoſt elle nous la figura comme vn Pilote qui conduit ſon vaiſſeau; tantoſt comme vn Souuerain qui gouuerne ſon Eſtat: Mais la Philoſophie Chreſtienne a bien mieux rencontré, quand remontant iuſqu'au Principe de l'Ame, elle nous a fait connoiſtre les effets qu'elle produit dans le corps par ceux-là meſme que Dieu produit dans le monde: Car encore que cét Eſprit infiny ne dépende pas de l'Vniuers qu'il a creé, & que ſans intereſſer ſa grandeur il puiſſe ruiner ſon ouvrage: neantmoins il eſt reſpandu en toutes ſes parties, il ne laiſſe point d'eſpace qu'il ne rempliſſe, il s'accommode à toutes les Creatures en leurs operations, & ſans diuiſer ſon Vnité ou affoiblir ſa Vertu, il éclaire auec le Soleil, il brûle auec le feu, il rafraichit auec l'eau, & il

produit des fruits auec les arbres : Il eſt auſſi grãd ſur la terre que dãs les Cieux, quoy que ſes effets ſoient differents, ſa Puiſſance eſt touſiours eſgale, & les Aſtres qui brillent ſur nos teſtes, ne luy couſtent pas dauantage que les fleurs, que nous foulons ſous nos pieds : Ainſi l'ame eſt reſpanduë dans le corps & penetre toutes ſes parties, elle eſt auſſi noble dans la main que dans le cœur, & bien que s'accommodant à la diſpoſition des organes ; elle parle par la bouche, elle voyt par les yeux & qu'elle eſcoute par les oreilles, neantmoins elle eſt vn pur eſprit en ſon eſſence, & dans ſes fonctions differentes, ſon Vnité n'eſt point diuiſée, ny ſa Puiſſance affoiblie. Il eſt vray que ne trouuant pas les meſmes diſpoſitions en chaque partie du corps, elle ne produit pas auſſi les meſmes effects : Et cette illuſtre Captiue eſt en ce point infiniment rauallée au deſſous de Dieu, car comme il eſt infiny, & que du rien il a pû faire le tout, il peut encore de chaque Creature faire toutes choſes, & ſans auoir eſgard à leurs inclinations les faire ſeruir à ſes volontez. Ainſi voyons-nous qu'il a employé le feu pour adoucir les peines de ſes ſujets, qu'il a vſé de la lumiere pour aueugler ſes Ennemis, qu'il a fait remonter les fleuues vers leurs ſources pour donner paſſage à ſes Amis, & qu'il

Voluntas tanti vtique Conditoris rei cuiuſque natura eſt. Aug lib 12. de Ciuit. Dei cap. 4.

a fait fendre la terre pour enſeuelir les rebelles de ſon Eſtat; mais l'ame dont le pouuoir eſt limité, ne peut agir independamment des organes, & quoy qu'elle ſoit ſpirituelle en ſa nature, elle eſt corporelle en ſes operations.

C'eſt ce qui a obligé les Philoſophes à la conſiderer en trois eſtats qui ſont ſi differens les vns des autres que ſi dans le premier elle approche de la dignité des Anges, dans le ſecond elle n'eſt de meilleure condition que les beſtes, & dans le dernier, elle ne s'eſloigne pas beaucoup de la nature des Plantes; car en celuy-cy elle n'a point d'autres emplois que de nourrir ſon corps, de digerer les alimens, de les conuertir en ſang, de les diſtribuer par les veines, & de faire cette eſtrange metamorphoſe, où vne meſme matiere s'eſpaiſſit en chair, ſe roidit en nerfs, s'endurcit en os, s'eſtend en rameaux, & s'allonge en cartilages: Elle augmente ſes parties en les nourriſſant, elle acheue ſon ouurage auec le temps, & le conduit par ſes trauaux iuſqu'à ſa legitime grandeur, ſollicitée par la Prouidence, elle prend le ſoin d'entretenir l'Vniuers, elle ſonge à rendre ce qu'elle a receu, & elle produit ſon ſemblable pour conſeruer ſon eſpece. En cet eſtat elle n'agit pas plus noblement que les plantes qui ſe nourriſſent des influences du Ciel, qui s'eſle-

Alba lilia ſiſſem omnibus modis ſeruan-

uent par la chaleur du Soleil, & qui le prouignent par leurs oignons ou par leurs larmes.

tur quibus rosa, & hoc amplius lachrima sua. Plin. cap. 5. lib. 21. hex. naturalis.

Dans le second estat elle deuient sensible, & commence d'auoir des inclinations & des connoissances : elle void les objets par les sens qui en font leurs rapports à l'imagination; celle cy les confie à la memoire qui s'oblige de les garder soigneusement, & de les representer fidelement : Des lumieres de l'ame naissent ses desirs, & de sa connoissance procede son amour ou sa haine, elle s'attache à ce qui luy est agreable, elle s'esloigne de ce qui luy déplaist, & selon les diuerses qualitez du bien & du mal qui se presente, elle excite des mouuemens differens que l'on appelle Passions. En ce degré elle n'a rien de plus esleué que les bestes qui découurent les objets par les sens, qui en reçoiuent les especes dans leur imagination, & qui les conseruent en leur memoire.

Dans le troisiesme estat elle se détache du corps, & se recüeillant en soymesme, elle s'entretient des plus hautes veritez : elle traitte auec les Anges, & montant par degrez iusqu'à là Diuinité, elle connoist ses perfections, & admire ses grandeurs; elle raisonne sur les suiets qui se presentent, elle examine leurs qualitez pour conceuoir leurs essences, elle confere le present auec le

passé, & tire de l'vn & de l'autre des conjectures pour l'auenir. La faculté qui fait toutes ces merueilles s'appelle Esprit, l'Imagination & les sens la reconnoissent pour leur Maistresse, mais elle n'êt pas si libre qu'elle ne dépende d'vne Souueraine, & qu'elle ne prenne la loy d'vne aueugle à qui elle sert de guide : Celle-cy qui s'appelle Volonté, & qui n'a point d'autre objet que le bien pour le suiure, & le mal pour s'en esloigner, est si absoluë, que le Ciel même respecte sa libetté ; car il n'vse iamais de violence quand il agit auec elle, il mesnage son consentement auec adresse, & ces graces efficaces qui produisent toûjours leurs effects, entreprennent bien de la conuertir, mais non pas de la forcer : Ses ordres sont toûjours gardez dans son Empire, ses sujets, quoyque farouches, ne luy sont iamais rebelles, & quand elle commande absolument, elle est toûjours obeïe.

Il est vray qu'il se forme des mouuemens dans le second estat de l'ame qui exercent son pouuoir ; car encore qu'ils en releuent, ils ne laissent pas neantmoins de pretendre quelque sorte de liberté, ils sont plustost ses Citoyens que ses Esclaues, & elle est plûtôt leur luge que leur Souueraine : Comme ces Passions naissent des sens, elles prennent toûjours leur party, l'Imagina-

tion ne les represente iamais à l'Esprit qu'elle ne parle en leur faueur ; Auec vn si bon Advocat elles corrompent leur Maistre, & gaignent toutes leurs causes. L'Esprit les escoute, il examine leurs raisons, il considere leurs inclinations, & pour ne les pas attester, il prononce bien souuent à leur aduantage, il trahit la volonté dont il est le premier Ministre, il trompe cette Reyne aueugle, & luy déguisant la verité, luy fait d'infidelles rapports pour tirer d'elle d'injustes commandemens. Quand elle s'est declarée, les Passions deuiennent des crimes, leur sedition se forme en party, & l'homme qui n'estoit encore que déreglé, deuient entierement criminel ; Car comme les mouuemens de cette partie inferieure de l'ame ne sont pas libres, ils ne commencent d'être vicieux que quand ils commencent d'être volontaires : Tandis que les objets les réueillent, que les sens les sollicitét, & que l'imagination méſme les protege, elles n'ont point d'autre malice que celle qu'elles tirent de la nature corrompuë: Mais délors que l'entendement obscurcy par leurs tenebres, ou gagnez par leurs sollicitations, peruertit la volonté, & oblige cette Souueraine à prendre les intereſts de ſes eſclaues, elle les rend coupables de ſon peché, elle change leurs mouuemens en rebellions, & du

soûléuement d'vne beſte, elle en fait le crime d'vn homme. Il eſt vray que quād l'Eſprit s'acquitte de ſon deuoir, & que ce Miniſtre demeure fidelle à la volonté, il reprime leurs ſeditions, il range à l'obeïſſance ces mutines, & il meſnage ſi bien leurs humeurs, que leur oſtant tout ce qu'elles ont de farouche, il en fait de rares & d'excellentes vertus : En cét êtat elles ſeruent à la raiſon, & elles deffendent le party qu'elles auoient reſolu de combattre. Le bien ou le mal qui s'en peut tirer, nous oblige à conſiderer leur nature, à remarquer leurs proprietez, & à découurir leur origine, afin que les connoiſſant exactement, nous en puiſſions vſer dans nos beſoins.

La Paſſion n'eſt donc autre choſe qu'vn mouuement de l'appetit ſenſitif, cauſé par l'imagination d'vn bien ou d'vn mal apparent ou veritable, qui change le corps contre les loix de la nature. Ie l'appelle mouuement, parce qu'elle regarde le bien & le mal comme ſes obiets, & qu'elle ſe laiſſe enleuer aux qualitez qu'elle y remarque : Ce mouuement eſt cauſé par l'imagination, qui eſtant remplie des eſpeces qu'elle a receuës de tous les ſens, ſollicite la paſſion, & luy découure les beautez ou les laideurs des objets qui la peuuent eſmouuoir : car c'eſt elle qui cauſe tout le rauage : L'appetit ſenſitif a tant de

deference pour elle, qu'il suit toutes ses inclinations. Pour peu qu'elle soit agitée elle entraine toutes les passions, elle excite les tempestes, comme les vents éleuent les flots, & l'ame seroit paisible en sa partie inferieure, si elle n'estoit esmeuë par cette puissance, mais elle a tant d'authorité dans cét empire, qu'elle y fait tout ce qu'elle veut: Il n'est pas méme necessaire que le bien ou le mal qu'elle represente à l'appetit soit veritable, il se repose sur sa fidelité, il croit ses aduis sans les examiner; n'ayant point de lumiere qu'il n'emprunte d'elle, il suit aueuglément tous les objets qu'elle luy propose, & pourueu qu'ils soient reuestus de quelque apparence de bien ou de mal, il les rejette ou les embrasse auec impetuosité; il s'y porte auec tant d'effort, qu'il produit touſiours du changement dans le corps; car outre que ses mouuemens sont violens, & qu'ils ne meritent presque pas le nom de Passions quand ils sont moderez, ils ont tant d'accez auec les sens, & les sens ont tant de communication auec le corps, qu'il est impossible que leurs desordres ne luy causent de l'alteration; Enfin, la Passion est contre les Loix de la Nature, parce qu'elle attaque le cœur, qui ne peut estre blessé que toutes les parties du corps n'en témoignent de l'émotion; car elles

ſont des miroirs dãs leſquels on remarque tous les mouuemens de celuy qui les anime, & comme les Medecins iugent de ſa conſtitution par le battement des veines & des arteres, on peut iuger des Paſſions qui le tranſportent par la couleur du viſage, par les flammes qui brillent dans les yeux, par les horreurs & les friſſons qui ſe répandent dans les membres, & par tous ces autres ſignes qui paroiſſent ſur le corps quand le cœur eſt agité.

Or ce ſont des Paſſions que nous entreprenons de ranger ſous l'Empire de la Raiſon, & de changer en vertus par le ſecours de la Grace. Les vns ſe ſont contentez de les décrire ſans les regler, & n'ont employé leur éloquence que pour nous découurir nos miſeres ; ils ont crû peut-eſtre qu'il ſuffiſoit de connoiſtre vn mal pour le guerir, & que le deſir de la ſanté, nous obligeroit à en chercher les remedes ; mais ils deuoient ſe ſouuenir qu'il y a des maux agreables dont les malades apprehendent la gueriſon: les autres ont combattu les Paſſions comme des monſtres, ils nous ont donné des armes pour les deſtruire, & n'ont pas conſideré que pour executer ce deſſein, il ſe faudroit defaire ſoy-méme: Les autres ont bien reconnu que les Paſſions faiſant vne partie de nôtre ame, ne pouuoiẽt être ruinées que par la mort, mais

ils n'ont pas crû qu'on s'en pût seruir, & blâmant tacitement celuy qui nous les a données, il ont employé leurs raisons pour les adoucir, sans chercher les moyens pour les ménager; Ils ont pensé qu'elles n'estoient necessaires à la vertu que pour exercer son courage. Ils ont estimé qu'elles n'étoient vtiles à l'homme que pour l'éprouuer, & qu'il n'en pouuoit tirer autre aduantage que de les souffrir auec patience, ou de les combattre auec resolution: Mais ie pretens deffendre leur cause en deffendant celle de Dieu, & faire voir dans la suite de cét ouurage, que la méme Prouidence qui a tiré nôtre salut de nôtre perte, veut que nous tirions nôtre repos du desordre de nos Passions; que par sa faueur nous appriuoisions ces monstres farouches, que nous rangions ces rebelles sous l'obeïssance, & que nous fassions marcher sous les enseignes de la Vertu, des Soldats qui combatent le plus souuent pour le vice.

III. DISCOVRS.

Du nombre des Passions de l'homme.

C'Est vne chose estrange que l'ame connoisse toutes choses, & quelle s'ignore elle-mesme; car il n'y a rien

de ſi caché dans la nature qu'elle ne découure, ſes ſecrets luy ſont connus, & tout ce qui ſe paſſe dans les entrailles de cette Mere commune luy eſt manifeſte : Elle ſçait comme ſe forment les metaux, comme les Elemens ſe font l'amour & la guerre, comme les vapeurs s'eſleuent en l'air, comme elles s'épaiſſiſſent en nuages, ſe fendent en pluyes, & s'éclatent en foudres ; Elle ſçait enfin de quelles parties ſon corps eſt compoſé, & par vn cruel artifice, elle en fait la diſſection pour en apprendre les proprietez, cependant elle ignore ce qui ſe paſſe en elle-meſme ; parce qu'elle puiſe toutes ſes lumieres des ſens, & que dans ſes plus nobles operations, elle dépend des eſpeces que l'imagination luy repreſente, elle ne peut connoiſtre ſon eſſence qui eſt toute ſpirituelle, & elle n'a que de foibles coniectures de ſes plus excellentes qualitez ; elle doute de ſon immortalité ; pour s'en aſſeurer elle eſt obligée d'appeler la Foy au ſecours de la raiſon, & de croire auec vne aueugle pieté, ce qu'elle ne peut comprendre auec vne certitude euidente : Mais de toutes les choſes qui ſont en elle, il n'y en a point qui luy ſoit plus cachée que ſes paſſions ; car encore qu'elles faſſent impreſſion ſur les ſens par leur violence, neantmoins les Philoſophes ne tombent pas d'accord de leur ſujet ny de leur nombre.

Les vns croyent qu'elles se forment dans le corps ; les vns tiennent qu'elles resident en la plus basse partie de l'ame ; les autres diuisent celles-cy en deux puissances qu'ils appellent Concupiscible & Irascible ; & logent en la premiere les Passions les plus douces, & en la seconde les plus farouches : Car ils veulent que l'amour & la haine, le desir & la fuite, la ioye & la tristesse, soient renfermées dans l'appetit concupiscible ; & que la crainte & la hardiesse, l'esperance & le desespoir, la colere & la lascheté resident en l'appetit irascible. Pour establir cette difference ils disent que les Passions du concupiscible regardent le bien & le mal comme absent ou comme present, & que celle de l'Irascible le considerẽt comme difficile ; que les vnes ne font que des courses & des retraites, que les autres donnent des combats, & gaignent ou perdent des victoires ; que les vnes prennent le party du corps, & que les autres prennent celuy de l'esprit ; que les vnes sont lasches, que les autres sont genereuses, & que dans l'opposition de tant de qualitez contraires, il faut conclure qu'elles ne peuuent resider en vne mesme partie de nostre ame.

Si ce n'estoit point vne heresie en Morale de douter de cette maxime, & s'il n'y auoit point de temerité à combattre vne opinion receuë depuis tant

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

de siecles, i'aurois grande inclination à croire que toutes ces Passions logent dans vn mesme appetit, qui est diuisé par ses mouuemens, comme l'esprit est partagé par ses opinions, ou comme la volonté est diuisée par l'amour & par la haine. Et ie dirois auec saint Augustin, que ces diuers sentimens ne presuppose nt pas diuerses facultez, puisque souuent vn mesme homme desire des choses contraires, & qu'il conserue l'vnité de sa personne dans la varieté de ses desirs : Il esprouua luy-mesme ce combat, quand il se voulut conuertir, il vit son ame diuisée par des sentimens differens, & il s'estonna que n'ayant qu'vne volonté, elle pût former des resolutions si contraires. Mais sans m'engager dans vne guerre où l'on fait plus d'ennemis qu'on n'en défait, & où les deux partis pensent toûjours auoir remporté la victoire, ie me contente d'insinuer mon opinion, au lieu de m'arrester à la deffendre, & ne concluant rien du sujet où resident les Passions, ie parleray de leur nombre, & rapporteray ce que les Philosophes en ont escrit.

Ego enim deliberabam vt seruirem Domino meo. Ego eram qui volebam; Ego eram qui nolebam; Ego, ego eram nec plene volebam nec plenè nolebam, Ideo contendebam & dissipabar à meipso & ipsa dissipatio me inuito quidem erat, nec tamen ostendebat naturam mentis alienæ, sed pœnam meæ. Aug. confess. l. 8. cap. 10.

Les Academiciens ont crû qu'il n'y en auoit que quatre principales, le desir & la crainte, la joye & la tristesse : Et Virgile qui paroist en tous ses ouurages disciple de cette ancienne secte,

Hinc metuunt cupiunt, gaudentque dolentque. Virgil.

descriuant les mouuemens de nostre ame, n'a fait mention que de ceux-là ; En effet, il semble qu'ils comprennent tous les autres, que sous la crainte se rangent le desespoir & l'auersion, & que sous le desir, prennent place l'esperance, la hardiesse, & la colere, qui toutes ensemble se terminent à la joye ou à la tristesse. Mais de quelques raisons que l'on tasche de colorer cette diuision, elle est tousiours defectueuse, puis qu'elle n'enferme pas l'amour & la haine, qui sont les deux premieres sources de nos Passions. C'est pourquoy les Peripateticiens les multiplierent, & en fonderent le nombre sur les diuers mouuemens de nostre ame ; Car elle a, disoient-ils, ou de l'inclination, ou de l'auersion pour les objets qui luy plaisent ou qui luy déplaisent, & c'est l'amour & la haine ; ou elle s'en esloigne, & c'est la fuite ; ou elle s'en approche, & c'est le desir ; ou elle se promet la possession de ce qu'elle souhaite, & c'est l'esperance ; ou elle ne se peut deffendre du mal qu'elle apprehende, & c'est le desespoir ; ou elle tente de le combattre, & c'est la hardiesse ; ou elle s'échauffe & s'anime pour le vaincre, & c'est la colere ; ou enfin elle possede le bien, & c'est la ioye ; ou elle souffre le mal, & c'est la douleur : Quelques autres qui sont de mesme opinion prou-

uent la diuerſité des Paſſions par vne autre voye, & diſent que le bien & le mal peuuent eſtre conſiderez en eux-meſmes, ſans aucune circonſtance, & qu'ils font naiſtre l'amour & la haine; ou qu'on les peut regarder comme abſens, & qu'ils produiſent la crainte & le deſir; ou comme difficiles, & qu'ils cauſent l'eſperance, la hardieſſe & la colere; ou comme impoſſibles, & qu'ils font eſleuer le deſeſpoir; ou enfin comme preſens, & qu'ils verſent dans l'ame le plaiſir ou la douleur.

Bien que ces raiſons contentent l'eſprit, elles ne le conuainquent pas pourtant, & ſans offenſer la Philoſophie, on peut ſe départir des ſentimens de Platon & d'Ariſtote : Car il me ſemble qu'ils donnent pluſieurs noms à vne meſme choſe, qu'ils diuiſent l'vnité de l'amour, & qu'ils prennent ſes diuers effets pour des paſſions differentes. Auſſi apres auoir bien examiné cette matiere, ie ſuis contraint d'embraſſer l'opinion de ſaint Auguſtin, & de ſouſtenir auec luy, que l'amour eſt l'vnique paſſion qui nous agite : Car tous ces mouuemens qui troublent noſtre ame, ne ſont que des amours déguiſez, nos craintes & nos deſirs, nos eſperances & nos deſeſpoirs, nos plaiſirs & nos douleurs ſont des viſages que prend l'amour ſuiuant les bons ou les mauuais

ſuccez

ſuccez qui luy arriuent ; Et comme la mer porte des noms differens ſelon les diuers endroits de la terre qu'elle arrouſe, il change les ſiens ſelon les diuers eſtats où il ſe trouue : Mais comme chez les infideles chaque perfection de Dieu a paſſé pour vne Diuinité, ainſi parmy les Philoſophes, les qualitez de l'amour ont eſté priſes pour des paſſions differentes ; & ces grands Hommes ſe ſont imaginez, qu'autant de fois qu'il changeoit de conduite ou d'employ, il deuoit auſſi changer de nature & de nom. Mais ſi ce raiſonnement eſtoit veritable, il faudroit que l'ame perdit ſon vnité toutes les fois qu'elle produit des effets differens, & que celle qui digere les viandes, & qui diſtribuë le ſang par les veines, ne fuſt pas la meſme qui parle auec la langue, ou qui eſcoute auec les oreilles.

C'eſt pourquoy la Raiſon nous force de croire qu'il n'y a qu'vne Paſſion, & que l'eſperance & la crainte, la douleur & la joye, ſont les mouuemens ou les proprietez de l'amour. Et pour le dépeindre de toutes ſes couleurs, il faut dire que quand il languit apres ce qu'il aime, on l'appelle deſir, que quand il le poſſede, il prend vn autre nom, & ſe fait appeller plaiſir, que quand il fuit ce qu'il abhorre, on le nomme crainte ; & que quand apres vne longue & inutile def-

Amor ergo inhians habere quod amatur, cupiditas eſt ; idem habens eoque fruens lætitia eſt, Fugiens ad quod ei ad-

uersatur timor est, idque cum acciderit sentiens tristitia est. Aug. lib. 14. de ciuitate Dei cap. 7.

fense il est contraint de le souffrir, il s'appelle douleur : Ou bien pour dire la mesme chose en termes plus clairs, le desir & la fuite, l'esperance & la crainte sont les mouuemens de l'amour par lesquels il cherche ce qui luy est agreable, ou s'éloigne de ce qui luy est contraire ; La hardiesse & la colere sont les combats qu'il entreprend pour deffendre ce qu'il ayme, la ioye est son triomphe, le desespoir est sa foiblesse, & la tristesse est sa deffaite : Ou pour employer les paroles de saint Augustin, le desir est la course de l'amour, la crainte est sa fuite, la douleur est son tourment, la ioye est son repos : il s'approche du bien en le desirant, il s'esloigne du mal en le craignant, il s'attriste en ressentant la douleur, il se réjoüit en goûtant le plaisir ; mais dans tous ces estats differents il est touſiours luy-mesme, & dans cette varieté d'effects il conserue l'vnité de son Essence.

Amor est delectatio cordis per desiderium currens & requiescens per gaudium Aug. lib. de Substantia dilectationis, cap. 1. & 2.

Mais s'il est vray, que l'amour face toutes nos Passions, il faudra qu'il se transforme quelquesfois en son contraire, & que par vne metamorphose plus incroyable que celle des Poëtes il se conuertisse en haine, & produise des effects qui démentiront son humeur, car l'amour est obligeant, & la haine est mal-faisante, l'amour est genereux, &

prend plaisir à pardonner, la haine est lache & ne medite que des vengeances ; l'amour donne la vie à ses ennemis, la haine procure la mort à ses plus fideles amis, & il semble qu'on accorderoit plustost le vice auec la vertu, que l'amour auec la haine : Cette obiection a bien de l'apparence, mais elle n'a guere de solidité, & ceux qui la forment ne se souuiennent pas que souuent vne mesme cause produit des effects contraires, que la chaleur qui fait fondre la cire, fait seicher la boüe ; que le mouuement qui nous approche du Ciel, nous esloigne de la terre ; que l'inclination que nous auons de nous conseruer, est vne auersion de tout ce qui nous peut détruire. Ainsi l'amour du bien est vne haine du mal, & cette mesme passion qui a de la douceur pour ceux qui l'obligent, a de la seuerité pour ceux qui l'offensent : Elle imite la Iustice, qui par vn mesme mouuement punit le peché & recompense la vertu ; Elle ressemble au Soleil, qui par vne mesme lumiere esclaire les Aigles & aueugle les Hiboux : & s'il est permis de monter iusques dans les Cieux, elle se regle sur Dieu mesme, qui ne hait le pecheur, que parce qu'il s'ayme soy-mesme. Si tant de bonnes raisons ne peuuent persuader vne verité si manifeste, au moins doiuent-elles obtenir de nos aduersaires, que s'il y a

plusieurs Passions, l'amour en est le souuerain, & qu'il est si absolu dans son estat, que ses suiets n'entreprennent rien que par ses ordres : Il est le premier mobile qui les emporte; comme il leur donne le braule, il leur donne aussi le repos, il les irrite & les appaise par ses regards, & ses exemples ont tant de pouuoir sur toutes les affections de nôtre ame, que sa bonté ou sa malice les rend bonnes ou mauuaises.

Amor cæteros in se traducit affectus. Bernard.

IV. DISCOVRS.

Quelle est la plus violente des Passions de l'homme.

S'Il est besoin de connoistre les maladies pour les guerir, il n'est pas moins necessaire de connoistre les Passions pour les regler, & de sçauoir qui est celle qui nous attaque auec plus de fureur. Les Philosophes qui ont traité cette matiere ne s'accordent pas en leurs opinions, & ils sont tellement partagez sur ce sujet, que la raison n'a pû encore terminer leurs differens.

Platon nous a laissez dans le doute, & sans resoudre la question au fonds, il s'est contenté de dire qu'il y auoit quatre passions qui sembloient surpasser les autres par leur violence. La premiere est la volupté qui dément son

nom, & qui ne respirant que douceur, ne laisse pas d'estre extremement furieuse, & de combattre la raison auec plus d'opiniastreté que la douceur. La seconde est la colere, qui n'estant autre chose selon sa definition, qu'vn boüillonnement du sang à l'entour du cœur, ne peut qu'elle ne soit excessiuement violente : si la Nature qui est soigneuse de nostre conseruation ne luy donnoit la mort incontinent apres sa naissance, il n'y a point de mal dont elle ne fust capable, & ie ne sçay si le monde auroit pû se deffendre contre sa fureur : Mais quelque violence qu'on luy attribuë, ie la tiens plus raisonnable que la volupté; car comme l'on appriuoise plustost les lyons que les poissons, on appaise plûtost vn homme irrité, que l'on ne conuertit vn homme voluptueux, & l'experience nous apprend que de ces deux Passions, la plus douce est la moins traitable, & la plus furieuse est la moins opiniastre. La troisiéme, est le desir de l'honneur qui est si puissamment imprimé dans l'ame des hommes, qu'il n'y a point de difficulté qu'il ne surmonte : C'est luy qui fait les conquerans, qui inspire le courage aux soldats, qui rend les Orateurs eloquens & les Philosophes sçauans ; car toutes ces conditions differentes sont animées d'vn mesme desir, & quoy qu'elles tiennent diuers-

Feruor sanguinis circa cor. Aristoteles.

tes, elles tendent à vne mesme fin. La quatriesme est la crainte de la mort, qui par ses frequentes allarmes, trouble tout le repos de nostre vie : Elle produit des effets si estranges, qu'on ne peut découurir sa nature, encore qu'elle soit timide, & qu'il ne faille que l'ombre d'vn mal pour l'estonner, neantmoins elle rend les hommes courageux, & les oblige à chercher vne mort asseurée, pour en éuiter vne incertaine. Elle donne des forces aux vaincus, & assistée du desespoir, elle regagne des batailles qu'elle auoit perduës. Il est assez difficile de iuger quelle de ces deux Passions est la forte; car souuent elles ont triomphé l'vne de l'autre; & comme la crainte de la mort a fait oublier le desir de l'honneur, quelquefois aussi le desir de l'honneur a fait mépriser la crainte de la mort.

Quoy que i'ay conceu vne haute estime de Platon, & que les resueries mesme de ce Philosophe me semblent plus nobles & plus éleuées que les raisonnemens d'Aristote; ie ne puis prendre son party en cette cause, & de quelques bonnes raisons qu'il defende son opinion, ie ne la sçaurois approuuer: car la volupté n'est pas tant vne passiõ particuliere, que la source de celles qui nous donnent quelque contentement, elle n'est pas vne vie- [illegible] qu'on ne

la reprime facilement par la douleur ; elle n a de l'aduantage qu'en l'abſence de ſon ennemie, & elle ne corrompt les hommes que quand elle ne trouue rien qui luy reſiſte : Mais ſi-toſt qu'on luy diſpute le combat, elle cede la victoire, & l experience nous apprend qu'vne legere bleſſure nous fait oublier vn plaiſir extréme. La colere eſt à la verité plus ardente, mais elle n'a point de durée : ſi elle ne ſe conuertit en hayne, il n'en faut pas apprehender les effects, elle eſt plus ſoudaine qu'elle n'eſt violente, & pour bien exprimer ſa nature, il faut dire qu'elle peut bien faire vne mauuaiſe action, mais qu'elle ne ſçauroit conceuoir vn meſchant deſſein. Le deſir de la gloire eſt vne paſſion eternelle, l'âge qui affoiblit toutes les autres, la fortifie, & il ſemble que ce mal n'ait point de remede que la mort: neantmoins les mauuais ſuccez le gueriſſent, & deux ou trois batailles perduës le conuertiſſent en melancolie : Hannibal apres ſa deffaite ne ſe repaiſſoit plus d'honneur, s'il paſſoit de Royaume en Royaume pour ſolliciter les Princes à former vn party contre les Romains, c'eſtoit plûtoſt le deſeſpoir que l'ambition qui le conduiſoit, & ce mal-heureux Capitaine ne cherchoit pas tant l'accroiſſement de ſa gloire que la conſeruation de ſa vie. Le

Nobiſsima omnium cupido gloriæ exuitur. Tacit. in Agric.

ſçay bien que Marius eſtoit orgueilleux apres ſa deffaite, & qu'eſtant priſonnier, il aſpiroit encore au Conſulat : ſon humeur ne changea point auec ſa condition, dans les fers il ſongeoit aux diadémes, & lors qu'il eut perdu la liberté, il conſerua encore le deſſein d'opprimer celle de la Republique. Mais cette Paſſion eſtoit ſouſtenuë par vne autre ; quand il r'alloit ſes troupes pour les ramener au combat, il n'eſtoit pas tant piqué de gloire que de dépit, & qui eut leu dans ſon cœur, on y eût remarqué plus de colere que de courage, & plus de haine que d'ambition : Cette paſſion ne ſubſiſte que par l'eſperance, & quand la fortune luy a tourné le dos, elle deuient timide. Alexandre ſe fuſt contenté de la Grece s'il eût trouué de la reſiſtance dans la Perſe, vn mauuais euenement luy eût appris à borner ſes deſirs : Ce grand cœur à qui le monde ſembloit trop petit, ſe fût renfermé dans les Eſtats de ſon Pere, ſi tant d'heureuſes victoires, qui ſurpaſſoient meſmes ſes eſperances n'euſſent enflé ſon ambition, & ne luy euſſent promis la conqueſte de toute la terre ; La crainte de la mort n'eſt que la paſſion du vulgaire, les ames genereuſes la meſpriſent, les plus lâches s'en deffendent par l'eſperance, qui eſt la fidele compagne des malheureux, & quand la preſence du mal

l'a contraint de les abandonner, le deſeſpoir luy ſuccede, qui ſurmonte en ſes effets la plus ferme conſtance des Philoſophes.

Toutes ces raiſons m'obligent de quitter le party de Platon, pour examiner celles dont Ariſtote defend le ſien; car il ſemble qu'en quelques endroits de ſes eſcrits il veüille ſouſtenir que la haine eſt la plus violente Paſſion qui nous tranſporte: En effect, la colere qui nous a paru tantoſt ſi redoutable, n'eſt qu'vne diſpoſition à la haine, & elle ne peut arriuer à ſa malice qu'elle ne ſoit nourrie par les ſoupçons, fomentée par les médiſances, & entretenuë par les années; Mais quand elle eſt vne fois changée en haine, il n'y a point de mal dont elle ne ſoit capable. Elle reſide dãs le cœur auſſi bien que l'amour, & aſſiſe dans vn trône qu'il deuroit occuper, elle donne les ordres comme vn Souuerain, & employe toutes les autres Paſſions pour contenter ſa fureur; la colere luy fournit des armes, la hardieſſe ſe combat pour elle, l'eſperance luy promet de bons ſuccez, & le deſeſpoir luy donne ſouuent la victoire; Mais ce qui ſurpaſſe toute creance, elle tire des forces de l'amour, quoy qu'il ſoit ſon ennemy, & par vn effect qui témoigne bien ſon pouuoir, elle contraint la plus douce des Paſſions à ſeruir de miniſtre à ſes deteſtables deſ-

Si quæris odio misero quem statuá modum, imitare amorem. Senec. in Medea.

seins ; elle imite ces mouuemens, elle marche sur ses pas, & prenant ses maximes à contre-sens, elle veut faire autant de mal qu'il a fait de bien, & laisser autant de marques de sa fureur, qu'il en a laissées de sa bonté: Mais il est vray que les copies n'égalent iamais les originaux, quelque effort que fasse la haine, elle n'approchera iamais du pouuoir de l'amour, & puis qu'elle se regle sur luy, il aura toûjours l'auantage sur elle.

Ardet & odit. Senec. in Medæa.

Aussi s'est-il trouué des Philosophes qui n'ont pas été de l'aduis d'Aristote, & qui deferant plus à la raison qu'à son authorité, se sont persuadez que la jalousie estoit la plus violente de toutes les Passions: Et certes il faut auoüer que si cette opinion n'est pas la plus veritable, elle est pour le moins la plus specieuse: car la jalousie est composée d'amour & de haine, & comme les contraires ne peuuent loger ensemble sans se combattre, il faut neceſſairement que ces deux Passions ennemies se fassent la guerre, & que toutes les autres qui leur sont sujettes, prennent les armes pour deffendre leurs interêts, si bien qu'vn jaloux se trouue saisi de crainte & d'audace, d'esperance & de desespoir, de joye & de tristesse, parce qu'il est frappé d'amour & de haine. Aussi l'Escriture sainte, dont la simplicité mesme est eloquente, ne trouuant rien qui pût exprimer la fureur de la jalousie

va chercher la mort dans les sepulchres, & l'enfer dans les entrailles de la terre, pour nous en faire voir quelque image. Suiuant cette maxime, il faut conclure que les jaloux sont les damnez de ce monde, & que la passion qui les tourmente est vn supplice qui égale celuy des Demõs. Apres l'authorité de l'Escriture, il faudroit estre temeraire pour combattre cette opinion, & il semble que toutes choses conspirent à la faire passer pour veritable : Neantmoins elle n'est pas sans repartie, & les raisons mémes qu'elle produit pour sa deffence peuuent seruir à sa condamnation : Car encore que la jalousie soit vn mélange d'amour & de haine, il ne s'ensuit pas qu'elle soit la plus violente de nos Passions ; celles même qui la cõposent, ne s'accorderoiẽt pas ensemble, si elles n'étoient adoucies; & comme les Elemens ne peuuent faire vn méme corps, si leurs qualitez ne sont moderées, ainsi toutes ces Passions ne peuuent former la jalousie qu'elles ne soient temperées, & il faut necessairement que l'amour affoibliſſe la haine, que la joye modere la douleur, & que l'esperance adouciſſe le desespoir : On a remarqué que deux poisons pris ensemble, perdent leur force, & que seruant d'antidote l'vn contre l'autre, ils ne font point de mal, ou s'ils en font, ils le gueriſſent ; Ainsi dans la jalousie, l'amour est

Fortis vt mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. Cant. Cantic.

l'antidote de la haine, le jaloux ſouffre de mal, parce qu'il a beaucoup de Paſſions, & il ſe peut vanter que par vn eſtrange deſtin, il doit ſon ſalut au nombre de ſes Ennemis.

Mais puis qu'apres auoir détruit le menſonge, il faut eſtablir la verité, diſons que dans nos principes, cette queſtion n'eſt point difficile à reſoudre; car comme nous ne reconnoiſſons qu'vne paſſion qui eſt l'amour, & que toutes les autres ne ſont que des effets qu'il produit, nous ſommes obligez de confeſſer qu'elles empruntent toutes leurs forces de leur cauſe, & qu'elles n'ont point d'autre violence que la ſienne: C'eſt vn Souuerain qui imprime ſes qualitez à ſes ſujets; C'eſt vn Capitaine qui fait part de ſon courage à ſes ſoldats, & c'eſt vn premier mobile qui emporte tous les autres Cieux par ſon impetuoſité: de ſorte, que la Morale ne doit trauailler qu'à la conduite de l'amour: car quand cette paſſion ſera bien reglée, toutes les autres l'imiteront, & l'homme qui ſçaura bien aimer, n'aura point de mauuais deſirs, ny de vaines eſperances à moderer.

V. DISCOVRS.

S'il y auoit des Passions en l'estat d'innocence, & si elles estoient de mesme nature que les nostres.

IL y a si long-temps que nous auons perdu l'Innocence, qu'il ne nous en reste plus qu'vne foible idée, & si la Iustice diuine ne punissoit encore le crime du Pere en la personne des Enfans, nous en aurions aussi perdu le regret. Chacun décrit la felicité de cét estat comme il se l'imagine, il me semble qu'on peut dire que tous ceux qui en parlent se conduisent selon leurs inclinations, & qu'ils y mettent les plaisirs qu'ils connoissent & qu'ils desirent. Les vns disent que toute la terre estoit vn Paradis, que des saisons qui composent nos années; il n'y auoit que l'Automne ou le Prin-temps, que tous les arbres auoient la proprieté des Orangers, & qu'en tout temps ils estoient chargez de fueilles, de fleurs & de fruits; Les autres se persuadent que de tous les vents il ne soufloit que les Zephirs, & que la terre sans estre cultiuée, preuenoit nos besoins, & produisoit toutes choses. Ie pense que sans soûtenir ces opinions, on peut dire qu'en cette heureuse condition, les maux

n'eſtoient point meſlées auec les biens, & que les qualitez des Elemens eſtoient ſi bien temperées, que l'homme en receuoit du contentement, & n'en reſſentoit point de deplaiſir : Il n'auoit point de deſordres à reformer, d'ennemis à combattre, ny de mal-heurs à éuiter : Toutes les Creatures conſpiroient à ſa felicité, les beſtes reſpectoient ſa perſonne, & il ſe pouuoit faire que celles meſmes qui demeuroient dans les bois ne fuſſent pas farouches : Comme la terre ne portoit point d'épines, & que toutes ſes parties eſtoient fecondes ou agreables, les Cieux n'auoient point auſſi d'influences malignes, & cét aſtre qui diſpenſe la vie & la mort dans la Nature, n'auoit point d'aſpects qui ne fuſſent innocens & fauorables. S'il y a ſi peu de certitude pour l'eſtat de l'homme, il n'y a pas plus d'aſſeurance pour ce qui regarde ſa perſonne : Nous philoſophons ſelon nos ſentimens, & comme dans les premiers ſiecles tous les particuliers ſe faiſoient des Idoles, chacun ſe forge vne felicité pour Adam, & luy donne tous les auantages qu'il ſe peut imaginer.

Parmy tant d'opinions ou d'erreurs, ie ne voy rien de plus raiſonnable que ce qu'en eſcrit ſaint Auguſtin ; car quoy qu'il ne determine rien en particulier, il reſout ſi bien pour le gene-

Abſit enim vt illa beatitudo poſſet aut in loco illo

ral, qu'il n'y a personne qui appelle de son aduis. Quoy que nous ne puissions descrire, dit-il, ny la beauté du lieu où l'homme faisoit sa residence, ny les auantages de son esprit & de son corps; nous sommes obligez de croire qu'il trouuoit en sa demeure tout ce qu'il pouuoit souhaitter, & qu'il n'éprouuoit rien en sa personne qui le pust incommoder ; Sa constitution estoit excellente, sa santé ne pouuoit estre alterée, & si le temps la pouuoit affoiblir, il preuenoit ce mal heur par l'vsage du fruit de vie, qui reparant ses forces, luy donnoit vne nouuelle vigueur : Il estoit immortel, non par la nature, mais par la grace, & il sçauoit bien que le peché ne luy pouuoit oster la vie qu'il ne luy eust fait perdre l'Innocence : Son ame n'estoit pas moins heureusement partagée que son corps; car outre qu'il auoit toutes les sciences infuses, qu'il connoissoit tous les secrets de la Nature, & qu'il n'ignoroit rien de tout ce qui pouuoit contribuër à sa felicité ; sa memoire estoit heureuse, & sa volonté n'auoit que de bonnes inclinations, ses affections estoient reglées, & bien qu'il ne fust pas insensible, il estoit si égal que rien ne pouuoit troubler son repos. Les Passions qui preuiennent la raison par leur violence, attendoient ses ordres, & ne

non habere quod vellet, aut in suo corpore vel animo sentire quod nollet. Aug.

s'eſleuoient iamais qu'elles n'euſſent receu le commandement, enfin les ſiennes n'eſtoient pas moins naturelles que les noſtres ; mais elles n'eſtoient plus dociles, & comme ſa conſtitution le rendoit capable de nos mouuemens, la Iuſtice originelle l'exemptoit de tous leurs deſordres.

Ie ne ſçay ſi ie choque le ſentiment des Theologiens, mais il me ſemble autant qu'on peut deuiner en ces tenebres, que ie n'offenſe point la verité. Car ſi l'homme pour eſtre compoſé d'vn corps eſtoit mortel, & ſi pour eſtre honoré de la grace originelle, il eſtoit immortel, il me ſemble que par la meſme ſuite on peut inferer, que n'eſtant pas vn pur eſprit, il auoit des paſſions ; mais qu'eſtant ſanctifié en toutes les facultez de ſon ame, il n'en auoit point qui ne fuſſent innocentes. Pour donner à ce raiſonnement toute la force qu'il doit auoir, il faut eſtendre ſon principe, & prouuer auec S. Auguſtin que l'homme pouuoit mourir en perdant la Iuſtice, & que l'immortalité eſtoit pluſtoſt vne grace du Ciel, qu'vne proprieté de ſa Nature : Car s'il euſt eſté veritablement immortel, il n'euſt point eu beſoin d'alimens, & ſi la mort ne luy euſt point eſté naturelle, il n'euſt point fallu de priuilege pour l'en garantir : Puis qu'il mangeoit pour con-

ſeruer ſa vie, il pouuoit la perdre, & puis qu'il eſtoit obligé de ſe deffendre contre la vieilleſſe, par l'vſage d'vn fruict miraculeux, il falloit neceſſairement qu'il pût mourir, & que ſa vie auſſi bien que la nôtre, euſt beſoin de remedes contre la mort : Ie confeſſe qu'eſtans meilleurs que les nôtres, ils reparoient ſes forces auec plus d'auantage, & qu'en prolongeant le cours de ſa vie, ils eſloignoient touſiours l'heure de ſon treſpas : I'adiouſte encore qu'ils banniſſoient la corruption de ſon corps, & qu'ils l'entretenoient dans vne ſi ferme ſanté, qu'elle ne pouuoit eſtre alterée : mais auſſi faut-il qu'ils m'accordent, que ſi l'homme n'euſt point vſé de ſes remedes, la chaleur naturelle euſt conſumé l'humeur radicale, & que la vieilleſſe ſuccedant à ce deſordre, l'euſt infailliblement conduit à la mort. Toutes ces maximes ſont ſi veritables, que S. Auguſtin eſt obligé de confeſſer, que ſi l'vſage de l'arbre de vie nous eſtoit permis, en l'eſtat où nous ſommes, la mort ne feroit plus de rauage dans le monde, & que l'homme tout criminel qu'il eſt, ne laiſſeroit pas d'eſtre immortel: Si donc Adam pouuoit mourir, parce qu'il auoit vn corps ; & s'il pouuoit ne pas mourir, parce qu'il auoit la grace, il me ſemble que par proportion l'on

Nec enim corpus eius tale erat quod diſſolui impoſſibile videretur, ſed gustus arboris vitæ, corruptionem corporis prohibebat; denique etiam poſt peccatum potuit indiſſolubilis manere, ſi modo permiſſum eſſet comedere de arbore vitæ. Aug. lib. 10. noui & veteris teſtamenti, qu. 19.

peut dire qu'il auoit des passions, puisque son ame estoit engagée dans la matiere, mais qu'elles estoient dociles, parce que la Iustice originelle en reprimoit les mouuemens, & qu'en cette innocente condition, il n'auoit que de iustes craintes & de raisonnables esperances.

Ie pense bien qu'il y en pouuoit auoir quelques-vnes dont l'vsage luy estoit interdit, & qu'encore qu'il en fust capable, il n'en estoit pas touché, parce qu'elles eussent troublé son repos. Ie n'ay point de peine à croire que le mal estant banny de la terre, la tristesse & le desespoir le fussent de son cœur, & que pendant vne si haute felicité, la raison ne fust point obligée d'exciter ces passions, qui ne sont que pour les miserables : Mais certes ie tiens pour asseuré qu'il fit vsage de toutes les autres, & que pensant aux loix qui luy auoient esté imposées par son Souuerain, il estoit tantost flaté par l'esperance, tantost estonné par la crainte, & retenu dans son deuoir par toutes les deux ensemble. Ie ne doute point aussi qu'en ce pour-parler malheureux qu'eut nostre indiscrette Mere auec le Demon déguisé en serpent, elle ne fût saisie de toutes les Passions qui attaquent les personnes, qui consultent sur vne affaire importante, que les promesses du diable ne réveillassent son esperance, que les menaces de Dieu ne

soûleuassent sa crainte & que la beauté du fruit deffendu, n'irritast son desir. Ie ne sçay pas si quelqu'autre se peut imaginer cet entretien sans alteration, mais ie sçay bien que S. Augustin (auec lequel ie me persuade qu'on ne se peut mesprendre) raisonne de la sorte sur ce sujet, & qu'il croit qu'vn si grand combat, ne se donna point dans le Paradis terrestre, que la femme n'employast toutes ses passions, ou pour se deffendre, ou pour se laisser vaincre. Il est vray que ce grand homme semble estre d'vn autre aduis dans le neufiéme Liure, de la Cité de Dieu; mais qui examinera bien les raisons, trouuera sans doute qu'il ne veut pas tant exclurre de l'ame d'Adam les passions, que leur desordre, iugeant bien qu'il ne pouuoit pas s'accorder auec la iustice originelle. C'est pourquoy ie me persuade que l'homme auoit nos mouuemens en l'estat d'innocence, qu'il craignoit les châtimens, qu'il esperoit les recompenses, que comme il employoit ses sens, pource qu'ils faisoient vne partie de son corps, il vsoit aussi de ses passions, parce qu'elles estoient vne partie de son ame; & qu'enfin elles n'étoient pas differentes des nôtres par leur nature, mais par leur obeissance.

VI. DISCOVRS.

S'il y auoit des Passions en Iesus-Christ, & en quoy elles differoient des nostres.

IL faudroit ignorer tous les principes de la Religion Chrestienne pour ne pas sçauoir que le Fils de Dieu a voulu prendre nostre Nature auec toutes ses foiblesses, & que hors l'ignorance & le peché qui ne se peuuent accorder auec la saincteté de sa personne, il a daigné porter nos miseres, conuersant auec les hommes sous l'apparence d'vn pecheur. De là vient que pendant le cours de sa vie mortelle, il a eu besoin de se conseruer par les alimens, de reparer ses forces par le repos, & de delasser son corps dans le sommeil, & de prendre tous les remedes que la Prouidence a ordonnez pour la gueriſon de ses maladies naturelles. Il a esté sujet aux injures du temps, au desreglement des saisons, les hommes l'ont veu transi de froid pendant les rigueurs de l'hyuer, & mouillé de sueur pendant les ardeurs de l'esté: les Elemens ne l'épargnoiẽt pas; & s'ils le reueroient comme vn Dieu, ils le persecutoient comme vn homme: Les Creatures mesmes qui obeïssoient à sa paro-

In similitudinem carnis peccati, Paulus.

le, faisoient la guerre à son corps, les flots qui se calmerent à son réveil, auoient attaqué le vaisseau qui le portoit; la faim qu'il auoit surmontée dans les deserts, le pressa dans les villes, & il esprouua sur la Croix la cruauté de la mort, dont il auoit déliuré la personne du Lazare.

Or comme les Passions sont les foiblesses les plus naturelles de l'homme, il n'a pas voulu s'en exemprer, & il a permis qu'elles nous fussent aussi bien des preuues de son amour, que des asseurances de la verité de son incarnation: il mesla ses larmes auec celles de Magdelaine, quoy qu'il deust remedier à ses maux par sa puissance, il voulut les ressentir par la pieté, deuant que de faire vn miracle, il voulut souffrir vne foiblesse, & pleurer vn mort qu'il alloit ressuscitter: il permit souuent à la tristesse de s'emparer de son cœur, & par vne étrange merueille, il accorda la ioye auec la douleur en son ame bien-heureuse; enfin, selon les rencontres de sa vie, il vsa de ses Passions; il nous apprit qu'il n'auoit rien mépriſé dans l'homme, puis qu'il en auoit pris les infirmitez, & qu'il aimoit bien sa Nature, puis qu'il en cherissoit mesme les defauts. Car de se persuader que ses sentimens fussent imaginaires, c'est à mon aduis choquer le Mystere de l'Incarnation, imposer vn mensonge à la

pour rendre vn vain honneur à Iesus-Christ, nous faire douter de toutes les preuues de son amour : Puis qu'il auoit vn corps veritable, il pouuoit auoir de fausses passions, & puis qu'il estoit veritablement Homme, il deuoit estre veritablement affligé. On ne peut reuoquer en doute cette verité sans affoiblir celle de nôtre creance ; s'il est permis de faire passer les larmes du Fils de Dieu, pour des illusions, on fera passer ses douleurs pour des impostures, & sous ombre de reuerence on renuersera tout l'ouurage de nôtre salut.

Ipse Dominus in forma serui, vitam agere dignatus humanam adhibuit passiones vbi adhibendas esse iudicauit, neque enim in quo verum erat hominis corpus & vera hominis anima, falsus erat hominis affectus. Aug. lib. 14. de Ciuit. Dei, cap. 9.

Mais il faut aussi bien prendre garde qu'en establissant l'amour du Fils de Dieu, nous ne faisions point d'outrages à sa grandeur, & qu'en luy donnant des passions, nous le guarantissions de leurs desordres, car il n'est pas permis de croire qu'elles fussent desreglées comme les nôtres, ny qu'elles eussent besoin de toutes ces vertus qui nous sont necessaires pour les dompter. Il en étoit le Maître absolu, & elles despendoient de sa volonté en leur naissance, en leur progrez, & en leur durée : En leur naissance, parce qu'elles ne s'esleuoient iamais que par son ordre, & qu'elles attendoient toûjours que la Raison les fist seruir à ses desseins.

Les nostres nous surprennent le plus souuent, & elles sont si promptes

à s'esmouuoir, que les plus sages ne peuuent retenir leurs premiers mouuemens : Elles sont si portées au desordre, que la moindre occasion les met en fougue, leur sommeil est si tendre qu'il ne faut rien pour les esueiller, elles aiment si fort la guerre, que pour peu qu'on les prouoque, elles prennent les armes, & font sur leurs terres mesmes plus de dégâts que ne feroit vne armée ennemie : leur desordre ne vient pas tant des objets que de leur humeur, & il est de leurs orages comme de ceux qui viennent du fonds de la mer & qui s'esleuent de leurs propres mouuemens : Mais en Iesus-Christ elles n'excitoient point de tempestes, ou si quelquesfois leurs vagues s'enfloient, c'estoit par la conduite de la raison, qui se reseruoit touſiours le pouuoir d'appaiſer le trouble qu'elle auoit esmeu : Comme leur naissance dépendoit de sa volonté, elles ne faisoient point aussi de progrez que par sa permission, & le mouuement ne procedoit que d'vne cause raisonnable.

Turbauit semetipsum Ioan. cap. 11

Les hommes s'attachent à des choses qui ne meritent pas leur amour, & ils ont souuent de fortes passions pour de foibles & miserables sujets : vne imprudence les met en colere, & sans considerer la difference des crimes, ils puniſſent aussi rigoureusement vne parole

qu'vn meurtre : Leur ambition eſt aueugle, leurs deſirs ſont deſreglez, leur triſteſſe eſt ridicule, & qui compareroit toutes leurs Paſſions auec les cauſes qui les produiſent, remarqueroit bien qu'ils n'en ont point qui ne ſoient injuſtes : Vn Conſul a fait deuorer vn Eſclaue par des lamproyes, pour auoir caſſé vn verre ; la colere d'vn Prince a fait noyer vne ville dans le ſang de ſes habitans, & pour vanger l'injure faite à vne image de bronze ou de marbre, il fit perdre la vie à ſept mille hommes, les images viuantes de Dieu : La triſteſſe a fait des idoles pour ſe conſoler : Des peres miſerables ne pouuant reſſuſciter leurs enfans, les ont deifiez, & par vn excez d'amour & de douleur, ils leur ont bâty des temples, apres leur auoir eſleué des ſepulchres : Enfin tous les mouuemens de nôtre ame ſont deſraiſonnables, nous ne ſçaurions meſurer nos joyes, ny nos déplaiſirs, nôtre haine excede nos injures, nôtre amour eſt plus ardent que le ſujet qui l'allume, & nous conceuons de fermes eſperances pour des biens periſſables : Mais les Paſſions du Fils de Dieu eſtoient ſi reglées, que dans leurs mouuemens on pouuoit remarquer la grandeur du ſujet qui les faiſoit naiſtre, il ne s'animoit à la colere que pour vanger les injures de ſon Pere, ou pour chaſtier l'impieté de ceux qui prophanoient

noient ſon Temple : il n'auoit de l'affection que pour les perſonnes qui le meritoient, & s'il ne voyoit point de perfections en ſes amis, il aymoit celles qu'il y deuoit mettre, & en les aymant, il les rendoit dignes de ſon amour ; il ne conceuoit de la triſteſſe que pour de grandes occaſions, & bien que la Croix fût vn ſuffiſant objet de douleur, ie croy que ſõ ame ètoit plus touchée de l'horreur de nos pèchez, que la honte ou de la cruauté de ſon ſuppliee : des paſſions ſi reglées finiſſoient quand il vouloit, & leur durée n'étoit pas moins ſujette à ſon Empire que leur progrez.

Nous ne ſommes pas les maiſtres des noſtres, comme dans leur naiſſance elles mépriſent nos aduis, elles ſe mocquent de nos conſeils pendant leur courſe : Elles ne s'arreſtent que lors qu'elles ſont laſſes ; & nous ne deuons pas tant noſtre repos à leur obeïſſance qu'à leur foibleſſe : Quand elles ſont violentes, nos ſoins ne le peuuent vaincre, & il s'en trouue de ſi opiniaſtres, qu'elles ne meurent qu'auec nous : C'eſt pourquoy nous les deuons reprimer en leur naiſſance & conſulter nôtre raiſon, pour ſçauoir s'il eſt à propos de mettre en campagne des ſoldats qui mépriſent l'authorité de leur Chef, quand ils ont les armes à la main : Le commencement d'vne guerre dépend ſouuent des deux

partis, mais sa fin dépend toûjours du victorieux, & il n'est pas facile de le porter à la paix quand il trouue ses aduantages dans la durée de la guerre. Toutes ses regles se trouuent fausses dãs les Passions de IESVS-CHRIST, il les portoit iusques à l'excez quand le sujet le meritoit, bien qu'elles fussent échauffées, elles s'adouciſſoient aussi-tost qu'il l'ordonnoit : Comme leur feu étoit raisonnable, il s'éteignoit aussi facilement qu'il s'étoit allumé, de sorte que la ioye succedoit immediatement à la triſteſſe, & l'on voyoit en vn meſme moment la douceur prendre sur son viſage la même place que la colere y auoit occupée.

Triſtis eſt anima mea vſque ad mortem.

C'eſt peut-eſtre pour ce sujet que S. Hieroſme ne se pouuoit reſoudre d'appeller Passions, les mouuemens de l'Ame de IESVS CHRIST, croyãt que c'eſtoit faire iniure à leur innocence de les nommer comme des criminelles, qu'il y auoit de l'iniuſtice à donner vn meſme nom à des choſes, dont les conditions eſtoient ſi differentes. Mais chacun ſçait bien que les qualitez ne changent pas la nature : & que les passions du Fils de Dieu pour eſtre plus obeiſſantes que les nôtres, n'eſtoient pas moins naturelles. C'eſt à mon aduis vne nouuelle obligation que nous auons à sa Bonté, qui n'a pas mesprisé nos foibleſſes : Il nous fera vn reproche eternel ſi nous n'auons pas

des desirs pour sa gloire, puis qu'il en a eu pour nôtre salut, si nous ne combattons pas ses ennemis, puis qu'il a vaincu les nôtres, si nous ne respandons pas des larmes pour ses iniures, puis qu'il a versé du sang pour nos pechez : & il aura iuste sujet de se plaindre de nôtre ingratitude, si nos passions ne nous seruent à luy tesmoigner nôtre amour, puis qu'il a employé toutes les siennes pour nous asseurer de sa charité.

SECOND TRAITE'

Du desordre des Passions de l'homme.

I. DISCOVRS.

De la corruption de la Nature par le peché.

VOY qu'il y ait beaucoup de merueilles en l'homme qui meritent d'estre considerées, & que les qualitez qu'il possede nous fassent connoître la gran-

deur & la puiſsãce de celuy qui l'a crée, il n'y en a point de plus remarquable que ſa conſtitution; car il eſt composé de corps & d'eſprit, il vnit le Ciel auec la terre en ſa perſonne, & plus mõſtreux que les Centaures de la fable, il eſt Ange & Bête tout enſemble: Comme la puiſſance de Dieu paruſt en l'vnion de ces deux parties ſi differentes, ſa Sageſſe n'eſclata pas moins en leur bonne intelligence, car bien qu'elles euſſent des inclinations contraires, que l'vne s'abbaiſſa vers la terre dont elle auoit eſté formée, & que l'autre s'eſleua vers le Ciel, dont-elle auoit tiré ſon origine; neantmoins Dieu tempera ſi bien leurs deſirs, & dans la diuerſité de leurs conditions, il vnit ſi eſtroitement leurs volontez par la Iuſtice originelle, que l'ame prenoit part à tous les contentemẽs du corps ſans ſe faire iniure, & le corps ſeruoit à tous les deſſeins de l'ame ſans ſe faire violence. En cet heureux eſtat, l'ame cõmandoit auec douceur, le corps obeïſſoit auec plaiſir, & quelque objet qui ſe preſentaſt, ces deux parties eſtoient toûjours d'accord.

Homo medium quoddam eſt inter pecora & Angelos, inferior Angelis, ſuperior pecoribus, habet cum pecoribus mortalitatem, rationem vero cum Angelis, animal rationale mortale Aug. lib. 9. de Ciu. Dei c. 13.

Mais ce bon-heur ne dura qu'autant que nôtre premier Pere fuſt ſouſmis à Dieu, ſi-toſt qu'il euſt prêté l'oreille au Demon, & que ſollicité par ſes promeſſes, il fût entré dans ſon party, ſa peine ſe trouua ſemblable à ſon crime, & ſa

desobeissance fut punie par vne rebellion generale. Car outre que les Creatures se reuolterent contre luy, & que ses sujets pour seruir à la Iustice de Dieu, deuinrent ses ennemis, la reuolte passa de son estat à sa personne, les Elemens se diuiserent en son corps, & son corps s'esleua contre son esprit. Cette guerre intestine s'alluma d'autant plus facilement entre ces deux parties, que leur paix n'estoit pas tant vn effet de la Nature que de la grace; la haine qui succede à leur amour fut d'autant plus violente, qu'elle fut animée par le peché, qui n'étant qu'vn pur desordre, porte la diuision par tout, & satisfait à sa propre fureur, en executant les arrests de la Iustice Diuine; Si bien qu'il ne faut pas s'étonner si la rebellion que souffre l'homme est si grande, puis qu'elle tire sa naissance de deux principes si puissans, & que les parties qui le composent sont animées au combat par la contrarieté de leurs inclinations. & par la malice du peché, qui les possede. Ce mal heur a fait soupirer les plus grands Saints, l'Apostre des Gentils ne trouuant point d'autre remede à ce mal que la mort, l'a souhaittée comme vne faueur, & a demandé comme vne grace le plus rigoureux de nos supplices. Il a preparé dãs ses écrits tous les Chrestiens à cette guerre, & il leur a fait entendre que l'hõme ne pou-

Caro enim concupiscit ad uersus spiritum, spiritus autem aduersus carnem. Gal. c. 5.

noit esperer de paix en cette vie, puis que le corps faisoit des entrepriſes contre son ame, & que l'ame estoit obligée à faire de mauuais traitemens à son corps.

De ce grand desordre est procedé celuy de nos passions; car encore qu'elles soient filles du corps & de l'ame, & qu'étant produites esgalement par ces deux parties elles deussent les accorder, neantmoins ces filles desnaturées augmentent leur diuision, & selon qu'elles tiennent plus de l'esprit ou du corps, elles prennent le party de l'vn ou de l'autre, & ne font point d'acte d'obeïſſance qui ne soit accompagné de quelque rebellion. L'appetit que nous appellons concupiſcible, est presque toûjours d'intelligence auec le corps, & celuy que nous appellons iraſcible, fauoriſe quasi toûjours l'esprit: Le premier nous engage dans les plaiſirs; & nous retient dans vne infame oyſiueté; le ſecond nous arme contre les douleurs, & nous anime aux actions genereuſes. Dans ce contraſte perpetuel, l'esprit de l'homme n'est iamais tranquile, & contraint de nourrir des viperes qui le deuorent.

Les Philoſophes ont bien senty ce mal-heur, mais ils ont creu qu'il estoit dans la volonté ſeulement, & non pas dans la Nature; ils ſe ſont perſuadez

que l'opinion & la mauuaise nourriture auoient causé tous ces desordres, & que comme vn mal se guerit par son contraire, on pouuoit remedier à celuy-cy par vne saine doctrine & par vne bonne education. Ils establirent des Academies où ils disputererent du Souuerain bien, ils firent des Panegyriques pour la vertu, & des inuectiues contre le vice, ils declamerent contre le déreglement des Passions, & mesurant leurs forces à leurs desirs, ils se promirent des victoires & des triomphes: Mais comme ils ne trouuerent pas la source du mal; ils n'en pûrent aussi iamais trouuer le remede. Parmy les foiblesses qu'ils esprouuoient, & les vains efforts qu'ils faisoient, ils furent contraints d'accuser la Nature, & de se plaindre mesme de cette puissance Souueraine, qui auoit composé l'homme de pieces qui ne se pouuoient accorder. Vn peu de lumiere les eût sans doute redressez, & vn Chapitre de Saint Paul leur eust fait connoître la verité: Car puis qu'ils tomboient d'accord auec nous, que Dieu ne peut faillir dans ses ouurages, & qu'il est trop iuste pour nous demander des choses qui surpassent nôtre pouuoir, il falloit qu'ils conclussent que nôtre desordre estoit la peine de nôtre crime. & que la foiblesse qui nous faisoit soupirer, n'estoit

pas tant vn effect de noſtre Nature, qu'vn chaſtiment de la Iuſtice de Dieu: en cette penſée ils euſſent taſché d'appaiſer celuy qu'il auoient offensé, & confeſſant leur infirmité, ils euſſent imploré ſa puiſſance. Mais l'orgueil les aueugla, & pour vſer des termes de Seneque contre luy-meſme, ils aimerent mieux accuſer la Prouidence, que d'aduoüer leur miſere, & imputer leurs deſordre à ſa rigueur qu'à leurs offenſes; Ils ne pûrent ou ne voulurent pas comprendre ce que la raiſon leur enſeignoit auant que la Foy l'euſt publié par la bouche de S. Paul & de S. Auguſtin, que la reuolte de la chair, encore l'eſprit n'eſt pas vne condition de la Nature, mais vn ſupplice du peché.

Quod caro concupiſcit aduerſus ſpiritum non eſt præcedens natura hominis inſtituti, ſed conſequês pœna damnati. Aug. lib. de vera innocentia cap. 260.

De tout ce diſcours il eſt aiſé de conclure que puiſque l'homme eſt criminel, que ſes Paſſions ſont reuoltées, que l'eſprit qui les doit regler eſt obſcurcy, & que la volonté qui les doit moderer eſt deprauée, il faut neceſſairement recourir à la Grace, & demander à la Miſericorde ce que la Iuſtice nous a oſté; Il faut que la puiſſance qui auoit autrefois accordé noſtre ame auec noſtre corps, termine maintenant leurs differens; il faut que ſi la condition de cette vie miſerable ne permet pas que nous ioüiſſions d'vne paix entiere, nous cherchions des forces pour combattre, &

que si nous ne pouuons éuiter les malheurs de la guerre, nous puissions esperer les auantages de la victoire.

II. DISCOVRS.

Que la Nature seule ne peut regler les Passions de l'homme.

BIen que les Stoïciens soient ennemis declarez des Passions, & qu'ils ne puissent estre iugez en vne cause où ils sont parties, il me semble neantmoins que leurs iugemens ont quelque couleur de iustice, & que c'est auec raison qu'ils confondent nos Passions auec les vices; car en l'estat où le peché nous a reduits, nous n'auons plus de sentimens qui soient purs : comme nôtre nature est corrompuë, il faut par necessité que toutes les inclinations soient dereglées, & que les ruisseaux soient troubles qui coulent d'vne source qui n'est pas nette.

Ie sçay bien que les Philosophes ne tomberont pas d'accord de cette verité, & qu'ils ne souffriront iamais que nous accusions d'erreur la Nature qu'ils prennent pour guide, ny que nous deshonorions celle dont ils estiment tous les mouuemens si reguliers : Ils font profession de la suiure en toutes

choſes, & tiennent que pour viure heureuſement, il faut viure naturellement, Les libertins s'authoriſent de cette maxime, & veulent excuſer leurs deſordres par vne doctrine qu'ils n'entendent pas : car s'ils auoient eſtudié dans l'Eſcole des Stoïciens, ils trouueroient que ces Philoſophes preſuppoſoient que la Nature eſtoit dans ſa premiere pureté, & qu'ils ne la prenoient pour leur conduite, que parce qu'ils s'imaginoient qu'elle auoit conſerué ſon Innocence; Auſſi banniſſoient-ils de leurs Sages, & de leurs Diſciples meſmes, toutes ces affections, qu'on veut faire paſſer pour naturelles, & par vn effort genereux, mais inutile, ils vouloient que nous fuſſions auſſi reglez dans l'eſtat du peché, que dans celuy de la iuſtice originelle.

Mais les Chrêtiens qui ont appris de l'Eſcriture Saincte, que la Nature eſt deſcheuë de ſa premiere pureté, ſont obligez à reconnoiſtre que les Paſſions ſont reuoltées, & que pour les aſſujettir, il faut que la raiſon ſoit aſſiſtée de la Grace; Car il n'y a perſonne qui ne voye que l'eſprit eſt engagé dans l'erreur, & qu'il reçoit confuſement le menſonge auec la verité, que la volonté s'attache plus au bien apparent qu'au veritable, que ſes intereſts ſont les regles de ſes inclinations, & qu'elle n'ai-

me pas ce qui eſt bon, mais ce qui luy eſt agreable, qu'elle ſent par expérience qu'elle a beaucoup perdu de ſa liberté, & que ſi le peché ne luy a pas oſté tout l'amour qu'elle auoit pour le bien, il ne luy a laiſſé que de foibles ſecours, & d'inutiles deſirs pour l'acquerir. Comme elle a ſi peu de forces pour la conqueſte du bien, elle en a moins encore pour le reglement de ſes paſſions, & quoy qu'elle n'approuue pas leurs deſordres, elle n'y ſçauroit apporter de remede : Souuent par vn eſtrange mal-heur, elle fomente leur ſedition qu'elle deuroit empeſcher ; & pour ne pas affliger ſes ſujets, elle deuient complice de leurs crimes. C'ét pourquoy le Philoſophe Chreſtié eſt obligé d'implorer l'aide du Ciel pour vaincre ſes rebelles, & aduoüant que ſa Raiſon eſt affoiblie, il faut qu'il cherche du ſecours hors de luy-même, & qu'il mandie la faueur de celuy qui a permis le déreglement de la Nature, pour le châtiment de ſon peché.

Mais afin qu'on ne nous accuſe pas d'eſtre ennemis de la grandeur de l'homme, & de faire ſon deſaſtre plus grand qu'il n'eſt, nous confeſſons que la Nature eſt bonne dans ſon fonds, & que le peché même en eſt vne excellente preuue : Car comme il n'eſt qu'vn neant, il ne peut ſubſiſter par luy-meſme ; pour ſe conſeruer, il faut neceſſairement

qu'il s'attache à vn ſujet qui le ſouſtienne, & qui luy faſſe part de l'eſtre qu'il poſſede: Ainſi le mal eſt tenté ſur le bien, & le peché eſt appuyé ſur la Nature, qui reçoit à la verité de grands hommages d'vn ſi mauuais hôte, mais qui ne perd pas pourtant tous ſe auantages: car puis qu'elle ſe conſerue l'eſtre, il faut qu'elle ſe conſerue contre quelque bonté, puis qu'elle n'eſt pas aneantie pour eſtre deuenuë criminelle, il faut que dans ſa miſere, elle ioüiſſe encore de quelque bon heur, & que dans ſon crime meſme, il luy reſte encore quelque teinture d'Innocence, c'eſt ce que dit Saint Auguſtin en des termes auſſi doctes qu'éloquens. On louë ſans doute l'eſtre de l'homme de qui l'on blaſme le peché, & on ne le peut blaſmer plus raiſonnablement, qu'en faiſant voir qu'il deshonore par ſa contagion celuy qui eſtoit honorable par ſa Nature. Si nous la conſiderons donc en fonds, elle n'a rien perdu de la bonté, mais ſi nous la regardons ſous la tyrannie du peché, elle en a preſque perdu l'vſage, & elle ne ſe peut plus ſeruir de ſes facultez, ſi on ne la deliure de l'ennemy qui la poſſede: Il me ſemble qu'on la peut comparer à ces oyſeaux qui ſe prennent dans les filets, il ont des aiſles, & ne peuuent voler, ils aiment la liberté, & ne la peuuent re-

Cuius rectæ vituperetur vitium procul dubio Natura laudatur; nam recta vitij vituperatio eſt quod illo dehoneſtatur natura laudabilis. Aug. lib. 1. de Ciuit. Dei c. 1.

couurer : Ainſi les hommes dans l'eſtat du peché, ont encore de bonnes inclinations, mais ils ne les ſçauroient ſuiure, ils ont de bons deſſeins, mais ils ne les peuuent executer, & plus malheureux que les oyſeaux, ils aiment leur priſon, & s'accordent auec le Tyran qui les perſecute : En cette déplorable condition, ils ont beſoin de la Grace qui les ſoulage & qui leur donne des forces, ſinon pour les délurer entierement de l'Ennemy qui les tourmente, au moins pour leur rendre la liberté d'agir, & les mettre en vn eſtat où ils puiſſent pratiquer les vertus, combattre les vices, & regler leurs paſſions.

Cette neceſſité que nous impoſons à l'homme de recourir à la Grace, ne doit point ſembler ſi faſcheuſe, puis qu auant meſme ſon deſordre, il auoit beſoin d'vn ſecours eſtranger, & que dans ſa pureté naturelle, il ne pouuoit éuiter le peché ſans vn aide ſurnaturel : car, il eſt composé de telle façon, qu'en tous ſes monuemens, il eſt obligé de recourir à Dieu, & parce qu'il eſt ſon Image, il ne peut agir que par ſon eſprit. Quand la Nature humaine, dit Saint Auguſtin, fuſt demeurée en cette integrité en laquelle Dieu l'auoit creée, elle n'eut pû ſe preſeruer du peché ſans ſa Grace, & tirant vne conſequence de cette premiere verité,

Natura humana etiamſi in illa integritate in qua condita eſt permaneret, nullo modo ſeipſam Creatore ſuo non adiuuante

il adjoûte auec beaucoup de raiſon ; Puiſque l'homme ne peut ſans la Grace conſeruer la pureté qu'il auoit receuë, comment pourroit-il ſans la meſme recouurer la pureté qu'il a perduë ; Il faut donc qu'il ſe reſolue à ſe ſouſmettre à ſon Createur, s'il veut aſſujettir ſes paſſions, & qu'il deuienne pieux s'il veut eſtre raiſonnable ; car il doit y auoir quelque rapport entre nôtre ſalut, & nôtre perte, comme nos Paſſions ne ſe reuolterent contre l'eſprit, que quand il ſe fut reuolté contre Dieu, il a iuſte ſujet de croire qu'elles n'obeïront à l'eſprit, que quand il ſera obeïſſant à Dieu ; & comme nôtre mal-heur a tiré ſa naiſſance de noſtre rebellion, il faut que nôtre bon-heur, tire la ſienne de nôtre aſſujettiſſement.

ſtante ruerer. Cum ergo ſine Dei gratia ſaltem non poſſet cuſtodire quâ accepit, quomodo ſine Dei gratia poſſet reparare quam perdidit. Aug de vera Innocentia. c. 33 7.

Que les Philoſophes prophanes nous objectent que la raiſon nous a eſté vainement accordée pour moderer nos paſſions, ſi elle n'en a pas le pouuoir ; & que la Nature eſt vne guide inutile, ſi elle a beſoin elle-meſme de conduite, il faut les ſatisfaire par l'experience, & leur apprendre ſans Eſcriture Saincte, qu'il y a des deſordres dans l'homme, que la raiſon ſeule ne peut regler, & que nous ſouffrons des maladies que la Nature ſans la Grace ne peut guerir.

III. DISCOVRS.

Que dans le desordre où sont nos Passions la Grace est necessaire pour les conduire.

CEux qui sont instruits dans les Mysteres de la Religion Chrestienne, confessent que la Grace que Iesus-Christ nous a meritée, surpasse infiniment celle qu'Adam nous a rauie : Ses aduantages sont si grands qu'ils excedent tous nos desirs, & les plus ambitieux des hommes, n'auroient iamais souhaité le bien qu'elle nous fait esperer, car outre qu'elle nous esleue au dessus de nôtre condition, & qu'elle nous promet vn bonheur esgal à celuy des Anges. Elle nous donne IESVS-CHRIST pour nostre Chef, & nous vnit si estroitement auec luy, qu'elle oblige son Pere de nous aduoüer pour ses Enfans. Mais tous ces priuileges regardent plûtost l'aduenir que le present, & bien que nous ayons les gages de ces belles promesses, nous n'en possedõs pas encore tous les effets: La Grace qui nous en acquiert le droit, reside dans le fonds de nôtre ame, & la sanctifiant, laisse le corps engagé dans le peché; Elle commence l'ouurage de nôtre salut; & ne l'acheue pas; elle diuise

les deux parties qui compoſent l'hõme, & donnant des forces à l'eſprit, elle laiſſe la chair dans la foibleſſe: mais par vn miracle plus eſtrange, elle ſepare l'ame de l'eſprit, & met de la diuiſion dans leur vnité, car à le bien prendre, il n'y a que la partie ſuperieure de l'ame qui reſſente pleinement les effets de la Grace, & qui dans le Bapteſme reçoiue ce caractere diuin, qui nous donne droict au Ciel comme à noſtre heritage; d'où vient qu'vn Apoſtre ne nous appelle que des ouurages imparfaits, & les commencemens d'vne Creature nouuelle: Nous n'appartenons à Ieſus-Chriſt qui ſelon l'eſprit, il n'eſt le Pere que de cette noble partie qu'il a enrichie de ſes merites, mais celle qui eſt engagée dans le corps, & qui par vne malheureuſe neceſſité, ſe voit obligée d'animer ſes deſordres, & de fomenter ſes Paſſions, n'eſt pas entierement deliurée de la tyrannie du peché: Elle gemit ſous la peſanteur de ſes fers, & cette glorieuſe Captiue eſt cõtrainte de pleurer la rigueur de ſa ſeruitude pendant que ſa ſœur gouſte les douceurs de la liberté. Car comme nous apprend Saint Auguſtin, le Bapteſme n'oſte pas la concupiſcence, mais la modere, & quelque force qu'il donne à noſtre ame, il luy laiſſe vne eſpece de langueur, dont elle ne peut eſtre guerie que dans la

Vt ſimus initium aliquæ creaturæ eius. Iacob. 2. 1.

Concupiſcentia carnis in baptiſmo dimittitur, non vt non ſit, ſed vt in peccatum non imputetur, non autem ei ſubſtantialiter manet ſicut aliquod corpus,

gloire : il eſt vray que cette foibleſſe n'eſt pas vn peché, & quoy qu'elle ſoit la ſource dont tous les autres deriuent, elle ne nous rend coupables que quand par noſtre lacheté nous ſuiuons ſes mouuemens.

aut ſpiritus, ſed affectio quædam eſt mala qualitatis ſicut languor. Aug. lib. 1. de Nuptiis & Concup. cap. 25.

Et l'on ne peut pas dire pour ſauuer l'honneur de noſtre ame, que ce deſordre eſt dans noſtre corps, & qu'elle n'en eſt touchée que par pieté, ou infectée que par contagion; car outre que le peché originel, dont ce déreglement eſt vn effet, reſide en ſa ſubſtance, tout le monde ſçait bien que le corps eſt incapable d'agir par luy-meſme, qu'il faut neceſſairement que l'ame qui l'anime le faſſe reuolter, que celle qui luy donne la vie, luy donne les mouuemens & les deſirs dereglez; C'eſt-elle qui ſouſleue la chair contre l'eſprit, & qui pour n'eſtre pas entierement poſſedée par la grace, obeït encore au peché; C'eſt-elle qui reueille les paſſions; c'eſt-elle qui par vn aueuglement eſtrange, leur preſte les armes qui la doiuent bleſſer, & qui excite la ſedition, qui doit troubler ſa tranquillité : Cette doctrine eſt de S. Auguſtin; & quand nous n'aurions pas ce grand Docteur pour grand; toute la Philoſophie nous ſeruiroit de caution, puis que dans ſes Principes, il faut croire que le corps ne fait rien ſans l'ame, & que lors meſme qu'il

Non enim caro ſine anima concupiſcit, quamuis caro concupiſcere dicatur, quia carnaliter anima concupiſcit. Aug. lib. de perfectione hominis, capite. 17.

semble entreprendre quelque chose contr'elle, c'est par le secours qu'il en reçoit : si bien qu'elle est la source du mal, & c'est sans raison qu'elle se plaint des reuoltes du corps, puis qu'elle en est le principe, & que de tous les crimes qu'elle luy impute, il n'en est pas l'autheur, mais le complice seulement.

Or comme les Passions residen en cette partie de l'ame qui est encore infectée par le peché, il ne faut pas s'étonner si elles sont rebelles, puisque leur mere est desobeïssante. Et l'on ne doit pas s'imaginer que la grace les estouffe, puis qu'elle laisse dans la rebellion la puissance mesme qui les produit : Tout ce que l'on peut souhaiter de sa conduite, c'est qu'elle modere leur fongue, qu'elle reprime leur violence, & qu'elle preuienne leurs premiers mouuemens : Aussi est-ce l'vne de ses principales occupations, car quand elle a obligé l'esprit à connoistre Dieu, & la volonté à l'aimer, elle estend ses soins sur la partie inferieure de l'ame, & tasche de calmer le desordre de ses Passions. Elle n'entreprend pas de les detruire, parce qu'elle sçait bien que c'est vn ouvrage qui est reserué à la gloire, mais elle employe toutes ses forces pour les regler : comme elle se sert vtilement du peché, pour nous humilier, elle vse sagement de leur reuolte pour nous exercer, elle

leur propose des objects innocens pour les faire seruir à la vertu : & les rend, comme dit Saint Paul, ministres de la Iustice : car l'humilité Chrestienne est ennemie de la vanité des Stoïques ; & sçachant bien que nous ne sommes pas des Anges, mais des hommes, elle ne fait pas de vains efforts pour destruire vne partie de nous mesmes, mais elle nous oblige à profiter de nos defauts, & à mesnager, si adroitement nos Passions, qu'elles obeïssent à la raison, ou qu'elles ne luy liurent des combats que pour luy faire remporter des victoires : Ie ferois tort à cette pensée si ie l'expliquois par d'autres paroles que celle de saint Augustin. On ne considere pas tant dans vn homme pieux, la naissance que la cause de sa colere, on ne pese pas la grandeur de sa tristesse, mais le sujet ; & on ne se met pas tant en peine de sçauoir, s'il a de la crainte, que de sçauoir pourquoy il en a : Car s'il se fasche contre vn pecheur pour le corriger, s'il s'afflige auec vn miserable pour le consoler, & si par la crainte, il destourne le malheur d'vn homme, qui s'alloit perdre, ie ne croy pas qu'il y ait de Iuge si seuere qui veüille condamner des Passions si vtiles, & il faudroit qu'il manquast de iugement, pour nous defendre des affections si innocentes.

In disciplina nostra non iã quæritur vtrum plus animus irascatur, sed quare irascatur, nec vtrum sit tristis, nec vtrum timeat, sed quid timeat, irascit enim peccanti vt corrigatur, contristari, pro afflicto vt liberetur, timere periclitanti ne pereat nescio vtrum quisquam sana consideratione reprehendat. Aug. l. 9. de Ciuit. Dei. cap. 5.

Il n'y a donc que leur excez de blas-

mable, & la raiſon aſſiſtée de la grace, doit employer toute ſon induſtrie pour les moderer : Mais parce que la concupiſcence eſt la ſource dont elles deriuent, il faut qu'elle eſſaye de la ſecher, & qu'elle faſſe tous ſes efforts pour retrancher ces effects mal-heureux en eſtouffant la cauſe qui les produit. L'ennemy que nous attaquons eſt né auec nous, il tire ſes forces des nôtres, il s'agrandit quand nous croiſſons, il s'affoiblit quand nous vieilliſſons: nous auons cette obligation à la vieilleſſe, qu'elle luy oſte la vigueur en diminuant celle de nôtre corps, & qu'en nous conduiſant à la mort, elle y mene inſenſiblement ce rebelle. Il ne faut pas pourtant tout laiſſer faire à l'âge dans vne action ſi importante à nôtre ſalut, nous deuons commencer vne guerre qui ne finiſſe qu'auec nôtre vie, & diminuer nos forces pour affoiblir celles de nôtre aduerſaire : Vous eſtes né, dit ſaint Auguſtin, auec la Concupiſcence, prenez garde qu'en luy donnant des ſeconds par vôtre negligence, vous ne vous faſſiez de nouueaux ennemis, ſouuenez-vous que vous eſtes entré auec elle dans la carriere de cette vie, & qu'il y va de vôtre honneur de faire mourir deuant vous celle qui eſt née auec vous.

Cum concupiſcentia natus es vt eam vincas. Tibi hoſtes addere, vince cum quo natus es, ad ſtadium vitæ huius cum illo veniſti, congredere cum eo qui tecum proceſsit. Aug. in Pſ. 57.

Cette victoire eſt plûtôt à ſouhaitter qu'à eſperer, & ſi vous exceptez la

Mere de Iesus-Christ, & son Precurseur, vous ne trouuerez point de Saints qui ayent défait ce monstre, qu'il ne leur en ait coûté la vie ; car encore qu'ils combatent la concupiscence, qu'ils s'oppoſent à ſes deſirs, & qu'ils n'étudient ſes mouuemens que pour les arrêter, neantmoins ils ſont dans ce combat tantoſt vaincus & tantoſt victorieux, leurs aduantages ne ſont pas purs, & leurs meilleurs ſuccez s'y trouuent meſlez de quelques diſgraces : Il faut qu'ils meurent pour tuer cet ennemy, & ils ſe voyent reduits à la neceſſité de ſouhaitter leur mort pour auancer la ſienne : N'auoir point de concupiſcence, remarque Saint Auguſtin, c'eſt la perfection ; ne la point ſuiure, c'eſt le combat : neantmoins quand il continuë auec courage, on en peut attendre la victoire ; mais certes on ne la peut obtenir que quand la mort ſera heureuſement conſommée par la vie dans le regne de la gloire : D'où i'infere, que puiſque la grace ne peut eſteindre la concupiſcence, elle ne peut ruiuer les Paſſions, & que toute l'aſſiſtance que l'homme en doit eſperer, c'eſt de les ménager auec tant d'adreſſe, qu'elles deffendent le party de la vertu, & qu'elles combattent celuy du vice.

Non cõcupiſcere omnino perfecti eſt, poſſe cõcupiſcentias ſuas nõ ire pugnantis eſt. luctantis eſt, laborãtis eſt vbi feruet pugna, quare deſperetur victoria quãdo erit victoria quando abſorbebitur mors, &c. Aug. de verbis Apoſt. ſerm. 8.

IV. DISCOVRS.

Que l'opinion & les ſens ſont les cauſes du deſordre de nos Paſſions.

ENcore que le peché, ſource de tous nos maux, & que toutes les miſeres que nous eſprouuons ſoient des châtimens de nôtre crime, il ſemble que nous prenions plaiſir à les accroître par nôtre mauuaiſe conduite, & que nous inuentions tous les iours de nouuelles peines auſquelles la Iuſtice diuine ne nous auoit pas condamnez; Il ne nous ſuffit pas de ſçauoir que nos paſſions ſont reuoltées; & que ſans vne aſſiſtance de la Grace, la raiſon ne les peut regler, nous fomentons leurs deſordres, & pour les rendre plus inſolentes, nous admettons des opinions, qui les ſouſleuent quand il leur plaît; car de mille paſſions qui s'éleuent en nôtre ame, il n'y en a pas deux qui prennent la verité pour leur guide, & les maux qu'elles apprehendent, ou les biens qu'elles deſirent ſont plus ſouuent apparens que veritables. Pour regler ce deſordre il faut le connoître, & remarquer ſa naiſſance & ſon progrez. L'opinion n'eſt pas tant vn iugement de l'eſprit que de l'imagination, par lequel elle approuue ou con-

damne les choſes que luy repreſentent les ſens : ce mal eſt le plus ordinaire de nôtre vie, & s'il eſtoit auſſi conſtant qu'il eſt commun, nôtre condition ſeroit bien déplorable, mais il change à tous momens ; ce qui l'a fait naître, le fait mourir, & l'imagination le quitte auec autant de facilité, qu'elle l'auoit receu : Il tire ſa naiſſance de nos ſens, & des bruits du monde, de ſorte que ce n'eſt pas vne merueille, ſi l'opinion la mieux eſtablie, ne peut ſubſiſter long-temps, puis qu'elle a de ſi mauuais fondemens, car nos ſens ſont des menteurs, & comme des miroirs enchantez, ils nous repreſentent les objets auec deſguiſement : Leurs rapports ſont preſque touſiours intereſſez, & ſelon qu'ils s'attachent aux objets, ils eſſayent d'y engager l'imagination.

Certes, quand ie conſidere l'ame priſonniere dans ſon corps, ie plains ſa cõdition, & ie ne m'étonne pas ſi elle prend ſi ſouuent le menſonge pour la verité, puis qu'il y entre par la porte des ſens : Cet Eſprit diuin eſt enfermé dans ſon corps, ſans auoir aucune connoiſſance que celle qu'il emprunte de ſes yeux ou de ſes oreilles, & ces deux ſens que la Nature ſemble auoir particulierement affectez à la ſcience, ſont ſi trompeurs, que leurs aduis ne ſont la pluſpart du temps que des impoſtures : l'aueugle-

ment eſt preferable à leurs fauſſes lueurs, & il vaudroit mieux qu'ils nous laiſſaſſent dans nôtre ignorance, que de nous procurer des connoiſſances ſi malignes & ſi douteuſes. Ils ne conſiderent que l'apparence des choſes, les accidens les arrêtent, leur foibleſſe ne peut penetrer iuſqu'à la ſubſtance. Ils reſſemblent au Soleil, & comme ils tirent de luy toutes leurs lumieres, ils taſchent de l'imiter en leurs operations: Chacun iuge que ce bel Aſtre nous eſt extremément vtile lors qu'il remonte ſur nôtre horiſon, & qu'il rend à la nature les beautez que les tenebres luy auoient rauies. Mais les Platoniciens ont trouué que l'vtilité que nous en receuons n'égale pas le dommage qu'il nous apporte; car quand il nous deſcouure la terre, il nous cache les Cieux, quand il expoſe à nous yeux les lys & les roſes, il leur deſrobe les eſtoilles, & leur oſte la veuë de la plus belle partie du monde: Ainſi les ſens nous oſtent la connoiſſance des choſes diuines, pour nous donner celle des choſes humaines; ils ne nous font voir que l'apparence des obiects, & nous en cachent la verité: Nous demeurons ignorans ſous ces mauuais Maiſtres, & nôtre imagination n'étant informée que par leur rapport, nous ne pouuons conceuoir que des fauſſes opinions,

C'eſt pourquoy ie trouue que la Nature

Nature nous traite bien plus severement que la Religion, & qu'il est bien plus difficile d'être raisonnable que fidelle, car quoy que les veritez que nous propose la Religion soient si élevées que nos esprits ne les puissent comprendre, quoy qu'elle demande de nous une obeïssance aveugle, & que pour croire ses mysteres, il faille assujettir nôtre raison, & dementir tous nos sens, neanmoins ce commandement n'est pas injurieux : si elle nous ôte la liberté, elle nous conserve l'honneur, elle delivre nôtre esprit de la tyrannie des sens, elle le soûmet à l'empire legitime de la suprême intelligence qui nous éclaire de sa lumiere, elle nous détache de la terre pour nous élever dans le Ciel ; & ne nous interdit l'usage du raisonnement, que pour nous faire acquerir le merite de la Foy. Mais la Nature engageant nôtre ame dans nôtre corps la rend esclave de nos sens, & l'oblige dans ses plus nobles operations à consulter des aveugles, & à puiser ses lumieres dans leurs tenebres : De là vient que toutes nos connoissances sont pleines d'erreurs, que la verité n'est jamais sans mensonge, que nos opinions sont incertaines, & que nos Passions qui leur obeïssent sont toûjours déreglées.

Le bruit du monde n'est pas un gui-

de plus asseuré, & ceux qui l'écoutent sont en danger de ne goûter jamais un veritable repos : Car ce bruit n'est autre chose que l'opinion du peuple, laquelle pour être la plus commune n'est pas la plus veritable ; ce qui semble l'authoriser la condamne, & rien ne la doit rendre plus suspecte que le grand nombre de ses partisans: La nature de l'homme n'est pas si bien reglée, que les meilleures choses soient celles qui plaisent à plus de personnes ; les mauvaises opinions se fondent aussi bien que les bonnes sur le nombre de leurs approbateurs, & quand nous voulons prendre party nous ne devons pas conter les voix, mais les peser : Le peuple qui soûpire apres la liberté prend plaisir à vivre dans la servitude, il n'use jamais de son Jugement, & dans la chose du monde qui doit être la plus libre, il se conduit plûtôt par l'exemple que par la raison, il suit ceux qui le precedent, & sans examiner leurs opinions, il les embrasse, & les deffend : car apres les avoir receuës il essaye de les répandre ; comme dans les factions il tâche d'engager les autres dans son party, & de faire de sa maladie une contagion; si bien que la maxime de Seneque se trouve veritable que l'homme ne manque pas pour soy seulement, mais pour les autres, & qu'il cõmunique

Nemo sibi tantum errat, sed alij erroris causa & author est, de vita beata, c, 1.

ſes erreurs à tous ceux qui l'approchent. Quand nôtre imagination eſt remplie de ces mauvaiſes opinions, elle excite mille deſordres dans la partie inferieure de nôtre ame, & ſoûleve les Paſſions ſelon ſon bon plaiſir: car comme elles ſont aveugles, elles ne peuvent pas diſcerner ſi le biẽ ou le mal qu'on leur propoſe eſt apparent ou veritable, & abuſées par l'imagination dont elles reſpectent l'empire, elles s'attachent aux objects ou s'en éloignent: Leur aveuglement leur ſert d'excuſe, & elles rejettent leurs fautes ſur celle qui les a trompées. Mais pour prevenir ce déreglement, il faut que l'eſprit ſe conſerve dans ſon authorité, qu'il prenne garde ſi l'opinion ne tache point à s'y établir, & qu'il conſulte la raiſon pour ſe deffendre contre l'erreur, & le menſonge: Ainſi les Paſſions demeureront toûjours paiſibles, & leur mouvement étant reglé, elles ſeront utiles à la vertu.

V. DISCOURS.

Qu'il y a plus de deſordre dans les Paſſions des Hommes que dans celles des Bêtes.

AVANT que de reſoudre cette queſtion, il faut que nous en traitions une autre, & que nous examinions ſi les bêtes ſont capables de

ces mouvemens que nous appellons Paſſions : car comme nos Adverſaires les confondent avec les vices, & qu'ils veulent que toutes les affections de la partie inferieure de nôtre ame ſoient criminelles, ils tiennent que les Bêtes en ſont exemptes, & que n'ayant point de liberté, on ne leur ſçauroit imputer ny la vertu, ny le peché, Elles ſe conduiſent par un inſtinct qui ne peut errer, ſi quelquesfois elles ſemblent s'égarer en leurs actions il faut l'attribuer à la Providence, qui les déregle pour nous punir, ou qui permet leurs deſordres pour nous advertir de nos mal-heurs ; c'eſt pourquoy leurs mouvemens ſervoient de preſage à tous les peuples, & parmy les Infideles on conſultoit le vol des oyſeaux, & les entrailles des victimes, pour connoître les ſecrets de l'advenir, ou les volontez du Ciel : Mais quoy qu'elles ſoient exemptes de peché, & qu'elles doivent leur innocence à leur ſervitude, elles ne ſont pas neanmoins inſenſibles: tous les Philoſophes confeſſent qu'elles ont des inclinations, & des averſions, & que ſelon que les objects frappent leurs yeux ou leurs oreilles, ils excitent des deſirs ou des craintes dans leurs imaginations: En effet la plus baſſe partie de nôtre ame a tant de correſpondance avec nos ſens, qu'elle en emprunte ſon nom, & s'appelle ſenſitive, de ſorte

qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'une choſe qui eſt entrée par ces portes avec quelque agréement ou quelque horreur, ne produiſe dans l'ame du plaiſir ou de la peine : Comme les Bêtes ont ces deux facultez qui leur donnent le ſentiment & la vie il faut neceſſairement conclurre qu'elles ont des Paſſions, qu'elles s'approchent du bien par le deſir, qu'elles s'éloignent du mal par la fuite, qu'elles goûtent l'un avecque joye, & qu'elles ſouffrent l'autre avecque douleur : Cette raiſon eſt confirmée par les exemples ; car nous voyons tous les jours que la crainte du châtiment apprend le manege aux chevaux, que l'éperon réveille leur memoire, que le bruit des trõpettes les met en humeur, & que les bleſſures mêmes animent leur courage: Les Taureaux combattent pour la gloire, & joignant la ruſe à la force diſputent avec autant de chaleur pour la conduite d'un troupeau, que les Princes pour la conquête d'un Royaume : Les Lyons ne recherchent pas tant la vengeance que l'honneur dans leurs combats : quand ils voyent leur ennemy abbatu, ils appaiſent leur colere, & n'ayant pris les armes que pour acquerir de la gloire, ils ſe contentent de cet advantage, & donnent la vie à celuy qui leur cede la victoire : Enfin ils ſe picquent de jalouſie

auſſi bien que d'amour, ils honnorent la fidelité, ils puniſſent l'adultere, & lavent ce crime dans le ſang des coulpables ; ſi bien qu'on ne peut douter que les Bêtes n'ayent des Paſſions, & qu'elles ne ſoient agitées de ces émotions furieuſes qui troublent nôtre repos : mais la difficulté eſt de ſçavoir quelles ſont les plus violentes des leurs ou des nôtres, & qui d'elles ou de nous ſont les moins reglez en leurs mouvemens ?

La verité nous oblige de confeſſer que nos advantages nous ſont nuiſibles, & que la raiſon même quand elle devient eſclave des ſens, ne ſert qu'à rendre nos affections plus déraiſonnables : les Bêtes n'apprehendẽt le mal que quãd il eſt proche, elles ne penetrent point dans l'advenir, & ne ſe ſouviennent gueres du paſſé, il n'y a que le preſent qui les puiſſe rendre mal-heureuſes : Mais les hommes vont chercher les accidens avant qu'ils ſoient arrivez, il ſemble qu'ils ayent deſſein de hâter leurs diſgraces, & que pour étendre l'empire de la fortune, ils veüillent prevenir les maux qu'elle n'a pas encore fait naître, leur crainte s'occupe du futur, & du paſſé ; & comme ils tremblent pour un malheur qui n'eſt plus, ils pâliſſent pour un deſaſtre qui n'eſt pas encore.

Nemo tãtum præſentibus miſer eſt. Senec. Epiſt. 5.

Les Bêtes n'ont que peu d'objects qui les touchent, & si vous retranchez les choses qui sont necessaires pour l'entretien de la vie, elles regardent toutes les autres avec indifference : Mais les hommes ne peuvent borner leurs desirs ny par la raison ny par la necessité : ils s'étendent au delà même des choses utiles, & vont chercher les superfluës pour accroître leur supplice ; toutes leurs passions sont si déreglées que rien ne les peut contenter, ce qui les devroit appaiser les aigrit, & ce qu'on leur donne pour assouvir leur faim ne sert le plus souvent qu'à l'irriter, de sorte que l'on peut dire sans mensonge, que l'homme n'est ingenieux qu'à sa perte, & qu'il n'employe la bonté de son esprit que pour se rendre plus mal-heureux ou plus criminel.

Quidquid illis congesseris, non finis cupiditatis erit sed gradus. Sen.

Les bêtes sont stupides, leur temperament qui tient de la terre, les rend insensibles, & les exempte heureusement de tous ces maux qui ne blessent le corps que parce qu'ils ont blessé l'imagination : Il faut picquer les taureaux pour les mettre en fureur, & ces lourdes masses dont l'ame n'est qu'un corps, ne s'agitent gueres qu'on ne les ait irritées ; les elephans endurent tout de leurs maîtres, s'il ne voyent de leur sang, ils ne croyent pas être blessez, quand la douleur est passée leur cole-

re s'adoucit,& ils deviennent auſſi traictables qu'auparavant : Mais l'homme eſt d'une conſtitution ſi delicate,que les peines les plus legeres l'offenſent, ſon ſang qui tient de la nature du feu eſt facile à s'émouvoir, & quand il eſt une fois émeu, il porte la Fureur en toutes ſes parties.Celle-cy fait ſes plus grands ravages aupres du cœur, car elle luy envoye tant d'eſprits que ſouvent elle fait mourir celuy qui donne la vie à tout le corps, & pour ſe venger d'une injure particuliere elle hazarde le ſalut de tout le public : Pour comble de malheur, cette paſſion eſt ſi ombrageuſe dans l'homme, qu'il ne faut qu'un atome pour l'irriter, une parole la picque, un mouvement de tête l'offence, le ſilence la met en fougue ; ne trouvant rien qui la retienne, elle devore ſes entrailles, & par un excez de deſeſpoir, elle convertit toute ſa rage contre ſoyméme.

Enfin la vie des Bêtes étant uniforme, & la Nature leur ayant donné des bornes aſſez étroites, elles n'ont qu'un petit nombre de paſſions,l'on peut dire que la crainte d'un mal qui les choque,& le deſir d'un bien qui les touche fait preſque tous leurs mouvemens : Mais comme la vie de l'homme eſt plus mélée,& que dans ſon étenduë elle eſt ſujette à mille rencontres differents, ſes paſ-

sions s'éleve en foule, & en quelque part qu'il aille, il trouve des sujets de colere & de crainte, de plaisir & de douleur ; C'est pourquoy les Poëtes ont feint que son ame passoit dans le corps de plusieurs animaux, & que prenant toutes leurs mauvaises qualitez, il unissoit en sa personne la malice des serpens, la fureur des tygres, la colere des Lyons, nous apprenant par cette fable, que l'homme a autant de Passions que toutes les Bêtes ensemble.

C'est pour ce sujet que les Philosophes nous les proposent pour exemple, & que les Stoïciens apres avoir élevé nôtre nature à un si haut point de grandeur, sont obligez de nous reduire à la condition des bêtes, & de mettre en je ne sçay quelle stupidité, le bon-heur, & le repos de leur Sage : Ce sentiment n'est pas éloigné de celuy de ces esprits orgueilleux, qui s'étans voulu asseoir sur le Thrône de Dieu, demanderent à JESUS-CHRIST la permission de se retirer dans le ventre des pourceaux, & qui n'ayans pû regner avec les Personnes divines, se contenterent de vivre avec des bêtes infames : Ainsi nos superbes Stoïciens apres avoir rélevé leur Sage jusques au Ciel, & luy avoir donné des titres que les mauvais Anges ne pretendirent jamais dans leur rebellion, ils le ravallent à la

Dæmones autem rogabant eũ dicentes, si eiicis nos hinc, mitte in gregé porcorũ. Matt. c. 8.

condition des bêtes, & ne le pouvant faire insensible, ils tâchent de le rendre stupide. Ils accusent la raison d'être la cause de nos desordres, ils se plaignent des advantages que la Nature nous a faits, & voudroient perdre la memoire & la prudence pour ne prevoir jamais les maux à venir, & ne songer jamais aux passez. Cette folie est la peine de leur vanité, la Justice divine a permis, que l'esprit qui avoit été leur Idole devint leur tourment, & qu'ils publiassent par tout que ne pouvant vivre comme des Dieux, ils se resolvoient à vivre comme des Bêtes. Mais sans imiter leur desespoir, il ne faut qu'implorer l'ayde du Ciel, & reconnoissant la foiblesse de la raison, chercher une autre lumiere pour nous conduire, & emprunter de nouvelles forces pour vaincre nos Passions; c'est ce que nous avons appris de la Religion Chrêtienne, & ce que nous examinerons dans la suite de cét ouvrage.

III. TRAITE'.

De la conduite des Passions.

I. DISCOURS.

Qu'il n'y a rien de plus glorieux ny de plus difficile que la conduite des Passions.

LA Nature par une sage providence a uny la difficulté avec la gloire, & de peur que les choses glorieuses ne devinssent trop communes, elle a voulu qu'elles fussent difficiles : Il n'y a rien de plus éclatant parmy les hommes que la valeur des Conquerans, il semble que toutes les langues des Orateurs seroient muettes, s'il ne s'étoit donné des combats ou remportê des victoires : Mais pour acquerir ce tiltre honnorable, il faut mépriser la mort, oublier les plaisirs, surmonter les travaux, & acheter souvent la gloire par la perte de sa propre vie. Apres la valeur des Conquerans on ne void rien de plus illustre que l'Eloquence des Orateurs, elle gouverne les Estats sans violence, elle regit les peuples sans armes, elle force leurs volontez avec douceur, elle donne des com-

bats, & gagne de victoires sans effusion de sang, Mais pour arriver à ce suprême pouvoir, il faut vaincre mille difficultez, accorder l'Art avec la Nature, concevoir de fortes pensées, les exprimer avec de belles paroles, étudier les humeurs des Peuples, apprendre le secret de contraindre leurs libertez, & d'acquerir leurs affections. Cette verité paroît clairement dans le sujet que nous traittons, & chacun confesse qu'il n'est rien de plus malaisé, ny de plus honorable que de vaincre ses Passions; outre que nous ne sommes aydez de personne en ce combat, que la Fortune qui preside en tous les autres ne peut nous favoriser en celuy-cy, que les hommes n'en partagent point la gloire avec nous, & que nous faisons tout ensemble l'office de soldat & de Capitaine, il y a cette fâcheuse difficulté, que nous combatons contre une partie de nous-même, que nos forces sont divisées, & que rien ne nous anime dans cette guerre que le devoir & l'honnêteté. On se pique d'honneur & d'envie dans les autres, souvent la colere qui se méle avec la vertu, fait la plus grande partie de nôtre valeur, l'esperance & la hardisse nous assistent, & leurs forces étant unies ensemble, il est presque impossible d'être vaincus; Mais quand nous attaquons nos Passions, nos troupes sont affoiblies;

par leur division ; nous n'agissons que par une partie de nous-même, de quelques raisons que la vertu anime nôtre courage, l'affection que nous portons à nos ennemis nous rend lâches, & nous apprehendons une victoire qui nous doit coûter la perte de nos plaisirs ; Car bien que nos Passions soient dereglées, & qu'elles troublent nôtre repos, elles ne laissent pas d'étre une partie de nôtre ame, quoy que leur insolence nous déplaise, nous ne pouvons nous resoudre à déchirer nos entrailles : si la Grace ne nous assiste, l'amour propre nous trahit, & nous épargnons des rebelles, parce qu'ils sont nos alliez. Mais ce qui augmente la difficulté, & qui rend la victoire plus incertaine, c'est la vigueur de nos Ennemis ; car quand ils n'auroient point d'intelligence avec nôtre ame, quand ils ne diviseroient point ses forces par leurs artifices, & quand elle les attaqueroit avec toute sa puissance, ils sont de telle nature qu'on peut les affoiblir, & non pas les vaincre ; qu'on peut les battre, & non pas les deffaire ; car ils sont si étroitement unis avec nous, qu'il n'en peuvent être separez, leur vie est attachée à la nôtre, & par un étrange destin, ils ne sçauroient mourir que nous ne mourions avec eux, si bien que cette victoire n'est jamais entiere, & ces rebelles ne

ſont jamais ſi bien dontez, qu'à la premiere occaſion ils ne forment un nouveau party, & ne nous preſentent de nouveaux combats: Ce ſont des Hydres qui repouſſent autant de têtes qu'on en coupe, ce ſont des Enthées qui tirent des forces de leurs foibleſſes, & qui ſe relevent plus vigoureux apres avoir été abbatus: Tout l'advantage qu'on peut eſperer ſur des ſujets ſi farouches, c'eſt de leur mettre les fers aux pieds & aux mains, & de ne leur laiſſer que le pouvoir qui leur eſt neceſſaire pour le ſervice de la Raiſon, il faut les traiter comme les forçats qui traînent toûjours leurs chaînes, & à qui on ne laiſſe que l'uſage des bras pour ramer, ou ſi l'on veut les traiter plus doucement, il faut être bien aſſeuré de leur fidelité, & ſe reſſouvenir d'une maxime que je n'eſtime innocente qu'en ce ſujet, Que les ennemis reconciliez nous doivent étre toûjours ſuſpects.

Si la difficulté qui accompagne ce combat nous étonne, la gloire qui la ſuit nous doit relever le courage, car le Ciel ne voit rien de plus illuſtre; & la terre ne porte rien de plus glorieux qu'un homme qui commande à ſes Paſſions, toutes les Couronnes ne peuvent aſſez dignement parer ſa tête, toutes les loüanges ſont au deſſous de ſes merites, il n'y a que l'eternité ſeule qui

puiſſe recompenſer une ſi haute vertu les ombres mêmes en ſont agreables, & la verité en eſt ſi belle qu'on en adore l'apparence. Nous ne reverons les Socrates & les Catons, que parce qu'ils en ont eu quelque teinture, & nous ne les mettons au nombre des Sages, que parce qu'ils ont triomphé de nos plus lâches paſſions. La gloire de ces grands Hommes eſt bien plus pure que celle des Alexandres & des Pompées, leur victoire n'a point fait de vefves ny d'orphelins. leur conquête n'a point dépoüillé de Royaume, leurs cõbats n'ont point fait répandre de ſang ny de larmes, & pour ſe mettre en liberté, ils n'ont point fait de priſonniers n'y d'eſclaves: On lit toutes leurs actions avec plaiſir, & dans tout le cours de leur vie innocente, on ne rencontre point d'objets qui donnent de l'horreur; ils ſont nez pour le bien de l'Univers ils ont travaillé pour le repos de tous les peuples, l'on ne voit point de nations qui s'affligent de leur bon-heur, & qui ſe réjoüiſſent de leur mort. Quel honneur peut eſperer un Conquerant qui doit toute ſa grandeur à ſon injuſtice, qui n'eſt illuſtre que parce qu'il eſt criminel: & duquel on ne parleroit point dans l'hiſtoire, s'il n'avoit tué des hommes, abbatu des villes, ruiné des Provinces, & dépeuplé des Royaumes.

Ceux qui n'ont fait la guerre qu'à leurs Passions, joüissent d'un plaisir bien plus veritable, & ces vainqueurs innocens reçoivent bien de nos bouches des loüanges plus glorieuses ; nous les élevons au dessus de tous les Monarques, & quand ils ont vêcu dans l'Eglise, nous les logeons dans le Ciel apres leur mort: Nous prenons leurs actions pour servir d'exemple aux nôtres, nous empruntons leurs armes pour combatre les Ennemis qu'ils ont deffaits, nous lisons leur vie comme les Conquerans lisent celle des Cesars, nous nous y formons à la vertu, & nous y remarquons les belles maximes qu'ils ont tenuës, les ruses innocentes qu'ils ont pratiquées, & les hauts desseins qu'ils ont entrepris pour acquerir de si fameuses victoires. Leurs maximes plus asseurées étoient de ne s'appuyer pas sur leurs propres forces, d'implorer le secours du Ciel, & de plus esperer de la Grace que de la Nature : Si tu veux vaincre, dit S. Augustin, ne presume pas de toy-même, mais rends l'honneur de la victoire à celuy de qui tu attens la couronne : Leurs ruses plus ordinaires étoient de prevenir leurs Passions, de leur ôter les forces pour leur ôter le courage, de les attaquer en leur naissance, & de n'attendre pas que l'âge les eût renduës plus vigoureuses. Leurs entrepriſes plus

Si vis vincere noli de te præsumere, sed illi assigna victoriæ gloriam qui tibi donat ut victoriæ referas palmam. Aug. serm. 2. de catechism.

memorables, étoient de courir sur les terres de leurs ennemis, de considerer leur cõtenance, de remarquer leurs desseins, & de retrancher tous les objets qui les pouvoient émouvoir; Ces moyens nous succederont heureusement, si nous les voulons employer, & nous ne manquerons pas de secours, puisque toutes les vertus morales sont autant de fideles alliées qui combatent pour nôtre liberté & qui nous fournissent des armes pour domter nos Passions.

II. DISCOURS.

Qu'il n'y a point d'Esclave plus miserable que celuy qui se laisse conduire à ses Passions.

LA liberté est si douce, & la servitude est si fâcheuse, que l'on peut dire sans craindre l'exageration, que comme l'une est le plus grand de tous les biens; l'autre est aussi le plus grand de tous les maux; Les Peuples ont donné des combats pour conserver celle-là, & pour se deffendre de celle-cy; il semble que la Nature leur ait persuadé qu'il valoit mieux mourir en liberté, que vivre en servitude. Nos Ancestres furent si delicats en cette matiere, qu'ils ne purent souffrir patiemment la domination Romaine, ils s'y assujettirent

les derniers & s'en delivrerent les premiers : si le Ciel n'eût fait naître Jules Cesar pour les domter, ils ne fussent jamais devenus esclaves de Rome : Mais encore eurent ils cette consolation dans leur mal-heur, que sous la conduite de ce grand Prince ils se vengerent de la Republique qui les avoit opprimez, & firent souffrir la servitude à celle qui leur avoit fait perdre la liberté. Quoy que ce mal soit si fâcheux & que le bien qu'il nous ôte soit si doux, il n'est pas comparable à celuy que nous cause la tyrannie de nos passions, & il faut advoüer que de tous les Esclaves du monde il n'y en a point de plus mal-heureux que celuy qui obeït à des Maîtres si cruels.

Car les autres sont libres en la plus noble partie d'eux-mêmes, il n'y a que leur corps qui gemit sous les fers, & qui ressent les rigueurs de l'esclavage : Leur volonté n'est point contrainte : Quand on leur commande quelque chose qui blesse leur honneur ou qui choque leur conscience, ils s'en peuvent deffendre par un refus genereux, & racheter leur liberté par la perte de leur vie : Mais ceux-cy sont esclaves jusques dans le fõds de l'ame, ils ne peuvent pas disposer de leurs pẽsées ny de leurs desirs, ils perdẽt en cette infame servitude ce que les captifs conservent dans les prisons, & ce

Corpus est quod Domino fortuna tradidit, hoc emit, hoc vendit, interior illa pars mancipio dari nõ potest de Sen. Benef l. 3. cap. 20.

que les Tyrans ne peuvent ravir à leurs ennemis.

Les autres peuvent quitter leurs Maîtres, & sortant de leurs maisons ou de leurs états, passer en des lieux de franchise où ils respirent un air de liberté. Mais ceux-cy pour changer de païs ne changent point de condition, ils sont esclaves sous les Couronnes, ils servent à leurs Passions pendant qu'ils commandent à leurs sujets, & en quelque part qu'ils aillent, ils traînent leurs chaînes, & portent leurs Maîtres. Les autres soûpirent apres la liberté, & employent leur credit pour la racheter; quand cét ayde leur manque, la misere leur ouvre l'esprit, & la necessité qui est la mere des inventions leur fournit des moyens pour s'affranchir: Mais ces miserables l'ont si bien perduë, qu'ils n'en ont pas même conservé le desir; ils ayment leur servitude, ils baisent leurs fers, & par un étrange aveuglement, ils craignent la fin de leur prison, & apprehendent leur delivrance.

Les autres n'ont qu'un Maître, & parmy tant de malheurs qui les affligent, ils esperent adoucir leur captivité en gagnant les bonnes graces de celuy qui leur commande, ils se promettent que par l'assiduité de leurs services ils pourront recouvrer leur liberté; ils se flatent en cette pensée, & croyent qu'un

Malus etiamsi regnet servus est nec unius hominis, sed quod gravius est tot dominorum quot vitiorum. Aug. lib. 4. de Civit. Dei, cap. 3.

esclave qui n'a qu'un homme à contenter, ne peut pas être toûjours mal-heureux: Mais ceux-cy ont autant de Maîtres à servir, qu'ils ont de Passions à satisfaire, la fin d'une servitude est le commencement d'une autre, & quand ils pensent être échappés d'une orgueilleuse domination, ils tombent sous une insolente tyrannie: Car le changement ne leur est jamais advantageux, le dernier maître est toûjours plus cruel que le premier; souvent ils commandent tous ensemble, & comme leurs desseins ne s'accordent pas, ils divisent ces esclaves mal-heureux, & les contraignent de partager leurs volontez, & de dechirer leurs entrailles pour obeir à des ordres plûtost contraires que differens: Tantôt l'ambition & l'amour unissent leurs flammes pour les devorer, la crainte & l'esperance les attaquent de compagnie, la douleur & le plaisir se reconcilient ensemble pour les affliger, & l'on peut dire que châque Maître est un bourreau qui les tourmente, & que châque ordre qu'ils reçoivent est un nouveau supplice qui les fait souffrir ils n'ont pas une heure de repos, leurs Passions les persecutent de jour & de nuict, & ces furies vengeresses changent tous leurs plaisirs en de cruelles douleurs.

An tu putas sanũ

Qui a t'il de plus deplorable que de

voir Alexandre poſſedé par ſon Ambition, & perdre le jugement pour ſatisfaire à cette paſſion dereglée, car peut-on croire que celuy-là fût raiſonnable, qui commença ſes exploits par la ruine de la Grece, & qui plus injuſte que les Perſes, fit taire la ville d'Athenes, fit ſervir celle de Lacedemone, & ravagea le païs qui luy avoit inutilement enſeigné la Philoſophie: Cette même fureur l'obligea de courir le monde, de faire le degât par toute l'Aſie, de penetrer les Indes, de paſſer les mers, de ſe fâcher contre la Nature, qui par ſes limites bornoit ſes conquêtes, & le contraignoit de finir ſes deſſeins où le Soleil acheve ſon cours. Qui n'a pitié de voir Pompée, qui enyvré de l'amour d'une fauſſe grandeur, entreprend des guerres civiles & étrangeres? Tantôt il paſſe en Eſpagne pour opprimer Sertorius, tantôt il court la mer pour la purger des Pirates, tantôt il vole en Aſie pour combattre Mithridate, il ravage toutes les Provinces de cette grande partie de l'Univers, il ſe fait des ennemis où il n'en trouve point; apres tant de combats & de victoires, il eſt le ſeul qui ne s'eſtime pas aſſez grand, & quoy qu'on luy en donne le nom, il ne croit pas le meriter, ſi Jules Cæſar ne le confeſſe. Qui n'a compaſſion de celuy cy, qui ne fut pas tant l'eſclave que le mar-

qui à Gratiæ primum cladibus in qua eruditus eſt incipit, qui Lacædemona ſervire jubet, Athenas tacere. Senec. Epiſt. 94.

tyr de l'ambition : Car il proſtitua ſon honneur pour s'acquerir du pouvoir, il ſe rendit l'eſclave de ſon armée, pour devenir le Maître du Senat, il jura la perte de ſa patrie pour ſe vanger de ſon gendre : ne voyant plus d'Eſtat contre lequel il peût exercer ſa fureur, il la déploya contre la Republique, & voulut bien meriter le nom de Parricide pour porter celuy de Souverain: Il n'eût jamais d'autres mouvemens que ceux que luy donna l'ambition, s'il fît grace à ſes ennemis ce ne fut que par vanité, & s'il pleura la mort de Caton & de Pompée ce fut peut-être pource qu'elle diminuoit l'honneur de ſa victoire, tous ſes ſentimens étoient ambitieux ; quand il vit l'Image d'Alexandre, il ne répandit des larmes que parce qu'il n'avoit pas encore aſſez répandu de ſang, tout ce qui s'offroit à ſes yeux réveilloit ſa Paſſion, & les objets qui euſſent appris aux autres la modeſtie, ne luy inſpiroient que l'orgueil & l'inſolence : Enfin Ceſar commandoit à ſon armée, & l'ambition commandoit à Ceſar ; Elle avoit tant de pouvoir ſur ſon eſprit, que la prediction de ſa mort ne luy eut pas fait changer ſon deſſein, & ſans doute il eût répondu pour luy aux Devins, ce qu'Agrippine répondit pour ſon fils aux Aſtrologues. Qu'il me tuë pourveu qu'il regne.

Si la ſervitude eſt fâcheuſe dans l'ambition, elle eſt bien plus honteuſe dans l'impudicité. Il faut confeſſer qu'un homme qui eſt poſſedé par cette infame Paſſion n'a plus de raiſon ny de liberté, & qu'étant l'eſclave de ſon amour il n'eſt plus le Maître de ſoy-même. Cleopatre ne gouvernoit-elle pas Marc-Antoine, cette Princeſſe ne ſe pouvoit-elle pas vanter d'avoir vangé l'Egypte en Italie, & de s'être aſſujetty l'Empire Romain, en ſoûmettant à ſes loix celuy qui le gouvernoit? Ce malheureux, ne vivoit que par l'eſprit de cette Eſtrangere; il n'agiſſoit que par ſes mouvemens, & jamais eſclave ne prit tant de peine à gagner les bonnes graces de ſon Maître, que ce lâche Prince ne prenoit pour acquerir celle de ſa ſuperbe Maîtreſſe, il donnoit toutes les charges par ſon ordre, & la plus belle partie de l'Empire Romain ſoûpira de ſe voir gouverner par une femme: Il n'oſa vaincre en la bataille d'Actium, & aima mieux quitter ſon armée que ſon amour, il fut le premier Capitaine qui abandonna ſes ſoldats, & qui ne voulut pas profiter de leur courage pour deffaire ſon ennemy: Mais que pouvoit-on attendre d'un homme qui n'avoit plus de cœur, & qui bien éloigné de combattre ne pouvoit pas même vivre ſeparé de Cleopatre? Liſez enfin l'hiſtoire de

tous les grands, vous trouverez que leurs passions en ont fait des esclaves, & qu'ils ont éprouvé dans la grandeur de leur fortune, tout ce que la tyrannie peut inventer de suplices pour affliger ceux qu'elle opprime. C'est pourquoy les hõmes sont obligez d'employer la raison & la grace pour eviter la fureur de ces Maîtres insolens ; chacun se doit resoudre en son particulier de preferer plûtost une mort glorieuse à une honteuse servitude. Mais sans venir à ces extremitez, il ne faut dans ce combat que vouloir vaincre pour être victorieux, car Dieu a permis que nôtre bonne fortune dépendît de nôtre volonté, avec sa grace ; & que nos passions ne peussent prendre sur nous que le pouvoir que nous leur donnons, puis qu'en effet l'experience nous aprend qu'elles ne nous battent que de nos armes, & qu'elles ne nous rendent leurs esclaves qu'avec nôtre consentement.

III. DISCOURS.

Qu'il faut moderer nos Passions pour les conduire.

QUOY que les Passions soient destinées pour le service de la vertu, & qu'il n'y en ait pas une dont l'usage ne

ne puisse nous apporter quelque profit, si faut-il confesser pourtant qu'il est besoin d'adresse pour les conduire, & qu'en l'état où le peché a reduit nôtre Nature, elles ne peuvent nous être utiles si elles ne sont moderées : Ce Pere mal-heureux qui nous a faits heritiers de son crime, ne nous a pas donné l'être avec cette pureté qu'il avoit, quand il le receut de Dieu : Le corps & l'ame souffrent leurs peines ; & comme ils sont tous deux coupables, ils ont été tous deux punis ; l'esprit a ses erreurs, la volonté ses inclinations dereglées, la memoire ses foiblesses : Le corps qui est le canal par lequel le peché originel se coule dans l'ame a ses miseres, & quoy qu'il soit le moins coupable, il ne laisse pas d'être le plus mal-heureux ; tout y est déreglé, les sens sont seduits par les objets ; ils font part de leur tromperie à l'imagination, qui excite des desordres dans la partie inferieure de l'ame, & soûleve les Passions ; de sorte qu'elles ne sont plus dans cette obeyssance où les retenoit la justice originelle, & bien qu'elles soient encore soûmises à l'Empire de la Raison, ce sont des sujets mutinez qu'on ne peut reduire à leur devoir que par la force ou par l'artifice : Elles sont nées pour obeyr à l'esprit, mais elles oublient facilement leur condition, & le commerce qu'el-

les ont avec les sens est cause qu'elles preferent souvent leurs advis aux commandemens de la volonté, elles s'élevent avec tant d'effort que leurs mouvemens naturels sont presque toûjours violens : Ce sont des chevaux qui ont plus de fougue que de force, ce sont des mers qui sont plus souvent irritées que paisibles, ce sont enfin des parties de nous-mêmes qui ne peuvent servir à l'esprit, qu'il ne les ait adoucies ou dontées.

Cecy ne doit point sembler étrange à ceux qui sçavent les ravages que le peché a fait dans nôtre Nature, & les Philosophes mêmes qui confessent que la vertu est un art qu'il faut apprendre, ne trouveront point injuste que les Passions ne deviennent obeyssantes que par la conduite de la raison.

Pour executer un grand dessein, il faut imiter la nature & l'Art, & considerer les moyens dont ils se servent pour achever leur ouvrage. La nature qui fait tout avec les Elemens, & qui de ces quatre corps compose tous les autres ne les employe jamais qu'elle n'ait temperé leurs qualitez : Comme ils ne se peuvent souffrir ensemble, & que leur antipathie naturelle les engage dãs le combat, cette sage Mere appaise leurs differens en adoucissant leurs aversions, & ne les vnit jamais qu'elle ne les ait

affoiblis. L'art qui n'eſt pas tant inventé pour perfectionner la Nature que pour l'imiter, garde les mêmes regles, & n'employe rien dans ces ouvrages qui ne ſoit temperé par ſon induſtrie; La Peinture ne ſeroit pas ſi fameuſe, ſi elle n'avoit trouvé le ſecret d'accorder le blanc avec le noir, & de pacifier la diſcorde naturelle de ces deux couleurs, pour en compoſer toutes les autres: Les écuyers ne tirent du ſervice des chevaux qu'apres les avoir dontez; & pour les rendre utiles, il faut qu'ils leurs apprennent à obeïr à la bride, & à l'éperon: On ne ſe ſervoit point des Lyons pour tirer les chariots de triomphe qu'on ne les eût apprivoiſez, & les Elephans ne portoient point de tours dans les combats, qu'on ne leur eût ôté cette humeur farouche qu'ils avoient apporté de leurs foreſts. Tous ces exemples ſont des enſeignemens pour la conduite de nos Paſſions, & la raiſon doit imiter la Nature, ſi elle en veut recevoir quelque profit; Il ne faut point les employer qu'on ne les ait moderées, & qui penſera les faire ſervir à la vertu, devant que de les avoir dontées par la Grace, s'engagera dans un deſſein perilleux. Pendant l'état d'innocence où elles n'avoient rien de farouche, on en pouvoit uſer dés leurs naiſſance; Elles ne ſurprenoient jamais la volonté; comme ſe

justice originelle étoit aussi bien répanduë dans le corps que dans l'ame, les sens ne faisoient point de faux rapports, & leurs advis étant desintereſſez, se trouvoient toûjours conformes aux jugemens de la Raison : Mais à present que tout est criminel dans l'homme, que le corps & l'esprit sont également corrompus, que les sens sont sujets à mille illusions, & que l'imagination favorise leurs desordres, il faut apporter de grandes precautions dans l'usage de nos passions.

La premiere est de considerer les troubles qu'à fait naître en nôtre ame leur revolte, & dans combien de mal-heurs nous ont engagez ces sujets mutinez, quand ils n'ont pris conduite que de nos yeux ou de nos oreilles : c'est un trait de prudence de profiter de nos pertes, & de devenir sages à nos dépens : La plus juste colere s'échappe souvent, si elle n'est retenuë par la raison ; quoy que son mouvement ait été legitime dans sa naissance, il devient criminel dans son progrez, pour n'avoir pas consulté la partie superieure de l'ame ; d'une bonne cause il en fait une mauvaise, & pensant punir une faute legere, il commet une lourde offense. La crainte nous a souvent étonnez pour n'avoir écouté que les sens, elle nous a fait pâlir sans sujet en mille rencontres, & elle nous

a quelquesfois engagé dans des perils veritables, pour nous en faire éviter d'imaginaires : Comme donc nos passions nous ont trompez pour n'avoir pas pris conseil de nôtre raison, il faut se resoudre à ne les plus croire que nous n'ayons examiné, si ce qu'elles desirent ou ce qu'elles apprehendent est raisonnable, & si l'esprit qui voit plus loin que les yeux ne découvrira point la vanité de nos esperances ou de nos craintes.

La seconde precaution est d'obliger la raison de veiller toûjours sur les sujets qui peuvent exciter nos passions, & d'en considerer la nature & les mouvemens, afin qu'elle ne soit jamais surprise : Les maux preveus ne font que de legeres blessures, & les accidens contre lesquels on est preparé, ne nous étonnent que rarement ; Un Pilote qui voit venir l'orage se retire au port, ou s'il en est trop écarté, il prend le large, & s'éloigne des côtes & des rochers ; Un pere qui sçait bien que ses enfans sont mortels, & que la vie n'a point d'autre terme que celuy qu'il plaît à Dieu de luy donner, ne se desesperera jamais de les avoir perdus ; Un Prince qui considere que la victoire dépend plus du hasard que de sa prudence, & des accidens, que de la valeur de ses soldats, se consolera facilement, apres avoir été

battu : Mais nous ne faiſons point d'uſage de nôtre eſprit, & il me ſemble que ſi nos Paſſions ſont déreglées, il en faut accuſer la raiſon qui ne prevoit pas les dangers, & qui ne prepare pas nos ſens contre leurs ſurpriſes.

La troiſiéme precaution eſt d'étudier la nature des Paſſions, qu'on entreprend de moderer, & de conduire; Car les unes veulent être gourmandées ; & pour les reduire à leur devoir il faut uſer de violence, & de ſeverité : Les autres veulent être flatées, & pour les faire ſervir à la raiſon, il faut les traiter avec douceur ; Bien qu'elles ſoient ſujettes elles ne ſont pas eſclaves, & l'eſprit qui les gouverne eſt plûtoſt leur Pere que leur Souverain : Les autres veulent être trompées, & quoy que la vertu ſoit ſi genereuſe, elle eſt obligée de s'accommoder à la foibleſſe des Paſſions, & d'employer la ruſe quand la force n'a pas reüſſi. L'amour eſt de cette nature, il faut luy faire prendre le change, ne pouvant le bannir de nôtre cœur, il faut luy propoſer des objects legitimes, & le rendre vertueux par une tromperie innocente. La colere veut être flatée, & qui penſeroit arréter ce torrent en luy oppoſant une digue, augmenteroit ſa fureur: La crainte, & la triſteſſe doivent être gourmandées, & de ces deux Paſſions, la premiere eſt ſi lâche qu'on ne

la peut donter qu'avec la force, & la derniere eſt ſi opiniâtre qu'on ne la peut regler qu'en l'irritant. Par ces moyens ſoigneuſement obſervez les affections de nôtre ame s'addouciſſent, ces bêtes farouches deviennent domeſtiques: Quand elles ont perdu leur fierté naturelle, la raiſon les employe utilement, & la vertu ne forme point de deſſeins qu'elle n'éxecute par leur entremiſe.

IV. DISCOURS.

Qu'en quelque état que ſoient nos Paſſions la Raiſon les peut conduire.

BIen que la Nature ſoit ſi liberale, elle ne laiſſe pas d'être ménagere & d'éployer avec utilité ce qu'elle a produit avec abondance. Toutes ſes parties ont leur uſages, & parmi ce grand nombre de creatures qui compoſent l'Univers, il ne s'en trouve point d'inutiles; celles qui ne nous rendent point de ſervice contribuent à nôtre plaiſir; les belles & les agreables ſervent à l'ornement du monde, & les diffformes même entretiennent ſa varieté: Comme les ombres relevent l'éclat des couleurs, la laideur donne du luſtre à la beauté, & les monſtres qui ſont les faures de la nature, font eſtimer ſes chefs d'œuvres & ſes miracles. Il n'y

a rien de plus pernicieux que le poiſon, & ſi le peché n'étoit ſterile, on le prendroit pour ſa production, puis qu'il ſemble être d'accord avec luy pour faire mourir tous les hommes; Cependant il a ſes employs, la Medecine en fait des Antidotes, & il y a des maladies qu'on ne peut guerir que par des venins preparez; l'uſage les a convertis en alimens, & il s'eſt trouvé des Princes à qui le poiſon ne pût donner la mort : les bêtes qui le portent ne ſçauroient vivre ſans luy, ce qui nous eſt pernicieux leur eſt ſi neceſſaire, qu'on ne le leur peut ôter qu'on ne les tuë. C'eſt ce qui oblige tous les Philoſophes d'advoüer avec S. Auguſtin, que le venin n'eſt pas un mal, puis qu'il eſt naturel aux Scorpions & aux Viperes, & qu'elles meurent en le perdant, comme nous en le prenant.

Si Scorpianũ venenũ malum eſſet, prius Scorpionem perimeret, at contra ſi ei aliquo modo detrahatur ſine dubitatione interiret. Ergo illius corpori malum eſt amittere quod noſtro malũ eſt recipere, & illi bonũ eſt habere id quod nobis bonum eſt carere. Aug. lib. de moribus Manicheor. cap. 8.

Quand nos adverſaires feroient paſſer les mouvemens de nôtre ame pour des poiſons ou des monſtres; cette raiſon les forceroit de confeſſer qu'ils ne ſont pas ſi abſolument mauvais, qu'on ne les puiſſe preparer comme des venins, & en faire des antidotes pour guerir nos maladies, ou pour entretenir nôtre ſanté; Car de quelque façon qu'on les conſidere, & quelque viſage qu'on leur donne pour les rendre effroyables, la Raiſon trouvera toûjours le moyen de s'en ſervir, & cette ſage Oeconome de

nos biens & de nos maux, les sçaura ménager avec tant de prudence, qu'en dépit du peché qui les a déreglées, elle en tirera de l'advantage & de la gloire.

Si nous les regardons en leur naissance, ce sont des affections maniables qui n'ont que de foibles resistances, & qui pour peu d'instruction qu'on leur donne, deviennent dociles & obeïssantes : Ce sont des enfans que les paroles étonnent, & qui pour la crainte d'un petit châtiment corrigent leurs mauvaises inclinations, & profitent des conseils de leurs maîtres : Ce sont de jeunes antes qu'un mauvais vent a courbées, mais qui se redressent aisémẽt avec un peu de soin, & qui n'étant pas encore inflexibles, prennent un ply contraire à celuy quelles avoient receu de la Nature. Aussi les Platoniciens ne vouloient pas qu'on donnât le nom de Passions à ces desordres naissans, & sçachant bien qu'il étoit facile de les regler, ils se contentoient de les appeller affections, sans leur donner un titre plus injurieux.

Si nous les considerons dans un âge plus avancé, où profitant de nôtre foiblesse, ils ont acquis de nouvelles forces, & de simples affections, sont devenus des passions violentes, il faut les prendre par leur propre interest, & leur faisant

esperer du plaisir ou de la gloire, les porter au bien,& les détourner du mal. Car dans leur plus grande revolte, elles conservent toûjours de l'inclination pour la vertu, & de l'horreur pour le peché, elles ne sont coupables que parce qu'elles sont abusées, il suffit de leur ôter le bandeau qui leur couvroit les yeux pour redresser leurs mouvemens, & corriger leurs erreurs : Le peché n'a pû tellement deshonnorer la Nature, qu'elle n'ayt conservé le fonds de ses inclinations, elle ayme toûjours le bien, & hayra le mal eternellement; elle cherche la gloire, & fuit l'infamie, elle souhaite le plaisir & apprehende la douleur : Tous ces mouvemens sont aussi naturels qu'innocens; le Diable qui voit bien que cét ordre est pernicieux à ses desseins, & que cette impression qui vient de la main de Dieu ne peut être effacée, donne le change à nos Passions, & ne les pouvant corrompre, il tâche de les abuser; il leur propose des biens apparens pour des veritables; il déguise le peché, & luy fait prendre le manteau de la vertu. Et comme ces aveugles ne peuvent pas discerner le mensonge de la verité, elles confondent le mal avec le bien, & par un deplorable mal-heur elles aiment ce qu'elles doivent hair, & hayssent ce qu'elles doivent aymer.

pour les guerir il ne faut que les détromper, car quelque attachement qu'elles ayent à ces objects déguisez, elles s'en separeront aussi-tôt qu'on leur en aura fait reconnoître les beautez ou les laideurs, suivant leurs premieres inclinations elles detesteront leur aveuglement, & quiteront le bien apparent pour embrasser le veritable. Nous devons-nous consoler en nôtre mal-heur, puisque la nature des Passions n'est pas tout à fait changée, qu'apres la desobeissance de nôtre Pere, & la hayne de son ennemy, elles gardent encore quelque pureté, & que dans tous leurs desordres il y a plus d'erreur que de malice.

Si enfin nous les considerons dans leur extréme violence, & en cét état où elles jettent tant de fumée & de flammes, qu'elles offusquent la raison, & la contraignent d'abandonner leur conduite, il est bien mal-aysé d'en faire un bon usage: Car elles semblent avoir changé de condition; comme elles ont pris le party du peché, elles meritent de porter son nom, & d'être plûtost appellées des troubles, & des soûlevemens que des Passions: Elles sont si insolentes qu'elles mepriſent tous les conseils qu'on leur propose; au lieu de prendre la loy de l'esprit elles veulent la luy donner, & de sujets naturels elles deviennent des

tyrans insupportables. Quand le mal est arrivé jusqu'à ce point il est bien malaysé d'y remedier, & l'on peut dire que pour avoir trop attendu on a tout desesperé : Car les Passions n'écoutent plus, & la raison est si troublée, qu'elle ne peut plus donner les ordres : Les flots s'élevent jusqu'aux Cieux, cette partie de l'homme qui doit être toûjours tranquille se trouve engagée dans l'orage, & pour appaiser le trouble qui l'agite, elle auroit besoin d'un secours étranger : Certes je ne croy pas qu'il y ait de Philosophie qui osast entreprendre de guerir un homme en cette phrenesie, les remedes aigriroient son mal, il n'y a que le temps qui le puisse adoucir, & il est à souhaitter que ce torrent trouve une large campagne, où il étende ses eaux, & dissipe sa fureur : Mais quand cette tempête est appaisée, que ses passions sont un peu remises, & que la Raison a repris sa lumiere & sa force; il faut qu'il se represente le mal-heur de sa condition, qu'il rougisse de son peché, & qu'il gourmande ces esclaves rebelles : Mais sur tout il faut qu'il s'humilie devant Dieu, qu'il s'enrichisse de ses pertes, & qu'il devienne sage à ses dépens : Il doit aussi regarder par quel endroit l'ennemy est entré dans la place; voir de quels artifices il s'est servy pour exciter la sedition, & luy dé-

baucher ſes ſujets. Ainſi nos plus grands mal-heurs nous ſeront advantageux, nous apprendrons par experience que l'orage peut conduire au port, & que s'il y a des vagues qui noyent les hommes, il y en a qui les jettent au rivage: Mais comme il n'y a point de matelot qui voulût courir ce hazard pour obliger le Ciel à faire un miracle en ſa faveur, il n'y a point d'homme qui doive s'expoſer à ce deſordre pour en tirer quelque profit, & il vaut mieux être privé d'un honneur incertain que de l'acheter par une perte preſque aſſeurée.

Dans la veüe de ces veritez, nous pouvons dire que nôtre condition n'eſt pas ſi deplorable que ſe l'imaginent ceux qui veulent excuſer leur peché par leur miſere, puiſque nôtre bonne fortune eſt entre nos mains, & que nous voguons ſur une mer dont le calme, & la tempête dépendent de nôtre volonté. Nous pouvons fuïr la rencontre des écueils, qu'elle cache, abbatre la fureur des vêts qui l'irritent, abbaiſſer l'orgueil des flots qu'elle éleve, & faire ſucceder la tranquillité à l'orage; Ou par une plus heureuſe addreſſe, nous pouvons obliger ces écueils à ſe cacher, ces mers à porter nos vaiſſeaux, & ces vertus à les conduire. Mais pour laiſſer ces manieres de parler figurées, diſons qu'il n'y a point d'objet que nous ne puiſ-

sions mépriser, d'opinions que nous ne puissions corriger, ny de Passions que nous ne puissions vaincre : ainsi nôtre fortune est en nôtre disposition, la victoire dépend de nos armes, nôtre bonheur est attaché à nôtre desir, & pour acquerir tous ces biens il ne faut avoir qu'un peu de courage.

V. DISCOURS.

De quels moyens on se peut servir pour moderer ses Passions.

ENtre plusieurs moyens que la raison peut employer pour le reglement de nos Passions, il semble que le plus ordinaire soit celuy qu'elle a tiré de la chasse, où les hommes se servent des bêtes apprivoisées, pour prendre les farouches; & où pour se donner du divertissement ils usent du courage des chiens contre la rage des loups: Ainsi semble-t'il qu'il soit permis d'employer les Passions qui nous sont les plus soûmises contre celles qui nous sont les plus rebelles, & de nous servir de nos ennemis reconciliez pour donter ceux qui nous font encore la guerre. On oppose la joye à la douleur, on reprime la crainte par l'esperance, & on modere les desirs par la peine qui accompagne leur accomplissement. Quelquefois on considere aussi les Passions qui produisent les autres; pour

tarir les ruisseaux on tâche d'en tarir les sources,& destruire les causes pour ruiner leurs effets : Qui cessera d'esperer cessera de craindre, qui bornera ses desirs bornera ses esperances, & qui n'aura point d'amour pour les richesses, n'aura point d'inquietudes, ny de crainte pour elles. Quelquefois aussi l'on attaque la Passion qui domine en nous, pour faire mourir toutes celles qui combattent sous ses enseignes ; d'un seul coup on remporte une victoire,& par la mort du Chef on deffait toute l'armée. Mais quoyque tous ses moyens soient specieux & qu'ils nous promettent ou une profonde paix, ou une longue trefve : neanmoins ils sont trompeurs, & nous font entreprendre des choses injustes, impossibles ou dangereuses : Car il y a bien du danger de fortifier un ennemy pour en détruire un autre, & il n'y a gueres d'asseurance de mettre les armes en la main d'une Passion qui s'en peut aussi bien servir contre la raison que pour elle : Il y a de l'injustice de les opposer les unes aux autres, puis qu'elles doivent être en bonne intelligence ; car quoy qu'il soit permis à la Politique de faire la guerre pour avoir la paix, & de mettre la division entre des ennemis dont l'accord nous est prejudiciable, il n'est pas permis à la Morale de semer la discorde entre ses sujets sous

Desines timere si sperare desieris. Senec. Epist. 5.

Cum affectus repercussit affectum, aut metus aut cupiditas aliquid imperavit, nõ rationis beneficio tunc quievit.

sed affectuum infida & mala pace. Senec. de tract. l. 1. c. 8.

une vaine esperance de les accorder quand ils seront affoiblis; c'est enfin tenter l'impossible que de vouloir étouffer une passion pour faire mourir celles qui en procedent; on peut bien les moderer, mais on ne sçauroit les détruire, elles naissent de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, & pour leur ôter la vie, il faudroit les faire perdre à l'homme qui les produit. Nos passions nous sont bien plus intimes que nos membres, & si l'on peut couper ceux-cy quand ils sont infectez, on ne peut pas retrancher celles-là, quand elles sont desobeïssantes. Aussi la plûpart de ces advis nous sont donnez par des personnes suspectes, ces mauvaises raisons viennent de l'école des Stoïciens, qui regardent les passions comme les ennemis de nôtre repos, & qui ne tâchent pas de les regler, mais de les aneantir; Ils se persuadent qu'il en est d'elles comme de ces bêtes farouches, qui ne sont jamais si bien apprivoisées, qu'elles ne conservent toûjours quelque chose de leur premiere fierté, & que pour mettre l'esprit en une parfaite tranquillité, on ne doit pas les adoucir, mais les détruire.

Pour resoudre ces difficultez, il faut se souvenir que la Raison est la souveraine des passions, que leur conduite est un de ses principaux employs, & qu'elle est obligée de veiller particulierement sur

celles qui emportent les autres par leur mouvement ; Car comme leur revolte eſt ſuivie d'une rebellion univerſelle, il ſemble auſſi que leur obeyſſance cauſe une paix generale, & qu'elles ne reconnoiſſent jamais la raiſon qu'elles ne reduiſent avec elles toutes les paſſions qu'elles avoient ſoûlevées. L'on peut bien à la verité oppoſer quelquesfois le plaiſir à la douleur, l'eſperance à la crainte, & l'inclination à l'averſion, mais dans ce combat il faut que la Raiſon prenne garde qu'en affoibliſſant une paſſion, elle ne donne pas trop de force à une autre, & qu'en voulant ranger un mutin à l'obeïſſance, elle n'augmente pas le nombre des rebelles : Quand elle entreprend cette affaire, elle doit avoir la balance dans les mains, & ſe ſouvenir que le Dieu qu'elle imite fait tous ſes ouvrages avec poids, & meſure ; & que quand il tempere les qualitez des Elemens pour les accorder, il ne fait point d'advantage à l'un qui porte prejudice à l'autre. On peut bien attaquer auſſi la paſſion qui nous maîtriſe, & que nous reconnoiſſons être la cauſe de nos deſordres ; car c'eſt un Demon familier qui nous poſſede, c'eſt un tyran qui n'uſe de ſon pouvoir que pour ſon propre intereſt, & qui eſt d'autant plus dangereux, qu'il tâche de ſe rendre plus agreable ; La Raiſon

eſt obligée de le combattre comme un Ennemy public, & d'employer toutes ſes forces ſinon pour le ruiner ; au moins pour l'affoiblir. Je ne voy pas pourtant qu'elle puiſſe uſer avec ſeureté des autres paſſions pour le donter, car elles luy ſont trop acquiſes pour l'attaquer, & lors qu'on penſera les faire ſervir à ſa perte, il aura aſſez d'adreſſe pour les faire ſervir à ſa conſervation.

Mais pour ne pas laiſſer un ſi dangereux mal ſans remede, je ſerois d'advis de retrancher les objects qui le nourriſſent, & d'emporter par la faim un ennemy que nous n'avons peu vaincre par la force : Car bien que nos Paſſions naiſſent avec nous, qu'elles empruntent leur vigueur de nôtre conſtitution, & que celles qui ſont les plus naturelles ſoient les plus difficiles à ſurmonter, neanmoins elles tirent leur nourriture des choſes exterieures, & ſi les objects ne les entretiennent, elles meurent ou elles languiſſent. L'ambition ne nous tourmente gueres dans la ſolitude, & quand elle ne voit plus la grandeur des villes, l'orgueil des bâtimens, la pompe des triomphes, elle pert le ſouvenir de la gloire, & ce feu n'ayant plus d'aliment qui le nourriſſe, ſe conſume, & s'éteint luy-même : La triſteſſe prend des forces parmy les tenebres; ces cham-

bres obſcures, & parées de deüil, conſpirent avec elle pour nous affliger ; Il ſemble que les hommes qui s'en ſervent ayent peur d'oublier leur douleur, & qu'ils veulent que tout ce qu'ils voyent leur refraichiſſe le ſouvenir de leur perte : Si nous éloignons de nous ces triſtes objets, la Nature ſe laſſera de pleurer, & quoy qu'elle ſoit dereglée par le peché, elle ſe conſolera elle même quand elle ne verra plus rien qui entretienne ſon déplaiſir. Ce que j'ay remarqué de la triſteſſe, & de l'ambition ſe peut dire de toutes les autres Paſſions qui ne ſont opiniâtres que parce qu'elles ſont aydées par nos artifices, & que nous prenons peine à les accroître pour nous rendre plus miſerables.

IV. TRAITE'.

Du commerce des Passions avec les vertus, & les Vices.

I. DISCOURS.

Que les Passions sont les semences des Vertus.

COMME la plûpart des hommes ne considerét que l'apparence des choses, il ne se faut pas étonner si la secte des Stoiciens a eu tant d'admirateurs, & si leurs superbes maximes ont été receuës avec tant d'approbation, & tant d'applaudissemens; Car il ne se peut rien imaginer de plus noble, ny de plus genereux en apparence que leur Philosophie; Elle promet de changer les hommes en Anges, de les élever au dessus de la condition mortelle, & de mettre sous leurs pieds les orages, & les tonnerres; elle se vante de les guerir de tous leurs maux, & de les delivrer de ces fâcheux desordres qui troublent la tranquillité de l'ame: toutes ces belles promesses n'ont point produit d'effets, & ces vagues orgueil-

leuſes, apres avoir tant fait de bruit, ſe ſont converties en écumes. Certes nous devons remercier la Providence qui a rendu leurs efforts inutiles, car s'ils nous euſſent tenu ce qu'ils nous avoient promis, ils nous euſſent privez de tous les aydes que la Nature nous a donnés pour nous rendre vertueux & la partie inferieure de nôtre ame fût demeurée ſans exercice, & ſans merite : Car les paſſions ſont ſes mouvemens, elles la portent où elle veut aller, & ſans la detacher de ſon corps, elles l'uniſſent aux objects qu'elle recherche, ou l'éloignent de ceux qu'elle fuit. La joye eſt ſon eſpanoüiſſement, & ſon effuſion ; la triſteſſe ſon ſaiſiſſement, & ſa peine ; le deſir eſt ſa recherche, & la crainte eſt ſa fuite, Car quād nous ſommes joyeux nôtre ame s'épanoüit, & ſe dilate ; quand nous ſommes affligez, elle ſe reſerre, & ſe referme ; quand nous deſirons elle ſemble s'advancer, & quand nous craignons elle ſemble ſe retirer ; de ſorte que ceux qui veulent ôter les paſſions à l'ame luy ôtent tous ſes mouvemens, & la rendent inutile, & impuiſſante, ſous ombre de la rendre bien heureuſe : Je ne ſçache point d'homme raiſonnable qui voulût achepter la felicité à ſi haut prix, & je n'en ſçache point de veritable qui la voulût promettre à une condition ſi difficile. Car ſi le bon-

Affectiones noſtræ motus animorū ſunt lætitia animi diffuſio, triſtitia animi cōtractio, cupiditas animi progreſſio, diffunderis enim animo cum lætaris, contraheris animo cum moleſtaris, progrederis animo cum appetis, fugis animo cum metuis. Aug. ſuper Ioan. ſer. 3.

heur consiste en l'action, & si pour être content il faut goûter le bien qu'on possede, il n'y a personne qui n'advouë que les Passions sont necessaires à nôtre ame, & qu'il faut que la joye acheve la felicité que le desir avoit commencée.

Les Partisans des Stoiques nous diront peut être que ces Philosophes ne condamnent pas les desirs qui naissent de l'amour de la vertu, ny la joye qui accompagne sa possession, mais qu'ils blâment seulement ces souhaits dereglez que nous faisons tous les jours pour les richesses, & les honneurs, & que par une suite necessaire ils blâment aussi ce vain contentement que leur jouyssance nous apporte; cette réponse affoiblit leurs maximes, & confirme les nôtres, car elle admet les Passions, & n'en deffend que l'excez, elle reçoit des desirs, & des esperances, & n'en rejette que le desordre, & pour conclure tout en peu de paroles, elle guerit la maladie de nos affections, & n'en détruit pas la nature: Mais les Stoiques n'étoient pas si justes, & leur Philosophie avoit tant de severité, & si peu de raison, qu'elle vouloit qu'un homme cherchât la vertu sans la souhaitter, qu'il la possedât sans la goûter, & qu'aussi heureux que Dieu même, il fût sans desir, sans esperance, & sans joye;

Enfin elle avoit conjuré la mort de nos Passions, & cette orgueilleuse secte ne considerоit pas qu'en les détruisant, elle faisoit mourir toutes les vertus; car elles en sont les semences, & pour peu de peine qu'on se donne à les cultiver, on en recueille des fruicts agreables.

Bien que l'homme ne naisse pas vertueux, & que l'art qui luy enseigne à le devenir soit aussi difficile qu'il est glorieux, il semble neanmoins qu'il le sçache avant que de l'apprendre; que son esprit ait les principes des veritez, & sa volonté les semences des vertus; que comme sa science n'est selon les Platoniciens qu'un ressouvenir, ses bonnes habitudes ne soient que des inclinations naturelles: Car toutes ses Passions sont des vertus naissantes, & pour peu de soin qu'il prenne à les perfectionner, elles deviennent des vertus achevées: La crainte qui prevoit le mal, & qui l'évite, n'est-elle pas une prudence naturelle? La colere qui s'arme en faveur du bien contre son ennemy, n'est-elle pas une ombre de la Justice? le desir qui nous divise de nous-même pour nous unir à quelque chose de meilleur, n'est-il pas une Image de la charité, qui nous separe de la terre pour nous élever dans le Ciel? Que faut-il adjoûter à la hardiesse pour en faire une veritable for-

In optimo quoque antequã erudias virtutis materia non virtus est. Sen. Epist. 92.

ce? & quelle difference y a t'il entre la douleur, & la Penitence, sinon que l'une est le pur ouvrage de la Nature, & l'autre la production de la grace? mais toutes les deux s'affligent du mal, & souvent elles mélent leurs larmes pour pleurer un même peché: Enfin il n'y a point de Passions qui ne puissent devenir vertus, & comme elles ont de l'inclination pour le bien, & de l'aversion pour le mal, il ne faut qu'un peu de conduite pour leur faire changer de condition: il suffit de bien appliquer son amour pour rendre toutes ses passions innocentes, & sans travailler avec tant de peine; il n'est besoin que de bien aimer pour être bien-heureux dés cette vie, Puisque la Vertu, dit S. Augustin, est l'habitude d'un esprit bien reglé; il ne faut que moderer nos affections, afin qu'elles se changent en vertus, car quād nôtre haine, & nôtre amour qui sont les sources des autres passions seront conduites prudemment, modestement, fortement, & justement, elles deviendront de rares vertus, & se convertiront en Prudence, en Temperance, en Force, & en Justice. N'est-ce donc pas être barbare, que de vouloir étouffer des passions, qui ont tant d'affinité avec la Vertu, & qui sans beaucoup de travail peuvent être élevées à une si noble condition; N'est-ce pas être ingrat, que de méconnoi

Quoniam virtus est habitus mentis benè cōpositę, cōponendi, instituēdi atque ordinandi sunt animi affectus ad id quod debent, ut in virtutes proficere possint: Cum ergo prudēter modeste fortiter, & juste amor, &

méconnoître les avantages que nous avons reçeu de la Nature? & n'eſt-ce pas être injuſte, que de donner des noms infames à ces ſujets innocens, qui étans bien ménagez par la Raiſon, peuvent en meriter de ſi glorieux.

odium inſtituuntur, in virtutes exurgant ſcilicet prudentiam, temperantiã, fortitudinem & iuſtitiam, Aug. lib. de ſpiritu & anima cap. 4.

C'eſt donc une maxime indubitable parmy les Philoſophes; que les Paſſions ſont les ſemences des vertus, & qu'elles n'ont point de plus nobles employs, que de s'armer en leur faveur, de combatre pour leur querelle, & de les vanger de leurs ennemis: Comme les meres ne ſont jamais plus courageuſes, que quand elles deffendent leurs enfans: les affections de nôtre ame ne ſont jamais plus vigoureuſes, que quand elles deffendent leurs productions contre les vices. Cette loüange chocque l'eſprit de tous les Stoïques, & Seneque ne ſçauroit ſouffrir que l'armée de la vertu ſoit compoſée de ſoldats qui ſe puiſſent mutiner; il ne veut pas qne l'on employe les Paſſions à ſon ſervice, pource qu'il s'en eſt trouvé quelques-unes qui ont bleſſé ſon authorité: Certes ſi tous les Princes étoient auſſi difficiles que ce Philoſophe, ils ne trouveroient plus de ſoldats, & il faudroit qu'ils licentiaſſent toutes leurs troupes, parce qu'autrefois il y en a eu d'infideles; La negligence des Princes eſt ſouvent l'occaſion de la mutinerie de leurs ſoldats, & la foibleſ-

se de la Raison est presque toûjours la cause de la revolte des Passions: dans la veritable Philosophie il faut plûtost accuser l'esprit que le corps : & condamner plûtost le Souverain que les sujets. Qui ne voit que la crainte veille pour la Vertu, qu'elle est toûjours mélée comme un espion avec les ennemis pour reconnoître leurs desseins, que tous ses rapports sont fidelles, & que nous ne sommes la plûpart du temps malheureux que pour les avoir negligez ? Qui ne sçait que l'Esperance nous fortifie, & qu'elle nous donne du courage pour entreprendre les desseins glorieux & difficiles ? Qui n'advouë que la hardiesse & la colere mépriſent les dangers, souffrent les douleurs, & attaquent la mort pour servir à la patience & à la force ; Mais quelles vertus ne seroient foibles si elles étoient abandonnées par les Passions? combien de fois la crainte de l'infamie a-t'elle relevé le courage des soldats qui meditoient une honteuse fuite: combien de fois la pudeur a-t'elle conservé la pudicité, & retenu dans le devoir des filles & des femmes, que l'avarice & l'impureté tâchoient de corrompre ; combien de fois l'indignation a-t'elle animé les Juges contre des criminels, que la protection des grands rendoit insolens dans leurs crimes?

Numquã virtus vi- Que les Stoïciens confessent donc

que les vertus doivent leur salut aux Passions, & qu'ils ne nous disent plus qu'elles sont trop genereuses pour implorer le secours de leurs esclaves: mais disons leur qu'elles sont trop reconnoissantes pour mépriser de si fideles amis, & qu'elles ne feront jamais de difficulté de les accepter pour alliez, quand elles voudront attaquer les vices, leurs communs ennemis. J'ayme aussi bien mieux suivre l'opinion d'Aristote que celle de Seneque, & ménager les Passions que les destruire : Celuy-cy veut par un orgueil insuportable que la vertu n'ait besoin de personne, & que le sage qui la possede puisse être heureux contre la volonté de Dieu même; il veut que sa felicité soit si bien établie que le Ciel ne la puisse renverser, & à juger de ses paroles il semble que la premiere disposition necessaire pour acquerir la sageſſe soit l'insolence & l'impieté : Celuy-là au contraire reconnoît sa foiblesse, use du secours que la Nature luy offre, & sçachant bien qu'il est composé d'un esprit & d'un corps, il tâche d'employer ces deux parties à l'exercice de la vertu ; Il confesse que nous ne pouvons rien entreprendre de genereux, si la colere ne nous échauffe l'esprit, & que nous sommes languissans, quand nous ne sommes pas irritez, mais comme il sçait bien aussi que cette Passion a be-

tio Adiuvanda est, se cõtenta, Sen. l. 1. de ira cap. 9.

Ira necessaria est nec quicquam sine illa expugnari potest, nisi illa im-

soin d'une bride qui la tienne, il la soûmet à la raison, & il s'en sert non comme d'un Chef, mais comme d'un simple soldat. Usons ainsi de nos Passions, apprenons aux Stoïciens que la Nature n'a rien fait d'inutile, & que puis qu'elle nous a donné des craintes & des esperances, elle entend que nous les employons pour acquerir les vertus, & pour combattre les vices.

pleat animum & spiritum accendat Aristot in Senec. lib. 3. de Ira, cap. 9. Vtendum autem illa est, non ut duce sed ut milite, Idem ibidem.

II. DISCOURS.

Que les Passions sont les semences des Vices.

CE seroit flater les Passions & tromper les hommes, si apres avoir mõtré le bien qu'elles peuvent faire, nous ne montrions le mal dont elles sont capables; & nôtre peinture ne seroit pas fidelle, si ayant fait voir leurs perfections, elle ne representoit aussi leurs defauts: Mais pour ne se pas méprendre en un sujet si important, & duquel il semble que nôtre feliciré dépende, il faut sçavoir que les Passions ne sont ny bonnes ny mauvaises, & que ces deux qualitez ne se trouvent à proprement parler, que dans la puissance superieure qui les gouverne: Comme elle est seule libre, elle est seule bonne ou mauvaise, & comme elle

eſt le principe du merite, elle eſt auſſi la ſource de la malice ou de la bonté: Mais ainſi que le Soleil répand ſa lumiere dans le monde, & qu'il éclaire les corps ſolides, quoy qu'il ne les penetre pas, la volonté diſpenſe la malice & la bonté dans les Paſſions, & quoy qu'elle ne la leur communique pas pleinement, elle leur en donne toutesfois une legere teinture, qui ſuffit pour les rendre innocentes ou criminelles.

Que ſi nous examinons les qualitez quelles ont receuës de la Nature, & ſi nous les conſiderons en cét état qui precede l'uſage de la volonté, il faut advoüer qu'elles ſont auſſi bien les ſemences des vices que des vertus, & que ces deux contraires ſont tellement confus en elles, qu'on ne les ſçauroit preſque diſcerner: Elles ont de l'inclination pour le bien; & ainſi elles tiennent de la vertu: elles ſont faciles à ſeduire, promptes à s'émouvoir, & ainſi elles reſſemblent aux vice; Car nous ne ſommes plus en cét heureux état de l'innocence, où nos Paſſions attendoient l'ordre de la raiſon, & où elles ne s'élevoient point qu'elles n'en euſſent obtenu le congé; elles ſont infidelles, & ne reconnoiſſans plus la voix de leur Souveraine; elles obeïſſent au premier qui leur commande, & prennent auſſi-tôt le party d'un Tyran que celuy de leur Prince le-

Anima affectus omnium ſunt vitiorum & virtutum quaſi quędã principia & cõmunis materia. Aug. lib. de ſpiritu & aaima cap. 4.

gitime. Cette erreur dans laquelle ſouvent elles tombent, nous oblige de confeſſer qu'elles n'ont gueres moins de diſpoſition au vice qu'à la vertu, & que ſi nous en pouvons eſperer de grands advantages, nous en devons craindre auſſi de notables diſgraces : Car les mêmes deſirs qui nous élevent au Ciel nous attachent à la terre; ce que la Nature nous a donné pour nous mettre en liberté, nous jette dans la priſon, & nous engage dans les fers : La même eſperance qui nous flate nous abuſe, & celle qui doit adoucir nos mal-heurs paſſez, nous en procure de nouveaux : La même colere qui porte les courageux au combat, anime les lâches à la vengeance, & celle qui eſt genereuſe à la guerre devient cruelle dans la paix ; Enfin les Paſſions ne ſont pas plus éloignées du vice que de la vertu: comme dans la confuſion du chaos, le feu étoit mélé avec l'eau, dans les affections de l'ame, le mal eſt mélé avec le bien, & de ces mines funeſtes on en tire le fer avec l'or : C'eſt pourquoy l'homme doit être toûjours ſur ſes gardes, & ſçachant bien qu'il porte la vie & la mort dans le ſein, il eſt obligé de ſe conduire avec autant de prudence que ceux qui manient du poiſon, ou qui marchent ſur le bord d'un precipice.

Mais ce qui augmente le danger

c'eſt que quand ces Paſſions déreglées ont produit quelque vice, elles s'arment pour le deffendre, & le ſervent avec plus de courage, que les Paſſions innocentes n'obeïſſent à la vertu ; Ce ſont des valets plus cruels que leurs Maîtres, des Miniſtres plus furieux que les Tyrans qui les employent ; & elles font plus d'outrage à la vertu que les vices mêmes : Toutes les guerres ſont les ouvrages de ces affections inſolentes, & qui auroit banny de la terre l'amour & la hayne, on n'y verroit plus d'adulteres ny de meurtres ; Elles fourniſſent des ſujets à toutes les tragedies ; & quoy qu'on accuſe les Poëtes d'être menteurs, elles ont commis plus de crimes que ceux cy n'en ont inventez. Mais elles ne ſont jamais plus dommageables, que quand elles ſe rencontrent en la perſonne des Princes, & qu'elles abuſent d'une ſouveraine puiſſance pour exercer leur fureur ; car alors les Eſtats gemiſſent ſous leur tyrannie, les peuples ſont opprimez ſous leur violence, & toutes les villes confeſſent que la peſte & la guerre ne ſont pas ſi pernicieuſes, que des Paſſions qui peuvent tout.

Un amour des-honnête mit toute la Grece en armes, & ſes flammes reduiſirent en cendres la plus belle ville de l'Aſie : La jalouſie de Ceſar & de Pompée

fit perdre la vie à plus d'un million d'hommes, leur querelle diviſa tout l'Uunivers, leur ambition arma tous les peuples, leur guerre injuſte cauſa la ruine de leur Patrie & la perte de ſa liberté : Le monde pleure encore ce deſaſtre, on voit encore le debris de ce grand naufrage, & les Eſtats de l'Europe ne ſont que des pieces qui compoſoient le corps de cette puiſſante Republique. L'ambition que l'on confond avec la vertu, eſt coupable de plus de meurtres que la vengeance & la colere; bien que cette Paſſion ſe picque d'être genereuſe, elle eſt toûjours teinte de ſang, quelque plaiſir qu'elle prenne à pardonner, ſa grandeur eſt fondée ſur la ruine de ſes ennemis ; elle cauſe plus de morts qu'elle ne donne de graces ; & elle perd plus d'innocens qu'elle ne ſauve de coupables : Auſſi étonna elle tout le monde quand elle ſe fit voir en la perſonne d'Alexandre, & il ſemble que la Nature ne l'ait produit que pour nous apprendre ce que peut l'ambition quand elle eſt aſſiſtée de la Fortune : Il ruina tous les Princes qui voulurent deffendre leurs Eſtats, il traitta comme ennemis ceux qui refuſerent d'être ſes ſujets, il ne put ſouffrir d'égal en toutes les terres où il paſſa, il ſe plaignit des mers qui arrêtoient le cours de ſes victoires, & il ſouhaita de découvrir un

nouveau monde pour le conquerir : Si ſa vanité fit tant de deſordres, ſa colere ne fit pas moins de ravages, & ſi l'une ſçeut bien le vanger de ſes ennemis, l'autre ſçeut bien le deffaire de ſes amis: Les moindres ſoupçons animoient cette Paſſion à la vengeance, une parole indiſcrette l'irritoit, une honnête liberté le mettoit en fougue, & ſa colere devint ſi delicate, qu'il y avoit autant de danger à bien faire qu'à médire : Comme il en étoit poſſedé il obeïſſoit à toutes ſes violences ; il trempa ſes mains dans le ſang de ſes favoris, il entreprit ſur l'office des bourreaux, & pour goûter tout le plaiſir de la vengeance, il en voulut être luy même le miniſtre, & donner le coup de la mort à un amy qui luy avoit conſervé la vie.

Mais entre toutes les cruautez que la colere luy perſuada, je n'en ſçay point de plus infame que celle qu'il exerça contre l'innocent Caliſtene : Sa condition le mettoit à couvert, & faiſant profeſſion de la Philoſophie, il ſembloit qu'il ne deût pas apprehender la fureur d'Alexandre : Le crime même pour lequel il fut condamné étoit glorieux, & dans la vraye Religion il eût paſſé pour une haute vertu : Car il deffendoit la cauſes de ſes Dieux, & jugeoit qu'on ne pouvoit bâtir des Temples à ſon Prince ſans les irriter contre luy ; Il ſe con-

duisit avec tant d'adresse en une affaire si chatoüilleuse, qu'il flata l'humeur d'Alexandre en conservant l'honneur du Ciel, & par un artifice admirable, il accorda la flaterie avec sa pieté : Car si les raisons que rapporte Quinte Cnrse sont veritables, il representa aux Macedoniens, que puis que les hommes ne pouvoient pas disposer des Couronnes, ils ne devoient pas disposer des Autels, que puis qu'ils ne faisoient pas des Roys, ils ne devoient pas entreprendre de faire des Dieux, & que quand la vanité humaine s'attribuëroit ce pouvoir, elle n'en pourroit user qu'apres la mort de ceux qu'elle vouloit deïfier ; qu'il falloit être éloigné du commerce des hommes pour recevoir leurs adorations, & perdre la vie pour acquerir la Divinité : qu'Alexandre leur étoit encore necessaire, & qu'il ne devoit point monter aux Cieux qu'il n'eût conquis toute la terre : Cette courte harangue étoit capable d'obliger le plus ambitieux de tous les hommes, cependant elle offensa la vanité de ce Prince, & elle irrita sa colere jusqu'à un poinct, que peu de jours apres il fit mourir ce Philosophe, sans luy donner la liberté de se deffendre. Ce meurtre luy attira la hayne de toute la Grece, & comme la mort de Parmenion avoit aigry tous les soldats, celle de Calistene émeut tous les

Intervallo opus est ut quis credatur Deus semperq; hanc gratiam magnis viris posteri reddunt. Ego autem seram immortalitatē precor Regi, ut vita diuturna sit & æterna majestas, hominem consequitur aliquando, numquā comitatur Divinitas. Curtius. lib. 8. circa medium.

Orateurs, & ces hommes qui se vangent avec la langue, ont si souvent parlé de cét excez, qu'il est encore le deshonneur de celuy qui l'a commis? Quelques loüanges que l'on donne à ses belles actions, elles sont toutes obscurcies par le meurtre de Calistene; Et pour me servir des éloquentes paroles de Seneque, cét attentat est le crime eternel d'Alexandre, que sa fortune & sa valeur ne sçauroient effacer: Car si l'on dit qu'il a défait les Perses en trois batailles rangées, on répondra qu'il a fait mourir Calistene; si on l'estime d'avoir vaincu Darius le plus puissant Monarque du monde, on le blâmera d'avoir tué Calistene, si on le loüe d'avoir porté les bornes de son Empire jusqu'aux extremitez de l'Orient, on adjoûtera qu'il est coupable de la mort de Calistene, si enfin pour achever son Panegyrique on publie qu'il a terny la gloire de tous les Princes qui l'ont precedé, on repartira que son crime est plus grand que sa valeur, & qu'il n'a rien fait de memorable qui ne soit soüillé par le sang de Calistene. Cét exemple doit instruire tous les Princes, & leur apprendre que si les Passions déreglées sont des maladies dans les particuliers, elles sont des pestes & des contagions dans les personnes publiques, & que si par la conduite de la Raison elles peu-

Hæc est Alexandri crimen æternum quod nulla virtus, nulla bellorum fœlicitas redimet. Sen. q. natural. lib. 7. cap 2.

vent devenir d'illustres vertus, par la tyrannie de nos sens elles peuvent degenerer en des vices infames.

III. DISCOURS.

Qu'il n'y a point de Passions qui ne puissent être changées en vertus.

NOus avons dit aux Discours precedens, que les Passions étoient les semences des vertus, & que les cultivant avec un peu de soin, elles faisoient des productions qui nous étoient extrémement advantageuses ; Mais passant plus outre en celuy-cy, j'ay dessein d'apprendre aux Chrétiens le secret de les changer en vertus, & de leur ôter tout ce qu'elles ont de farouche & de monstrueux ; Cette metamorphose est sans doute bien difficile, mais elle n'est pas impossible, & si nous consultons la Nature, elle nous en fournira les inventions : Car cette prudente mere fait tous les jours des changemens merveilleux, sa puissance ne paroît jamais davantage que quand elle altere les Elemens où les metaux, & qu'elle les dépoüille de leurs premieres qualitez pour leur en donner de plus excellentes & de plus nobles : Mais elle y observe un ordre admirable, qui merite bien d'être consideré ; car en-

core qu'elle ſoit toute puiſſante, & que tenant la place de Dieu elle puiſſe agir en ſouveraine, & faire tout ce qu'elle veut des elemẽs, & des metaux, elle n'uſe jamais de violence, & il ſemble qu'elle s'accommode plûtoſt à leurs intereſts qu'à ſes inclinations; Elle remarque leurs ſympathies, & ne fait point de changemens qui ne leur ſoient agreables: Ainſi voyons nous qu'elle ſubtiliſe l'air pour le changer en feu, & qu'elle épaiſſit l'eau pour la convertir en terre. Ainſi remarquons nous qu'elle épure l'argent pour luy donner la teinture de l'or, & qu'elle travaille des ſiecles entiers pour achever ſans violence cette utile metamorphoſe.

Or comme la Morale eſt une imitation de la Nature, ſes principaux ſoins doivent être employez à remarquer les proprietez de nos Paſſions, & à les convertir en des vertus qui ne leur ſoient pas contraires: Car celuy qui voudroit changer la colere en douceur, ou la crainte en generoſité, tenteroit l'impoſſible, & tous ſes travaux ſeroient ſuivis de mauvais ſuccez: Mais pour faire heureuſement reüſſir ſes deſſeins, il faut qu'il étudie le naturel de chaque Paſſion, & qu'il employe toute ſon adreſſe pour la faire paſſer en la vertu de qui elle a moins d'averſion; Et cela ne doit point ſembler étrange, puis que le

plus raiſonnable de tous les hommes a bien jugé, que dans l'oppoſition que la Nature a miſe entre les vices,& les vertus, il s'en trouvoit neanmoins qui avoient quelque reſſemblance;car il n'y a perſonne qui n'advoüe que la profuſion a bien plus de rapport avec la liberalité que l'avarice, & qu'il n'eſt pas mal-aiſé de faire d'un prodigue un liberal; chacun eſt obligé de confeſſer, que la temerité tient plus de la hardieſſe que la lâcheté,& qu'il eſt plus facile de rendre courageux un remeraire qu'un homme lâche: C'eſt pourquoy les Philoſophes tombent d'accord que de deux extremitez qui environnent la vertu,il y en a une qui luy eſt toûjours plus favorable, & qui avec un peu de ſoin prend aiſémênt ſon party, & deffend ſes intereſts. Suivant la même maxime on doit confeſſer qu'il ſe trouve des Paſſions qui ont plus d'affinité avec quelques vertus que les autres, & qui par le ſecours de la Morale peuvent devenir facilement vertueuſes.

Metuamus ergo ut non metuamus, hoc eſt prudẽter metuamus, ne inaniter metuamus. Aug ſerm. 19. de Martyrib.

La crainte qui prevoit les dangers,qui ſe met en peine de les éviter, & qui s'étend bien loin dans l'avenir pour en chercher les remedes, peut aiſément ſe changer en prudence, pourveu qu'on luy ôte le trouble qui l'accompagne, & qui nous trompe le plus ſouvent en nos deliberations. L'eſperance qui nous fait

goûter un bien que nous ne poſſedons pas encore, qui nous conſole dans nos diſgraces,& qui nous monſtre au travers des maux preſens une felicité future, ſe convertit facilement en cette vertu que l'on nomme confiance: La colere qui punit les crimes, & qui nous arme les mains pour venger les injures de nos amis, n'eſt pas bien éloignée de la Juſtice; car pourveu qu'elle ne ſoit point trop violente, & que ſes intereſts luy laiſſent aſſez de lumiere pour ſe conduire,elle fera la guerre à tous les méchans,& prendra ſous ſa protection tous les innocens: La hardieſſe qui nous anime au combat, qui nous aſſeure dans le peril, & qui nous fait preferer une glorieuſe mort à une honteuſe retraite, deviendra une parfaite valeur ſi nous reprimons ſa fougue, & ſi nous mélons un peu de lumiere à l'excez de ſa chaleur; L'amour & la haine, le deſir & la fuite ſont plûtoſt des vertus que des Paſſions quand la raiſon les gouverne; pourveu qu'elles n'ayment que ce qui eſt aymable, & qu'elles ne haïſſent que ce qui eſt odieux,elles meritent plûtoſt des loüanges que des reproches.

La triſteſſe,& le deſeſpoir, la jalouſie & l'envie ſont à la verité plus décriées, il ſemble qu'elles ſoient des ennemies de nôtre repos, que le Ciel en a fait les Miniſtres de ſa Juſtice, & qu'elles

tiennent la place de ces furies vengeresses qui puniſſent les criminels dans les écrits des Poëtes ; Neanmoins elles peuvent ſervir à la raiſon quand elles ſont bien ménagées, & ſous ce viſage affreux qu'elles nous montrent, elles cachent de bons ſentimens qui ſont utiles à la vertu. De l'envie un peu reglée on en peut faire une bonne emulation, de la jalouſie moderée, on en peut former un zele diſcret, ſans lequel ny l'amour prophane ny le ſacré, n'entreprennent rien de genereux. La triſteſſe reçoit tãt d'éloges dans l'Ecriture ſainte, qu'il eſt aiſé de juger que ſi elle n'eſt pas du nombre des vertus, elle peut être utilement employée à leur ſervice ; Elle nous détache de la terre, & par un mépris de tous les contentemens du ſiecle, elle nous fait ſoûpirer apres ceux de l'eternité ; Elle appaiſe la colere de Dieu, elle nous fournit des larmes pour laver nos pechez, & pour arrouſer ſes Autels : La penitence eſt toûjours aſſiſtée de cette fidelle compagne, & dans la Religion Chrêtienne jamais un crime n'a été remis, que la triſteſſe, & le regret n'en ayent obtenu le pardon, Le deſeſpoir n'a que le nom d'effroyable, mais qui conſiderera bien ſes effects, avoüera qu'il eſt une ſage invention de la Nature, qui guerit la plûpart de nos maladies en nous ôtant l'eſperance

Melior eſt triſtitia iniqua patientis, quam lætitia iniqua facientis Aug. lib. de vera Innocentia.

Ratio terroré pru-

des remedes; car alors nous faisons vertu de la necessité, nous tirons des forces de nos propres foiblesses, nous convertissons nôtre crainte en fureur, & nos desirs en mépris; nous attaquons des ennemis que nous n'osions attendre, & nous mépriſons des objets que nous ne pouvons abandonner; Aussi trouve-t'on plus de personnes qui doivent leur repos au desespoir qu'à l'esperance, & qui examinera bien l'humeur de ces deux affections sera contraint d'avouër que l'une nous rend miserables par ses promesses, & que l'autre nous rend heureux par ses refus; que l'une nourrit nos desirs, & que l'autre les fait mourir, que l'une nous trompe, que l'autre nous desabuse; que l'une nous perd en nous flatant, & que l'autre nous sauve en nous affligeant, c'est ce qui a fait dire au plus grand Poëte du monde que le desespoir releve le courage des vaincus, & qu'il leur rend la victoire, que l'esperance & la temerité leur avoit arrachée des mains.

dentibus excutit. Imperitis fit magna ex desperatione securitas. Sen. nat. q. l. 6. c. 2.

Mais quelque'advantage que je donne à ces Passions, je confesse qu'elles ont leurs defauts, & que pour en faire des vertus, il les faut soigneusement épurer: Et parce qu'une matiere si utile ne peut être trop souvent traitée, je seray bien aise de remarquer leurs principales tâches, afin que les voyant

comme dans un miroir, chacun prenne le soin de les effacer, Ostez l'aveuglement à l'Amour, il ne sera plus criminel, car il est permis d'en avoir pour les sujets qui le meritent, & il n'y a pas moins d'injustice à le refuser aux personnes excellentes, qu'à l'accorder aux imparfaites; Ostez l'erreur à la haine elle sera raisonnable, car il n'est pas licite de confondre le pecheur avec son crime, & qui sçait faire ce discernement se peut vanter de haïr avec justice: Le desir, & la fuite sont innocens pourveu qu'ils soient moderez: La joye, & la tristesse ne sont blâmables qu'en leur excez, & la Raison qui nous permet de goûter avec plaisir un bien que nous avons souhaité, ne nous deffend pas de souffrir avec douleur un mal que nous avons apprehendé: l'Esperance n'est injuste que quand elle ne mesure pas ses forces, & le desespoir n'est criminel que quand il tire plûtost sa naissance de nôtre lâcheté que de nôtre foiblesse; la hardiesse est loüable quand elle se jette dans un dãger qu'elle peut vaincre, & la crainte est prudente quand elle s'éloigne d'un peril qu'elle ne sçauroit surmonter; La colere est un acte de Justice quand elle s'emporte contre le peché, & pourveu qu'elle ne juge pas en sa propre cause, elle ne prononce que des arrests équitables; L'envie est ge-

Amor est motus cordis qui eum se inordinatè movet, id est, ad ea qua nõ debet, Cupiditas dicitur, cum vero ordinatus est, Charitas appellatur, Aug. lib. de substantia dilectionis, cap. 2.

nereuſe pouveu qu'elle nous excite à la vertu, & qu'elle ne nous repreſente les bonnes qualitez de nôtre prochain, que pour nous obliger à les imiter : La jalouſie n'eſt odieuſe que parce qu'elle a trop d'amour, neanmoins ce defaut eſt excuſable, quand il eſt accompagné de ſoupçon, & ſi ceux qui ſont aimez ne le peuvent guerir, ils ſont obligez de l'endurer. Mais pour conclure ce diſcours avec S. Auguſtin, les Chrétiens font un bon uſage de leurs paſſions s'ils les employent pour la gloire de IESUS-CHRIST, & pour le ſalut de leurs ames : Leur crainte eſt raiſonnable, quand ils conſiderent les Jugemens de Dieu & les ſupplices des damnez ; Leur deſir eſt juſte, quand ils regardent la felicité des Bien-heureux ; Leur douleur eſt innocente : quand ils s'affligent de tous ces maux que nôtre premier Pere nous a laiſſez en heritage, & que preſſez de leurs douleurs, ils ſoûpirent apres la liberté des enfans de Dieu; Leur joye eſt ſainte, quand ils attendent la poſſeſſion des biens qui leur ſont preparez, & quand par une ferme eſperance ils goûtent déja les effects des promeſſes de leur Maître ; Enfin s'ils craignent l'infidelité, s'ils deſirent la perſeverance ; s'ils s'attriſtent de leurs mauvaiſes actions, & s'ils ſe réjoüiſſent de leurs bonnes œuvres, ils convertiſſent toutes

Metuunt enim pœnã æternam, cupiunt vitã æternam, dolent jure quia adhuc ingemiſcũt adoptionẽ filiorum Dei, expectantes redemptionem corporis ſui, gaudent in ſpe quia mors abſorbebitur in victoria. Aug. liv. 14. de Civir. Dei cap. 3.

Metuunt peccare cupiunt perſeverare, dolent in peccatis, gaudent in operibus bonis. Idem Ibidem.

leurs Passions en de saintes, & glorieuses vertus.

IV. DISCOURS.

Que la conduite des Passions est le principal employ des Vertus.

LE peché a rendu la condition de l'homme si malheureuse, que ses avantages mêmes luy reprochent la misere, & ce qu'il a de plus excellent luy apprend qu'il est criminel : Ces nobles habitudes qui embellissent son ame & qui luy rendent la gloire qu'elle avoit perduë, n'ont que de fâcheux employs, & elles se trouvent engagées en des combats, qui pour être difficiles ne laissent pas d'être honteux : Car les plus belles vertus de l'homme n'ont point d'autre occupation que de faire la guerre aux vices, & la necessité qu'il a d'en user est une des plus fortes preuves du déreglement de sa nature. La Prudence qui luy sert de guide, l'advertit qu'il marche parmy les tenebres, & qu'il est dans un pays ennemy ; La Force luy apprend qu'il doit combattre, & que dans le cours de sa vie, il ne goûte point de plaisir qui ne soit mélé de douleur ; la Temperance l'advertit que sa constitution est déreglée, & qu'il y a des voluptez qui ne le flatent que pour le

perde : La Juſtice enfin l'oblige de croire que tout ce qu'il poſſede n'eſt pas à luy, & qu'ayant un Souverain qui luy a donné tous ſes biens, il n'en eſt que le diſpenſateur, & l'œconnome : Ces vertus font ce qu'elles diſent, leurs employs répondent à leurs conſeils, elles n'agiſſent jamais qu'elles n'entreprennent d'étouffer quelque deſordre, & de vaincre quelque inclination vicieuſe ; La prudence choiſit les armes, & les ennemis ; La Temperance rejette les plaiſirs ; La Force attaque la douleur ; La Juſtice preſide en tous ſes combats, elle a ſoin que le vainqueur ne ſoit pas inſolent dans la victoire, que l'eſprit ne prenne pas tant d'avantage ſur le corps, qu'en le penſant donter il le détruiſe, & qu'en voulant ſe vanger d'un eſclave deſobeïſſant, il perde un fidele amy ; de ſorte qu'il faut conclure que l'exercice des vertus eſt une guerre eternelle contre les vices, & ces glorieuſes habitudes n'ont point de plus nobles employs, que d'attaquer des monſtres, & de combattre des ennemis imfames.

C'eſt ponrquoy Saint Auguſtin reconnoît avec tous les Theologiens, qu'elles ne nous ont été données que pour nous aſſiſter pendant cette miſerable vie, & qu'elles ſont des degrez pour arriver à cette haute felicité, qui conſiſte en la poſſeſſion du ſouverain

bien. Car alors nôtre prudence ne ſera neceſſaire, puis qu'il n'y aura plus de malheurs à eviter, alors nôtre Juſtice ſera ſuperfluë puis que nous poſſederons en commun toutes nos richeſſes ; Alors la Temperance ſera inutile, puiſque nous n'aurons plus de mouvemens illicites à reprimer ; Alors nôtre force ſera ſans occupation, puis que nous n'aurons plus de maux à ſouffrir. Il eſt vray que j'ay peine à bannir du Ciel des vertus qui nous en ont ouvert le chemin ; mais comme on n'y peut pas recevoir ce qui eſt encore imparfait, il faut dire qu'elles ſeront épurées devant que d'y être admiſes, qu'elles perdront ce qu'elles ont de terreſtre pour devenir toutes celeſtes, & que la gloire qui rend les hommes ſpirituels, les rendra divines, & leur ôtera ce qu'elles ont d'impureté. Elles auront toutes leurs beautez, & n'auront plus leurs défauts, elles triompheront, & ne combatront plus ; elles ſerviront d'ornement, & non plus de deffenſe aux bien-heureux, elles recevront la recompenſe de leurs travaux, & ce fâcheux exercice qui les occupoit ſur la terre ſera converty dans le Ciel en un repos honorable.

Hic enim ſunt virtutes in actu, ibi in effectu: Hic in opere, ibi in mercede: Hic in officio, ibi in fine. Auguſt. Epiſt. 52.

Or entre mille emplois differents qu'ont icy bas les vertus, l'un des plus utiles eſt la conduite des Paſſions : Car il ſemble que la nature les ait deſtinées

pour donter ces ſujets farouches, & pour les ſoûmettre à l'empire de la raiſon ; Les unes ont de l'adreſſe pour les gagner, les autres ont de la force pour les abbattre; les unes employent les menaces pour les étonner, les autres employent les promeſſes pour les ſolliciter, & toutes enſemble elles tentent divers moyens pour arriver à une même fin. La Prudence ne vient jamais aux priſes avec les paſſions ; mais comme elle eſt la Reine des Vertus Morales, elle ſe contente de donner les ordres, de pourvoir à la paix de nôtre ame, d'étouffer les ſeditions en leur naiſſance, & de reprimer les mouvemens déreglez, qui la menacent d'une guerre inteſtine: Si le party eſt déja formé, elle tâche de le rompre par ſon addreſſe, & ſans ſe méler dans le combat ; elle oppoſe à chaque Paſſion la vertu qui luy eſt contraire : Elle envoye du ſecours aux endroits les plus foibles, ou qui ſont les plus vivement attaqnez : Elle prevoit les maux à venir, ou ſi quelquefois elle juge que les rebelles ſoient capables de raiſon, elle les exhorte à l'obeïſſance; & pour les reduire à leur devoir, elle les prend par leurs intereſts ; elle leur fait entendre que tous les plaiſirs qu'ils recherchẽt leur ſont funeſtes, & que tous les maux qu'ils apprehendent leur ſont honorables. La temperance eſt un peu

plus exposée au danger, car elle est obligée à venir aux mains, & à se deffendre contre les ennemis, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont agreables; Elle resiste à toutes ces Passions qui flatent nos sens, & qui ne proposent à nôtre esprit que des voluptez & des delices; elle regle les desirs, & les esperances; elle modere l'amour, & la joye, & toutes les fois qu'il s'éleve des mouvemens qui nous prometent d'injustes plaisirs, elle nous fournit des armes pour les donter; quand elle ne croit pas être assez forte pour les vaincre, elle emprunte le secours de la Penitence, & de l'Austerité, & avec ces vertus severes, elle deffait ces ennemis dissolus. La force prend le soin de regir les plus violentes Passions, & d'attaquer la crainte, la tristesse, le desespoir, & la haine; si-tôt qu'un danger trouble la paix de nôtre ame, ou qu'il s'offre à nos yeux quelque fâcheux object qui nous étonne, cette vertu heroïque employe tout son courage pour nous asseurer, & par un genereux artifice, elle se sert de la colere, & de la hardiesse pour surmonter la tristesse, & le desespoir: Si ces Passions courageuses ne sont pas assez puissantes pour rendre l'asseurance, & le repos, elle nous pique d'honneur, elle donne charge à la constance, & à la fidelité de nous represen-

ter

ter nôtre devoir, & de nous animer par des recompenſes qui ſont deſtinées, pour honorer les actions glorieuſes & difficiles. La juſtice n'entre pas au combat, mais elle balance le droit des parties, elle prepare des couronnes aux vainqueurs, elle empêche que les vaincus ne ſoient opprimez, & elle modere ſi bien la victoire, qu'elle n'eſt ny cruelle ny inſolente, elle conſerve l'authorité à la raiſon, elle oblige la Paſſion de la reconnoître pour ſa Souveraine, elle aſſujéttit le corps à l'eſprit ſans le rendre ſon eſclave, & elle ſoûmet l'eſprit à Dieu ſans luy ravir ſa liberté: Comme cette vertu eſt équitable, elle eſt ennemie de tous les deſordres, & tandis qu'elle regne parfaitement en l'homme, on peut dire qu'il ne s'y éleve que des paſſions raiſonnables; mais quand elle en eſt bannie, la paix & la tranquillité ſe retirent avec elle; Pendant ſon abſence l'homme eſt ſemblable à un état ſans police, où tout eſt permis aux rebelles, où le vice eſt en honneur, où la vertu eſt en mépris, & où chacun ſans conſulter ſon devoir, ne conſidere que ſon intereſt ou ſon plaïſir; Auſſi qui perd la Juſtice, perd toutes les vertus, & qui la poſſede, ſe peut vanter de les poſſeder toutes. C'eſt peut être pour ce ſujet, qu'un Philoſophe a dit, que chaque vertu étoit une juſtice particuliere, & que

la justice étoit une vertu generale, qui suffisoit seule pour combattre tous les vices, & pour regler toutes les Passions.

Mais comme le nombre des soldats ne peut nuire quand il est sans confusion, celuy des vertus ne sçauroit prejudicier, quand le desordre en est banny; & quoy que celles que JESUS-CHRIST nous a enseignées soient d'une condition bien plus élevée que les Morales, elles conspirent toutes ensemble pour nôtre felicité: C'est pourquoy nous les devons employer dans nos besoins, & quand une seule ne suffit pas pour conduire une passion, il faut emprunter le secours des autres, & grossir nos forces pour vaincre nos ennemis. Quand la Temperance ne peut regler nos injustes desirs, nous pouvons appeller à nôtre ayde la modestie & l'humilité, qui nous persuaderont que la gloire du monde ne nous est pas deuë, si nous sommes criminels; & qu'elle n'est pas digne de nous si nous sommes innocens: Quand la Force ne peut donter la crainte ou le desespoir, il nous est permis de recourir à l'esperance, d'écouter ses promesses, & de nous animer à la victoire par le souvenir des recompenses qu'elle nous propose? Quand la haine & l'envie nous rongent le cœur, & que pour nous venger d'une injure, elles nous conseillent d'employer le poison

& le fer, il eſt bon que la Juſtice implore l'aſſiſtance de la Charité, & qu'elle joigne les maximes divines avec les humaines, pour arrêter l'impetuoſité de ces deux paſſions furieuſes: Ainſi la Nature étant d'accord avec la Grace pour détruire le peché, l'homme demeurera victorieux, les mouvemens de ſon ame étans reglez par les vertus, il joüira d'une parfaite tranquillité, & il goûtera des delices qui ne ſeront gueres moins pures, que celles que goûtoit nôtre premier Pere dans l'état d'innocence.

V. TRAITE'.

Du pouvoir des Paſſions ſur la volonté des Hommes.

I. DISCOURS.

Que l'on ſurprend les hommes en étudiant leurs Paſſions.

CE n'eſt pas ſans raiſon que ce grãd Roy qui ſçeut ſi bien unir en ſa perſonne, la pieté, la Poëſie, & la valeur, à comparé le cœur de l'homme avec les abyſmes; car ces lieux

ſont ſi profonds, que rien ne les peut remplir, & le cœur de l'homme eſt ſi vaſte en ſes deſirs, que les Royaumes même ne le peuvent ſatisfaire : Les abyſmes ſont les depoſitaires des threſors de la Nature, & Dieu pour exercer nôtre induſtrie, ou pour punir nôtre avarice, a caché les richeſſes dans les entrailles de la terre; Auſſi tous les biens de l'homme ſont enfermez dans ſon cœur, cette partie qui a l'avantage de former les penſées, a le ſoin de les conſerver, & c'eſt d'elle que nous les empruntons pour perſuader ou pour émouvoir nos Auditeurs : Mais comme les abyſmes ſont des lieux obſcurs que la lumiere du Soleil ne peut éclairer, & où l'horreur & la nuict ſemblent avoir choiſi leur ſejour, ainſi le cœur de l'homme eſt environné de tenebres qu'on ne ſçauſoit diſſiper; & tous les ſentimens qu'il conçoit ſont ſi cachez, qu'on n'a que de foibles conjectures pour les deviner; Car les paroles ne ſont pas toûjours les fidelles images de ſes conceptions, & il n'y a que Dieu ſeul qui ait le privilege de les connoître; La Prudence humaine qui ſe vante de penetrer bien avant dans l'advenir, eſt extrêmement empêchée à découvrir les intentions, & le plus grand ouvrage que puiſſe entreprendre un homme d'Eſtat, c'eſt quand par ſon addreſſe il tâche de lire dans un cœur

Ponens in theſauris abyſſos. Pſal. 32.

dissimulé, & d'y remarquer des pensées qu'on luy veut celer.

Je sçay bien que la Politique nous enseigne des moyens pour arriver à cette connoissance, & qu'elle nous donne ces regles pour sonder ces abysmes qui semblent n'avoir point de fonds: On juge des sentimens par les actions, on lit dans les yeux & sur le visage les plus secrets mouvemens de l'ame : on remarque la naturel par les desseins, on étudie si bien les hommes qu'on devine leurs pensées, & qu'on découvre par un artifice ce qu'ils veulent cacher par un autre. Mais de toutes ces voyes, je n'en trouve point de plus facile ny de plus asseurée que celle des Passions, car elles échapent contre nôtre volonté, elles nous trahissent par leur promptitude & leur legereté; Nous éprouvons tous les jours qu'il est bien plus mal-aisé de retenir sa colere que sa main, & d'imposer le silence à sa douleur qu'à sa bouche : Elles s'élevent sans nôtre congé, & par l'impression qu'elles font sur le visage, elles apprennent à nos ennemis tout ce qui se passe dans nôtre cœur. C'est pourquoy j'estime bien fort l'invention de ce Poëte qui appelle les Passions des tortures, non seulement parce qu'elles nous tourmentent par leur rigueur, mais parce qu'elles nous forcent par leur violence à confesser la verité;

Nulla vehemétior intrà cogitatio est, quæ nihil moveat in vultus. Sen. lib. 1. de ira c. 1.

Sicut aqua profonda, sic consilium in corde viri : sed homo sapiens exhauriet illud. Prov. cap. 20.

Vivo tortus & ira. Horat.

Il faut être bien fidele à soy-même, pour ne se pas declarer par la hayne ou par la vanité, & il faut bien avoir de l'authorité sur ses Passions pour les reprimer, quand un homme artificieux entreprend de les émouvoir, les plus sages oublient leurs resolutions, & souvent une loüange ou un reproche tire une verité de leur bouche, que la prudence y avoit retenuë plusieurs années.

Jamais Prince ne fut plus dissimulé que Tybere, toutes ses actions & ses paroles étoient si couvertes qu'on ne pouvoit penetrer ses intentions, il ne proferoit que des enigmes, & le Senat trembloit autant de fois qu'il étoit obligé de traitter avec un homme si caché; Cependant une parole d'Agrippine le mit en colere, & luy fit dire dans cette émotion, une chose qu'il eût sans doute retenuë, s'il fût demeuré dans sa froideur ordinaire: Car en la reprenant aigrement, il luy reprocha qu'elle n'étoit mecontente que parce qu'elle ne regnoit pas, de sorte que le plus caché de tous les hommes fut trahy par la chaleur de sa passion, & découvrit le fonds de son cœur par une réponse indiscrette que la colere luy arracha de la bouche. Aussi les Politiques ne sont jamais plus empêchez que quand il traitent avec un homme qui parle avec froideur, & qui maîtrise si bien ses affections,

Hæc rarâ occulti pectoris vocem elicuere, correptâque græco versu admonuit, ideo lædi quia nõ regnaret. Tacit.

qu'elles ne paroiſſent point ſur ſon viſage, & n'éclattent point pas ſes actions, ny par ſes paroles : Car toutes les portes de ſon ame ſont fermées, & ne pouvans ſonder ſon abyſme, ils ſont contraints de conſulter les perſonnes qui l'approchent, ou d'en croire la renommée : Mais toutes ces voyes ſont incertaines, & qui ne fonde ſa creance que ſur les rapports d'autruy, eſt en danger de n'en avoir point de veritable; car la renommée eſt legere, les ennemis ſont menteurs, les amis ſont flateurs, & les domeſtiques ſont intereſſez : Neanmoins de tant de perſonnes qui abordent les Grands, il n'y en a point dont le témoignage ſoit moins ſuſpect que celuy des domeſtiques, & comme leur condition les oblige d'étudier l'humeur de leurs maîtres, ils en ſçavent mieux les inclinations que les autres : les ennemis n'en connoiſſent que les foibleſſes: la haine qui les aveugle, ne leur permet pas d'en remarquer les vertus, & leurs jugemens pour être paſſionnez ſe trouvent injuſtes le plus ſouvent : Les amis n'en voyent que les advantages, & l'amour qui les poſſede leur fait prendre des defauts pour des perfections : Les domeſtiques ſont mieux informez que les autres, parce qu'ils ſçavent leurs inclinations, & que dans ces fideles miroirs, ils liſent les plus ſecrets mouve-

mens de leurs cœurs : Car quand les Princes paroiſſent en public, ils étudient leur contenance, ils cachent leurs penſées, & ils ont honte de faire ſur le theatre ce qu'il font dans le cabinet : Mais quand ils n'ont que leurs domeſtiques pour témoins, ils ne forcét point leur naturel, & ils donnent à leurs Paſſions toute la liberté qu'elles demandent.

C'eſt pourquoy ils ſont obligez de les moderer, de peur que découvrant leurs foibleſſes, elles ne donnent de l'avantage ſur eux, aux perſonnes qui les approchent; Et tous les particuliers doivent prendre les mêmes ſoins s'ils veulent conſerver leur franchiſe : Car depuis qu'une paſſion eſt déreglée, il eſt impoſſible de la tenir ſecrette; & depuis qu'elle eſt eventée, il eſt bien mal aiſé d'empêcher que nos ennemis ne s'en ſervent contre nous-même : Si les femmes ne faiſoient point paroître de complaiſance pour la cajollerie, leur honneur ne courroit pas tant de hazard; mais depuis qu'un homme a reconnu leur foibleſſe, & qu'il a remarqué que les loüanges leur ſont agreables, il s'inſinuë dans leur eſprit par la flaterie, & ſe fait aimer d'elles en approuvant ce qu'elles ayment ; Un ambitieux ne ſe peut deffendre cõtre celuy qui a découvert ſa Paſſion : Comme il n'eſtime rien

davantage que la gloire, il quite tout ce qu'il poſſede pour l'acquerir, & penſe gagner beaucoup en un échange, où il ne donne que des biens pour recevoir des applaudiſſemens. Il faut enfin que tout le monde confeſſe que nos Paſſions ſont des chaines, qui nous rendent captifs de tous ceux qui les ſçavent bien ménager.

Quand le parricide Catilina eut conjuré la perte de ſa Patrie, & qu'il eut reſolu de changer la Republique Romaine en une cruelle tyrannie, il corrompit toute la jeuneſſe en s'accommodant à ſes deſirs, il s'acquît des partiſans en flattant leur humeur, il gagna leurs volontez en ſuivant leurs inclinations; & promettant des charges aux ambitieux, des femmes aux impudiques, & des richeſſes aux avaricieux, il forma un party dans lequel il entra des Preteurs, des Conſulaires & des Senateurs: Auſſi eſt ce le plus ordinaire artifice du Diable; & la ruſe la plus dangereuſe qu'il employe pour ſeduire les pecheurs: car comme il a de grandes lumieres, quoy qu'il ſoit le Prince des tenebres, & comme il connoît leurs temperamens, il accommode toutes ſes ſuggeſtions à leurs deſirs, & il ne leur propoſe rien qui ne ſoit conforme à leurs inclinations; il offre des honneurs aux orgueilleux, il reveille la Paſſion qui les poſſede, il les engage

Vt cujuſque ſtudiũ ex ætate flagrabat, aliis ſcorta præbere, aliis canes atque equos mercari poſtremo neq; ſumptui neq; modeſtiæ ſuę parcere, dum illos obnoxios, fidoſq; ſibi faceret. Saluſt. in Catilin.

Novit quem mœrore conturbet quę gaudio fallat, quem admiratione ſeducat omnium diſcutit mores, omnium ſcrutatur affectus, & ibi quærit cauſas

nocendi ; ubi videris quemquam diligentius occupari. D. Leo. Serm.

dans des moyens illicites pour executer de pernicieux desseins, & il tâche de leur persuader qu'il n'y a point de crime qui ne soit glorieux, quand il est commis pour acquerir de la reputation; il sollicitoit les voluptueux par des plaisirs infames ; s'il ne peut loüer leurs pechez, il cherche des noms qui les excusent, il appelle naturel ce qui est dérairaisonnable, & comme si la Nature, & la raison étoient ennemies, il leur conseille de sujure celle-là, & d'abandonner celle-cy ; Il anime les furieux à la vengeance, donne de beaux titres à de honteuses Passions, il essaye de faire passer les ressentimens d'une injure pour un acte de Justice, & combatant toutes les maximes du Christianisme, il établit la grandeur de courage dans la hayne, & dans le meurtre. Il persuade aux avaricieux qu'il n'y a rien de plus universellement recherché que les richesses, que nos ancestres les ont reverées, que nos successeurs les honoreront, que les peuples qui sont si differens en leurs sentimens, conviennent en l'estime qu'ils en ont conçeuë, que les Peres les souhaittent à leurs enfans, que les enfans les désirent à leurs Peres, que ceux qui font profession de pieté les offrent à Dieu, & appaisent sa colere par les presens ; que la pauvreté est infame, qu'elle est le mépris des richesses, & le supplice

des pauvres ; Enfin cet ennemy dissimulé perd tous les hommes en les flatant, il gagne leurs esprits par leurs affections, il les bat de leurs propres armes : & par un dangereux artifice, il employe leurs Passions pour corrompre leurs volontez : C'est pourquoy chacun est obligé de reprimer des inclinations qui nous portent tant de prejudice, & de soûmettre à la Grace des mouvemens déreglez, qui donnent tant d'advantage sur nôtre liberté, au plus puissant de nos adversaires.

II. DISCOURS.

Que les Arts seduisent les hommes par le moyen des Passions.

LA conduite des Passions est si importante, & si difficile, que la meilleure partie des sciences ne semble avoir été inventée que pour les regir : Quoy que l'esprit humain les face servir à la vanité, dans leur ptemiere institution elles ne regardoient que le reglement de nos affections, & les Philosophes n'en usoient que pour guerir les ames avec plaisir ; La Musique qui ne flate maintenant que nos oreilles, & qui ne touche plus nos cœurs que pour y faire entrer l'impureté, ne travailloit autresfois qu'à reprimer ces desordres ? Com-

me elle eſt une harmonie compoſée de voix differentes, elle produiſoit des effects qui luy reſſembloient, & terminant les differens du corps & de l'ame, elle renoüoit leur amitié, & les faiſoit vivre dans une parfaite intelligence: Elle calmoit la fureur des Paſſions, & par la douceur de ſes accords, elle apprivoiſoit ces bêtes farouches qui devorent l'homme, quand elles ſont irritées; En cet heureux temps les Muſiciens étoient Philoſophes, cét Art qui eſt devenu l'eſclave de la volupté, étoit le miniſtre de la vertu, il employoit toute ſon induſtrie pour le ſervice de la Raiſon; au lieu qu'à preſent il ſeduit l'ame par les ſens, il charmoit lors les affections par les oreilles, & avec des tons agreables, qui n'étoient pas moins puiſſans que les paroles, il perſuadoit les bonnes choſes, & retenoit les hommes dans leur devoir: Auſſi dit-on qu'Egiſte ne pût jamais corrompre Clitemneſtre, qu'il n'eût fait aſſaſſiner celuy qui deffendoit ſa chaſteté par la douceur de ſa Lyre, & qui ruinoit tous les deſſeins de cet Amant impudique par les doux accens de ſa voix; L'Hiſtoire plus croyable que la fable, nous apprend qu'un joüeur de flûtes faiſoit de ſi puiſſantes impreſſions ſur l'eſprit d'Alexandre, que quand il ſonnoit d'un ton plus fort que l'ordinaire, il mettoit ce Con-

Alexandrum aiũt Xenophã to canẽte

querant hors de luy-même, l'animoit si bien au combat, qu'il demandoit ses armes pour attaquer les ennemis : Mais quand il adouciſſoit ſon jeu, ce Prince calmoit ſa fureur, comme ſi ce n'eût été qu'une fauſſe allarme, il reprenoit ſon premier viſage, & donnoit tout ſon eſprit à celuy qui l'enchantoit par les oreilles : l'Eſcriture ſainte dont les paroles ſont des oracles, nous aſſeure que la harpe de David appaiſoit le Demon de Saül, & que cet eſprit malin perdoit ſa force, quand l'harmonie accordoit les humeurs qu'il avoit émeuës, ou qu'elle abatoit les vapeurs, qu'il avoit élevées. Mais la Muſique n'a plus cette Vertu, celle qui délivroit autrefois les poſſedez les abandonne aux Demons, ou ſi elle ne produit pas un ſi mauvais effet, elle réveille nos Paſſions, & par un malheur étrange, mais veritable, elle aigrit le mal qu'elle avoit deſſein de guerir ; Je ſçay bien que celle de nos Egliſes eſt d'intelligence avec la pieté, & que par une douce violence elle détache nos ames de nos corps, & les éleve dans le Ciel : mais certes toutes autres me ſont un peu ſuſpectes : quoy qu'on les veüille faire paſſer pour innocentes, je les eſtime dangereuſes ou inutiles, & je dirois volontiers avec Seneque aux Muſiciens, qu'au lieu de nous enſeigner le moyen d'ajuſter les

manū ad arma miſiſſe. Sen. lib. 2. de ira cap. 2.

Doces quomodo inter ſe acutæ, & graves voces cōſonent, quomodo nec-

rũ disparem reddentium sonũ fiat cõcordia fac potius quomodo animus secũ meus cõsonet, nec consilia mea, & discrepét. Senec. Epist. 88.

cordes du Luth, ou de conduire nos voix, ils devroient nous apprendre à regler nos Passions ? qu'au lieu de flater nos sens, ils devroient toucher nos cœurs, & inspirer dans nos ames l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

La Poësie qu'on peut appeller la fille de la Musique imitoit autresfois sa Mere, & employoit toutes ses beautez pour animer les hommes aux actions glorieuses. Elle chantoit les victoires des Conquerans, & par les loüanges qu'elle donnoit à leur valeur, elle rendoit les soldats courageux ; ses mensonges mêmes étoient utiles, les furies vengeresses qu'elle introduisoit en ses ouvrages, jettoient la crainte dans l'ame des méchans, & retenoient les peuples en leur devoir : Les nombres, & la cadence agreable de ses vers, avoit le pouvoir d'adoucir les humeurs les plus farouches, & elle n'a point menty, quand elle nous a voulu persuader que son Orphée apprivoisoit les Lyons, faisoit marcher les arbres, contraignoit les rochers de l'écouter, & de le suivre, puis qu'il produisoit tous ces effects dans le cœur des hommes, & qu'il en banniſſoit la colere, & la stupidité : Mais ce bel Art ne paroissoit jamais plus pompeux que quand il montoit sur le Theatre, & que remply d'une nouvelle fureur, il representoit les supplices des

criminels, la mort tragique des Tyrans, & les malheureux succez de l'injustice, ou de l'impieté; Car il intimidoit les Princes, il étonnoit les sujets, & par de funestes exemples, il enseignoit aux uns le respect, aux autres la clemence, & à tous les deux la Justice, & la Religion; Alors toutes les comedies étoient des instructions: on regardoit les lieux où elles se recitoient, comme des Academies de Philosophie, & les Auditeurs n'en sortoient jamais, qu'ils ne fussent bien persuades de la vertu; Mais les hommes qui corrompent les meilleures choses, abuserent enfin de la Poësie, & soûmirent injustement à leurs Passions, celle qui les reformoit par ces advis; Cet art innocent qui n'avoit fait la cour qu'à la Vertu, devint l'esclave du vice, & les impudiqnes prophanerent toutes ces chastes beautez en les faisant servir à l'impureté. Depuis ce temps malheureux la Poësie fut decriée par tout le monde, les Philosophes qui avoient toûjours été d'accord avec les Poëtes, devinrent leurs ennemis, & employerent tout leur credit pour les faire bannir des Estats: En effet ils corrompirent tous les peuples, & craignans que leurs vers ne fussent pas assez puissans pour authoriser l'impureté, ils luy éleverent des Autels, & par les ince-

Quid est enim aliud nisi incendere vitia, quã authores illis Deos præscribere, Sen.

ſtes de leurs Dieux, ils excuſent les adulteres des hommes. Je ſçay bien que la vraye Religion a reformé la Poëſie, qu'elle a fait ſes efforts pour luy rendre ſon premier uſage, & ſes anciennes beautez; je ſçay bien que nos Poëtes ſont chaſtes en leurs écrits, & que la Comedie toute licentieuſe qu'elle eſt, ne monte plus ſur le theatre que pour condamner le vice: Les regles même qu'on luy a impoſées, ne luy permettent pas d'être impudique: il faut par une heureuſe neceſſité, que ceux qui animent la ſcene prennent toûjous le party de la vertu: Neanmoins il arrive par un malheur que j'ayme mieux imputer au deſordre de la Nature qu'à celuy de la Poëſie, que la chaſteté ne paroît pas ſi belle dans les vers que l'impureté, & que l'obeyſſance des Paſſions ne ſemble pas ſi agreable que leur rebellion: on s'attache plus ſouvent aux affections violentes qu'aux raiſonnables, & comme les Poëtes les expriment avec plus d'éloquence, les Auditeurs les écoutent avec plus de plaiſir: Enfin quelque ſoin que l'on y apporte, la Comedie n'eſt une école de vertu, que pour ces grands Hommes qui ſçavent diſcerner l'apparence de la verité, & qui ont de l'horreur pour le vice, lors même qu'il ſe preſente à leurs yeux avec tous les ornemens de la vertu: Mais ſi les per-

ſonnes vulgaires ſe veulent bien examiner, elles confeſſeront que les vers du theatre leur donnent de l'émotion, & qu'ils impriment dans leurs ames tous les ſentimens des perſonnages qu'ils font parler.

La Rhetorique eſt un peu plus heureuſe en ſes deſſeins que la Poëſie, & de quelque crime qu'on accuſe les Orateurs, je les trouve bien plus innocens que les Poëtes: Car comme leur principale fin eſt de perſuader la verité, ils ſont contraints d'employer tous leurs artifices pour combattre les paſſions qui luy ſont contraires, & il ſe trouve qu'en s'acquitant de leur charge, ils font encore celle de Mèdecin, & gueriſſent leurs Auditeurs de toutes leurs maladies; ils appaiſent leur colere ſi elle eſt trop irritée, ils relevent leur courage s'il eſt trop abatu; ils font ſucceder l'amour à la haine, la pitié à la vengeance, & reprimant un mouvement par un autre, ils tirent la tranquillité de l'orage même. Cet employ eſt ſi attaché à la condition des Orateurs, que c'eſt par là ſeulement qu'ils ſont differens des Philoſophes: Car ceux-cy nont point d'autre deſſein que de convaincre l'eſprit, ils luy propoſent les veritez toutes nuës, & ſçachant bien qu'il ne les peut voir ſans les reverer, ils ont plus de ſoin de les découvrir que de les parer: Mais

les Orateurs qui veulent prendre l'ame par les ſens, joignent les belles paroles aux bonnes raiſons, flatent l'oreille pour toucher le cœur, & employent toutes les figures pour émouvoir les affections; Ils attaquent les deux parties qui compoſent l'homme, il ſe ſervent de la plus foible pour emporter la plus forte, & comme le Demon perdit l'homme par le moyen de la femme, ils gagnent la raiſon par le moyen de la paſſion.

Avec ces artifices innocens ils formerent les Villes, ils gouvernerent les Republiques, & commanderent long-temps aux Monarques, car ils étudioient leurs inclinations, & les manioient avec tant d'adreſſe, qu'il ſembloit que le cœur des Princes fût entre les mains des Orateurs, & que la Monarchie fût devenuë eſclave de l'Eloquence: Ils commirent neanmoins de lourdes fautes en leur conduite, & pour avoir trop ſouvent excité les mouvemens de la partie inferieure de l'ame, ils ruinerent l'Empire de la Superieure, & ne peurent guerir les playes qu'ils avoient ouvertes, ny éteindre les flammes qu'ils avoient allumées: Car croyans flater la vanité d'un Prince, ils le rendirent inſolent, & penſant le porter à la vengeance, ils le rendirent cruel & farouche; Ils ne peurent garder cette mediocrité, qui fait la vertu, & deſirans élever une

passion pour en appaiſer une autre, ils luy donnerent tant de force qu'il ne fut plus en leur pouvoir de l'aſſujettir à la Raiſon : C'eſt à mon advis le malheur qu'encourent ceux, qui pour ſe rendre agreables aux Princes, flatent l'inclination qui les tyranniſe, & ſans conſiderer le mal qui en peut provenir, l'oppoſent à toutes les autres, & la rendent inſolente par ſes victoires ; Le chemin contraire eût été le plus aſſeuré ; car puiſque la paſſion qu'ils élevoient étoit la plus violente, il falloit employer toutes les autres pour l'affoiblir, & les faire conſpirer enſemble pour la combattre : Mais parce que l'Eloquence eſt ſouvent intereſſée, elle neglige le bien de ſes Auditeurs, & ne ſe met pas en peine ſi les loüanges bleſſent leurs ames, pourveu qu'elle obtienne ce qu'elle demande. Ciceron traitta de la ſorte avec Ceſar, & voulant ſauver un criminel qu'il deffendoit, il oppoſa l'orgueil de ce victorieux à ſa vengeance : pour détruire une paſſion qui ne prejudicioit qu'à un particulier, il reveilla celle qui avoit ruiné la Republique, & opprimé la liberté de Rome ; En quoy ſans doute il fut coupable, & pecha contre les loix de l'Eloquence, qui n'a pas tant été inventée pour perſuader les hommes, que pour les rendre vertueux, & qui ne doit pas tant faire

d'effort pour émouvoir les affections, que pour établir la Raiſon dans ſon Empire.

La Politique ſemble avoir de meilleures intentions que la Rhetorique, car quand elle excite la crainte ou l'eſperance des hommes par les promeſſes ou par les menaces, elle cherche le ſalut des particuliers, auſſi bien que le repos du public: Si quelquefois elle punit les criminels par des ſupplices effroyables, ce n'eſt que dans les maux deſeſperez, & lors qu'elle a tenté inutilement toutes les voyes de la douceur: je trouve pourtant qu'elle pourroit mieux ménager les paſſions qu'elle ne fait, & que ſans violer le reſpect que l'on doit aux Souverains, il ſeroit aiſé de gagner le cœur des ſujets par l'eſperance, & de les ranger plûtoſt à leur devoir par l'amour que par la crainte. C'eſt ce que nous conſidererons dans le diſcours ſuivant, apres avoir conclu en celuy-cy, que toutes les ſciences ſont defectueuſes en la conduite des paſſions, que pour les biens regler, il faut qu'elles implorent le ſecours de la Morale, & qu'elles conſultent les preceptes qu'elle nous donne pour vaincre des ennemis qui ſont auſſi opiniâtres qu'inſolens.

III. DISCOURS.

Que les Princes gagnent leurs sujets par l'Amour ou par la Crainte.

TOus les Politiques tombent d'accord, que les recompenses, & les peines, sont les deux fermes colomnes qui soûtiennent tous les Estats, & que pour gouverner paisiblement les peuples, il faut exciter leur esperance ou leur crainte par les promesses ou par les menaces : En effet nous n'avons point veu encore de Republique ny de Monarchie, qui dés sa naissance n'ait ordonné des honneurs, & des supplices pour le crime, & pour la vertu; Celle qui craignoit d'enseigner le vice en le deffendant, & d'apprendre le parricide à ses sujets en le punissant, fut contrainte de recourir à ce remede commun, & de proposer aux hommes des recompenses ou des peines pour réveiller leurs esperances ou leurs craintes; L'experience luy apprit que pour gagner leur volonté, il failloit gaigner leurs Passions, & que pour s'assujettir la plus haute partie de leur ame, il falloit se rendre maître de la plus basse. Dieu même gouverne le monde par cet innocent artifice, car quoy que plus absolu que les Roys, il puisse traiter avec l'esprit sans

entremiſe des ſens, il ſe regle ſur la condition des hommes, & ſçachant bien qu'ils ſont compoſez d'une ame, & d'un corps, il n'entreprend rien ſur celle-la que par le moyen de celuy-cy ; Il renonce à ſes droicts pour s'accommoder à la foibleſſe de ſes Creatures, & ſans uſer de ce pouvoir que luy donne ſa Souveraineté, il les intimide par les menaces, ou les conſole par les promeſſes : ſa volonté ſeule nous devroit ſervir de Loy, & pour nous obliger à former quelque deſſein il ſuffiroit que ſes intentions nous fuſſent connuës. Cependant il nous flatte en nous propoſant un Paradis, il nous étonne en nous repreſentant un Enfer, & comme s'il étoit fort intereſſé dans nôtre ſalut ou dans nôtre perte, il employe toutes ſes graces pour acquerir nôtre amour, & pour éviter nôtre haine. Quand il traittoit avec les Juifs comme avec ſes ſujets, par un excez de bonté il ne dédaignoit pas de porter la qualité de leur Souverain, quand il leur donnoit des loix par la bouche de Moyſe, & qu'il les gouvernoit par la prudence de leurs Juges, qui n'étoient que ſes Images, il les intimida cent fois par ſes châtimens, & envoya la peſte, & la famine ſur leurs terres, pour les reduire à l'obeyſſance par la crainte. Il leur promit cent fois auſſi d'étendre les bornes de leur

Estat, de les assister dans leurs combats, & de leur donner avantage sur leurs ennemis, afin que ses promesses sollicitant leurs esperances, il gagnât leurs volontez par leurs passions. Enfin tout le monde confesse, que les Politiques, à l'exemple des Orateurs, ne peuvent tirer le consentement de l'homme avec plus de force, & de douceur, qu'en éveillant les mouvemens de son ame, & qu'en s'insinuant accortement dans son esprit par l'esperance de l'honneur ou par la crainte de la peine : Mais on ne tombe pas si facilement d'accord ; laquelle de ces deux passions il faut employer, pour le ranger plus asseurement à son devoir.

Ceux qui deffendent le party de la crainte, disent que cette Passion étant servile de sa nature, il semble qu'elle soit le partage des sujets, qu'on ne peut leur ôter ce sentiment qu'on ne leur ôte leur condition, & qu'on ne les éleve à la qualité d'enfans ou d'amis ; Ils adjoûtent qu'il est au pouvoir du Souverain de se faire craindre, & non pas de se faire aimer, que les peines font bien plus d'impression sur l'ame de ceux qui obeyssent que les recompenses ; que l'amour est toûjours volontaire, & que la crainte peut être forcée ; que de l'Amour aussi bien que de la familiarité peut naître le mépris, qui est l'ennemy capi-

Inter Principē, & subditos nō est amicitia. Arist. 1. Politiq.

tal de la Monarchie ; que la crainte ne peut produire que la haine, qui fait plus de tort à la reputation qu'à la puissance des Roys , que puisque la prudence veut que de deux maux on choisisse le plus leger, il faut se resoudre à perdre l'amour des peuples pour s'en conserver le respect,& dire avec cét Ancien , qu'ils me haïssent pourveu qu'ils me craignent. Ils confirment toutes ces raisons par les exemples,& font voir que les Empires les plus severes ont été les plus florissans , que les peines ont toûjours excedé les recompenses , & que dans la Republique Romaine , où l'on ne donnoit qu'une couronne de chesne aux soldats pour avoir monté sur la brêche on les faisoit passer par les armes,pour avoir quitté leur rang ou abãdonné leur enseigne. Que Dieu même , dont la conduite doit servir d'exemple à tous les Princes , avoit regy son peuple avec plus de severité que de douceur , qu'il avoit été contraint de s'expliquer par la voix des foudres pour se faire obeïr , qu'il n'avoit conservé son authorité que par la mort des rebelles , & que quelque inclination qu'il eût pour la Misericorde , il avoit été forcé de recourir à la Justice ; Enfin, ils disent que la Souveraineté est un peu odieuse, que l'Amour,& la Majesté ne s'accordẽt guere ensemble , qu'on ne peut regner sur

Inimici hominis , domes-

sur les hommes, & s'en faire aimer, qu'ils sont si jaloux de leur liberté, qu'ils haïssent tout ce qui la choque, & que les Princes selon la maxime de l'Evangile n'ont point de plus grands ennemis que leurs sujets.

stici eius. Mat. c. 10.

Ceux qui soûtiennent le party de l'Amour ont des raisons qui ne sont pas moins specieuses, & qui sont bien plus veritables: Car ils disent que le Souverain étant le Pere de ses sujets, il est obligé de les traitter comme ses enfans, que la crainte ne les rend maîtres que du corps, & que l'amour les fait regner sur les cœurs: que ceux qui craignent leurs Maîtres, cherchent la fin de leur servitude, & que ceux qui les aimét, ne songent point à recouvrer leur liberté; que les Princes qui gouvernent avec rigueur, ne sçauroient vivre en asseurance; que la necessité veut que ceux qui donnent de la crainte en reçoivent, & qu'ils apprehendent la revolte des peuples qui ne leur obeïssent que par contrainte; que si les choses violentes ne sont pas durables, un Empire qui n'est fondé que sur la violence, ne sçauroit long-temps subsister. Et pour satisfaire aux raisons qu'on leur oppose, ils repartent que l'Amour entre bien mieux dans le cœur que la Crainte, & que s'il y a de fâcheux moyens pour se faire craindre, il y a des charmes innocens

Necesse est multos timeat quē multi timent. Senec.

Semper in authores redundat timor nec quisquam metuitur ipse securus. Sen. 2. de ira. cap. 13.

Non eo loco ubi servitutē esse velint, fidem sperantiū esse Livius. 8.

pour se faire aimer, que dans les ames genereuses, les recompenses font bien plus d'impression que les peines, & que les promesses d'un Prince animent bien davantage les soldats que ses menaces ; Que le mépris ne peut naître de l'Amour, puis que l'Amour naît de l'estime, & qu'il est toûjours accompagné de respect : Que les plus justes Monarchies, & non pas les plus severes, ont été les plus florissantes ; & que si dans la Republique Romaine les peines excedoient les recompenses, ce n'étoit pas que la Crainte fît plus d'impression sur les ames que l'Amour, mais parce que le vice n'a pas tant de laideur que la vertu a de beautez, & qu'il n'est point necessaire de proposer des honneurs à celle qui trouvant toute sa gloire en elle-même, est aussi satisfaite dans le silence, que parmy les acclamations & les applaudissemens ; Que si Dieu a traité son Peuple avec rigueur, ç'a été contre son inclination, & que sa douceur a bien eu plus de pouvoir que sa severité, puisque celle-cy ne luy pût acquerir toute la Iudée, & que celle-là luy a soûmis tout l'Univers ; C'est la difference de ces deux loix que Saint Paul nous represente si souvent dans ses écrits, dont l'une a fait des esclaves, & l'autre a produit des enfans ; dont l'une a fortifié le party du

peché, & l'autre a détruit sa tyrannie; Ils adjoûtent que la Souveraineté n'est point odieuse, puis qu'elle a été consacrée en la personne de Iesus-Christ, qui voulant servir de modelle à tous les Rois de la terre, n'a usé de sa puissance que pour servir à sa misericorde, & n'a fait des miracles que pour secourir les affligez. Qu'enfin les sujets ne regrettent point la perte de leur liberté, puis qu'étant volontaire, elle est agreable, que les Princes ne sont point des objects de crainte, puis qu'ils sont les Images de Dieu, & qu'il s'en est trouvé parmy les infideles mêmes, qui ont été les delices de leurs peuples pendant leur vie, & leur regret apres leur mort.

Pertrãsit benefaciendo & sanando omnes oppressos à Diabolo, quoniã Deus erat cum illo. Actor. cap. 10.

Titus deliciæ generis humani. Sueton. in Tito.

Quoy que ces réponses soient si pertinentes qu'on ne les puisse contredire, il me semble neanmoins qu'on peut accorder les deux parties, & vuider leurs differens de telle sorte, que l'une & l'autre y trouvera son advantage: car encore que la douceur soit preferable à la rigueur, & qu'un Estat soit mieux fondé sur l'Amour que sur la Crainte, il y a des occasions où le Prince doit faire ceder la clemence à la severité, & où il est obligé de laisser la qualité de Pere pour exercer celle de Juge: L'humeur de ses sujets doit être la regle de la sienne: s'ils sont volages ou superbes, il faut qu'il use de rigueur pour leur apprendre

l'obeïſſance & la fidelité ; s'ils ſont factieux & portez à la rebellion, il faut qu'il faſſe des exemples, & que par la punition d'un petit nombre, il étonne le plus grand; s'ils ſont inquiets & deſireux de nouveautez, il faut qu'il les condamne à quelques travaux qui les occupent : Mais dans tous ces châtimens il ſe doit ſouvenir qu'il eſt le chef de ſon Eſtat, que ſes ſujets ſont une partie de luy-même, & qu'il eſt obligé d'étre auſſi reſervé à les punir, qu'un Medecin à couper les bras ou les jambes d'un malade ; S'il ne ſe paſſe rien dans ſon Royaume qui le force à la rigueur, ſi toutes choſes y ſont paiſibles, & ſi les peuples qu'il gouverne n'ont point d'autres mouvemens que ſes volontez, il doit les traiter avec douceur, leur donner une honnête liberté, qui leur perſuade qu'ils ſont plûtoſt ſes enfans que ſes ſujets, & que s'étant reſervé les ſeules marques de la ſouveraineté, il leur en laiſſe recueillir tous les fruicts; Enfin il ne doit uſer de la rigueur que quand la clemence eſt inutile ; il faut qu'en ſa conduite auſſi bien qu'en celle de Dieu, la douceur precede la ſeverité, & que tout le monde reconnoiſſe, qu'il ne punit pas les coupables par ſon inclination, mais par la neceſſité. La puiſſance des Princes eſt aſſez redoutable par ſa grandeur, ſans la rendre odieuſe par la cruauté ;

Divus Nerva res olim inſociabiles miſcuit Imperium & libertatem. Tacit.

Une de leurs paroles étonne tous leurs sujets, le châtiment d'un criminel intimide tous les autres, leur colere fait trembler les innocens : & comme le foudre fait peu de mal, & donne beaucoup de crainte, ainsi les Grands ne peuvent punir un particulier qu'ils n'effrayent tout leur Estat. C'est pourquoy je tiens avec les plus sages Politiques, que la Souveraineté doit étre temperée par la douceur, & qu'étant accompagnée de toutes les qualitez qui la peuvent faire craindre, elle doit rechercher toutes celles qui la peuvent faire aimer.

IV. DISCOURS.

Quelle Passion doit regner en la personne du Prince.

L'Un des plus grands malheurs qui puisse arriver en la Religion, est la liberté que prennent les hommes de se former une Divinité qui leur soit agreable : Dans les premiers siecles chacun adoroit l'ouvrage de ses mains, & se faisoit une idole qui tiroit tout son prix de l'industrie de son ouvrier, ou de l'excellence de sa matiere: Dans la suite des temps comme les esprits se raffinerent, les Poëtes firent des Dieux sensibles, & leur donnerent toutes les affections

qui nous rendent criminels ou miſerables, on les vid faire l'amour dans leurs écrits, on les vid combarre dans les fables, & on remarqua dans leurs perſonnes tous les ſentimens de ceux qui les avoient inventez. Les Philoſophes ne pouvant ſouffrir des Dieux ſi injuſtes, en formerent de plus raiſonnables, & propoſerent aux peuples des Idoles de leur eſprit, chacun ſe figura un Dieu ſelon ſes inclinations, & luy donna les avantages qu'il ſe pût imaginer: Les uns le plongerent dans l'oiſiveté, & pour ne pas troubler ſon repos, luy ôterent la connoiſſance ou la conduite de nos affaires: les uns le firent ſi bon, qu'il ſouffroit tous les crimes ſans les punir, & traittoit auſſi favorablement les coupables que les innocens : les autres le repreſenterent ſi rigoureux, qu'il ſembloit qu'il n'eût creé les hommes que pour les perdre, & qu'il ne trouvât ſon contentement que dans la mort de ſes ſujets. Ce deſordre a paſſé de la Religion dans l'Eſtat, & ſelon les ſiecles où les hommes ont veſcu, ils ſe ſont formez diverſes idées de la perſonne des Rois, & n'ont mis dans leurs Princes que les perfections qu'ils connoiſſoient: Car en la naiſſance du monde, où les peuples preferoient le corps à l'eſprit, ils choiſiſſoient des Rois, dont la taille étoit plus grande que l'ordinaire, &

dont la force égaloit celle des Geants ; Il semble même que Dieu se voulût accommoder à cette humeur ; quand il donna Saül aux Israëlites ; car l'Ecriture sainte remarque, qu'il passoit de toute la tête le plus grand de ses sujets, & lors que les Poëtes nous décrivent leurs Heros, ils ne manquent jamais de leur donner cét avantage : Mais quand le temps nous eut appris que nôtre bonheur ne residoit pas dans le corps, on considera l'esprit des hommes dont on vouloit faire des Rois, & on jetta les yeux sur ceux qui avoient plus de conduire ou plus de courage, on regarda leurs inclinations, & sçachant le pouvoir qu'elles ont sur les volontez, on n'en fit pas moins d'estime que des vertus.

Ab humeris & sursum eminebat super omnem populum. 1. Reg. cap. 9.

Mais les opinions sont tellement partagées sur ce sujet, que l'on peut dire que châque Politique se forme un Prince selon son humeur, & qu'il luy donne la Passion qui luy est la plus agreable. Il s'en est trouvé qui ont souhaité qu'il n'en eût pas une, & qu'étant l'Image de Dieu, il fût élevé au dessus des Creatures, & vît tous les mouvemens de la terre sans émotion ; mais on sçait bien que pour être d'une condition plus élevée que celle de ses sujets, il n'est pas d'une autre nature, & que puis qu'il n'est pas exempt des maladies du corps, il ne peut pas se defendre des Passions de l'ame ;

Quelques autres ont creu qu'il les devoit toutes avoir; que comme le Soleil & les Astres, Il devoit être en un mouvement perpetuel, & donner tous ses soins & toutes ses pensées, à la conservation de son Estat : quelques-uns ont estimé que le desir de la gloire étoit la Passion la plus legitime d'un Roy, & que puis que la fortune luy avoit donné tous les biens qui dépendent de son pouvoir, il ne pouvoit travailler que pour acquerir de l'honneur ; que la vertu ne se conservoit que par ce desir, & que celuy qui negligeoit la reputation ne pouvoit estimer la Justice ; Que le Souverain ne devoit pas songer à se faire connoître dans les siecles à venir par la pompe des bâtimens, mais par la grandeur de ses belles actions ; Que mépriſant toutes choſes, il falloit qu'il ne pensât qu'à laisser apres sa mort une heureuse memoire de son regne, que rien ne l'ayderoit davantage en ce genereux dessein, qu'un desir insatiable de gloire ; Que les richesses étoient les biens des particuliers, mais que l'honneur étoit le threſor des Roys, & que pour l'acquerir il pouvoit bien hazarder tout le reste. Quelques autres moins glorieux, mais plus raisonnables, ont jugé que la crainte devoit regner en l'ame des Princes & que comme leur prudence excedoit leur valeur, il falloit

Contẽptu famæ cõtemni virtutes. Tacit. 4. annal.

Cætera principibus statim adesse, unum insatiabiliter parandum, prosperã sui memoriam. Tacit. 4. annal.

auſſi que l'apprehenſion du danger ſurpaſsât en eux le deſir de la gloire : Car outre que leur fortune eſt expoſée à mille malheurs, que plus elle eſt élevée plus elle eſt perilleuſe, que plus elle eſt éclatante, plus elle eſt fragile ; ils ſont obligez à prevenir les accidens par leurs ſoins, à combattre les orages par leur conſtance, & à quitter leur felicité, pour entrer dans la miſere de leurs ſujets.

Toutes ces opinions ſe ſoûtiennent par des exemples, car il s'eſt trouvé des Roys qui ont ſi bien moderé leurs Paſſions, qu'ils ſembloiét n'en point avoir, les mauvais ſuccez ne les étonnoient point, & ils recevoient la nouvelle d'une deffaite, avec le même viſage que celle d'une victoire : Les diverſes fonctions qu'ils étoient obligez de faire, n'alteroient point le repos de leur eſprit : Ils puniſſoient le crime avec la même tranquillité ; qu'ils recompenſoient la vertu, & quelque changement que l'on vît en leurs Eſtats, on n'en remarquoit point en leur perſonne, qui ſembloit être élevée à un ſi haut degré de perfection, que l'ôn pouvoit dire d'eux, que dans la foibleſſe d'un homme ils avoient l'aſſeurance d'un Dieu. Il s'en eſt veu d'autres qui n'ont pas moins heureuſement gouverné, & qui étoient en une diſpoſition toute differente, car comme leur Empire, ne leur étoit pas

Quid magis eſt quam infirmitate homi- nis, ha-

bere securitatem. Dei. Sen.

moins cher que leur propre corps, il n'y pouvoit arriver d'alteration qui ne parût sur leur visage, les bons succez les mettoient en bonne humeur, les funestes accidents les affligeoient, les maux qui ne les menaçoient que de loin, ne laissoient pas de les toucher vivement, & tout ce qui arrivoit à leur Estat, faisoit une si forte impression sur leur esprit, qu'il sembloit qu'ils vécussent en deux corps, & qu'ayans deux vies à perdre, ils eussent aussi deux morts à craindre; Je n'oserois blâmer ces inquietudes, puis qu'elles naissent d'un amour extrême, & il faudroit être injuste pour condamner un Prince, qui ne se rend miserable que pour rendre ses sujets bien-heureux; Auguste étoit de cette humeur, & bien qu'il eût tâché d'acquerir cette constance qui ne s'émeut de rien, si ne pouvoit-il apprendre les bons ou les mauvais succez de la Republique, qu'il n'en témoignât du ressentiment par ses actions & par ses paroles; La deffaite de Varus luy coûta des larmes, & cét accident contre lequel il n'étoit pas preparé, luy fit tenir des discours, que j'aime mieux imputer à son affection qu'à sa foiblesse; puis qu'en d'autres occasions il avoit donné tant de preuves de son courage.

Le plus grand nombre est de ceux qui ont travaillé pour la gloire, & qui

n'ont eu autre passion que d'acquerir de l'honneur : Rien ne leur sembloit difficile pouveu qu'il fût glorieux ; de sorte que par un mal-heur qui n'avoit point de remede, ils negligeoient la vertu quand elle étoit obscure, & estimoient le vice quand il étoit éclatant : Dans leur opinion il étoit aussi bien permis de renverser l'Estat que de le fonder; d'opprimer la Republique, que de la deffendre, & d'entreprendre la guerre contre les alliez, que contre les ennemis: Ils couroient à la gloire par des voyes illicites, & comme quelques-uns font passer les crimes heureux pour des vertus, ceux-cy prenoient les injustices glorieuses pour des actions heroïques : Le premier des Cesars étoit dans cette maxime, l'ambition qui le possedoit, luy avoit persuadé que tout ce qui pouvoit luy acquerir de l'honneur n'étoit point infame, & qu'il ne devoit jamais deliberer si une entrepriſe étoit permiſe ou deffenduë, pourveu qu'elle pût accroître sa reputation, & rendre son nom plus illustre dans l'histoire: Son Gendre avoit les mêmes sentimens, & quoy que ses desseins eussent de plus beaux pretextes, ils n'avoient pas de meilleurs motifs ; Car sous apparence de conserver la Republique, il augmentoit son authorité particuliere, & par un artifice detestable, il employoit le Senat

Prosperũ ac fœlix scelus virtus vocatur. Sen. tragœd.

Pompejus occultior non melior. Tacit.

Ore probo, animo inverecũdo. Salust.

pour établir sa tyrannie : Il ne faut pas être grand Politique pour remarquer qu'une Passion si dereglée est desavantageuse aux Estats, & que ce n'est pas celle qui doit regner dans l'ame des Princes.

Aussi me rangerois je volontiers du party de ceux qui deferent cét honneur au zele de la justice, & qui veulent que cette innocente affection anime le cœur des Monarques, car puisque le salut des peuples est la fin de tous leurs travaux, il faut que la Justice qui le produit,& le conserve, soit la fin de tous leurs desirs,& que dans cette varieté de condition qui composent les Estats, ils y entretiennent une profonde tranquillité:Qui n'a pas cette vertu ne sçait pas regner ; Bien qu'il ayt toutes les autres, il est indigne de porter un Sceptre, puis qu'il n'a pas celle qui fait les bons Souverains, & les Royaumes heureux. Je ne puis finir ce discours, sans remarquer l'obligation extrême, que nous avons à la divine Providence, qui nous a donné un Prince qui a des inclinations si pures, qu'il semble n'avoir point de part à ce peché qui a dereglé nôtre nature, & qui aime si ardemment la Justice, qu'il a voulu qu'elle luy servît d'ornement : & que le titre de Juste fût la seule recompense de ses vertus heroïques. Il pouvoit prendre celuy d'Heu-

reux auſſi bien que Sylla, puis que la mer a reſpecté ſes travaux, que les Alpes ſe ſont abbaiſſées, que leurs neiges ſe ſont fonduës, pour laiſſer paſſer ſes troupes victorieuſes, & qu'en mille occaſions, les elemens ont combatu pour ſa querelle; Il pouvoit prendre celuy de Grand auſſi bien qu'Alexandre, puis qu'il a fait des actions qui ont ſurpaſſé nos eſperances, & qu'il a entrepris, & executé des deſſeins, que tous ſes predeceſſeurs avoient jugez impoſſibles; Il pouvoit enfin prendre celuy de Victorieux auſſi bien que Trajan, puis que l'on ne conte ſes victoires que par ſes combats, que ſes ſoldats ne ſont jamais batus en ſa preſence, & que le bon-heur l'accompagne en toutes ſes entrepriſes; mais ſçachant bien que la Juſtice eſt la vertu des Souverains, il s'eſt contenté du titre de Juſte, & il l'a preferé à celuy d'Heureux, pour apprendre à tous les Monarques, que le zele du bien public eſt la Paſſion qui doit regner dans leurs ames.

DE L'VSAGE DES PASSIONS,

SECONDE PARTIE.

DE L'USAGE DES PASSIONS.

SECONDE PARTIE.

Des Passions en particulier.

PREMIER TRAITE'.

De l'Amour, & de la Haine.

PREMIER DISCOURS.

De la Nature, des Proprietez, & des Effects de l'Amour.

LA Theologie nous enseigne, qu'il n'y a rien de plus caché ny de plus connu que le Dieu que nous adorons : son Essence remplit le monde, & son immensité est si grande, qu'il ne peut rien produire qu'il ne renferme, toutes les creatures sont des images de sa grandeur, & des preuves de sa puissance, on ne les peut voir qu'on ne le connoisse, & elles nous découvrent par leur mou-

Qui ubique est nullibi est.

nemens, celuy que les Prophetes nous declarent par leurs écrits : Cependant il n'y a rien de plus secret que luy, il est par tout, & n'est en aucune part, il se fait sentir, & ne se laisse point toucher ; il nous environne, & ne souffre point qu'on l'aborde, tous les peuples sçavent qu'il est, & tous les Philosophes ignorent ce qu'il est : La creance qu'on a de luy est si bien gravée dans les fonds de nôtre essence, que pour l'en effacer, il faudroit nous aneantir : neanmoins nôtre esprit ne le peut comprendre, & ce Soleil jette tant de lumiere, qu'il ébloüit tous les yeux qui le veulent regarder. Quoy que l'Amour ne soit qu'une passion de nôtre ame, il a cét avantage commun avec la Divinité, qu'il est aussi secret que public, & qu'il n'y a rien dans la nature de plus evident ny de plus caché : chacun en parle comme de l'ame qui conserve l'Univers, & comme du nœud sacré qui entretient la societé du monde : nos desirs le declarent, & l'homme qui fait des souhaits témoigne qu'il a de l'amour, nos esperances le publient, & toutes nos passions le découvrent : cependant il est retiré dans le fonds de nôtre cœur, & toutes les marques qu'il donne de sa presence, sont autant de nuages qui le dérobent à nos esprits : les hommes ressentent son pouvoir, & ne peuvent expliquer son essen-

ce, ceux même qui vivent sous son Empire, & qui reverent ses loix ne connoissent pas sa nature.

Les Poëtes qui s'interessent dans sa grandeur le veulent faire passer pour un Dieu, de peur que l'on ne blâme sa violence, ils luy donnent un nom auguste, & tâchent d'excuser sa veritable fureur par une fausse pieté: Les Platoniciens en font un Demon, & luy attribuent un pouvoir si absolu sur les passions, qu'ils veulent que la haine même obeïsse à ses volontez, & que pour luy complaire elle change toute sa rage en douceur: Les Stoïciens l'appellent une fureur, & jugeans de sa nature par ses effects, ils ne peuvent croire, que ce mouvement de nôtre ame soit reglé: Qui nous est aussi funeste que la Haine, & qui a si peu de conduite, qu'il offense le plus souvent ceux qu'il a dessein d'obliger; Les Peripateticiens n'osent luy donner un nom, de peur de se méprendre, & Aristote qui definit les choses les plus cachées, se contente de le décrire, nous laissant dans le desespoir de connoître une passion qu'il a ignorée: Tantôt il l'appelle un agréement, tantôt une inclination, tantôt une complaisance, & nous apprend par ces termes differens que la nature de l'amour, n'est pas moins cachée que celle de l'ame.

Deũ esse amorem turpiter vitio favens finxit libido: quoque liberior foret, titulum, furori, numinis falsi addidit Senec. in Hippolito. Odiũque periit cum iussit amor veteres cedunt ignibus iræ. Idem ibidem.

Idem est exitus odii & amoris insani. Sen. 6. benefic. cap. 25.

Parmy tant de doutes, quelques Phi-

losophes asseurent, qu'il est la premiere impression, que le bien sensible fait dans le cœur de l'homme, que c'est une playe agreable, qu'il y a receuë d'un bel object; que c'est le rayon d'un Soleil qui l'échauffe; que c'est un charme dont la vertu secrete l'attire; & que c'est le principe du mouvement qui l'emporte vers un bien apparent ou veritable: Mais s'il m'est permis de quitter les sentimens communs, pour suivre les plus veritable, je diray que l'amour est toutes les Passions; que selon ses divers états, il porte des noms differens, mais que l'usage a voulu que dans sa naissance il portât le nom le plus glorieux: Car quand l'inclination se forme dans le cœur, & qu'un object agreable enleve doucement la volonté, on l'appelle Amour: Quand il fait une sortie hors de luy-même, pour s'attacher à ce qu'il aime, on l'appelle Desir: Quand il est plus vigoureux, & que ses forces luy promettent un bon succez, on le nomme Esperance; Quand il s'anime contre les difficultez qui s'opposent à ses contentemens, on le nomme Colere: Quand il se prepare au combat, & qu'il cherche des armes pour deffaire ses ennemis, ou pour secourir ses alliez, on l'appelle Hardiesse: mais dans tous ces états, il est Amour: ce nom que les Philosophes luy ont affecté en sa naissance, ne luy

convient pas moins dans son progrez, & si lors qu'il n'est qu'un enfant il porte un titre si honnorable, il le merite encore mieux, quand il s'est accrû par les desirs, & fortifié par les esperances: Il est vray que ce premier Estat est la regle de tous les autres, & comme les ruisseaux tirent leur grandeur de leur source, toutes les Passions empruntent leur force de cette premiere inclination, qui s'appelle Amour: Car si-tôt qu'elle est épriſe de la beauté de son object, elle allume ses desirs, elle excite ses esperances, & porte le feu dans toutes les Passions qui relevent de son Empire; Elle est dans la volonté comme dans un thrône, d'où elle donne les ordres à ses sujets, Elle est au fonds de l'ame comme dans un fort, d'où elle inspire le courage à ses soldats; Elle est comme le cœur, qui donne la vie à tous les membres, & son pouvoir est si grand, qu'il n'y a point d'exemple, qui le puisse bien exprimer: Car les Roys trouvent souvent la desobeïssance dans leurs sujets, les plus vaillans Capitaines sont quelquesfois abandonnez par leurs soldats, & le cœur ne peut pas toûjours envoyer ses esprits par tous les membres du corps: Mais l'Amour est si absolu dans son état, qu'il ne trouve jamais de resistance à ses volontez; Toutes les Passions s'élevent pour executer ses

commandemens, & comme le mouvement de la Lune cauſe le flus, & reflus de la mer, ainſi le mouvement de l'Amour cauſe la paix, & le trouble de nôtre ame.

Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris, per Spiritum ſanctum qui datus eſt nobis. Rom. 5.

Or cet amour dont la nature eſt ſi cachée a pluſieurs branches, & peut être diviſé en naturel, & ſurnaturel : Ce dernier eſt celuy que Dieu répand dans nos volontez, pour nous rendre capables de l'aimer comme nôtre Pere, & de pretendre à la gloire comme à nôtre heritage; Le premier eſt celuy que la nature a imprimé dans nos ames, pour nous lier aux objets qui nous ſont agreables, & il ſe diviſe en Amour ſpirituel & ſenſible ? Le ſpirituel reſide en la volonté, & merite plûtoſt le nom de vertu que de Paſſion; Le ſenſible eſt en la partie inferieure de l'ame, il a tant de commerce avec les ſens, dont il emprunte ſon nom, qu'il fait toûjours impreſſion ſur le corps, & c'eſt celuy que l'on appelle proprement Paſſion : Enfin ces deux Amours ſe diviſent encore en deux autres, dont l'un s'appelle Amour d'amitié, & l'autre Amour d'intereſt : Le premier eſt le plus noble, & celuy qui en eſt touché, ne regarde que les advantages de ce qu'il aime, il luy ſouhaite du bien, ou il luy en procure, & ſans avoir d'autre conſideration que l'honneur, & le contentement de ſon amy ; il ſe ſacrifie

Amor amicitiæ, & amor concupiſcentiæ. In quid amicum paro ? ut habeã pro quo mori

pour luy, & s'eſtime heureux de perdre la vie pour l'aſſeurer de ſon affection : ç'a été cette paſſion genereuſe, qui a fait toutes les belles actions, qui ſont marquées dans l'hiſtoire ; ç'a été celle qui a donné de l'admiration aux Tyrans, & qui a fait ſouhaiter à ces ennemis de la ſocieté, d'aimer, & d'être aimez, jugeans bien que les Souverains étoient mieux gardez par leurs amis que par leurs ſoldats, & que toute leur puiſſance étoit foible, ſi elle n'étoit appuyée ſur l'amitié de leurs ſujets ; Le ſecond Amour que l'on appelle d'intereſt, eſt auſſi commun qu'il eſt injuſte ; Car la plus grande partie des affections eſt fondée ſur l'utilité, ou ſur le plaiſir, ceux qui s'y laiſſent emporter, n'ont pas tant d'amitié que d'amour propre ; & s'ils veulent declarer leurs ſentimens, ils advoüeront qu'ils s'aiment en leurs amis, & qu'ils ne les cheriſſent pas tant pour la vertu qu'ils y remarquent, que pour le bien qu'ils s'en promettent : Auſſi voyons-nous que ces affections ne ſubſiſtent qu'autant qu'elles ſont utiles ou agreables, & que le même intereſt qui les faiſoit vivre les fait mourir : Elles s'attachent à la fortune, & non pas à la perſonne, & ce ſont des commerces qui ne durent que pendant qu'ils ſont entretenus par l'eſperance du profit ou du plaiſir.

poſſim, ut habeam quem in exilium ſequar, cujus me morti opponam, & impendâ. Senec. Epiſt. 9.

Qui amicus eſſe cupit, quia expedit placebit ei aliquod pretium contra amicitiam, ſi ullum in illa placet pretium præter ipſam. Ita quam tu deſcribis negotiatio eſt non amicitia quæ ad commodum accedit. Senec. Epiſt. 9.

De tant d'Amours que la Philosophie a remarquez, nous ne considerons icy que celuy qui reside en la partie inferieure de l'ame, soit qu'il ait ou la vertu ou l'interest pour fondement: Et puis que nous en connoissons la nature, nous en examinerons les qualitez, dont la premiere est, qu'il cherche toûjours le bien, & ne s'attache jamais qu'à un objet, qui en a l'apparence ou la verité, Car comme la Nature est l'ouvrage de Dieu, elle ne peut être si déreglée, qu'elle ne conserve encore quelque reste de ses premieres inclinations; de sorte qu'ayant été destinée pour posseder le Souverain Bien, elle soûpire apres luy par une erreur qui est bien digne d'excuse, elle se lie à tout ce qui en porte l'Image, & par un instinct qui luy est demeuré dans son desordre, elle se laisse charmer à toutes les choses qui ont un peu de bonté ou de beauté; Comme si elle avoit trouvé ce qu'elle cherche, elle s'y attache indiscretement, & par un malheur déplorable, elle prend souvent le mensonge pour la verité; Elle commet des idolatries, pensant faire des actions de pieté, & rendant aux ouvrages ce qui n'est deu qu'à l'ouvrier, elle est coupable du même crime que commettroit un Amant, qui par une étrange maladie oublieroit la Maîtresse qu'il sert, & deviendroit passionné de sa peinture:

Cette

Cette faute se doit plûtoſt imputer à l'homme qu'à ſon amour, car celuy-cy étant aveugle, il ſuit ſon inclination, ne pouvant diſcerner l'apparence de la verité, il ayme le bien qui s'offre à luy pour ne pas manquer celuy qu'il cherche, il s'unit à celuy qu'il trouve, & il n'eſt coupable, que parce qu'il eſt trop fidelle. Mais l'homme ne ſe peut excuſer de ſon peché, puis que la raiſon eſt ſa conduite, & qu'il peut apprendre d'elle, que tous ſes biens qui le touchent par les ſens, ne ſont que les ombres de celuy qu'il doit aimer : Il faut qu'il corrige ſon amour, & qu'il l'empêche de s'attacher à des objets qui ſont beaux à la verité, mais qui ne ſont pas la Souveraine Beauté qu'il cherche ; Quand il juge que les qualitez qu'uils poſſedent luy peuvent donner le change, il les doit eviter comme des pieges, & faire un effort ſur ſoy-même, pour ſe dégager des Creatures, de peur qu'elles ne luy faſſent oublier ſon Createur.

De cette premiere proprieté de l'Amour, il en naît une ſeconde, qui eſt qu'il n'a jamais de repos, & qu'il eſt toûjours en quête de ce qu'il ayme : Car comme il voit tant d'ombres de cette Beauté ſupréme qu'il adore, il eſt toûjours en action ; laiſſant l'une pour prendre l'autre, il cherche en toutes, ce qu'il ne peut trouver en une ſeule,

& ſon changement n'eſt pas tant une preuve de ſa legereté, que de leur vanité : Il ſe fait ſage à ſes dépens, ne rencontrant pas ce qu'il demande en la beauté qu'il idolâtre, il ſe repent de ſon erreur, & s'attache à un autre objet, duquel il eſt contraint de ſe ſeparer encore, pource qu'il ne poſſede qu'une partie de ce Bien Univerſel, dont il eſt épris : Son inconſtance dureroit autant que ſa vie, ſi la Raiſon ne luy apprenoit que ce qu'il deſire eſt inviſible, & que le ſejour où nous ſommes, n'eſt pas deſtiné pour la poſſeſſion, mais pour l'eſperance : Alors il mepriſe ce qu'il eſtimoit, & conſiderant que les beautez naturelles ne ſont que des degrez pour nous élever à la Beauté ſurnaturelle, il les ayme avec retenuë, & s'en ſert comme de moyens pour arriver à la fin qu'il cherche.

La puiſſante impreſſion que cette Beauté fait ſur l'Amour, cauſe ſa troiſiéme proprieté, qui eſt qu'il ne peut vivre en repos, & que ſollicité par ſes deſirs, il eſt toûjours agiſſant ; Il tient de la nature des Aſtres, qui ſont en un mouvement perpetuel ; la fin d'un travail eſt la naiſſance d'un autre, & il n'a pas encore achevé ſon premier deſſein, qu'il en forme un ſecond ; Il reſſemble à ces Conquerans, qui picquez d'ambition ſe preparent toûjours à de nou-

veaux combats, ſans goûter jamais le plaiſir de la victoire. C'eſt pourquoy je ne puis approuver l'invention des Poëtes qui ont feint que l'Amour étoit le fils de l'oiſiveté : Car ſi ſa genealogie eſt veritable, il faut confeſſer qu'il n'eſt pas de l'humeur de ſa Mere : Auſſi ce Poëte infortuné qui fut le Martyr de l'Amour, & qui ſe vit juſtement perſecuté, pour avoir forgé des armes contre la pudicité des femmes, advouë que cette Paſſion eſt agiſſante, que tant s'en faut qu'elle ſoit née dans le repos, qu'elle oblige ſes partiſans à être ſoldats, & que pour aimer, il ſe faut reſoudre à faire la guerre. De là vient que Saint Auguſtin mélant l'Amour ſacré avec le prophane, les fait tous deux également agiſſans, & reconnoît qu'une veritable affection ne peut être oyſeuſe : L'Ambition qui eſt l'amour de l'honneur en eſt une bonne preuve, puis qu'elle fait tant d'impreſſion ſur le cœur des Ambitieux, qu'ils n'ont guere plus de repos que les damnez, & qu'ils ſe donnent toûjours plus de peine, qu'ils n'en font ſouffrir à ceux qu'ils oppriment : L'avarice qui eſt l'Amour des richeſſes, n'authoriſe pas moins cette verité que l'Ambition, puis que les miſerables qu'elle poſſede, déchirent les entrailles de la ter-

Habet omnis amor vim ſuam nec poteſt vacare amor in anima amantis. Aug. in Pſal. 31

re, pour n'être pas inutiles, & cherchent l'enfer devant leur mort, pour n'être pas exempts de travail pendant leur vie ; Cette proprieté eſt ſi particuliere à l'amour, qu'elle ne ſe trouve point dans les autres Paſſions, car encore que nos deſirs ſoient les premiers ruiſſeaux qui derivent de cette ſource, ſi eſt-ce qu'ils nous donnent quelque relâche, & quand ils ſont las de chercher un Bien éloigné, ils nous permettent de prendre un peu de repos ; Nous eſſuyons ſouvent nos larmes, & ſi nous ne faiſons la paix, nous faiſons quelque tréve avec la douleur : Nous ne meditons pas toûjours des vengeances, & la colere a d'autant moins de durée, qu'elle a plus de fougue & de violence : Nôtre haine s'endort quelquefois, & il faut qu'une nouvelle injure la reveille : Nos joyes ſont ſi courtes, que les plus longues ne durent que des momens, & elles ſont ſi amoureuſes de l'oyſiveté, qu'elles ceſſent d'être agreables, ſi-tôt qu'elles commencent d'être agiſſantes. Mais l'amour eſt toûjours en action, il n'attend point que l'âge luy donne des forces pour agir, il forme des deſſeins ſi-tôt qu'il eſt né : Quand les deſirs & les eſperances l'abandonnent, il ne laiſſe pas de penſer à ce qu'il aime, & de s'entretenir inutilement d'un bon-heur qu'il ne ſçauroit poſſeder ; Enfin l'activité luy eſt

si naturelle, que sa vie consiste dans le mouvement, & que comme le cœur il cesse de vivre, aussi-tôt qu'il cesse de se mouvoir.

De là procede la quatriéme proprieté, qui est la force qui l'accompagne en tous ses desseins : car, encore qu'il soit naissant, il est rigoureux s'il est veritable, & donnant des preuves de son courage, il donte des monstres qu'il ne connoît pas encore, il mesure ses forces par ses desirs, & croit qu'il peut tout ce qu'il veut : Les difficultez ne l'étonnent point, quand on les luy propose pour l'arrêter, il s'imagine qu'on veut éprouver sa volonté, & picqué de gloire il fait effort pour les vaincre, il ne reçoit point d'excuses, & n'en donne point aussi : Avant que d'advoüer son impuissance, il essaye toutes ses forces, & il surmonte souvent des ennemis, que les vertus les plus genereuses n'eussent osé attaquer. De là vient que l'Ecriture sainte le compare à la mort, non seulement parce qu'il nous separe de nous-mêmes, pour nous unir à ce que nous aymons, mais parce que rien ne luy peut resister : Car de tant de peines que la Justice divine a trouvées pour nous punir, il n'y a que la mort dont nous ne puissions nous deffendre ; Nous nous garantissons de l'injure des Elemens avec les habits, & les maisons

Magnum verbum fortis ut mors dilectio, magnificentius exprimi non potuit fortitudo Chariratis, quis enim morti resistit ? ignibus, undis, ferro potestaribus Regibus resistitur, venit una mors quis ei resistit ? nihil

Nous Vainquons la ſterilité de la terre, par l'ardeur de nôtre travail ; Nous corrigeons les alimens, par le ſecours de la Medecine ; Nous rangeons les bêtes farouches ſous nôtre obeïſſance, par l'artifice ou par la force ; Souvent nous convertiſſons nos peines en plaiſirs, & nous tirons de la miſere de nôtre condition des avantages que nous n'euſſions pas trouvez dans l'état d'innocence : Mais rien ne peut reſiſter à la mort, & ſi les Medecins ont decouvert des ſecrets pour prolonger nôtre vie, ils cherchent encore inutilement les moyens de ſe deffendre de ſon ennemie. Elle fait des ravages par toute la terre, elle ne pardonne ny à l'âge ny au ſexe, & ces Palais qui ſont environnez de tant de gardes, ne peuvent garentir les Rois de ſes atteintes : Ainſi l'amour ne trouve point de difficultez qu'il ne ſurmonte, d'orgueil qu'il n'abaiſſe, de puiſſance qu'il ne donte, ny de rigueur qu'il n'adouciſſe.

Enfin, par une autre proprieté qui n'eſt pas moins conſiderable que la precedente, il charme les travaux, il ſçait méler le plaiſir avec la peine, & pour nous animer aux actions difficiles, il trouve l'invention de les rendre agreables ou glorieuſes : La Chaſſe eſt plûtoſt une occupation qu'un divertiſſement, c'eſt une image de la guerre, &

Et illa fortius, propterea vanius e ius Charitas comparatur. Aug. in Pſ. 121.

Et quia ipſa Charitas occidit quod fuimus, ut ſimus quod non eramus. facit in nobis quamdam mortem dilectio : Ipſa morte tranſmortui quibus Apoſtolus dicebat. Mortui eſtis. &c. dem ibid.

les hommes qui pourſuivent les bêtes farouches, ſemblent s'étudier à vaincre leur ennemis ; la victoire y eſt douteuſe auſſi bien que dans les combats, l'honneur s'y achepte quelquesfois par la perte de la vie : Cependant tous ces travaux ſont les plaiſirs des chaſſeurs, & la Paſſion qu'ils ont pour cét exercice, leur fait appeller un paſſe-temps, ce que la raiſon leur devroit faire appeller un ſupplice ; La guerre n'a rien d'agreable : ſon nom même eſt odieux ; Quand l'injuſtice, le deſordre & la crainte ne l'accompagneroient pas, elle auroit encore aſſez d'horreur, pour étonner tous les hommes ; La mort s'y fait voir en cent formes differentes ; elle n'a point d'exercice, où le peril ne ſurpaſſe la gloire, & elle ne fournit point d'occaſion aux ſoldats, qui ne ſoient auſſi ſanglantes qu'honnorables : Neanmoins ceux qui l'aiment en font leurs delices, ils eſtiment belles toutes ſes laideurs, & par une inclination, qui vient plûtoſt de leur amour que de leur humeur, ils trouvent leurs plaiſir dans ſes dangers, & goûtent la douceur de la pàix dans le tumulte de la guerte : C'eſt ce qui a fait dire à S. Auguſtin que les travaux des Amans ne ſont jamais fâcheux, & que pour ſervir ce qu'ils aiment, ils n'ont point de peine, ou que s'ils en ont, ils la cheriſſent.

Nullo modo ſũt oneroſi labores amantiũ, ſed etiam ipſi delectãt ſicut venantiũ piſcantiũq;

Mais nous n'aurions jamais achevé si nous voulions remarquer toutes les proprietez de l'Amour : C'eſt pourquoy je paſſe à ſes effets, qui étant ſes images, nous repreſenteront ſon naturel, & nous apprendront ce qu'il deſire, en nous découvrant ce qu'il peut faire. Le premier de ces miracles eſt celuy qu'on appelle Extaſe, car il detache l'ame du corps qu'elle anime, pour l'unir à l'objet qu'elle aime; il nous ſepare de nous-même par une douce violence, & il arrive à cette diviſion merveilleuſe, ce que l'Ecriture ſainte attribuë à l'Eſprit de Dieu : Si bien qu'un Amant n'eſt jamais avec ſoy, & pour le trouver, il faut neceſſairement le chercher en la perſonne qu'il adore; il veut bien qu'on ſçache que contre les loix de la Prudence, il eſt toûjours hors de luy même, & qu'il a renoncé à tous les ſoins de ſe conſerver, depuis qu'il eſt devenu eſclave de ſon amour. Les Saints tirent leur gloire de cette extaſe, & la verité qui parle par leur bouche les oblige de confeſſer, qu'ils vivent plus en JESUS-CHRIST, qu'en eux-mêmes. Or comme pour vivre en un autre, il faut mourir à ſoy-même, la mort accompagne cette vie, & les Amans ſacrez ou prophanes ne peuvent aymer, qu'ils ne s'obligent à mourir : Il eſt vray que cette mort leur eſt advantageuſe, puis qu'elle

intereſt ergo quid ametur, nam in eo quod a metur aut non laboratur, aut labor amatur.

Aug. Extaſim facit amor amatores ſuo ſtatu dimovet ſui juris eſſe non finit ſed in ea quæ amant penitus transfert Dion. de divin. nomin. c. 4.

Vivo autem iam non ego vivit vero in me Chriſtus Galat. c. 2.

leur procure une vie qui leur eſt plus agreable que celle qu'ils ont perduë. Car ils reſſuſcitent en ceux qu'ils ayment ; Par un miracle d'amour, ils renaiſſent de leurs cendres comme le Phœnix, & recouvrent la vie dans le ſein même de la mort. Qui ne conçoit bien cette verité ne peut entendre ces paroles par leſquelles S. Paul nous apprend, que nous ſommes morts à nous-mêmes, & vivans à JESUS-CHRIST.

Mortui enim eſtis & vita veſtra eſt abſcondita cum Chriſto in Deo. Coloſſ. c. 3.

Cét effet en produit un autre, qui n'eſt guere moins admirable ; Car comme les Amans n'ont plus de vie, que celle qu'ils empruntent de leur amour, il arrive infailliblement qu'ils ſe tranſforment en luy, & que ceſſans d'être ce qu'ils étoient, ils commencent d'être ce qu'ils aiment ; Ils changent de condition auſſi bien que de nature, & par une merveille qui ſurpaſſeroit toute creance ſi elle n'étoit ſi commune, ils deviennent ſemblables à ce qu'ils cheriſſent. Il eſt vray que ce pouvoir éclate bien davantage dans l'amour divin que dans le prophane : Car encore que les Rois s'abaiſſent en aymant leurs ſujets, & qu'ils renoncent à leur grandeur, ſitôt qu'ils s'engagent dans l'amitié, neanmoins ils n'élevent pas ſur le trône tous ceux qu'ils aiment : La jalouſie qui eſt inſeparable de la Royauté, ne leur permet pas de donner leur cou-

ronne, à celuy qui poſſede leur cœur : Mais quand ils arriveroient à cét excez, la maxime ne ſeroit veritable que pour eux, & leurs ſujets ne pourroient pas changer de condition par l'effort de leur Amour ; Car pour aimer les grandeurs on ne devient pas ſouverain ; Pour aymer les richeſſes on n'en eſt pas plus accommodé ; L'affection pour la ſanté n'a point encore guery les malades, & nous n'avons point veu que la ſeule Paſſion de ſçavoir ait rendu les hommes ſçavans : Mais l'Amour divin a tant de pouvoir, qu'il nous éleve au deſſus de nous-même, & que par une étrange metamorphoſe, il nous fait être ce qu'il nous fait aymer ; Il rend l'innocence aux coupables ; Des eſclaves il en fait des enfans, il change les Demons en Anges, & pour ne point diminuer ſa vertu en la penſant exagerer, il ſuffit de dire, que des hommes il en fait des Dieux.

C'eſt pourquoy nous avons mauvaiſe grace de nous plaindre de nôtre miſere, & d'accuſer nôtre Createur, de n'avoir pas égalé nôtre condition à celle des Anges : Car encore que ces purs eſprits ayent de grands avantages ſur nous, & que nous n'eſperions point d'autre bon-heur que celuy qu'ils poſſedent, neanmoins nous ſommes aſſez heureux, puis qu'il nous eſt permis d'aymer Dieu, & qu'on nous fait eſpe-

Quid enim refert natura eſſe quod poteſt effici volũtate. D. Chryſ. de laud. Paul. hom. 6.

rer, que l'amour transformant nôtre Nature en la sienne, nous perdrons ce que nous avons de mortel & de perissable, pour acquerir ce qu'il a d'incorruptible & d'eternel. C'est la consolation des divins Amants, & c'est l'unique moyen d'aspirer sans crime au bon-heur que Lucifer ne pût souhaiter qu'avec impieté. Je ne sçaurois finir ce discours sans faire un juste reproche à tous ceux qui pouvans aymer Dieu, engagent leurs affections dans la terre, & se privent de cette haute felicité, que leur promet le divin Amour : Car en aymant les creatures, ils ne peuvent prendre part à leurs perfections, qu'ils n'en prennent à leurs deffauts ; Apres avoir bien travaillé, ils changent souvent une condition obscure & paisible, avec une autre plus éclatante, mais plus dangereuse : Ainsi il y a toûjours du hazard à aymer une Creature, & l'advantage qu'on en peut tirer, n'est jamais si pur, qu'il ne se trouve mélé de quelque disgrace : Car quelque Passion que nous ayons pour elle, nous ne sommes pas asseurez qu'elle en ait pour nous ; c'est neanmoins dans cette affection mutuelle, & dans cette correspondance d'amitié, que se fait ce changement merveilleux, qui passe pour le principal effet de l'Amour : Mais consacrant nos affections à Dieu, nous

ne courons point toutes ſes fortunes : Ses perfections ne ſont point accompagnées de defauts, & faiſant une échange avec luy, nous ſçavons bien qu'il ne nous peut être deſavantageux : nôtre amour n'eſt jamais ſans reconnoiſſance, puis qu'il eſt plûtoſt l'effect que la cauſe du ſien, & que nous ne l'aymons point, qu'il ne nous ait aymez les premiers. Il eſt ſi juſte, qu'il ne denie jamais à nôtre affection la recompenſe qu'elle merite; Il n'eſt point du naturel de ces infidelles maîtreſſes, qui parmy la troupe de leurs Amans, preferent ceux qui ont le plus de grace, à ceux qui ont le plus d'amour : En ce commerce que nous avons avec luy, nous ſommes aſſeurez que celuy qui a le plus de charité, aura le plus de gloire; & que dans ſon Eſtat, le plus fidel Amant ſera toûjours le plus honoré.

II. DISCOURS.

Du mauvais uſage de l'Amour.

Nihil in rerum natura tam ſacrum quod ſacrilegium nó inveniat. Sen.

COmme il n'y a rien de ſi ſacré, qu'on ne trouve quelque ſacrilege qui le prophane, il ne faut pas s'étonner, ſi l'amour qui eſt la plus Sainte Paſſion de nôtre ame, trouve des impies qui la corrompent, & qui la font ſervir cor-

tre son inclination à leurs pernicieux desseins: Car elle ne cherche que le Souverain bien, & c'est avec quelque sorte de violéce, qu'on l'oblige à aimer ces biens particuliers, qui ne sont que les ombres de celuy qu'elle desire; Aussi pour la tromper, il a falu que le peché ait déreglé nôtre nature, & qu'il ait converty l'amour naturel en amour propre, faisant de la source de tous nos biens, l'origine de tous nos maux: Car pendant l'état d'innocence l'homme ne s'aimoit que pour Dieu, & la nature étoit si bien temperée avec la grace, que toutes ses inclinations étoient saintes. En cette heureuse condition, la Charité étoit confonduë avec l'Amour propre, & l'homme ne craignoit point qu'en s'aymant soy même, il fît tort à son prochain: Mais depuis sa desobeïssance, son amour changea de nature: celuy qui regardoit d'un même œil les avantages des autres, & les siens, commença de les separer, & oubliant ce qu'il devoit à Dieu, il fît un Dieu de luy-même; Il confondit toutes les loix de l'innocence: comme s'il eût été seul dans le monde, il renonça aux douceurs de la societé; il forma une resolution de regler ses affections par ses interests, & de n'aimer plus que ce qui luy étoit utile ou agreable. Ce malheur se repandit comme un poison dans toute la

Nature, & ſans le ſecours de la Grace la Raiſon ne s'en peut encore deffendre; Les plus belles actions perdirent leur luſtre par ce déreglement, la Philoſophie avec tous ſes preceptes, ne pût reformer un deſordre, qui étoit plûtoſt dans le fonds de la Nature, que dans la volonté; Elle fit quelques efforts, pour combattre ce monſtre, & voyant un peu de lumiere au travers des tenebres qui l'aveugloient, elle confeſſa que l'homme n'étoit pas tant à ſoy qu'à ſon Païs, & qu'il devoit plûtoſt travailler pour la gloire de l'Eſtat, que pour le bien de ſa famille; Elle jugea que l'Amour du prochain devoit être formé ſur le nôtre, & creut qu'en nous ordonnant de le traiter comme nous-mêmes, elle avoit corrigé tous les abus de la ſocieté humaine: Mais comme ce mal n'étoit pas ſeulement dans l'eſprit, ſes advis ne ſuffirent pas pour le guerir; elle fut contrainte d'advoüer, qu'il n'y avoit que celuy qui avoit produit les hommes, qui les pût reformer: Auſſi ne trouvâmes-nous le remede à nos malheurs, que dans le ſecours de la Grace, & nous n'avons ſoûpiré avec liberté, que depuis que JESUS-CHRIST eſt venu au monde pour bannir l'Amour propre de nos ames: Car ſa venuë n'a point eu d'autre motif, ny ſa doctrine d'autre but, que la ruine de ce monſtre

effroyable : Il l'attaque par toutes ſes maximes, & il ne ſort preſque point de parole de ſa bouche divine, qui ne luy donne une atteinte mortelle ; Il proteſte qu'il ne veut point de Diſciples, qui n'ayent changé l'amour propre en une ſainte averſion, & qu'il ne peut ſouffrir dans ſon Eſtat des ſujets, qui ne ſont pas diſpoſez à perdre la vie, pour la gloire de leur Souverain. Il ne condamne l'excez des richeſſes, & le deſir des honneurs, que parce qu'il entretient cette Paſſion déreglée ; & il ne nous oblige à aymer nos ennemis, que pour nous apprendre à nous haïr nous-même. La mortification, & l'humilité, qui ſont les fondemens de ſa doctrine, ne tendent qu'à détruire cette affection deſordonnée, que nous avõs pour nôtre eſprit ou pour nôtre corps : Enfin il ne nous donne la Charité, que pour ruiner l'amour propre, & il n'eſt mort en la Croix, que pour faire mourir cét ennemy, qui eſt la cauſe de nos querelles, & de nos diviſions.

Si quis venit ad me, & nõ odit patrem ſuum & matrem, & uxorẽ, & filios, & fratres, & ſoroores, adhuc autem & animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus. Luc. 14.

Inter ficiens inimicitias in ſemetipſo. Eph. cap 2.

Auſſi doit-on confeſſer que ce mal enferme tous les autres, & qu'il n'y a point de deſordre dans le monde, qui ne reconnoiſſe celuy-cy pour ſon principe : Et je croy que non ſeulement on ne peut faire un bon Chrêtien, d'un homme qui s'ayme avec excez, mais je ſoûtiens que ſelon les loix de la

Politique, & de la Morale, on n'en ſçauroit faire ny un homme de bien, ny un bon Citoyen : Car la Juſtice eſt abſolument neceſſaire en toutes ces conditions, & cette vertu ne peut ſubſiſter avec l'amour propre : La Juſtice veut qu'un homme raiſonnable prefere les inclinations de l'eſprit à celles du corps, & qu'il conſerve à ce Souverain tous les droicts de ſon authorité : L'Amour propre qui panche toûjours du côté de la chair, veut que l'eſclave gouverne ſon maître, & que le corps ait l'empire ſur l'eſprit : La Juſtice veut qu'un homme de bien ne forme point de ſouhaits, qui excedent ſon merite ou ſa naiſſance, & elle luy apprend que pour être heureux & innocent, il faut qu'il preſcrive des bornes à ſes deſſeins : L'amour propre nous commande de ſuivre nos inclinations, & de ne regler nos deſirs que par nôtre vanité ; il flate nôtre ambition, & pour s'inſinuer dans nôtre eſprit, il nous permet tout ce que nous voulons. La Juſtice veut qu'un bon Citoyen prefere l'intereſt public à celuy de ſa maiſon, qu'il ſoit diſpoſé de perdre ſes biens, & de ſacrifier ſa perſonne pour la conſervation de l'Eſtat. Elle luy perſuade, qu'il n'y a point de mort plus glorieuſe que celle qu'on ſouffre pour la defenſe de ſa Patrie, & que les Horaces, & les Scevoles, ne ſe

sont rendus illustres dans l'Histoire Romaine, que pour s'être immolez à la gloire de leur Republique ; Quoy qu'il n'y ait rien de plus naturel aux hommes que l'amour de leurs enfans, il s'en est trouvé à qui la Justice a fait perdre ce sentiment, pour conserver celuy de bons Citoyens: & qui sollicitez par cette vertu sont devenus les bourreaux de ceux dont ils étoient les Peres, apprenans par un exemple si rigoureux, que l'amour de la Patrie devoit vaincre l'amour du sang ; Un Estat ne peut être heureux, où l'on doute de ces maximes ; toutes les fois qu'on fera ceder l'interest du public à celuy des particuliers, il sera toûjours proche de sa ruine, & il n'aura pas moins de peine à se deffendre contre ses sujets, que contre ses ennemis. Cependant l'Amour propre ne fait travailler un homme que pour son plaisir ou pour sa gloire, il le constituë la fin de toutes ses actions, & le renferme si bien dans luy-même, qu'il ne luy permet pas de considerer le public ; S'il luy rend quelque service c'est pour son utilité particuliere, & lors qu'il paroît plus occupé pour le repos de l'Estat, il en souhaite la servitude, ou il en conjure la perte. Marius & Sylla sont des preuves de ces veritez, Pompée, & Cesar nous ont fait voir combien sont dangereux les Citoyens

Gnatosq; Pater nova bella movétes, ad pœnâ pulchra pro libertate vobat, Æn. 6.

qui s'ayment mieux que la Republique & qui pour conserver leur pouvoir, ne craignent pas d'opprimer sa liberté.

Dans la Religion, cette injuste Passion est encore plus funeste, & jamais la Pieté ne pourra s'accorder avec l'Amour propre; Car il n'y a personne de bon sens qui n'advouë, que pour être pieux, il faut être soûmis à la volonté de Dieu; qu'on doit recevoir de sa main les peines, & les recompenses avec une égale soûmission; qu'il faut adorer ses foudres qui nous ont frappez, & avoir autant de respect pour sa Justice que pour sa Misericorde; Qu'il faut être cruels à nous-mêmes pour luy être obeyssans; que c'est pieté de luy immoler des innocens quand il les demande, & que comme il n'y a point de creature, qui ne doive la vie à sa Puissance, il n'y en a point qui ne soit obligée de la perdre pour sa gloire. Or qui sera l'homme, qui soûmettre son esprit à ces veritez, s'il est esclave de l'amour propre? & comment sera-t'il fidele à Dieu, s'il est amoureux de soy-même? Je concluds donc, que cette affection desordonnée est la mort des familles, la ruine des Estats, & la perte de la Religion: que pour vivre dans le monde, il faut declarer la guerre à cét ennemy commun de la societé, & qu'imitant les elemens, qui forcent leurs inclina-

tions pour chaſſer le vuide, il faut faire violence à nos deſirs, pour vaincre une Paſſion ſi pernicieuſe à la Nature, & à la Grace.

De cette ſource de malheurs, il ſort trois ruiſſeaux qui inondent tout l'Univers, & qui cauſent un deluge, dont il eſt bien mal-aiſé de ſe ſauver. Car de cét Amour déreglé, naiſſent trois autres amours qui empoiſonnent toutes les ames, & qui banniſſent toutes les vertus de la terre; Le premier eſt l'amour de la Beauté, qu'on appelle Incontinence; Le ſecond eſt l'Amour des richeſſes qu'on appelle Avarice: Le troiſiéme eſt l'amour de la Gloire, qu'on appelle Ambition: Ces trois capitaux ennemis du ſalut & du repos de l'homme, corrompent tout ce qui eſt à luy, & le rendent criminel en ſon eſprit, en ſon corps, & en ſes biens. Il eſt aſſez mal-aiſé de dire lequel de ces monſtres eſt le plus difficile à vaincre, parce qu'outre leurs forces naturelles, ils en ont encore d'étrangeres, qu'ils tirent de nos inclinations ou de nos habitudes, & qui les rendent ſi redoutables, que ſans un miracle on ne les ſçauroit plus donter: A les conſiderer neanmoins en eux-mêmes, l'Ambition eſt la plus élevée, & la plus forte: La Volupté eſt la plus molle, & la plus douce. L'Avarice eſt la plus baſſe & la plus opiniâtre.

Quosdam cum in consummatione dignitatis, per mille indignitates irrepsit, et misera subiit cogitatio ipsos laborasse in titulum sepulchri Senec. de brevit. vit. c. 29.

On les combat par divers moyens, & toute la Morale est occupée à nous fournir des raisons pour nous en deffendre : La vanité des honneurs a guery quelques ambitieux : Car apres avoir reconnu qu'ils travailloient pour un bien, qui n'arrivoit qu'apres la mort, & que de tant d'actions perilleuses, ils n'en pouvoient esperer que l'ornement de leur sepulchre, ou quelque Eloge dans l'histoire, ils ont cessé de faire la Cour à une Idole, qui recompense mal les esclaves qui la servent, & qui pour un peu de vent qu'elle leur promet, les oblige souvent à répandre leur propre sang ou celuy de leur prochain : L'infamie des voluptez, les malheurs qui les accompagnent, les déplaisirs qui les suivent, & la honte qui ne les quitte jamais, a souvent guery les hommes, à qui le peché avoit encore un peu laissé de raison : aussi s'en corrige-t'on avec l'âge ; s'il se trouve des vieillards impudiques, c'est un desordre dans la nature, & il ne faut pas moins s'étonner de voir de l'amour sous des cheveux blancs, que de voir ces montagnes, dont la tête est couverte de neige, & dont les entrailles sont pleines de flammes : La misere des richesses, la peine qu'on prend à les amasser, le soin qu'elles donnent à les conserver, les maux qu'elles procurent à ceux qui les possedent

la facilité qu'elles donnnent à contenter les injuſtes deſirs, & le regret qu'on reſſent quand il les faut quitter, ſont des conſiderations aſſez fortes pour les faire mépriſer à ceux qui n'en ſont pas encore devenus eſclaves : Mais depuis qu'elles exercent leur tyrannie ſur les eſprits, j'en eſtime le mal incurable, l'âge qui guerit les autres Paſſions aigrit celle-cy, les autres n'aiment jamais davantage les richeſſes, que lors qu'ils ſont plus prêts de les perdre, & comme l'amour eſt plus ſenſible, quand il apprehende l'abſence de ce qu'il aime, l'avarice eſt plus violente, quand elle apprehende la perte de ſes biens. Mais ſans entreprendre ſur le travail d'autruy, il me ſuffit de dire, que pour ſe preſerver de toutes ſes maladies, il faut tâcher de ſe garantir de l'amour propre. Car comme l'amour naturel fait toutes les Paſſions, l'amour déreglé fait tous les vices, & quiconque prend le ſoin d'affoiblir cette Paſſion, par l'exercice de la Penitence ou de la Charité, ſe trouvera heureuſement delivré de l'Ambition, de l'Avarice, & de l'Impudicité. Mais pour arriver à ce ſuptême dégré de bon-heur, il faut nous ſouvenir, qu'en quelque condition que nous mette la Providence, nous ne ſommes pas à nous, mais au public ; & que nous ne devons pas aimer au prejudice de nos Souve-

Miſer eſt omnis animus vinctus amicitia rerum téporalium, & dilaniatur cũ eas amittit, & tunc ſentit miſeriã qua miſer eſt, & non antequam amittat eas. Aug. Conf. l. 4. cap. 10.

rains : Dans la nature nous ſommes une portion de l'Univers : Dans la vie civile, nous ſommes une partie de l'Eſtat : Dans la Religion nous ſommes membres de JESUS-CHRIST. En toutes ces conditions, l'Amour propre doit être ſacrifié à l'Amour univerſel : Dans la Nature il faut mourir, pour faire place à ceux qui nous ſuivent : Dans l'Eſtat, il faut contribuer ſes biens, & ſon ſang pour la deffenſe du Principe : & dans la Religion, il faut faire mourir Adam pour faire vivre JESUS-CHRIST.

III. DISCOURS.

Du bon uſage de l'Amour.

LA Morale ne conſidere pas tant la bonté des choſes que leur bon uſage ; elle neglige les perfections naturelles, & n'en eſtime que l'employ raiſonnable ; Les metaux luy ſont indifferents, & elle ne les regarde que comme une terre, à qui le Soleil a fait changer de couleur : mais elle en blâme l'abus, & en approuve le ménage. Elle ſouffre avec peine, que les méchans en abuſent pour opprimer les innocens, pour corrompre les Juges, pour violer les loix & pour ſeduire les femmes : Elle voit avec plaiſir, que les bons s'en ſervent, pour nourrir les pauvres, pour

Tollat malus divitias, inopes opprimũtur, judices corrumpuntur, leges pervertũtur, res humanæ perturbãtur. Tollat Bonus, pauperes

vétir les nuds: pour delivrer les captifs, & pour ſecourir les miſerables. Il n'y a rien de plus éclatant que cette vivacité, que la Nature donne aux beaux eſprits; c'eſt la clef qui leur ouvre le threſor des Sciences, ſoit qu'ils les vueillent acquerir, ſoit qu'ils les vueillent debiter; c'eſt l'agréement des compagnies, & c'eſt une qualité qui ſe fait aymer auſſi-tôt qu'elle ſe fait paroître: Neanmoins la Morale ne l'eſtime qu'autant qu'elle eſt bien ménagée, & S. Auguſtin qui la reconnoiſſoit comme une grace, confeſſe que pour n'en avoir pas bien uſé, elle luy avoit été pernicieuſe, & l'avoit entretenu dans ſes erreurs. L'amour eſt ſans doute la plus ſainte de nos Paſſions, & le plus grand avantage que nous ayons reçeu de la Nature, puis que par ſon moyen nous pouvons nous lier aux bonnes choſes, & perfectionner nôtre ame, en les aymant: C'eſt l'eſprit de la vie, c'eſt le lien de l'Univers, c'eſt un artifice innocent, par lequel nous changeons de condition ſans changer de Nature, & nous nous transformons en la perſonne que nous aymons; c'eſt le plus pur & le plus veritable de tous les plaiſirs, c'eſt une ombre de la felicité que goûtent les Bien heureux: La terre ne ſeroit qu'un Enfer, ſi l'Amour étoit banny, & ce ſeroit une extrême rigueur, ſi Dieu

paſcũtur, oppreſſi liberãtur, captivi redimuntur. Aug. ſerm. 3. de S. Cypr.

Celeritas intelligẽdi & acumẽ diſputandi donum tuũ eſt, ſed inde non ſacrificabam tibi. Itaq; mihi non ad uſum, ſed ad perniciem magis valebat. Nam quid mihi proderat bona res, non utẽti bene. Aug. l. 4. Conf. c. ultim.

nous ayant permis de voir les belles choſes, il nous avoit deffendu de les aimer : Mais pour bien conduire cette Paſſion, il faut apprendre de la Morale quelles loix nous luy devons preſcrire, & quelle liberté nous luy pouvons donner.

Il y a trois objects de nôtre Amour, Dieu, l'Homme, & les Creatures dépourveuës de raiſon : Quelques Philoſophes ont douté, ſi nous pouvions aimer le premier ; Sa grandeur leur avoit perſuadé, qu'il demandoit plûtoſt nôtre adoration que nôtre amour. Mais quoy que ce ſentiment ſoit Religieux, & qu'il merite d'autant plus d'eſtime qu'il eſt entré dans l'ame des Prophanes, nous ne ſçaurions nier que l'Amour ne nous ait été donné pour nous unir à Dieu ; Car outre que nous reſſentons cette inclination, qu'elle eſt imprimée par les mains de la Nature dans le fonds de nos volontez, & que ſans l'inſtruction de nos Peres & de nos Maîtres nous cherchons le Souverain bien, la Raiſon nous enſeigne qu'il eſt l'abyſme de toutes les perfections, & le centre de tout amour : De ſorte qu'on ne peut craindre de commettre d'excez en l'aimant de toutes ſes forces : Il eſt ſi bon qu'il ne ſçauroit être aymé autant qu'il eſt aymable, & quelque effort que l'homme faſſe, il eſt obligé de confeſſer que la bonté de Dieu ſurpaſſe toûjours

Deus noſter, is eſt, quem amat, id omne quod amare poteſt. Aug.

jours la grandeur de son Amour. Aussi les ames élevées, qui l'abordent de plus prés, se plaignent de leur froideur, & souhaitent que toutes les parties de leurs corps se convertissent en langues pour le loüer, ou en cœur pour l'aymer : Ils s'affligent de ce que sa grandeur étant si connuë, sa bonté soit si peu aimée ; & qu'ayant tant de sujets, il ait si peu d'amans. Il ne faut donc point prescrire de bornes à cette Passion, quand elle regarde Dieu, mais chacun se doit consommer en desirs, & souhaiter que son cœur se dilate, pour aymer infiniment celuy qui est infiniment aymable: Mais il faut bien prendre garde à ne luy pas ravir ce qui luy appartient si legitimement, & nous devons nous souvenir, que quand sa bonté n'exigeroit pas de nous ce devoir, nous serions obligez à le luy rendre par nôtre interest : car nôtre amour n'est content que quand il se repose en Dieu ; Il craint l'infidelité dans les Creatures ; il n'a jamais tant d'asseurance, qu'il ne luy reste toûjours des doutes raisonnables, & quand il auroit tant de preuves de leur bonne volonté, qu'il seroit contraint de bannir les soupçons, il apprehenderoit encore que la mort ne luy ravît ce que sa bonne fortune luy auroit donné, & dans l'une de ses deux justes apprehensions, il ne pourroit éviter d'être

Omnia ossa mea dicent, Domine, quis similis tibi ? ps. 34.

Modus amandi Deum est amare sine modo Bernard.

miſerable. Mais il ſçait bien que Dieu eſt immuable; & qu'il ne nous quitte jamais que nous ne l'ayons quitté; il ſçait bien qu'il eſt eternel, & que la mort n'étant pas moins éloignée de ſa Nature que le changement, ſon affection ne peut finir que par nôtre infidelité.

Il eſt vray qu'il y a des ames charnelles qui ſe plaignent qu'il eſt inviſible, & qui ne peuvent ſe reſoudre à donner leur cœur à une Divinité, qui ne contente pas leurs yeux : Mais toutes choſes ſont pleines de luy ; ſa grandeur eſt répanduë en toutes les parties de l'Vnivers, chaque creature eſt une Image de ſes perfections, il ſemble qu'il n'ait fait ces portraits, que pour ſe faire connoître & ſe faire aymer ; Et quand il n'auroit pas uſé de cét artifice, il ne faut que conſulter nôtre raiſon pour ſçavoir ce qu'il eſt ; L'erreur ne la peut corrompre, & dans les ames des Payens, elle a rendu des oracles veritables, Ces mémes hommes qui offroient de l'Encens aux Idoles, ſçavoient bien qu'il n'y avoit qu'un Dieu : quand la Nature parloit par leur bouche, elle leur faiſoit tenir le langage des Chrêtiens, & iis confeſſoient les veritez, pour leſquelles ils perſecutoient les Martyrs : Car comme remarque Tertullien, leur ame étoit naturellement Chrêtienne ; lors qu'un danger les ſurprenoit, ils

Anima licet carcere corporis preſſa, cum tamé reſipiſcit, unũ Deũ nominat Deus dedit, omnium non eſt? ô Te-

imploroient le secours du vray Dieu, & non pas celuy de leur Jupiter : Quand ils faisoient quelque serment, ils levoient les yeux vers le Ciel, & non pas vers le Capitole ; De sorte qu'il ne faut pas se plaindre que Dieu soit invisible, mais il faut souhaitter, qu'il soit autant aymé qu'il est connu : Et puis cette plainte n'est plus recevable, depuis le Mystere de l'Incarnation, où Dieu s'est fait Homme pour traiter avec les hommes; où il a donné des preuves sensibles de sa presence, & où se revêtant de nôtre Nature, il a permis à nos yeux de voir ses Beautez; à nos mains de toucher son Corps, & à nos oreilles d'entendre sa voix ; Il s'est fait nôtre allié depuis cét heureux moment, & celuy qui étoit nôtre Souverain, est devenu nôtre Frere, afin que cette double qualité nous obligeât à l'aymer avec plus d'ardeur, & nous permît de l'aborder avec plus de liberté. On ne peut donc manquer en l'usage de l'Amour que nous luy devons, que pour être trop reservez ou trop infidelles : Mais celuy que nous rendons aux hommes peut être defectueux en deux façons: nous en pouvons abuser, ou en leur en donnant trop, ou en ne leur en donnant pas assez, ce que la suite de ce discours nous fera connoître.

stimonio Animæ naturaliter Christianæ: dicens hæc, non respicit Capitolium, sed ad Cælum, novit enim Anima sedem Dei vivi. Tertul. in Apologet.

L'Amitie est sans doute un des prin-

cipaux effects de l'Amour & le plus innocent plaisir que les hommes puissent goûter dans la societé ; Les Barbares reverent son nom; ceux qui mépriſent les loix de la Civilité, eſtiment celles de l'Amitié, & ne peuvent vivre dans leurs foreſts, qu'ils n'ayent quelques confidens qui ſçachent leurs penſées, qui ſe réjouïſſent de leur bonne fortune, & qui s'affligent de leurs diſgraces ; Les voleurs qui entreprennent ſur la liberté publique, qui font la guerre durant la paix, & qui ſemblent vouloir étouffer cét Amour que la Nature a mis entre tous les hommes, ne laiſſent pas d'avoir du reſpect pour l'amitié, ils ont entr'eux quelque ombre de ſocieté, ils ſe gardent la foy, quoy qu'elle ſoit prejudiciable à l'Eſtat, ils la conſervent quelquesfois dans les tortures, & aiment mieux perdre la vie que trahir leurs compagnons. Enfin les peuples ne ſubſiſtent que par la force de cette vertu, & qui l'auroit banie de la terre, il faudroit raſer les villes, & renvoyer les hommes dans les deſerts : Elle eſt plus puiſſante que les loix, & ſi elle étoit bien établie dans les Royaumes, il ne faudroit plus de tourmens ny de ſupplices pour contenir les méchans en leur devoir ; Mais elle doit avoir ſes bornes pour être juſte : il faut que pour être veritable elle ſoit fondée ſur la pieté, il faut que ceux

Amicitia plurimas res continet, quoquò te verteris, preſto eſt; nullo loco excluditur, nũquam intempeſtiva, numquã moleſta eſt. Itaq; non aqua, non igni, non aëre (ut aiũt) pluribus locis utimur quã amicitia. Cicer. in Lælio.

qui se veulent aymer soient unis en la Foy, & qu'ils ayent mêmes sentimens de la Religion, il faut que leur amitié soit une étude de vertu, & que par leur communication mutuelle, ils travaillent à se rendre meilleurs: Leurs ames doivent être plûtost confuses qu'unies, il faut que de ce mélange il naisse une parfaite communauté de toutes choses; que les biens ne soient plus partagez, & que ces mots de tien, & de mien, qui causent toute la division du monde, en soient entierement bannis; Quand ces conditions s'y rencontrent, on ne la sçauroit blâmer; l'excez même n'en est que loüable, puis qu'étant plus divine qu'humaine, & plus fondée sur la Grace que sur la Nature, elle doit être dispensée de toutes ses loix, qui n'ont été faites que pour les amitiez vulgaires: Mais dans les unes & les autres, il faut endurer les peines qui les accompagnent; & se souvenir, que comme il n'y a rien de si parfait dans le monde, qui n'ait ses defauts, il n'y a rien de si agreable, qui n'ait ses deplaisirs.

L'amitié est la douceur de la vie, & qui n'a point cette vertu ne sçauroit esperer de felicité, c'est le contentement le plus raisonnable qui se puisse goûter dans le monde, & de tous les plaisirs, je n'en trouve point de plus innocent ny de plus veritable: Mais il porte ses pei-

nes avec luy, & qui commence à aymer doit se preparer à souffrir; Les absences sont de courtes morts, & la mort est une absence eternelle, qui nous laisse autant de regret, que la presence nous donne de satisfaction : Un homme qui perd son amy, perd la moitié de soy-même, il est mort & vivant tout ensemble, & la mort ne s'accorde avec la vie que pour le rendre plus miserable. Mais quand leur destin seroit assez heureux pour les emporter en un même jour, il ne sçauroient eviter les miseres qui accompagnent la vie : il semble que s'étans liez d'affection, ils ont donné plus de prise sur eux à la Fortune, & que leur ame n'est passée en deux corps que pour être plus susceptible de douleur : C'est pourquoy Aristote ne vouloit pas qu'un homme fît beaucoup d'amis, de peur qu'il ne fût obligé de passer toute sa vie à pleurer leurs disgraces, ou que exigeant d'eux les mêmes devoirs, il ne troublât toute leur joye & ne rendit son amitié funeste : Il est vray que ces peines sont agreables, & que par une juste dispensation de l'Amour, elles sont toûjours mélées de quelques contentemens ; Les larmes sont douces quand l'amitié nous les fait répandre, si elles soulagent celuy qui les donne, elles consolent celuy qui les reçoit, & elles font trouver à tous les deux un veritable

Eius enim nobis amara mors, cuius dulcis erat vita. Aug. lib. 9. de civ. Dei, c. 8.

Ego sensi animam meã amici mei, unã fuisse animã in duobus corporibus.

Et ideo mihi horsori erat vita, quia volebam dimidius vivere, & ideo forte mori meruebam, ne totus ille moreretur, qué multum amaverã Aug. lib. 4 Conf. c 6.

plaisir dans une misere commune ; Ainsi leur mal porte son remede avec luy, & il est plus digne d'envie que de pitié, puis que celuy qui le souffre & celuy qui le pleure, sont également asseurez de leur mutuelle fidelité:

Mais il est bien plus mal-aisé de regler l'amitié de hommes avec les femmes, & de donner des bornes à une Passion qui ne prend conseil que de soy-même, & qui ne croit pas être veritable, si elle n'est excessive : Aussi la plus grande partie de nos Theologiens la condamnent ; & quoy qu'elle ne soit criminelle que parce qu'elle est dangereuse, ils en deffendent l'usage pour en éviter le peril : En effect cette vertu n'est jamais si pure, qu'elle n'ait quelques nuages, elle descend aysément de l'esprit au corps, & quand elle pourroit être sans danger, elle ne seroit jamais sans scandale ; Le siecle est trop corrompu, pour juger sincerement de ces communications : si le public leur donnoit son approbation, elles serviroient de couverture aux affections déreglées, & sous pretexte d'amitié, chacun prendroit la liberté de faire l'Amour. Je sçay bien qu'il s'en est trouvé de saintes dans les siecles passez, mais elle n'ont pas été exemptes de calomnies. Paulin ne voyoit l'Imperatrice Eudoxe que parce qu'elle étoit sçavante, il étoit

Casuale est omne quod fœminæ est, & eius societas semper infesta est, fœdere suo magnas molestias, præstat, & cui adhæserit contra fas insanabile ingerit plagram. De carbonibus scintillæ dissiliunt, de ferro rubigo nutritur, morbos aspides sibilant, & mulier fundit cõ cupiscẽtiæ malum. Aug. libro de singul. Cleric.

amoureux de ſon eſprit & non pas de ſon corps, & s'il s'approchoit ſouvent de ce beau Soleil, c'étoit pour en recevoir de la lumiere & non pas de la chaleur: Neanmoins leurs frequentes converſations donnerent de la jalouſie au jeune Theodoſe, & une pomme auſſi funeſte que celle de Pâris, cauſa la mort de Paulin & le banniſſement d'Eudoxe: Je ſçay bien que les ames n'ont point de ſexe, & que dans le corps d'une femme on y peut trouver l'eſprit d'un homme; je ſçay bien que la vertu ne dédaigne pas les advantages de la beauté & qu'elle eſt ſouvent plus éloquente en la bouche d'une fille, qu'en celle d'un Orateur; je ſçay bien qu'il s'eſt trouvé des Muſes auſſi bien que des Amazones, & que les hommes n'ont point de qualitez, que les femmes ne poſſedent avec autant ou plus d'excellence: Auguſte ſuivoit les conſeils de Livia, & dans les plus importantes affaires, il la conſultoit auſſi ſouvent que Mecenas & Agrippa: l'Ecôle du grand Origene étoit ouverte aux filles & aux femmes, il ne les jugeoit pas moins capables des ſecrets de l'Ecriture & des myſteres de la Religion que les hommes, ſi bien que l'on peut conclure par toutes ces raiſons & tous ces exemples, que la converſation des femmes n'eſt pas moins utile qu'agreable, & que ſi leur amitié a ſes dan-

gers, elle a auſſi ſes advantages.

Mais quoy que nous veuillent perſuader tous ces diſcours, je tiens pour aſſeuré qu'une honnête femme ne doit point avoir d'autre amy que ſon mary, & qu'elle a renoncé à l'amitié; dés lors qu'elle s'eſt engagée dans le mariage; Elle ne doit plus avoir de Maîtres ny de ſerviteurs, puis qu'elle a donné ſa liberté; & les plus ſaintes affections luy doivent être ſuſpectes, puis qu'elles peuvent ſervir de couvertures aux criminelles. Les complaiſances qui ſe trouvent entre des perſonnes qui ne ſont pas de méme ſexe ſont rarement innocentes; les mémes diſcours qui entretiennent leurs eſprits attachent leurs volontez, & l'amour ſe gliſſe dans le cœur ſous le nom d'agréement & de civilité; La maladie ſe forme devant qu'elle ſoit reconnuë, l'on a bien ſouvent la fiévre qu'on ne croit pas avoir de l'émotion, & le poiſon a déja infecté le cœur, qu'on ne penſe pas que la bouche l'ait avallé: Enfin le peril eſt égal de tous les côtez; les hommes attaquent fortement, & les femmes ſe defendent foiblement; la liberté de la converſation, rend les hommes plus inſolens, & ſa douceur rend les femmes moins courageuſes. C'eſt pourquoy je n'approuveray jamais des amitiez qui peuvent apporter plus de dommage que de profit,

Aculeus peccati eſt forma fœminea, & mortis conditio non aliúnde ſuxit quam de muliebri ſubſtãtia. Separamini deprecor à contagione peſtifera. Quamtũcunique fuerit unuſquiſq; longius ab adverſis, tantũ non ſentit adverſa. Et minus voluptatibus ſtimulantur, ubi non eſt frequétia voluptatum; & minus avaritiæ moleſtias patitur qui divitias non

videt. Cyp. & de singular. Cler.

& qui pour une vaine satisfaction des sens, mettent en hazard le salut des ames. Nous vivons dans une Religion qui nous ordonne de nous priver des plaisirs qui sont purement innocens, nous sommes instruits par un Maître qui commande à ses disciples d'arracher les yeux, & de couper les mains qui les ont scandalisez, nous sommes nourris dans une école, où il nous est deffendu de regarder le visage des femmes: Et sous pretexte de quelque mauvaise coûtume, nous voulons qu'il nous soit permis de rechercher leur affection, & de lier avec elles des amitiez qui commencent par des inclinations déreglées, qui s'entretiennent par des discours inutiles, & qui se terminent à des plaisirs criminels: La Pudicité court assez de hazards sans luy dresser de nouveaux pieges: le luxe des habits, la liberté de la conversation, & ce que l'on appelle Civilité, font une guerre assez ouverte à la continence, sans y adjoûter les ruses & les artifices pour la surprendre: Quand les hommes seront des Anges, il leur sera permis de contracter amitié avec les femmes; quand la mort les aura dépoüillez de leurs corps, ils pourront sans scandale converser ensemble & satisfaire à leurs inclinations. Mais tandis qu'ils auront des sentimens communs avec les bêtes, & que la beauté

fera plus d'impression sur leurs sens que la vertu il faut qu'ils imitent ce Prophete qui avoit condamné ses yeux à ne pas regarder ces visages innocens, qui semblent ne devoir donner que de chastes pensées ; Enfin il se doivent resoudre à ne jamais approcher de ces Astres malins qui brûlent plus qu'ils n'éclairent, & qui excitent plus de tempêtes qu'ils ne répandent de lumieres.

Pour remedier à ces desordres il faut implorer le secours de la Charité, car c'est elle qui épure l'amour, qui reforme ses excez, & qui corrige ses defauts: Elle ne veut pas qu'il soit excessif, mais elle ne veut pas aussi qu'il soit resserré dans nos personnes ny renfermé dans nos familles ; Elle entend qu'il se répande par tout le monde, & que sortant de nôtre cœur il passe jusqu'à celuy de nos ennemis : Il prend sa naissance, dit Saint Augustin, dans le mariage, & il s'étend sur les enfans qui en proviennent, mais en cét état il est encore charnel, on ne peut pas loüer dans les hommes une Passion qu'on remarque dans les tygres, & on ne sçauroit estimer dans les creatures raisonnables des sentimens que l'on voit dans les bêtes les plus farouches : En son progrez il se répand jusqu'à nos proches & commence à devenir raisonnable, car encore que l'homme qui ayme ses pa-

Incipit illicitus amor a cõiugio, sed quia cõmunis cũ pecoribus Secundus est amor filiorum sed adhuc & ipse carnalis ; non enim est laudãdus qui amat filios : sed detestandus qui nõ amat, serpentes amant filios suos si vero nõ amaveris tuos à serpentibus vinceris. Augustin. Hom 38. lib. 50.

rens ayme son sang, & que sortant de sa personne il ne sorte pas de sa famille; neanmoins son amour est plus étendu que celuy des peres, & il se communique à des personnes qui ne touchent pas tant que les enfans. En sa vigueur il passe jusqu'aux étrangers, il les reçoit dans sa maison, il leur fait part de ses biens, & sans considerer leurs humeurs ny leurs langages, c'est assez qu'ils ayent le visage d'hommes pour être les objets de ses liberalitez: En cét état il est bien accreu; mais pour être parfait, il faut qu'il descende jusqu'à nos ennemis; & que nous donnant des forces pour vaincre nos inclinations, il nous oblige à faire du bien à ceux qui nous procurent du mal. Quand il est arrivé à ce point, il peut esperer des recompenses: mais s'il s'arrête au milieu de sa carriere, il ne doit attendre que des châtimens. Ces paroles comprennent tout l'usage de cette Passion, & je n'y puis rien adjoûter qui ne soit foible ou inutile; C'est pourquoy passant plus outre, je viens au dernier object de nôtre Amour qui sont les creatures dépourveuës de raison.

Je m'étonne que les Stoïciens n'ont en cét endroit tous les hommes pour leurs partisans, & que leur opinion ne soit passée en une loy parmy tous les peuples du Monde: Car ils tiennent que les creatures qui sont dépourveuës de

Alius amor est propinquorum; tam iste videtur proprius hominis, si non sit consuetudinis, qui tamen amat propinquos adhuc sanguinem suum amat, Amet alios qui non sunt propinqui, suscipiat peregrinum, jam multum dilatatus est amor. Tantum autem crescit ut à conjuge ad filios, à filiis ad propinquos, à propinquis ad

raiſon ne meritent pas nôtre Amour, & que la volonté ne nous a été donnée que pour nous lier à Dieu ou aux hommes; certes ſi cette maxime eſt un paradoxe, je le trouve extrémement raiſonnable. Car quelle apparence y a-t'il de donner nôtre affection à des creatures qui ne la connoiſſant pas, ne nous en peuvent être obligées, & qui n'en ayant point, ne la ſçauroient recomoître : Il me ſemble qu'il n'y a perſonne plus prodigue qu'un avaricieux, puis qu'il engage ſon affection dans un metal inſenſible, & qu'il aime ſans eſperance d'être aymé. Je ne trouve point d'homme plus déraiſonnable que celuy qui attache ſon amour à la beauté d'une fleur, qui avec toute ſon odeur, & tout ſon éclat, n'a point de ſentiment pour ſes idolâtres. Je ne puis ſouffrir ces extravagans qui logent toutes leur Paſſions en un Chien ou en un Cheval, qui ne leur rendent point de ſervice qu'ils ny ſoient portez par leur inſtinct ou par la neceſſité : Auſſi crois-je que le profit ou le plaiſir que nous en tirons, doivent être la regle de l'affection que nous leurs portons, ou que pour parler plus correctement il faut plûtoſt nous aymer en elles que les aymer pour nous ; Car elles ſont trop baſſes pour meriter nôtre amour, quoy qu'on remarque quelque ombre de fidelité dans

extraneos ab extraneis ad inimicos perveniat idé ibid. Apoſtolus Ioannes non dicit nolite uti mundo, ſed, nolite diligere mundum, qui enim non diligens utitur, quaſi non utens utitur, quia non ejus rei cauſa utitur ſed alterius quâ diligens intuetur. Aug. l. 5. cõtra Iul. cap. 16.

Vtentis modeſtiã nõ amantis affectu.

Aug lib. de Moribus, Eccl. cap. 25.

les Chiens, & quelque étincelle d'amour dans les Chevaux, les uns, & les autres étant dépourveus de raison, ne sont pas capables d'amitié : C'est prophaner nôtre cœur que de l'attacher à des choses insensibles ; Il n'est pas juste que la même ame qui peut aymer les Anges, ayme les bêtes ; que celle qui peut s'unir à Dieu s'unisse aux metaux, & loge en un même cœur le plus noble de tous les esprits avec le plus imparfait de tous les corps. I'useray donc de l'or sans l'aymer, je seray son maître, & non pas son esclave; je le garderay pour m'en servir, & non pas pour l'adorer : j'apprendray à tout le monde qu'il n'a point de prix, que celuy que le bon usage luy donne, & qu'il n'est pas plus inutile dans les entrailles de la terre que dans les coffres des avaritieux.

Mais pour ne se pas méprendre en une affaire si importante il faut user de quelque distinction, & dire que les Creatures peuvent être considerées en trois états ; ou comme des voyes qui nous conduisent à nôtre derniere fin, & elles doivent être aymées ; ou comme des filets qui nous arrétent en la terre, & elles doivent être évitées ; ou comme des instrumens dont la Justice divine se sert pour nous punir, & elles doivent être reverées : Car quand les creatures nous menent à Dieu, qu'elles nous ex-

priment ſes beautez : & que leurs perfections nous élevent à la connoiſſance de celuy qui en eſt la ſource, il n'y a point de crime à les aymer, & ce ſeroit une eſpece d'injuſtice, que de ne pas reconnoître en elles celuy dont elles ſont les Images : Dieu même nous y a conviez par ſon exemple ; Quand il les eût produites, il les loüa ; & leur donnant ſon approbation, il nous obligea de leur donner nôtre amour ; Il faut neanmoins qu'il ſoit moderé, & qu'il ne nous uniſſe à elles, qu'autant qu'elles nous peuvent unir au Createur : il faut les regarder comme des peintures que nous n'aymons qu'à cauſe de la perſonne qu'elles repreſentent, il faut regarder leurs beautez comme les ombres de celles de Dieu, & ne ſouffrir jamais que leurs perfections nous engagent ſi fort, qu'il ne nous reſte aſſez de liberté pour nous en deprendre, quand le ſalut de nôtre ame ou la gloire de Jeſus-Chriſt l'exigera. Si elles ſont entre les mains du Diable pour nous ſeduire, ſi par la permiſſion qu'il en a receuë de Dieu, il les employe pour nous tenter, ſi avec les Aſtres il veut faire des idolatres, ſi avec l'or il veut corrompre nôtre innocence, ſi avec les richeſſes, il enfle nôtre orgueil ou flate nôtre vanité, & ſi par la beauté il nous veut ôter la continence, il faut les éviter comme

Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. Gen. 1. Reſpondent & ſingula quæque elementa clementia & ipſis ſuis operibus, demonſtrãtia artificem. Aug. lib. de Symbolo, tract. 3.

des filets qui ſont ſemez dans le monde pour nous ſurprendre, & qui depuis la cheute de l'homme ſemblent avoir chãgé d'inclination, puis qu'elles travaillent pour ſa perte, comme elles travailloient autres-fois pour ſon ſalut. Si enfin elles ſervent à la Juſtice de Dieu, ſi par un zele de ſon honneur, elles pourſuivent ſes ennemis dans ſon état, ſi la terre tremble ſous nos pieds, ſi le foudre gronde ſur nos têtes, & ſi le feu s'accorde avec l'eau pour nous declarer la guerre, il faut les ſouffrir avec reſpect, & les aymer avec d'autant plus d'ardeur, que nous le pouvons faire avec moins de danger : Car en cét état elles n'ont rien de charmant qui nous flate, ou qui nous trompe ; Elles ſont plûtoſt odieuſes qu'aymables ; Elles entretiennent plûtoſt la crainte de Dieu, que l'amour de nous-même ; & par un heureux effect, elles nous élevent au Ciel, & nous détachent de la terre. Cét advis comprend tout ce que la Religion nous enſeigne de l'uſage des Creatures, & quiconque s'en ſervira dans les occaſions, trouvera par experience, qu'elles ne ſont jamais moins dangereuſes, que quand elles ſont plus cruelles : & qu'elles ne nous obligent jamais davantage, que quand elles nous puniſſent plus ſeverement.

Creaturæ Dei in odiũ factæ ſunt, & in tentationem animabus hominũ, & in muſcipulam pedibus inſipientium. Sap. cap. 14.

Aliquãdo nos mundus delectatione retraxit à Deo, nũc tãtis plagis plenus eſt, ut ipſe nos jam mundus mittat ad Deum.

Ipſas ejus amaritudines amamus, fugientẽ ſequimur, perſequẽtem diligimus, & labenti inhæremus Greg. hom 28. in Evang.

IV. DISCOURS.

De la Nature, des proprietez, & des effets de la Hayne.

CEux qui ne jugent des choſes que par leurs apparences, s'imaginent qu'il n'y a rien de plus contraire à l'hõme que la hayne, & que puis qu'il tire ſon nom de l'humanité, il ne doit pas ſouffrir une Paſſion qui ne reſpire que le ſang, & qui ne trouve ſon plaiſir que dans le meurtre: Cependant elle eſt une partie de ſon eſtre, & s'il a beſoin de l'amour, pour s'attacher aux objects qui le peuvent conſerver, il a beſoin de la Hayne pour s'éloigner de ceux qui le peuvent détruire: Ces deux mouvemens ſont ſi naturels à toutes les creatures, qu'elles ne ſubſiſtent que par l'Amour de leurs ſemblables, & par la Hayne de leur contraire. Le monde ſeroit déja ruiné, ſi les élemens qui le compoſent, ne l'entretenoient par leurs combats, & par leurs accords; Si l'eau ne reſiſtoit au feu par ſa froideur, il auroit tout reduit en cendres, & n'ayant plus de matiere pour ſe nourrir, il ſe ſeroit conſumé luy-même; Nos humeurs qui ne ſont que des élemens temperez, nous conſervent par leurs antipathies naturelles, & la bile auroit deſſeiché tout nôtre corps,

si elle n'étoit perpetuellement arrousée par la pituite: De sorte que le grand & le petit monde ne subsistent que par la contrarieté de leurs parties, & si l'Autheur qui les a produits, appaisoit leurs differens, il ruineroit tous ses ouvrages qui cesseroient de s'aymer, s'ils cessoient de haïr leurs contraires. Ce qui se voit dans la Nature, se remarque dans la Morale, où l'ame a ses inclinations, & ses aversions, pour se conserver, & pour se deffendre; pour se lier aux choses qui luy plaisent, & pour s'éloigner de celles qui luy déplaisent. Et si Dieu ne luy avoit donné ces deux Passions, elle seroit reduite à la necessité de souffrir tous les maux qui l'attaquent, sans pouvoir les combattre; & sans esperer les deffaire. La Haine est donc aussi necessaire que l'Amour, nous aurions sujet de nous plaindre de la Nature, si nous ayant donné de l'inclination pour le bien, elle ne nous avoit pas donné de l'aversion pour son contraire, & n'avoit mis en nôtre ame autant de force, pour s'éloigner des sujects qui luy sont prejudiciables, que pour s'attacher à ceux qui luy sont utiles: Aussi ces deux sentimens ne sont differens que par leurs objets, & pour parler exactement il faut dire, que l'Amour, & la Hayne ne sont qu'une même Passion, qui change de nom selon ses usages differens, qui

Pro varietate rerũ quæ appetuntur à te, fugiũtur, sicut allicitur vel offenditur voluntas hominis ita in hos vel illos affectus mutatur, & vertitur. Quapropter homo qui secundum Deum non se.

s'appelle Amour, quand elle a de la complaisance pour le bien, & qui s'appelle Hayne, quand elle conçoit de l'horreur pour le mal : Laissant là son premier effect que nous avons déja consideré, nous examinerons icy le second, & nous verrons qu'elle est sa Nature, ses Proprietez, & ses Effects.

cundum hominem vivit, oportet ut sit amator boni. Vnde sit cõsequens ut malum oderit. Aug. l. 14. de civ. Dei, c. 6.

La Hayne dans sa naissance, n'est autre chose qu'une aversion que nous avons pour tout ce qui nous est contraire, c'est une antipathie de nôtre appetit avec un sujet qui luy déplaît, c'est la premiere impression, que le mal apparent ou veritable fait en la plus basse partie de nôtre ame, c'est la playe que nous avons receu d'un object desagreable, & c'est le principe du mouvement que fait nôtre Ame pour s'eloigner, ou pour se deffendre d'un ennemy qui la poursuit : Elle a cecy de commun avec l'Amour, que souvent elle previent la Raison, & qu'elle se forme dans nôtre volonté, sans consulter nôtre jugement. Elle s'offence de certaines choses qui ne sont pas desagreables en elles-mêmes, & souvent un même object donne de la Hayne, & de l'Amour à deux personnes differentes : Quelquefois il arrive que selon les diverses dispositions de nôtre ame, ce qui nous a déplu nous agrée ; ce qui nous a blessé nous guerit, & devient le remede du mal qu'il

avoit causé ; Elle a cecy de different de l'Amour, qu'elle est bien plus sensible que luy, car souvent celuy-cy est formé dans nôtre ame, que nous ne le sçavons pas encore: il faut que nos amis nous en advertissent, & que ceux qui nous approchent, nous apprenent que nous aymons, il faut faire reflexion sur nous-même, pour connoître cette Passion naissante ; & comme elle est extrêmement douce, elle nous frape si agreablement, que nous n'en ressentons la blessure, que quand par la succession du temps elle est devenuë une ulcere incurable: Mais la Hayne se fait sentir aussitôt qu'elle est conçeuë ; parce qu'elle vient d'un objet qui ne nous touche qu'en nous blessant, elle nous fait souffrir en sa naissance, & dés lors qu'elle est nôtre hôtesse, elle devient nôtre supplice.

Elle se forme aussi promptement que l'Amour, il ne faut qu'un moment pour la produire dans nôtre volonté ; pour peu de soin que nous prenions à l'entretenir, elle répand ses flammes dans toutes les facultez de nôtre ame, & à l'exemple du plus actif des élemens, elle fait sa nourriture de tout ce qu'elle rencontre : Mais elle a ce malheur qu'elle ne s'efface pas si facilement que l'Amour : Quand elle a jetté ses racines dans le cœur, on ne l'en peut plus arra-

cher le temps qui l'a produite la conserve, & la Philosophie ne trouve point de raisons assez fortes pour guérir un homme qui est travaillé de cette fâcheuse maladie; La Religion même n'est jamais plus empêchée que quand elle combat une passion si opiniâtre, & il semble que le Fils de Dieu ne soit descendu sur la terre, que pour nous apprendre à vaincre la Hayne, & à pardonner à nos ennemis : Encore ne nous a-t'il obligez à ce devoir qu'apres être mort pour les siens, & il a crû que pour établir une doctrine si étrange, il falloit la confirmer par ses exemples, l'authoriser par sa mort, & la signer de son propre sang ; Aussi declaroit il la guerre à une Passion, qui a cét advantage sur les autres, qu'elle ne finît pas même avec la vie; Elle est si chere aux hommes, qu'elle fait tous leurs entretiens, elle leur sert de divertissement dans leurs déplaisirs, & quoy qu'elle ronge leurs entrailles, elle ne laisse pas de cõtenter leurs cœurs; il s'est veu une Princesse, qui apres avoir perdu son Royaume, & sa liberté, trouvoit sa consolation dans la hayne qu'elle portoit à son ennemy, & confessoit que le regret de sa felicité passée, n'occupoit pas tant son esprit, que le desir de se vanger: On voit des Peres qui ayant l'ame sur les lévres, & qui ne pouvans plus conserver leur vie songent

Patrem abstulisti, regna, germanos laté, Patriã? quid ultra est? una res super est mihi, fratre ac patrẽte charior regna

ac lare ; odium tui Senec. in Herc. fur.

encore à conſerver leur hayne ; ils la laiſſent en heritage à leurs enfans, ils les obligent à des inimitiez éternelles, & font des imprecations contr'eux s'ils ſe reconcilient avec leurs ennemis : Enfin cette Paſſion eſt immortelle, & comme elle reſide dans le fonds de l'ame, elle l'accompagne quelque part qu'elle aille, & ne la quitte pas même lors qu'elle ſe détache du corps ; c'eſt ce que les Poëtes qui ſont les plus excellens Peintres de nos affections nous ont voulu repreſenter en la perſonne d'Eteocle, & de Polinice, qui conſervérent leur hayne apres leur mort, & qui allerent achever dans les Enfers, le combat qu'ils avoient commencé ſur la terre : Cette Paſſion vivoit encore dans leurs corps dépourveus de ſentiment ; par une ſecrette contagion, elle paſſa même dans le bucher qu'on leur avoit dreſſé, & elle alluma la guerre entre les flammes qui les devoient conſumer.

Nec furiis poſt fata mo lum, flammaſque rebelles, ſeditione regi Thebaid. l. 1.

Mais je ne m'étonne pas qu'elle ſoit ſi opiniâtre, puis qu'elle eſt ſi hardie, & je ne trouve point étrange qu'elle dure apres la mort, puis qu'elle fait reſoudre les hommes à perdre la vie pour ſe vanger, & qu'elle leur fait goûter quelque plaiſir en mourant, pouveu qu'ils voyent mourir leurs ennemis avec eux. Car la Hayne n'eſt pas veritable quand elle eſt prudente, & l'on peut juger

qu'un hõme n'en eſt pas entierement poſſedé, lors que pour épargner ſon ſang, il n'oſe repandre celuy de ſon adverſaire; Quand il s'eſt abandonné à ſa tyrannie, il ne penſe jamais achepter trop cherement le plaiſir de la vengeance, & quelque ſupplice qu'on luy propoſe il le trouve agreable, s'il peut ſervir à contenter ſa Paſſion : Atrée ſouhaite d'être accablé ſous les ruines de ſon Palais, pourveu qu'elles tombent ſur la tête de ſon Frere; & une mort ſi cruelle luy ſemble douce, pourveu qu'il la ſouffre en en la compagnie de Thieſte. Enfin la Hayne eſt bien puiſſante, puis qu'il n'y a point de tourment que l'on n'endure pour la ſatisfaire, & elle exerce une merveilleuſe tyrannie ſur ceux qu'elle poſſede, puis qu'il n'y a point de crime qu'ils ne ſoient prêts de commettre pour luy obeyr.

Inclyti Pelopis domus ruat vel in me dũmodo in fratrem ruat. Sen. in Thyeſte.

Si ſes Proprietez ſont étranges, ſes Effects ne ſont pas moins funeſtes : car comme l'Amour eſt la cauſe de toutes les actions genereuſes & agreables, la Hayne eſt la ſource de toutes les actiõs lâches & tragiques, & ceux qui prennent advis d'un ſi mauvais conſeiller ſont capables de tous les maux qui ſe peuvent imaginer; Le meurtre & le parricide ſont les effects ordinaires que produit cette Paſſion denaturée : Ce fut elle qui nous fit voir en la naiſſance du

Qui odit fratrem ſuum homicida eſt, nondũ armata manus eſt, nondũ faucem obſedit, nondum inſidias præparavit, nondũ venena quæſivit,

& reus in oculis Domini concepto jam odio tenetur; Adhuc vivit qué quærit occidere, & occidisse jam judicatur. Quantum enim ad te pertinet occidisti, qué odisti. Aug. l. 50. Hom. 42.

Homo occiditur in hominis voluptatem, & ut quis possit occidere peritia, usus est, ars est, quid potest inhumanius quidacerbius dici? Disciplina est ut perimere

monde, que l'homme pouvoit mourir en la fleur de ses années, & qu'un frere n'étoit pas asseuré en la compagnie de son frere; Ce fut elle qui forgea des armes pour dépeupler le monde, & pour ruiner le plus bel ouvrage de Dieu; Ce fut elle qui faisant oublier à l'homme la douceur de son naturel, luy apprit à mêler le poison dans les breuvages, à repandre le sang humain dans les banquets, & à donner la mort sous pretexte d'hospitalité. Ce fut elle qui institua cét art funeste qui enseigne le meurtre avec methode, qui apprend à tuer les hommes de bonne grace, & qui nous contraint de donner nôtre approbation à un parricide, quand il est fait selon les loix du monde. Ce fut elle enfin, & non pas l'avarice qui déchira le sein de la terre, & qui alla chercher dans ses entrailles ce cruel metal, avec lequel elle exerce sa fureur. Et pour décrire en peu de paroles tous les malheurs dont elle est la cause, il suffit de dire que la colere est son coup d'essay, que l'envie est son conseiller, que le desespoir est son maître; & qu'apres avoir prononcé de sanglans arrests comme Juge, elle les execute elle même comme bourreau. Il est vray qu'elle n'en vient jamais à ces extremitez qu'elle ne soit dereglée. Mais le dereglement luy est presque naturel; & si la raison, & la Grace ne travaillent

vaillent conjointement à la moderer, elle devient aiſémẽt exceſſive. Souvent elle augmente ſa fierté par la reſiſtãce: comme un torrent impetueux, elle renverſe les digues qu'on oppoſe à ſa fureur, & elle croit que tout lui eſt permis quand on luy veut defendre quelque choſe: C'eſt pourquoy le remede qu'on ordonne à l'Amour n'eſt pas moins neceſſaire à la haine; & pour guerir un mal qui devient incurable avec le temps, il faut l'attaquer en ſa naiſſance, de peur que prenant des forces, il ne devienne furieux, & ne donne la mort à ſon Medecin pour avoir negligé la maladie.

quod peremit. Cypr. Epiſt. 1 ad Donatam.

V. DISCOVRS.

Des mauvais uſages de la Haine.

ENcore que la plus grande partie des effets que produit la Haine puiſſent paſſer pour des deſordres, & qu'apres avoir depeint ſon naturel il ſemble inutile de remarquer le mauvais uſage qu'on en peut faire: Neanmoins, pour ne pas manquer aux loix que je me ſuis preſcrit, j'employeray tout ce diſcours à découvrir ſes injuſtices, & je feray voir à tout le monde que de tant d'averſions qui troublent noſtre corps, il n'y en a preſque point de raiſonnable

Car comme toutes les creatures ſont les ouvrages de Dieu, & qu'elles portent ſur leur front le caractere de celuy qui les a produites; elles ont des qualitez qui les rendent aimables; & la bonté, qui eſt le principal objet de l'amour, leur eſt ſi naturelle, qu'on ne la peut ſeparer de leur eſſence : Il faut qu'elles ceſſent d'eſtre, pour ceſſer d'eſtre bonnes, & tandis qu'elles ſubſiſtent dans la Nature, nous ſommes obligez de confeſſer qu'il leur demeure quelque teinture de bonté, qu'on ne leur ſçauroit oſter ſans les aneantir abſolument : Auſſi Dieu leur donna ſon approbation en leur naiſſance, il fit leur Panegyrique aprés les avoir crées; & pour nous obliger à les cherir, il nous apprit par ſa bouche meſme, qu'elles eſtoient extrémement bonnes; de ſorte que la creãce de leur bõté fait un article de foy dans noſtre Religion. Quelque oppoſition qu'elles puiſſent avoir à nos humeurs, ou à nos inclinations, nous devons croire qu'elles n'ont rien de mauvais, & que les qualitez meſme qui nous bleſſent, ont leurs emplois, & leurs uſages. Les poiſons ſervent à la Medecine, & il ſe trouve des maladies qu'on ne peut guerir que par des venins preparez. Les monſtres, qui ſemblent eſtre les defauts de la Nature, ſont ordonnez par cette Providẽce, qui ne peut faillir:

* Quidquid eſt, pro ſuo genere, ac pro ſuo modulo habet ſimilitudinem Dei, quandoquidem fecit omnia bona valde, non ob aliud, niſi quia ipſe ſumme bonus eſt. Aug. l. 11. de Trinit. cap. 3.

Outre qu'ils contribuent par leur laideur, à reſerver la beauté des autres creatures, ce ſont des preſages qui nous advertiſſent de nos mal-heurs, & qui nous invitent à pleurer nos pechez; les Demons mêmes n'ont rien perdu de leurs avantages naturels, la malice de leur volonté n'a pû détruire la bõté de leur eſſence; & pour être conſommez dans le mal, ils ne laiſſent pas de poſſeder tout le bien, qui appartient purement à leur nature: Ils ont encore cette beauté dont ils devinrent idolâtres, ils joüyſſent de toutes ces lumieres qu'ils reçûrent au moment de leur naiſſance: Ils ont encore cette vigueur, qui fait une partie de leur eſtre, & ſi la puiſſance de Dieu ne la retenoit, ils formeroient des foudres, ils exciteroient des orages, ils répandroient des contagions, & confondroient tous les Elemens: Il eſt vray que ces avantages ſont leurs ſupplices, & que leurs lumieres & leurs beautez ſervent à la Juſtice divine, pour les rendre plus miſerables: Mais cette conſideration n'empéche pas que leur nature ne ſoit bonne, & que Dieu ne voye dans le fonds de leur eſtre, des qualitez qu'il ayme, & qu'il conſerve, comme il voit dans le fonds de leur volonté, des qualitez qu'il deteſte, & qu'il punit. C'eſt pourquoi la haine paroît inutile, il ſemble que pour

l'exercer, il faudroit sortir du monde, & chercher d'autres creatures qui peussent estre les objets de nostre indignation: Car il n'y a rien dans le Ciel, ny dans la Terre qui ne soit aimable; s'il se rencontre quelque chose qui choque nostre inclination, il s'en faut prendre à nostre mauvaise humeur, ou il en faut accuser le peché, qui ayant dereglé nôtre volonté, luy a donné des antipaties déraisonnables, & l'a contrainte de haïr les ouvrages de Dieu. Je sçay bien qu'il y a des aversions naturelles entre les creatures insensibles, & que ce n'est pas un petit miracle que la paix du monde s'entretienne par la discorde des Elemens. Si ces corps, qui composent tous les autres, n'avoient quelque different ensemble, la Nature ne pourroit pas subsister, & Dieu a voulu que leur guerre fust le repos de l'Univers; mais outre que leurs querelles sont innocentes, & qu'ils ne s'attaquent pas pour se détruire, mais pour se conserver, leurs combats naissent de leurs defauts, & ils ne sont en mauvaise intelligence que parce qu'ils sont imparfaits : Car ces autres corps, qui sont plus nobles, & que la Philosophie naturelle appelle deux mixtes parfaits, ne se font point la guerre : quoy qu'ils ayent des inclinations differentes, ils ne laissent pas de s'aimer, & souvent ils se font violence,

Nulla pugna est sine malo; cum enim pugnatur, aut bonum pugnat, & malum, aut malum & malum, aut si duo bona pugnant inter seipsa pugna est magnum malũ. Aug. lib. 5. Conf. cap. 5.

pour ne pas troubler la tranquillite du monde: D'où j'infere que ſi l'homme a des averſions de ſon prochain, il en doit accuſer ſa miſere, & confeſſer que ſa haine eſt une preuve évidente de ſes défauts: car s'il pouvoit renfermer les differences particulieres des autres, il aimeroit en eux ce qu'il trouveroit en luy-même, & ne pourroit haïr en leur perſonne ce qu'il remarqueroit en la ſienne; mais il ne peut ſouffrir leurs avantages, parce qu'il ne les poſſede pas, les bornes que la Nature luy a données le reſſerrent en luy-même, & le ſeparent de tous les autres: S'il étoit un bien univerſel, il aimeroit tous les biens particuliers; & s'il avoit toutes les perfections qui ſont répanduës dans tous les hommes, il n'en trouveroit point qui le choquât: mais parce qu'il eſt pauvre, il eſt injuſte, & ſon averſion tire ſa naiſſance de ſa pauvreté. Dieu ne ſouffre point ces diviſions mal-heureuſes, ſon amour infiny ne ſçauroit eſtre borné; comme il eſt le ſouverain Bien, il aime tout ce qui en porte les marques; comme il remarque en luy-même toutes les perfections qui ſont diſperſées en ſes ouvrages, il les cherit toutes enſemble; & il n'a point d'averſions, parce qu'il n'a point de défaut. La Haine eſt donc une foibleſſe de noſtre Nature, une preuve de noſtre indi-

Diligis enim omnia quæ ſunt, & nihil odiſti eorum quæ fecisti. Sapient. c. 11.

gence,& une paſſion qu'on ne peut raiſonnablement employer contre les ouvrages de Dieu.

L'amour propre eſt la ſeconde cauſe de ſon deſordre, car ſi nous étions plus reglez en nos affections, nous ſerions plus moderez en nos averſions, & ſans conſulter noſtre intereſt, nous ne haïrions que ce qui eſt veritablement odieux : Mais nous ſommes ſi injuſtes, que nous ne jugeons des choſes que par le rapport qu'elles ont avec nous: Nous les condamnons quand elles nous déplaiſent, nous les approuvons quand elles nous agréent ; & par un aveuglement eſtrange, nous ne les eſtimons bonnes ou mauvaiſes, que par le contentement, ou le déplaiſir qu'elles nous cauſent: Nous voudrions qu'elles changeaſſent de qualitez ſelõ nos humeurs, que comme des Cameleons elles priſſent nos couleurs, & s'accommodaſſent à nos deſirs: Nous voudrions eſtre le centre du mõde, & que toutes les creatures n'euſſent point d'autres inclinations que les noſtres: Les plus belles nous ſemblent laides, parce qu'elles nous ſont deſagreables: La clarté du Soleil nous offenſe, parce que la foibleſſe de nos yeux ne la peut ſupporter: L'éclat de la vertu nous éblouït, parce qu'elle condamne nos defauts; & la verité, qui eſt le ſecond objet de l'Amour;

devient celuy de nôtre indignation, parce qu'elle cẽsure nos offenſes. Il n'y a rien de plus brillant que ſa lumiere, elle découvre toutes les beautez de la Nature, qui auroit inutilement produit tant de rares ouvrages, ſi celle-là ne nous apprenoit à les connoiſtre: Elle a plus d'amans, dit S. Auguſtin, que l'Helene des Grecs. Tous les Philoſophes luy font l'amour, elle eſt le ſujet de toutes leurs conteſtations, elle répand la jalouſie dans leurs cœurs, & ils diſputent avec autant de chaleur pour ſa poſſeſſion, que deux rivaux pour la jouïſſance d'une Maiſtreſſe; Chacun la recherche par des routes differentes: Les Theologiens, dans ſa ſource, qui eſt la Divinité: Les Naturaliſtes, dans les entrailles de la terre: Les Alchimiſtes, dans le ſein des metaux: Les Peintres & les Poëtes, ſous les couleurs, & ſous les fables. Cependant cette beauté qui donne de l'amour à tout le monde, ne laiſſe pas d'avoir des ennemis: elle irrite ceux qu'elle veut obliger; elle perd ſes amis en les penſant conſerver: Si elle ſe fait aymer en les enſeignant, elle ſe fait hayr en les reprenant; & elle devient odieuſe, lors qu'elle devroit être plus aymable: C'eſt pourquoy il eſt extrémement dangereux d'employer une paſſion qui attaque plus ſouvent la vertu que le vice, & qui contre le deſſein

Pulchrior eſt veritas Chriſtianorum quam fuerit Helenæ Græcorum, Et pro iſta fortius noſtri martyres adverſus Sodomorum, quàm pro illa, illius Tyrones adverſus Trojam dimicaverũt. Aug. ad Hieron.

Homines amant veritatem lucentem oderunt eam redarguentem. Aug. l. 10. Conf. cap. 21.

desſein de celuy qui nous l'a donnée, entreprend le bien & luy fait la guerre, parce qu'ayant quelque ombre de mal il choque nos intereſts, ou nos plaiſirs. Ie conſeillerois, pour remedier à ce deſordre, de bien cõſiderer les choſes que nous haïſſons, & de les regarder du coſté qui nous les peut rendre agreables: Car comme elles ſont bonnes en leur fonds, nous y trouverons toûjours quelque qualité qui nous obligera de les aimer, & nous remarquerons dans nos ennemis mêmes des advantages que nous ſeront contraints d'eſtimer. Les injures qu'ils nous ont faites, & ſur leſquelles nous fondions la juſtice de nos reſſentimens, nous fourniront de raiſons pour les excuſer; & ſi nous les examinons avec un peu de froideur, nous confeſſerons qu'il n'y en a preſque point qui ne porte ſon excuſe avec elle: car, pour me ſervir des paroles de Seneque, & pour confondre les Chreſtiens par les Infideles, il me ſemble qu'il n'y a point d'outrage qui ne s'adouciſſe quand on en conſidere le motif, ou la qualité: Une femme vous a offencé; il faut pardonner à la foibleſſe de ſon ſexe, & ſe ſouvenir qu'il luy eſt auſſi ordinaire de faillir que de changer. Un enfant vous a fait injure, il faut excuſer ſon âge, qui ne luy permet pas encore de diſcerner une bonne action d'une mauvaiſe:

Puer eſt ætati donetur, neſcit an peccet; mulier? eſt errat. Læſus eſt? non eſt non eſt injuria, patere quod prior ipſe feceris; Rex eſt? ſi nocentem punit cede juſtitiæ; & innocenti, cede Fortunæ. Bonus vir eſt qui injuriam fecit noli cedere.

Voſtre ennemy vous a fait quelque violence, peut eſtre l'y avez-vous obligé, & en ce cas la Raiſon veut que vous ſouffriez à voſtre tour le mal que vous luy avez fait ſouffrir. Un ſouvenir vous entreprend ; s'il vous punit vous devez honorer ſa Juſtice ; s'il vous opprime, vous devez ceder à ſa fortune. Un homme de bien vous perſecute ; deſabuſez-vous de cette erreur, & ne luy donnez plus une qualité que ſon crime luy a fait perdre. Un méchant homme vous offenſe ; ne vous en eſtonnez pas, les effets tiennent de leurs cauſes, vous trouverez quelqu'un qui vous en vangera ; & ſans faire ce ſouhait, vous eſtes déja vangé, & il eſt déja puny, puis qu'il eſt coupable.

Malus eſt ? noli mirari. Dabit pœnas alteri quas debet tibi & jam ſibi dedit, quia peccavit. Sen. l. 2. de ira, c. 30.

VI. DISCOURS.

Du bon uſage de la Haine.

Puiſque la Nature ne fait rien d'inutile, & que de tant de choſes qu'elle produit, il n'y en a pas une qui n'ait ſes emplois, il faut que la Haine trouve ſon uſage, & que cette Paſſion qui naiſt en nous avec l'Amour, rencontre quelques objets ſur leſquels elle puiſſe innocemment décharger ſa fureur : Mais puiſque la Nature aime ſes ouvrages, que cette Mere commune a de-

l'affectiõ pour tous ſes enfans,& qu'elle les nourrit dans une ſi bonne intelligence,que ceux qui la violent, paſſent pour des monſtres:il faut que la Haine les reſpecte, & qu'elle ſorte du monde pour trouver quelque ſujet qui provoque ſon indignation : Il faut qu'elle combate les deſordres de nôtre ame,& qu'elle attaque les ennemis,qui veulent détruire la vertu, encore doit-elle bien prendre garde que l'apparence ne la trompe, & que penſant faire un acte de juſtice, elle ne commette un parricide: car le bien eſt ſouvent caché ſous l'écorce du mal, & il ſe preſente des choſes qui nous ſemblent mauvaiſes,parce qu'elles nous ſont contraires,cependãt leur contrarieté eſt une perfection: ce qui choque noſtre humeur s'accorde avec celle d'un autre, & ce qui déplaiſt à nos yeux, contribuë à la beauté de l'Univers.Cette difference de ſentimẽt fait bien cõnoiſtre que le mal que nous haïſſons eſt plus imaginaire que veritable, & qu'il en faut accuſer plûtôt l'opinion que la nature : C'eſt pourquoy le peché eſt l'unique objet de la Haine; ſi nous en voulons bien uſer, il faut que nous la reglions ſur celle de Dieu, & que nous declarions la guerre à ce monſtre qu'il a chaſſé du Ciel, qu'il pourſuit ſur la terre,& qu'il punit dans les Enfers : Car cette paſſion eſt le cha-

ſtiment des plus grands crimes, elles eſt le ſupplice des parricides qui ſe defendent contre la juſtice des hommes; elle aſſiege les Tyrans dans leurs Palais, elle les attaque au milieu de leurs gardes; & malgré la Fortune qui les protege, elle tire raiſon de toutes les violences qu'ils ont commiſes : car ceux-là ne ſont point impunis, qui ſont haïs de tous les Peuples: & le peché n'eſt point ſans chaſtiment qui attire la haine publique ſur la teſte de ſon Autheur.

Impunita tu credis eſſe quæ invita ſunt; aut ullum ſupplicium gravius exiſtimas publico odio? Sen. lib. 3. benefic. c. 17.

Mais comme nous ne ſommes pas conſtituez Juges des hommes, & que la Iuſtice de Dieu ne nous demande pas compte des pechez d'autruy, il me ſemble qu'il n'y a que les noſtres qui ſoient les legitimes objets de noſtre haine, ceux de noſtre prochain peuvent recevoir quelques excuſes, ne connoiſſant pas leurs intentions, nous devons ſurprendre nos jugemens, & retenir nos averſiõs; quand ils ſont ſi publics qu'ils ne peuvent être diſſimulez, il faut qu'ils excitent plus de compaſſion que de haine dans nos ames, & qu'ils tirent plûtôt des larmes de nos yeux que des reproches de noſtre bouche: puiſque Dieu les excuſe, nous ne les devons pas condamner, & puiſqu'il les cache, nous ne les devons pas publier. Ie ne blâmerois pas pourtant un homme, qui preferant la gloire de Dieu au ſalut des

creatures, souhaiteroit la punition des criminels, ou qui ne les pouvant souffrir, se banniroit de leur compagnie, & feroit connoistre sa juste indignation par son éloignement : Car la Haine du peché est un acte de Iustice, & le zele qui nous emporte contre les pecheurs, est un effet de la Charité. David quittoit les loüanges de Dieu pour faire des imprecations contre les méchans ; & il pensoit l'asseurer de son amour en l'asseurant de la haine qu'il portoit à ses ennemis : mais cette aversion, pour luy estre agreable, doit estre parfaite comme celle de David, & pour estre parfaite, il faut qu'elle ait deux conditions, qu'avoit la sienne ; qu'elle haïsse le peché, & qu'elle aime la Nature ; qu'elle deteste l'ouvrage de la creature, & qu'elle cherisse celuy de Dieu ; que par un trait de sagesse, & de justice elle n'aime pas les pechez à cause des hommes, & ne hayse pas aussi les hommes à cause des pechez : Avec ces conditions on peut faire un bon usage de la Haine ; cette Passion criminelle devient innocente, elle prend le party de deux excellentes vertus, & pour la conduire de la grace, elle sert tout ensemble à la Justice & à la Charité.

Perfecto odio oderam illos ; & inimici facti sunt mihi Psal. 238.

Perfectum odium est, quod nec justitia, nec scientia caret, ut nec propter vitia, oderis homines, nec vitia propter homines diligas. Aug. lib. de vera Innocentia.

Mais elle s'exerce bien plus seuremẽt contre nous mesmes, & nous courons beaucoup moins de hazard, en haïssant

nos imperfections, que celle de nostre prochain: car l'amour propre nous empesche d'exceder, & quelque sainte fureur que nous inspire la Charité elle est moderée par cette inclination que nous avons à nous aimer. C'est pourquoy le Fils de Dieu veut que la Haine de nous-mêmes soit le fondement de sa doctrine, il ne reçoit point de Disciples en son Escole qu'il ne leur enseigne cette maxime, il semble qu'il ait dessein de bannir l'amour propre de la terre, & de convertir cette affection déreglée en une sainte aversion: Il nous apprend que nous sommes criminels, & qu'entrans dãs le zele de la Iustice divine, nous devons hair ce qu'elle deteste, & punir ce qu'elle châtie: Il veut que nous soyons tout de glace pour nos interests, & tout de flammes pour ceux de nos amis: Enfin la Haine & l'Amour, l'Aversion & l'Inclinatiõ sont les deux Vertus qu'on apprend en son Escole; mais il veut que nous les menagions de telle sorte, que donnant tout l'amour à nõtre prochain, nous ne reservions pour nous que la Haine. Il est vray que ce commandement est plus rigoureux en apparence qu'en effet: car quelque severité qu'il témoigne, il ne respire que douceur; sous le nom de la Haine, il cache celuy d'Amour, & nous obligeant à nous haïr, il nous ordonne de nous bien aimer.

Quàm verum est quod regnũ cœlorũ vim patitur, & qui vim faciunt, decipiunt illud: Quanta enim vi opus est, ut homo diligat inimicũ, & oderit seipsum: utrumque enim jubet, qui ad regnum cœlorum vocat Aug. l. 1. de Ser. Dom. in monte, c. 25. Qui amat animam suã, perdet eam, & qui odit animã suã in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Ioan. c. 12. Magna & mira sententia, quem

admodum sit hominis in animam suam amor ut pereat odium ne pereat : Si male ameris, tunc odisti. Si bene oderis, tunc amasti. Fœlices qui oderunt custodiendo, ne perdant amando. Aug. tract. 31. in Ioan.

Mais tout le monde ne tombe pas d'accord de la maniere qu'il faut tenir pour l'observer : je suis faché de voir que les Chrêtiens n'expliquét pas cette maxime plus saintement que les prophanes,& qu'ils confondent la doctrine de Seneque avec celle de Iesus-Christ. Car la plûpart des Interpretes s'imaginét que le Fils de Dieu presuppoſant que nous sommes composez de deux parties qui se combattent, il veut que nous prenions les interests de la plus noble contre la plus basse; que nous preferions les inclinations de l'esprit à celles du corps, & que vivans en Anges & non pas en bestes, nous n'ayons que des sentimens raisonnables. Certes s'il n'avoit eu que ce dessein, il faudroit avouër qu'il ne seroit pas plus élevé que Seneque, & que banniſſant seulement l'amour du corps, qui est le plus grossier,& le moins coupable, il auroit laissé l'amour de l'esprit,qui est le plus delicat, & le plus dangereux : Car ce Philosophe plaide toûjours pour l'esprit contre le corps, toutes ses belles maximes ne tendent qu'à rétablir la Raison dans son empire, & à luy donner un pouvoir absolu sur les passions; Il ne peut souffrir qu'un Sujet devienne Souverain,& l'orgueil, qui anime toute sa doctrine,luy fournit de fortes raisons pour combattre la volupté; il veut que

Honestum ei vile est, cui corpus nimis charum est. Agatur eius diligentissimè cura;ita tamen ut cum exiget ratio cum dignitas, cum fides in ignem mittendum sit. Sen. Ep. 4.

l'ame traitte ſon corps comme ſon eſclave, qu'elle ne luy accorde que les choſes neceſſaires, & qu'elle luy retranche les ſuperflues : Il veut qu'elle le nourriſſe, afin qu'il la ſerve ; il veut qu'elle ne l'aime que comme un fidele miniſtre qu'elle employe pour executer ſes deſſeins ; Mais il veut auſſi que quand la raiſon l'exigera elle l'abandonne aux flammes, elle l'expoſe aux beſtes farouches, & l'oblige à ſouffrir des morts auſſi cruelles que honteuſes. Toutes ces penſées ſont hardies, il faut confeſſer qu'elles naiſſent d'un homme genereux, & qui ſe ſert utilement de la vanité de l'eſprit pour vaincre les plaiſirs du corps ; mais en gueriſſant un petit mal, il en cauſe un plus dangereux, fermant une legere playe, il en ouvre une profonde, chaſſant l'amour propre du corps, il le repouſſe dans l'eſprit ; & pour empécher que l'homme ne devienne une bête, il eſſaye d'en faire un demon. Les partiſans de ce Philoſophe ſont contraints d'avouër cette verité ; & ſi ceux qui tiennent ſes maximes ſe veulent bien examiner, ils confeſſeront qu'elles enflent plus le courage qu'elles ne l'élevent, & qu'elles inſpirent dans l'Ame plus de verité que de force. Or la doctrine de Ieſus-Chriſt produit un effet tout contraire : car elle matte le corps ſans rendre l'eſprit inſolent.

Major ſum & ad majora genitus, quum ut mancipium ſim corporis mei : quod equidem non aliter aſpicio quam vinculum aliquod libertate mea circundatum. Nunquam me caro iſta compellet ad metum nunquam ad indignã i bono viro ſimulationẽ nunquã i in honorem hujus corpuſculi, mentiar. Sen. Ep. 65. Cum viſum fuerit, diſtrahm cum illo ſocietatẽ : & nunc tamen cùm hæremus, non erimus

Elle attaque tout ensemble l'orgueil, & la volupté; & pendant qu'elle ordonne la mortification pour soûmettre les sens à la Raison, elle recommande l'abnegation, pour assujettir la volonté à Dieu. C'est pourquoy, s'il m'est permis d'expliquer les intentions de Jesus-Christ, & de luy servir d'interprete, je croy que la haine qu'il exige de nous doit passer du corps à l'esprit, & que pour estre parfaite elle doit s'étendre sur tous les desordres que le peché a mis en nous: Car la nature a perdu sa pureté, & les deux parties qui nous composent sont devenuës également criminelles. Les inclinations de l'ame ne sont pas plus innocentes que celles du corps, l'une & l'autre a ses foiblesses: & quoy qu'en veüillét dire les Philosophes, toutes les deux sont corrompuës, l'esprit est obscurcy de tenebres, l'ignorance luy est naturelle, il apprend avec travail, il oublie sans peine; bien que la verité soit son objet, il la quitte pour le mensonge, & il est contraint d'avouër par la bouche du plus sçavant homme du monde, qu'il y a des erreurs qu'on luy persuade plus facilement que des veritez. La memoire n'est pas plus heureuse, biẽ qu'elle passe pour un miracle dans la Nature, qu'elle garde en depost toutes les especes qu'on luy confie, qu'elle se vante de les representer:

æquis partibus: Animus ad se omne jus ducet. Contemptus corporis sui certa libertas, idem ibidem. Philosophi fuerunt Epicurei & Stoici: Illi secundum carnem isti secundum animam viventes, sed nec isti, nec illi secundum Deum viventes. Contulerunt illi tum Apostolo dum erat Athenis. Dicebat Epicureus, mihi frui carne bonum est. Dicebat Stoicus, mihi frui mea mente bonum est. Dicebat

sans confusion, & d'estre le tresor animé de tous les hommes sçavans, neantmoins elle est infidelle depuis nostre desobeïssance, par une contagion qui a infecté toutes les facultez de l'ame, elle nous manque dans nos besoins, elle nous fournit plûtôt des choses inutiles que les necessaires. La volonté, comme la plus absoluë, est aussi la plus criminelle : car encore qu'elle ait de fortes inclinations pour le souverain Bien, que le peché ne les ait pû effacer, elle s'attache indifferemment à tous les objets qui luy plaisent. Sans écouter les conseils de la Raison, elle suit les erreurs de l'opinion, & se conduit par le rapport des sens, qui sont des messagers ignorans & infideles; si bien que l'homme est obligé de faire la guerre à son ame aussi bien qu'à son corps, & d'étendre sa haine sur les deux parties qui la composent, puis qu'elles sont également corrompuës: Et il faut que pour obeïr à Jesus-Christ il combate les tenebres dans son entendement, la foiblesse dans sa memoire, la malice dans sa volonté, l'erreur dans son imagination, la perfidie dans ses sens, & la rebellion dans toutes les parties de son corps. Ces mauvaises qualitez qui gâtent l'ouvrage de Dieu, sont les veritables objets de nôtre aversion, c'est le mal que nous pouvons haïr avec inno-

Apostolus: mihi adhærere Deo bonum est. Errat Epicureus Fallitur, & Stoicus. Beatus enim est cujus nomen Domini spes ejus. Aug. l. de verb. Ap. ser. 13. Quid enim est, quod cum labore meminimus sine labore obliviscimus, cum labore discimus, sine labore inertes sumus. Nonne hinc apparet in velut pondere suo proclivis sit vitiosa natura, & quanta opet ut hinc liberetur indigeat.

Aug. l. 22. de Civit. Dei. c. 22.

cence, & punit avec justice, c'est l'ennemy que nous sommes obligez de combattre & de vaincre: car pour comprendre en peu de paroles les intentions de Iesus-Christ, & les obligations des Chrêtiens, nous devons hayr en nous tous les desordres que le peché y a mis, & que la Grace n'y sçauroit souffrir. Nous devons ruiner en nous tout ce qu'elle veut y détruire: mais sçachant bien que la victoire est douteuse en ce combat, il faut que nous supplions le Fils de Dieu, qui prepare les couronnes aux victorieux, de nous donner la Charité, afin qu'elle diminuë en nos cœurs l'Amour propre, & qu'elle y augmente la haine de nous mêmes.

Odit te Deus qualis es, sed amas te qualē vult te esse. Et tu debes te odisse qualis es. Ægrum enim attēde, Æger ægrorantē se odit qualis est, inde incipit concordare cum medico, quia & medicus odit eum qualis est. Nam id eo vult sanum esse quia odit eum fabricantem, & est medicus febris persecutor, ut sit hominis liberator. Sic peccata tua febres sunt animæ tuæ, & ideo debes eas cum Deo medico odisse. Aug l. de decem chordis. c. 12.

II. TRAITE'.

Du Deſir & de la Fuitte.

PREMIER DISCOVRS.

De la Nature, des Proprietez, & des Effets du Deſir.

COMME le Bien eſt l'unique objet de l'Amour, il ne prend point de nouvelles formes qu'il n'oblige cette paſſion à prendre de nouveaux viſages : Elle dépend de luy ſi abſolument, qu'elle change de noms, & d'office toutes les fois qu'il change de condition. Quand il eſt preſent, & qu'il luy découvre toutes ſes beautez, elle nage dans le plaiſir : Quand il court quelque hazard, elle eſt ſaiſie de crainte : Quand il eſt attaqué par les ennemis, elle prend les armes, & ſe met en colere pour le defendre : Quand il s'éloigne, elle s'afflige, & ſe laiſſe devorer à la douleur : Quand il eſt abſent, elle ſe conſomme en ſouhaits, & donne char-

ge à ſes deſirs d'aller chercher un objet dont l'éloignement fait naitre tous ſes déplaiſirs : Car le deſir n'eſt autre choſe que le mouvement de l'ame vers un bien qu'elle aime déja, & qu'elle ne poſſede pas encore : Elle s'étend pour s'unir à luy, elle eſſaye de quitter ſon corps, & de ſe ſeparer d'elle même, pour ſe joindre à ce qu'elle cherche ; elle oublie ſes plaiſirs, pour ne penſer qu'à ce qu'elle aime ; elle fait des efforts, pour vaincre la Nature & la Fortune, & rendre preſent, contre leur gré, le bien abſent qu'elle deſire.

De cette definition il eſt aiſé de remarquer les proprietez du Deſir, dont la premiere eſt l'inquietude, qui ne ſouffre pas que l'ame qui l'a conceu puiſſe gouſter un veritable contentement, car elle eſt en un état violent ; elle combat avec le corps qu'elle anime, pour s'aller unir à l'objet quelle aime ; la Nature la retient dans l'un, & l'Amour la porte dans l'autre ; elle eſt diviſée entre ces deux Puiſſances ſouveraines, & elle éprouve un tourment qui n'eſt guere moins rigoureux que la mort ; auſſi a-t'on veu des hommes qui pour s'en délivrer ſe ſont condamnez volontairement à des ſupplices effroïables, & qui ont crû que tous les remedes étoient doux qui gueriſſoient d'une ſi facheuſe maladie. L'exil eſt ſans

Deſideria occidunt, Proverb. c. 32.

doute une des plus cruelles peines que la Justice ait inventée pour chastier les coupables : Il nous separe de tout ce que nous aimons, & il semble qu'il soit une longue mort, qui nous laisse un peu de vie pour nous rendre plus miserables; Cependant il s'est trouvé une mere qui aima mieux souffrir la rigueur de ce tourment que la violence du Desir, & qui voulut accompagner son fils en son bannissement, pour n'estre pas condamné à regretter son absence, & à souhaiter son retour : Aussi la Nature, qui a bien veu que le Desir estoit un suplice, a fait naistre l'Esperance pour l'adoucir : Car pendant que nous sommes sur la terre nous ne formons point de souhaits dont nostre esprit ne se promette l'accomplissement : Il n'y a que l'Enfer où ces deux mouvemens de nôtre ame sont divisez, & où la Justice divine condamne ses ennemis à former des desirs sans esperances, & à languir pour un bon-heur qu'ils ne peuvent jamais posseder. Ils soupirent aprés le Souverain bien, & quelque haine qu'ils ayent conceuë contre le Dieu qui les punit, ils ne laissent pas de l'aimer naturellement, & de souhaiter sa joüyssance, bien qu'il ne leur soit pas permis de l'esperer. Ce desir fait tous leurs suplices, & cette langueur, qui est un tourment, qui leur est plus insupportable

Inventa est mulier, quæ pati maluit exilium, quam desiderium. Sen. Cosol. ad Halviã. cap 1.

que l'ardeur des flammes, que la compagnie des Demons, & que l'eternité de leur prison. S'ils pouvoient estre sans desirs, ils seroient sans douleurs, & toutes ces autres peines qui estonnent les ames vulgaires, leur sembleroient supportables s'ils n'estoient point condamnez à souhaitter un bon-heur qu'ils ne sçauroient esperer.

Mais ce n'est pas seulement dans les Enfers que cette Passion est crüelle, elle afflige tous les hommes sur la terre; & comme elle sert à la Iustice divine d'un moyen pour châtier les criminels, elle sert à la misericorde d'un saint artifice pour exercer les innocens: Car la bonté de Dieu les fait consumer en desirs. Ils sont en une inquietude qui ne peut finir qu'avec leur vie, ils font effort pour se détacher de leurs corps, ils appellent la mort à leur secours, & disent avec l'Apôtre: Ie desire de mourir pour estre avec Iesus Christ. La Iustice employe aussi les desirs pour se venger des pecheurs, & par une conduite non moins severe que raisonnable, elle les abandõne à cette passion pour les tourmenter; Ils ne desirent que pour s'affliger, & leur ame forme des souhaits déreglez, qui n'étans point suivis d'effets, les laissent dans une langueur, qui dure autant que leur vie. Enfin, la Theologie reconnoissant que cette passion est la

Desiderium habés dissolvi, & esse cum Christo. Philipp. 1. cap.

Tradidit illas Deus in desideria cordis eorum. Rom. 1.

Beatitudo desideriorum quies. D. Th.

cauſe de tous nos mal-heurs, elle a cû qu'elle ne pouvoit mieux nous décrire la felicité, qu'en nous en apprenant qu'elle étoit la fin de tous les deſirs. La Philoſophie eût dit qu'elle eſt la fin de nos maux, & le commencement de nos biens, qu'elle nous fait oublier nos miſeres par la douceur de ſes plaiſirs; mais la Theologie, qui ſçait bien que les deſirs ſont les plus violens ſupplices que nous ſouffriõs icy bas, s'eſt contẽtée de dire que la felicité en eſtoit le repos, & que nous commencerions d'eſtre bienheureux quand nous ceſſerions de ſouhaitter; auſſi faut-il confeſſer que le deſir ſe lie à toutes les autres Paſſions de nôtre ame, & qu'il leur donne, ou des armes pour combattre, ou des forces pour nous affliger: car celles qui font le plus de ravage dans nos cœurs ſeroient mortes ou languiſſantes, ſi elles n'eſtoient animées par le deſir. L'Amour n'eſt cruel que parce qu'il ſouhaitte la preſence de ce qu'il aime; la Haine ne ronge nos entrailles que parce qu'elle deſire la vengeance; l'Ambition n'eſt fâcheuſe, que parce qu'elle ſouhaite les hõneurs; l'Avarice ne bourelle les avaricieux, que parce qu'elle languit apres les richeſſes: & toutes les Paſſions ne ſont inſupportables, que parce qu'elles ſont accompagnées du deſir, qui comme un mal contagieux, eſt répandu dans

toutes les affections de nostre ame, pour nous rendre miserables.

S'il est si cruel, il n'est guere moins honteux, & nous ne sommes obligez de confesser qu'il est une preuve de nostre foiblesse, & de nostre indigence: Car nous n'avons recours aux souhaits que quand la puissance nous manque, nous ne faisons paroître nos desirs que quãd nous ne pouvons donner des effets: Ils sont des marques de nostre amour, ils apprenent aux Roys de la Terre que leur volonté est plus grande que leur pouvoir, & qu'ils veulent beaucoup de choses qu'ils ne peuvent pas executer. Je sçay bien que les desirs les animent quelquefois à ces hautes entreprises, où la difficulté est toûjours mélée avec la gloire. Ie sçay bien qu'ils excitent leurs courages, & qu'ils y produisent cette noble ardeur, sans laquelle on n'entreprend, & on n'execute rien de genereux; mais ils leur enseignent aussi qu'il n'y a que Dieu seul, qui pouvant tout ce qu'il veut, ne fait point de souhaits inutiles, & qu'il n'appartient qu'à luy de changer quand bon luy semble tous ses desirs en effets: Il veut plûtôt les choses qu'il ne les souhaite, & il conclud plûtôt les evenemens qu'il ne les desire; mais dans les Princes souvent l'impuissance empéche l'execution de leurs desirs: Ils sont contraints de faire

tes des vœux & d'employer le secours du Ciel, quand celuy de la terre leur manque. Le pauvre Alexandre voyant mourir son cher Ephestion, ne luy pouvoit témoigner son amour que par ses Desirs. Celuy qui distribuoit les couronnes des Roys qu'il avoit dontez, & qui faisoit de ses esclaves des Souverains, ne pouvoit rendre la santé à son favory; les vœux qu'il offroit au Ciel pour sa gueriſon, estoient aussi bien des preuves de sa foiblesse que de sa douleur, & ils apprenoient à toute la terre que les souhaits des Princes sont des témoignages de leur impuissance.

Ils sont aussi dans tous les hommes des marques publiques d'une pauvreté cachée; car toute ame qui desire est necessiteuse, elle sort d'elle-même pour chercher en autruy ce qui luy manque, elle decouvre sa misere en faisant paroistre ses souhaits, & elle apprend à tout le monde que la felicité qu'elle possede n'est qu'apparente, puis qu'elle ne remplit pas tous ses desirs: C'est pourquoy le grand Tertullien a dignement exprimé la Nature de cette passion, quand il a dit qu'elle est la gloire de la chose desirée, & la honte de celuy qui la desire; car il faut qu'une chose soit aimable pour allumer nos desirs, il faut qu'elle ait des charmes qui nous attirent, & des perfections qui nous ar-

Qui optat, honorat Tertull. de pœnitent. Desiderium honor rei desideratæ, & dedecus desiderantis.

reitent, mais certes, il faut aussi que la volonté qui la souhaite soit indigente, & qu'elle souffre des besoins, qui l'obligent d'en chercher le remede. Le desir donc est l'honneur de la Beauté, & la honte des impudiques ; le Desir est la gloire des Richesses, & l'infamie des Avares ; le Desir est la loüange des Dignitez, & le blasme des Ambitieux, & toutes les fois que les Princes conçoivẽt cette passion dãs leurs ames, ils nous font connoistre que leur fortune a plus d'esclat que de verité ; qu'elle ne donne pas tous les contentemens qu'elle promet, puisqu'ils sont contraints de descendre de leurs trônes, de sortir de leurs Palais, & de chercher par de honteuses poursuites un bien estranger, qu'ils ne trouvent pas en leur personne. Aussi la plus haute loüange que donne à Dieu l'Escriture sainte est celle qui nous enseigne qu'il est suffisant à soy-mesme, & que possedant toutes choses en l'immẽsité de son Essence, il n'est point obligé de former des souhaits, ni de sortir hors de son repos, pour chercher son contentement en ses creatures : Le monde ne contribuë rien à sa grandeur, quand le neant occupoit la place de l'Univers, & qu'il n'y avoit point d'Anges ny d'hommes, pour le connoistre & pour l'aimer, sa felicité n'en estoit pas moins entiere, & toutes les loüanges que nous

Dixit Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. Psal. 16. Deus passim in scripturis vocatur Sadai id est sibi sufficient.

luy donnons maintenant, n'adjouſtent rien à ſa gloire; Quand nous luy immolõs des victimes, quand nous faiſons retentir la terre au bruit de ſes loüanges, quand nous bruſlons de l'Encens ſur ſes Autels, & que nous enrichiſſons ſes Temples de la dépoüille de nos maiſons nous ſommes obligez de proteſter que tous nos preſens luy ſont inutiles, qu'il nous fait grace de les accepter, & que nous n'offrons rien à ſa Grandeur; que nous n'ayons receu de ſa liberalité. Le Deſir eſt donc une marque d'indigence : & toute Creature qui fait des ſouhaits declare ſa pauvreté.

Mais pour ne pas des-honorer entierement cette Paſſion, il faut confeſſer qu'elle eſt auſſi une preuve de nôtre dignité, car elle s'eſtend ſur toutes choſes, & elle pretend quelque droict à tout ce qui peut entrer dans noſtre imagination, elle va chercher les effects dãs le ſein de leurs cauſes, elle ſe perſuade qu'elle peut aſpirer à tout ce qui ſe peut concevoir, & qu'elle peut mettre au nombre de ſes richeſſes, tous les biẽs qu'elle ne poſſede pas encore : Tout ce qui eſt poſſible la flate, elle a une ſi grande eſtenduë, qu'elle embraſſe toutes les promeſſes de la Fortune, & rien n'eſt arrivé aux plus heureux hommes du monde, qu'elle ne croye pouvoir attendre avec quelque ſorte de Juſtice:

Ecce nos reliquimus omnia secuti sumus te quid ergo nobis. Mat. c. 16.

Multum deservit qui voluntatē habēdi dereliquit? A sequentibus tanta relicta sūt, quanta â non sequentibus desiderari potuerunt. Gregor. Magn. Hom. 5. in Evang. Infinita concupiscentia exulente homines infinita desiderant. Aristot. 1. Polit. c. 6.

pourquoy un Pere de l'Eglise a dit que les Apostres ne quittant rien avoient quitté beaucoup, puis qu'ils avoient renoncé à leurs desirs, & que se defaisant d'une Passion, qui dans leur extréme pauvreté leur donnoit droit sur toutes les richesses, ils se pouvoient vanter d'avoir tout laissé pour Jesus-Christ. Car le cœur de l'homme à une capacité infinie, qui ne peut estre remplie que par le Souverain bien; il est toûjours vuide jusqu'à ce qu'il possede celuy qui l'a formé, tous les autres biens l'affament, & ne le peuvent rassasier, ils irritent ses desirs, & ne les appaisent pas: De là vient que nous ne le pouvons borner, que la fin de l'un est la naissance de l'autre, & que nous courons d'objets en objets pour trouver celuy dont les autres ne sont que les ombres.

De là naissoient tous les desirs dereglez qui rongeoient le cœur des plus grands Monarques. De là procedoit l'Ambition d'Alexandre, qui trouvoit la terre trop petite, & qui se fâchoit de ce que ses conquestes estoient bornées par les limites du monde. De là derivoit l'Avarice de Grassus, qui s'estimoit pauvre, quoy qu'il fust le plus riche des Romains, & qui passoit des Deserts effroyables pour aller faire la guerre à un Peuple, dont les seules richesses faisoient tous les crimes. Ces

desordres n'ont point d'autre source que la capacité de nostre cœur, & l'infinité de nos desirs, qui suivans le bien qui les sollicite, & n'en trouvans point qui les satisfasse, en cherchent toûjours de nouveaux, & ne se prescrivent jamais de bornes: Car encore que nostre esprit n'ait pas assez de lumiere pour connoître la supréme verité dans toute son estenduë, & que nostre volonté n'ait pas assez de force pour aimer le Souverain bien autant qu'il est aimable, l'un & l'autre ne laisse pas d'avoir une capacité infinie, que toutes les choses de la terre ne peuvent remplir. Une verité naturelle pour élevée qu'elle soit, ne sert à nostre esprit que d'un degré pour monter à une plus haute, & une bonté creée, pour rare qu'elle puisse estre, ne fait qu'estendre nostre cœur & dilater nostre volonté pour la rendre capable d'une plus excellente: Ainsi nos desirs changent perpetuellement d'objets, ils mépriſent ceux qu'ils avoient estimez, & passant toûjours plus avant, ils ressentent à la fin que rien ne les peut arrester, que celuy qui les peut satisfaire. De ces trois proprietez que nous avons expliquées, il est aisé de remarquer les effets que les desirs produisent en nous, ou hors de nous: car puis qu'ils separent l'ame du corps, ils causent toutes ces extases, & tous ces

Cum te habet anima, plenum est desiderium ejus: & jam nihil aliud quod desideretur, exterius restat. Dum autem aliquid exterius desiderat manifestũ est quod te nõ habes interius, quo habito nihil est quod ultra desideret. Si autem creaturam desiderat; continuam famem habet, quia licet quod desiderat de creaturis adipiscatur, vacua tamen remanet quia

raviſſemens qu'on attribuë à l excez de l'Amour: puis qu'ils naiſſent d'indigence, ils nous obligent à demander, & par une ſuite neceſſaire, ils nous rendent importuns à nos amis: & puis qu'ils ſuppoſent un abyſme dans noſtre cœur, il ne faut pas s'étonner ſi tout ce qu'on leur accorde ne les peut remplir, & ſi apres avoir pourſuivi tant d'objects differens, ils ſe laſſent de courir, & cherchent leur repos dans le Souverain bien, qui eſt la fin de tous les deſirs legitimes.

II. DISCOURS.

Du mauvais uſage du Deſir.

QUi voudroit prédre le peuple pour Iuge en cette matiere, s'imagineroit ſans doute, qu'il n'y a point de plaiſir plus ſolide ny plus innocent dans le mõde, que de voir nos deſirs chãgez, en effets, puiſque c'eſt le vœu le plus ordinaire que nos amis font pour nous. Et certes s'ils n'en faiſoient point qui ne fuſſent bien reglez; rien ne nous ſeroit plus agreable ny plus utile que leur accompliſſement, & nous aurions ſujet de nous eſtimer heureux, quand apres une longue pourſuite, ils ſeroient enfin acõplis: Mais cõme ils ſont preſque tous injuſtes, le ſuccez nous en eſt ſouvent

Bono animo male precantur, & ſi vis fœlix eſſe Deum

dommageable ; Et pour moy je suis de l'opinion de Seneque, & je tiens avec luy que la meilleure partie de nos amis nous desirent du mal innocemment, & qu'ils font des vœux en nostre faveur, qui nous sont plus pernicieux, que les imprecations de nos ennemis. Si nous voulons être contens, il faut prier Dieu que rien ne nous arrive de tout ce que l'on nous souhaite : Nos parens mêmes contribuent à nôtre mal heur par un excés d'affectiõ, & pendant nôtre enfance ils attirent sur nos têtes la colere du Ciel, par l'injustice de leurs souhaits; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si dans un âge plus avancé, tant de disgraces nous attaquent, puisque ceux qui nous aiment le mieux nous les ont procurez.

ora, ne quid tibi ex his quæ optantur, eveniat. Senec.

Iam non admiror si omnia nos à prima pueritia mala sequuntur : Inter execrationes parentum crevimus. Senec. Ep 60.

Le dereglement de nos desirs a trois causes ; la premiere, est l'amour propre qui ne pouvant effacer de nos ames l'inclination que nous avons pour le souverain Bien, la détourne vers les biens perissables, & les luy fait souhaiter avec autant d'ardeur que s'ils estoient eternels : Car nostre cœur soûpire toûjours apres Dieu, quoy que ses bons desirs soient affoiblis, ils ne sont pas étouffez, ils s'attachent encore au bien, & le peché ne leur a pû oster cette inclination qui leur est si naturelle; mais la raison qui les devroit regler, étant offusquée de tenebres, ils se méprennẽt, & se

leur & la mort dans toutes les parties du monde, pour se rendre illustre dans l'Histoire. Le remede à tous ces maux est facile ; & puisque la volonté n'a pas perdu toutes ses bonnes inclinations, il n'est besoin que d'éclairer l'entendement, & de fortifier par de solides raisons, qu'il puisse opposer aux fausses maximes du monde.

La seconde cause du déreglement de nos desirs est l'Imagination, qui ne se sert de son advantage que pour les irriter : Car ils seroient assez reglez si cette puissance broüillonne ne les mettoit en desordre. La Nature ne cherche qu'à se délivrer des incommoditez qui la travaillent : elle ne demande pas la magnificence dans les bastimens, & pourveu qu'ils la garantissent des injures de l'air, tous leurs ornemens luy sont inutiles ; elle ne souhaite pas le luxe dans les habits, pourveu qu'ils cachent sa confusion, & qu'ils defendent son corps de la rigueur du froid : Elle est encore assez innocente pour en condamner le desordre ; elle ne recherche pas l'excez du plaisir dans le boire & dans le manger, pourveu qu'ils soustiennent sa vie, & qu'ils appaisent la faim & la soif qui la presse ; Elle neglige tous les delices qui les accompagnent, mais l'Imagination, qui semble n'avoir point d'autre exercice depuis la corruptiõ de no-

Ad legem Naturæ revertamur, divitiæ, paratæ sunt ; Aut gratuitum est quod egemus, aut vile, panem & aquam Natura desiderat, Nemo ad hæc pauper est. Sen. Epist. 25.

sent de nos avantages, & nous ne sommes pas plus déreglez que les bestes, que parce que nous sommes plus éclairez ; car Aristote faisant la distinction de nos desirs, appelle par une étrange façon de parler, les plus modestes, deraisonnables, parce qu'il nous sont communs avec elles, & les plus insolens, raisonnables, parce qu'ils nous sont propres & particuliers. C'est à mon avis pour cette cause que les Philosophes nous ont voulu reduire à la condition des bestes, & qu'ils nous ont proposé la Nature pour exéple, croyant qu'elle estoit moins déreglée que la Raison. C'est pour ce même sujet qu'ils ont divisé nos desirs en necessaires & en superflus, & qu'ils ont dit que les uns étoient bornez, & que les autres éroient infinis, que les necessaires trouvoient dequoy se contenter dans l'exil, & dans la solitude, & que les superflus ne trouvoient pas dequoy se satisfaire dans les Villes & dans les Palais. La faim n'est point ambitieuse, elle ne demande que des viandes qui l'appaisent : Tous ces mets qu'on appreste avec tant de soin, sont les supplices de la Gourmandise, qui ne cherche le moyen d'exciter l'appetit apres qu'il est content, & de r'allumer la soif apres qu'elle est éteinte : car elle se plaint que le col n'est pas assez long pour goûter les viãdes, que l'esto-

Aristoteles. Ethic. cap. 12.

Ambitiosa non est fames, contenta desinere est quo desinat non nimis eruat. Sen. Epist. 119.

mach n'eſt pas aſſez grand pour les recevoir, & que la chaleur naturelle n'eſt pas aſſez prompte pour les digerer; Le vin ne luy eſt pas agreable ſi elle ne le boit dans des vaſes precieux, & s'il ne luy eſt preſenté d'une belle main, elle ne peut ſe reſoudre à le prendre: Mais les deſirs naturels ne ſont point accompagnez de tous ces dégoûts: ce qui nous eſt abſolument neceſſaire nous eſt preſque toûjours agreable, & la Nature, qui eſt une bonne Mere, a melé le plaiſir avec la neceſſité, pour noſtre ſoulagement. Uſons donc d'un bien-fait que l'on peut mettre au nombre des plus ſignalez, & croyons qu'elle ne nous a jamais plus ſenſiblement obligez, que quand elle nous a oſté le degoût à tous nos deſirs naturels.

Inter reliqua hoc nobis. Natura præſtitit præcipuum, quod neceſſitati faſtidium excuſſit. Idem ibid.

La troiſiéme cauſe de leur deſordre eſt, que nous ne conſiderons pas aſſez la qualité des choſes que nous deſirons: Car ſouvent nous corrompons la Nature du Deſir, & par une violence extréme nous le forçons à chercher une choſe qu'il devroit éviter: Nous ne regardons que l'apparence des objets, nous nous y attachons indiſcrettement ſans conſiderer leurs defauts, & nous faiſons ſucceder les regrets à nos vœux, & la douleur à nos plaiſirs. Nous ſouhaittõs des maux veritables, pour ce qu'ils ont quelque ombre de bien, & quand apres

une longue poursuite nous les possedons, ils nous deviennent insupportables, changeans d'opinion nous condamnons nos desirs, & nous accusons le Ciel d'avoir esté trop facile à nous les accorder. Nous reconnoissons par experience qu'il y a des vœux que Dieu n'exauce que quand il est irrité, & que nous formons des souhaits dont l'accomplissement nous est funeste. Nous ressemblons à ce Prince qui se repentit d'avoir souhaité des biés, & qui s'affligea de les avoir obtenus. Son desir devint son supplice, il eut horreur de ce qu'il avoit demandé, & se trouvant pauvre au milieu de l'abondance, il fit des prieres, pour se delivrer d'un mal qu'il s'étoit luy-même procuré. L'absence nous fait estimer la plûpart de nos biens, & leur presence nous les fait mépriser; ils paroissent grands à nostre imagination, quand ils en sont éloignez: mais lors qu'ils s'en approchent ils perdent leur fausse grandeur, tous leurs avantages s'évanouissent comme les ombres devant le Soleil, & nous convertissons nostre estime en mépris, nostre amour en haine, & nos desirs en horreur.

Attonitus novitate mali, divesque miserque, effugere optat opes, & quæ modo voverat odit. Ovid. Metamorp. 12. de Mid.

Cui enim assecuto satisfuit, Quod optãrit nimium videbatur. Senec. Ep. 118.

La Philosophie prophane desirant remedier à tant de maux nous donne un conseil qui nous met au desespoir, car sans reformer nôtre ame, elle veut que

nous moderions nos desirs : cõme si le mal n'étoit que dans nos souhaits elle nous en defend l'usage, & nous conseille de ne rien souhaiter si nous voulons estre bien-heureux : Elle établit la felicité dans le retranchement de cette passion ; Elle pense avoir prononcé un oracle quand elle a dit par la bouche de Seneque, que celuy qui a borné ses desirs est aussi content que Jupiter, & que sans accroistre nos richesses, ny augmenter nos plaisirs, il ne faut que diminuer nos souhaits pour trouver un solide contentement ; mais certes elle nous trompe en nous flatant, & nous promettant un bon-heur imaginaire, elle nous oste le moyen d'en acquerir un veritable ; Car elle nous laisse dans l'indigence où le peché nous a mis, & elle nous défend l'usage de desirs ; Elle nous laisse avec l'inclination que la Nature nous a donné pour le souverain Bien, & elle ne nous permet pas de le rechercher, elle veut que nous soyons pauvres, & que nous ne le sentions pas, & qu'au mal-heur de la pauvreté nous adjoûtions celuy de l'insolence, & de l'orgueil. Quand nous regnerons dans le Ciel, & que nous trouverons nostre parfaite felicité en la jouïssãce du souverain Bien, nous bannirons tous les souhaits : Mais tandis que nous gemissons sur la terre, & que nous souffrons

Qui desiderium suũ clausit cum Iove de felicitate contendit. Sen.

des maux qui nous obligent de sortir hors de nous-mesmes pour en chercher des remedes, nous concevrons de justes desirs, & nous apprendrons de la Religion, les moyens d'en user pour la gloire de Iesus-Christ, & pour le salut de nostre ame.

III. DISCOURS.

Du bon usage du Desir.

QUoy qu'il n'y ait rien de plus commun que les desirs, il n'y a rien de plus rare que leur bon usage, & de tant de personnes qui forment des souhaits, il ne s'en trouve qu'un petit nombre qui les sçache bien regler; car cette Passion est aussi libre que l'Amour, & comme elle est sa premiere production, elle ne peut souffrir qu'on la contraigne; Elle est si glorieuse qu'elle ne reçoit des loix que du Souverain bien, elle mépriſe l'Authorité des Princes, & sçavans bien qu'elle ne releve pas de leur Empire, elle ne s'estonne point de leurs menasses, ne s'émeut point de leurs promeces: Aussi les Roys qui connoissent bien l'estenduë de leur pouvoir, n'entreprennent rien sur sa liberté, ils punissent les actions, ils deffendent les paroles, mais ils laissent les pensées, & les desirs à la conduite de celuy, qui

les voyant dans le fonds des cœurs, les peut recompenser, ou punir eternellement ils ne font point de loix pour les retenir, ils confessent qu'il n'y a que Dieu seul qui les puisse reprimer, & qu'il est l'unique entre tous les Souverains qui ait droit de dire à ses sujets : Vous ne desirez point. C'est pourquoy ceux-là passent pour insolens, qui entreprenent de reformer les desirs sans sa Grace, & tous les advis que nous pouvons donner pour les regler presuppossent necessairement son assistance: Mais aprés avoir rendu cette soûmission à celuy de qui nous tenons tous nos biens, il me semble que nous pouvons user de cette passion avec certaines conditions qui nous la rendront utile, & glorieuse.

Non concupisces, Ex. 20. cap.

Les desirs ne nous ont esté donnez de la nature que pour acquerir le bien qui nous manque, & qui nous est necessaire. Ce sont des secours dans nostre indigence, ce sont des mains de nostre volonté, & comme ces parties du corps travaillent pour toutes les autres, nos desirs travaillent pour toutes les Passions de nostre ame, & obligent par leurs soins nostre amour, & nostre haine ; Mais cet advantage nous deviendroit pernicieux, si nous estant donné pour secourir nostre pauvreté, nous nous en servions pour l'accroistre,

C'eſt pourquoy devant que de nous engager à la recherche d'un Bien, il faut que nous regardions s'il eſt aſſez grand pour nous enrichir, & ſi ſa joüiſſance fera mourir ſes ſouhaits, que ſa privation avoit fait naître; car s'il ne fait que les irriter, & ſi au lieu de guerir nos maux il les aigrit, il faudroit avoir perdu le jugement pour en conſerver le deſir. Ie ne deſireray donc que ces biens veritables qui me peuvent delivrer de mes miſeres; & afin que ma paſſion ſoit raiſõnable, je ne les ſouhaiteray qu'autant qu'ils doivent être ſouhaitez. Ie peſeray leurs qualitez, & j'accommoderay mes ſouhaits à leurs merites: Ie rechercheray les richeſſes, non pour ſervir à la vanité, mais pour ſubvenir à mes beſoins: Ie rechercheray des viãdes pour ſoûtenir mon corps, & non pas pour irriter mon appetit: Ie rechercheray les hõneurs comme des aides d'une vertu naiſſante, & qui a beſoin de quelque ſecours étranger pour ſe defendre contre le vice. Ie rechercheray même les voluptez innocentes, mais j'en éviteray l'excez, & je me ſouviendray qu'elles ſont de la nature de ces fruits, qui ſont agreables au goût, & pernicieux à la ſanté. Avec cette moderation nos deſirs ſeront raiſonnables; s'ils nous attachẽt aux choſes de la terre, la neceſſité nous ſervira d'excuſe,

Magnus ille eſt qui hæc tibus ſi utitur, quẽadmodum argẽto, ille minor eſt qui ſic argẽto utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi eſt, Pati non poſſe non divitias. Sen. ep. 5. Idem ſententias de voluptatibus & honoribus.

& nous estimerons glorieuse une servitude, qui nous sera commune avec les Saints.

Il faut prendre garde aussi à n'avoir que de foibles desirs pour les choses perissables, & à ne souhaitter qu'avec retenuë, ce qui nous peut être ôté avec violence: La Philosophie des Stoïciens est trop austere pour être écoutée; Ses maximes tendent plus à nous desesperer qu'à nous instruire: car elle nous défend absolument de souhaiter ce qu'on nous peut ravir, & elle employe toutes les fausses raisons pour nous persuader que le bien qui nous arrive par les desirs ne peut être veritable: La Philosophie Chrêtienne qui sçait bien que nôtre felicité n'est pas en nous, & qu'il en faut sortir pour s'attacher au souverain Bien, condamne cette maxime, mais comme elle n'ignore pas aussi, que les autres biens nous peuvent être enlevez, elle nous ordonne de les desirer sans inquietude, & de considerer que la possession n'en est pas si asseurée qu'elle ne puisse être quelquefois interrompuë: Elle nous prepare à leur perte, lors qu'elle nous permet leur recherche; Elle nous enseigne, que le desir des choses perissables ne doit pas être eternel, & qu'il faut posseder, sans attachement, ce qu'on doit laisser sans regret; Elle nous apprend, que les biens

Alienum est, quidquid optâ dò veniat. Senec.

de la Fortune, & de la Nature dépendent de la Providence divine, qu'elle nous les preſte, & ne nous les donne pas, qu'elle les refuſe à ſes amis, & les accorde à ſes ennemis, & qu'elle les diſpenſe de telle ſorte, que s'ils ne ſont pas des marques de ſa haine, ils ne ſont pas auſſi des témoignages de ſon Amour. Avec ces bonnes raiſons elle nous perſuade doucement, qu'ils ne doivent pas eſtre les principaux objets de nos deſirs, & que pour ſuivre les intentions de noſtre Souverain, il faut les aimer avec froideur, les déſirer avec moderation, les poſſeder avec indifference, & les quitter avec plaiſir.

Hoc eſt propoſitum Deo oſtendere hæc quæ vulgus appetit quæ reformidat nec bona eſſe nec mala apparebunt autem bona eſſe ſi illa non niſi bonis viris tribuerit, & mala eſſe, ſi malis tantum irrogaverit. Senec. de Provid. c. 3.

Mais le principal uſage que nous devons faire d'une ſi noble Paſſion, eſt de nous en ſervir pour nous élever à Dieu, & d'en faire une chaiſne glorieuſe, qui nous attache inſeparablement à luy. Comme il eſt l'unique object de tous les deſirs; Ils s'égarent de leur fin quand ils s'eſloignent de luy, ils ſe perdent quand ils ne le cherchent pas, & ils demeurent au milieu de leur courſe, quand ils n'arrivent pas juſqu'à luy; Il eſt la ſource de toutes leurs perfections, & comme elles ſont ſans mélange d'aucun defaut, il n'y a rien en elles qui ne ſoit parfaitement ſouhaitable; On voit des Creatures qui ont quelques charmes pour ſe faire deſirer, mais elles

ont des imperfections pour se faire mépriser : Le Soleil a tant d'éclat, & de beauté qu'il a fait des idolastres ; une partie du monde le revere encore, & la Religion Chrestienne, qui s'est répanduë par toute la Terre, n'a pû détromper tous les Infideles : Cependant il a des foiblesses, qui appartiennent aux Philosophes, qu'il n'est qu'une simple creature. Si la lumiere est bornée, & ne peut éclairer en un méme temps toutes les deux moitiez du monde, il souffre des éclipses, & ne les peut éviter, il tombe en défaillance, & se voit offusqué par un Astre qui luy cede en grandeur & en beauté : s'il a des influences favorables, il en a de malignes ; s'il fait naistre les hõmes, il les fait mourir ; s'il est pere des fleurs, il en est le parricide ; si la lumiere nous éclaire ; elle nous ébloüy : si sa chaleur échauffe l'Europe, elle brusle l'Afrique : si bien que le plus noble de tous les Astres a ses defauts, & s'il nous donne des desirs, il nous donne de l'aversion, & du mépris. Mais Dieu n'a rien qui ne soit aimable, toutes ses perfections voyent des Anges sans nombre, qui sont destinez pour les honorer ; elles ont des Amans immortels, qui les adorent depuis la naissance du monde : Les hommes qui les connoissent les desirent, & ils souhaitent la mort pour les pouvoir posseder. C'est ce Souverain

Clamat Sol. qui me colis ut Deum quẽ vides ortu occasuque concludi : Deus nec ortum habet nec occasum, sed illum deserendo magnum incurristi casum : Cum autem calor & splendor meus tibi deserviant, quo modo me pro Deo colendum ducis nisi quia Deum colere nescis. Aug. lib. de Symb. tr. 3.

bien que nous sommes obligez de rechercher, c'est pour luy que les souhaits nous ont esté donnez, nostre cœur est criminel, quand il divise son amour, & qui n'en donne qu'une partie à celuy qui le merite tout entier. L'abondance de Dieu, & l'indigence de l'homme, sont les premieres chaisnes de l'alliance que nous contractons avec luy. Il est tout, & nous ne sommes rien; Il est un abysme de misericorde, & nous sommes un abysme de misere: Il a des perfections infinies, & nous avons des defauts sans nombre: Il ne possede point de grãdeur qui ne soit souhaitable, & nous ne souffrons point de besoin qui ne nous oblige à former des souhaits. Il est tout desirable, & nous sommes tous desirs; & pour bien exprimer nôtre nature, il suffit de dire que nous ne sommes qu'une pure capacité de Dieu. Nous n'avons partie sur nostre corps, ny faculté dans nôtre ame, qui ne nous oblige à le chercher: Nous faisons des courses dans le monde par nos desirs, nous nous égarons en nos affections, mais apres avoir consideré les beautez du Ciel, & les richesses de la terre, nous sommes contraints de rentrer en nous-mesmes, de nous attacher à celuy que nous portons dans le fonds de nostre Estre, & de confesser qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remplir la capacité de nostre cœur,

Abyssus Abyssum invocat. Ps. 41. Deus totus desiderabilis, Homo totus desideria.

Tirons ces avantages de nostre misere, & réjoüissons nous que la Nature nous ait donné tant de desirs, puis qu'ils sont des aisles qui nous eslevent à Dieu, & des chaisnes qui nous attachent à luy.

Dans toutes les autres occasions les desirs sont inutiles, & apres nous avoir fait soûpirer long-temps, ils ne nous donnent pas ce qu'ils nous ont fait esperer, ils nous tourmentent pendant qu'ils nous possedent, & quand le desespoir les a fait mourir, ils ne nous laissent que la honte, & le regret d'avoir presté l'oreille à de si mauvais conseillers: Je sçay bien qu'ils réveillent l'ame, & qu'ils luy donnent quelque vigueur pour acquerir le bien qu'elle souhaite: mais le bon succez de nos entrepriſes ne depend pas de leurs efforts, & si les choses que nous aimons, ne nous estoient que des desirs, tous les Ambitieux seroient souverains, tous les Avares seroient riches, & l'on ne verroit point d'Amans qui se pleignissent de la rigueur, ou de l'infidelité de leurs Maistresses; Les Femmes retireroient leurs Maris du sepulcre, les Meres gueriroiét leurs enfans malades, & les captifs recouvreroient la liberté: Nous ferions autant de miracles que de souhaits, & tous les mal-heurs seroient bannis de la terre, de puis que les hommes font des vœux; Mais l'experience nous ap-

prend qu'ils ſont le plus ſouvent impuiſſans, & que leur accompliſſement dépend de cette Providence ſupreme, qui peut quand elle veut, les convertir en effects: Mais ceux qui regardent nôtre ſalut ne demeurent jamais inutiles, il ſuffit pour eſtre bon de le ſouhaiter fortement : Noſtre converſion ne dépend que de noſtre volonté, un deſir animé de la grace efface tous nos pechez, & quoy que Dieu ſoit ſi grand, il n'a coûté que des ſouhaits à ceux qui le poſſedent. Cette Paſſion dilate noſtre ame, & nous rend capables du bien, apres lequel elle nous fait ſoûpirer. Elle étẽd nôtre cœur, & nous prepare à recevoir la felicité qu'elle nous procure : Enfin elle frappe les oreilles de Dieu, elle ſe fait entendre ſans parler, & elle a tant de pouvoir dans le Ciel, que rien n'eſt refuſé à ſes demandes. Elle glorifie I.C. & les Saints, il en tire le plus ancien de ſes noms, & devant qu'il fuſt connu par celuy du Sauveur du monde, il eſtoit déja connu par celuy de Deſiré de tous les Peuples : Ses Prophetes l'ont honoré de ce titre avant la naiſſance : celuy qui nous deſigna le temps de ſa venuë, tira le ſien de ſes ſouhaits ; & merita d'eſtre appellé par un Ange l'homme des Deſirs: ſes vœux avancerent le Myſtere de l'Incarnation, ceux de la Vierge en obtinrent l'accompliſſement,

Vas deſideriorum, ipſa infuſone creſcit. Chryſoſt.

Apud Deũ voces non faciunt verba, ſed deſideria. Greg. Mag.

Deſideravi cunctis Gentibus. Aggai. 2.

Vir deſideriorum. Daniel. c. 9.

& les nostres en ressentiront les effets, s'ils ne se lassent point de demander à Dieu.

IV. DISCOVRS.

De la Nature, des Proprietez, des effets, du bon & mauvais usage de la Fuite.

LA Nature nous auroit bien manqué au besoin, si nous ayant donné de l'amour pour les bonnes choses, elle ne nous avoit pas donné des desirs pour les rechercher; celles qui font maintenant nostre felicité causeroient tous nos supplices, si nous estant permis de les aimer, il nous estoit défendu de les souhaiter. Le souverain Bien ne serviroit qu'à nous rendre miserables, & la vertu qu'il a d'attirer les cœurs contribuëroit à nôtre misere, si nous n'avions le pouvoir de l'acquerir. Nous aurions autant de sujet de nous plaindre de cette Mere charitable, si nous ayant imprimé dans le cœur la haine du mal, elle n'y avoit aussi gravé cette passion qu'on appelle Fuite pour nous en éloigner: car nous verrions nostre ennemy, & nous ne pourrions nous en défendre; nous aurions de l'aversion pour le vice, & nous seriõs contraints de le souffrir, & par une mal-heureuse necessité, il nous

nous faudroit loger un hoſte que nous ne ſçaurions aimer: Mais la Nature y a bien pourveu, & ſa providence, qui veille toûjours pour ſes enfans, nous a donné une paſſion qui fuit le mal avec autant d'impetuoſité, que le deſir cherche le bien: Elle s'éloigne de tout ce qui nous peut nuire, & ſuivant les inclinations de la haine, dont elle eſt, ou la fille, ou l'eſclave, elle s'écarte de tous les objets qui luy déplaiſent, & donne des combats pour la défendre de ſes ennemis. C'eſt le premier ſecours que nous avons receu contre le mal, c'eſt le premier effort, & la premiere ſortie que fait l'appetit concupiſcible pour nous en delivrer.

Quoy que cette paſſion ſoit preſque toûjours innocente, & qu'elle ne puiſſe devenir criminelle que par ſurpriſe, elle ne laiſſe pas d'avoir ſon mauvais uſage, & d'être tous les jours employé contre le deſſein de la Nature. C'eſt pourquoy ceux qui s'en veulẽt ſervir ſont obligez de conſiderer ſi le mal qu'ils s'efforcẽt d'éviter eſt apparent, ou veritable, & ſi l'opiniõ, qui s'empare aiſement de l'eſprit ne leur a point perſuadé des menſonges pour des veritez: Car il eſt conſtant que de deux choſes qui portent le nom de mal dans le monde, il n'y en a qu'une, qui à proprement parler, le merite. La coulpe & la peine ſont les deux

Homines flagella sua dolent, peccata non dolent propter quæ flagellantur. Greg. Mag.

plus ordinaires objets de nôtre fuite, & la plûpart des hommes les confondent de telle sorte, que l'on ne sçait lequel est le plus odieux : Comme la peine est plus sensible que la coulpe, on l'évite plus soigneusement, il n'y a guere de personnes qui n'aiment mieux estre criminelles que mal-heureuses. On fuit la peste, & on cherche le peché. On s'éloigne de tous les lieux qui sõt infectez, & dõt le mauvais air peut alterer la santé, & on s'approche des mauvaises compagnies, qui peuvent oster l'innocence : Cependant la Religion nous oblige de croire que les peines sont des effets de la Iustice divine, qu'elles ont des beautez qui pour être austeres ne laissẽt pas d'être agreables, que Dieu s'honore par le supplice de ses ennemis, & qu'il trouve autant de satisfaction dans le chastiment des criminels que dans la recompense des Iustes. Les plus grands Saints ont reconnu que nos peines étoient des faveurs qui ne contribuoient pas moins au salut des hommes qu'à la gloire de leur Createur, ils ont confessé qu'il faut adorer les bras qui nous blessent, aimer nos playes à cause de la main qui les a faites, & apprendre à tout le monde que les foudres du Ciel sont justes, puisque ceux mêmes qui en sont frappez les adorent. Mais le peché est un mal veritable, qui n'a rien qui ne soit odieux; sa

Iustissima scias esse illa fulmina, quæ percussi etiam colunt. Sen.

cauſe eſt une volonté reglée, ſon objet eſt une Bonté Souveraine qu'il offenſe, & ſi de la part de celuy qui le commet ſa malice eſt bornée, de la part de celuy contre lequel il eſt commis elle eſt infinie; Il viole toutes les loix de la nature, il déshonore les hommes & les Anges, & tous les maux que nous ſouffrons ſont les juſtes chaſtimens de ſes deſordres. C'eſt donc pour ce mal effroyable que nous avons receu l'averſion, & elle ne peut eſtre plus juſtement employée, que pour nous éloigner d'un monſtre dont l'Enfer ſera le ſejour, dont la mort eternelle ſera le ſupplice. conſolat. ad Polyb.

Apres luy rien ne doit eſtre plus ſoigneuſement évité que ceux qui deffendent ſon party, & qui pour eſtendre ſon Empire tâchét de le rendre aimable ou glorieux. Comme la Nature eſt le pur ouvrage de Dieu, elle ne peut ſouffrir le peché, & pour le bannir de la terre, elle l'a chargé de confuſion & de crainte, il n'oſe paroiſtre en plein jour, il ſe cache dans les tenebres, & il cherche des lieux ſolitaires où il n'ait pour témoins que ſes complices: mais ſes partiſans l'élevent ſur le trône, & employét tous leurs artifices pour luy acquerir de la gloire: ils le couvrent du manteau de la vertu, & quand il a quelque affinité avec ſon ennemie, ils s'efforcent de le faire paſſer pour elle; Ils changent leurs noms; Omne malum aut timore, aut pudore naturam perſudit. Tertull.

& commettant deux crimes par une meſme action, ils oſtent l'honneur à la vertu pour le donner au peché. Ils appellent la vengeance une grandeur de courage, l'ambition une paſſion genereuſe, l'impureté, un plaiſir innocent, & par une ſuite neceſſaire ils appellent l'humilité une baſſeſſe d'eſprit; le pardon des injures une lâcheté de cœur, & la continence une humeur ſauvage: Ils répandent ces fauſſes maximes, ils font de leurs maux des contagions, de leurs erreurs des hereſies, ils ſeduiſent les ames ſimples, & preſentans le poiſon dans des vaſes de criſtal, ils le font avaler aux innocens. Les plus courageux même ont de la peine à s'en defendre, les meilleurs eſprits ſe laiſſent perſuader à leurs mauvaiſes raiſons; & comme la fraiſcheur du teint s'efface inſenſiblement à la chaleur du Soleil, la pureté des ames ſe corrompt par leurs mauvais entretiés. C'eſt pourquoy nous ſõmes obligez de recourir à l'aide que la Nature nous a donné, d'exercer cette paſſion qui nous éloigne du mal, & qui nous preſte des forces pour le cõbatre.

Sunt virtutibus vitia confinia, & perditis quoque ac turpibus recti ſimilitudo eſt. Sic mentitur prodigus liberalem: cum plurimum inter ſit, virum quis dare ſciat, an ſervare neſciat. Sen. Epiſt. 120.

Mais ſon principal employ doit eſtre contre l'impudicité, & il ſemble que le Ciel n'a fait naiſtre l'averſion que pour nous defaire d'un ennemy qui ne ſe peut vaincre que par la fuite. Toutes les Paſſions viennent au ſecours de la

Vertu, quand elle entreprend la guerre contre le vice. La colere s'échauffe pour sa querelle, l'Audace luy fournit des armes, l'Esperance luy promet la victoire, & la joye qui suit toûjours les actions genereuses, luy tient lieu de recompense: Mais quand elle attaque l'Impudicité, elle n'ose employer tous ses fideles soldats, & sçachant bien que l'ennemy qu'elle cõbat est aussi rusé que puissant, elle craint qu'il ne les seduise, & que par ses artifices il ne les attire à son party: En effet la colere s'accorde aisément avec l'Amour, & les querelles des amans ne servent qu'à r'allumer leurs flammes esteintes, l'Esperance entretient leurs affections, & la joye tire souvẽt sa naissance de leurs déplaisirs; si bien qu'il ne reste à la Vertu que la Fuite pour se defendre, & de tant de Passions qui l'assistent en tous ses autres desseins, elle n'a que l'éloignement qui la seconde pour combatre l'Impureté: Mais elle s'estime assez forte quãd elle en est secouruë, & il n'y a point de Beauté si charmante, d'inclination si forte, ny d'occasion si dangereuse, qu'elle ne se promette de surmonter, pourveu que cette fidelle Passion l'accompagne: C'est par elle que la Pudicité regne dans le monde, c'est par son adresse que la Virginité se conserve, c'est par sa prudence que les hommes imitent les Anges, & qu'ils

Inter omnia Christianorum pia certamina sola dura sunt Praelia castitatis; ubi quotidiana pugna & rara victoria Gravem castitas sortita est inimicum; cui sistitur & semper timetur. Nemo ergo se falsa securitate decipiat, nec de suis viribus periculosè praesumat, nec cum mulieribus habitans, continentiæ obtinere triumphum. Aug. lib. de honestate Mulie. c. 2.

triomphent des Demons dans la foiblesse de la chair.

Mais le plus miraculeux effet qu'elle produit dans le monde, c'est lors que servant à la Charité, elle nous separe de nous mesme, & que prenant la violence de la mort, elle divise l'Ame du corps : Car l'homme n'a point de plus grand ennemy que luy-mesme, il est la cause de tous ses maux, & la Religion Chrestienne tombe d'accord avec la secte des Stoïques, qu'il ne peut recevoir de veritable déplaisir, que celuy qu'il se procure: C'est pourquoy il est obligé de s'esloigner de soy-mesme, & de n'avoir point de commerce avec son corps, de peur qu'il ne prenne part à ses foiblesses; il doit éviter sa compagnie s'il veut conserver son innocence, & il faut que par le secours de la Fuite, l'ame se détache d'une partie qu'elle anime. L'on deffend la solitude aux affligez, parce qu'elle entretient leurs douleurs, & on tasche de les divertir, pour leur faire oublier leurs déplaisirs : Aussi deffend-t'on la retraite aux pecheurs, de peur qu'ils ne s'entretiennent avec eux, on n'ose les abandonner à leurs pensées, de peur qu'ils ne s'en occupent, & on se sert de mille artifices pour les enlever à eux-mesmes, de peur qu'ils n'achevent de perdre : Car on sçait bien que dans la solitude ils ne prennent que de mau-

Lugentem timentem, que custodire solemus ne solitudine male utatur, Nemo est ex impudentibus qui reliqui sibi debeat. Tunc quidquid aut metu, aut

vais conſeils qu'ils penſent à dreſſer des pieges à la chaſteté, qu'ils meditent des vengeances, qu'ils excitent leur colere, & qui perdant la honte & la crainte qui les retenoient dans les compagnies, ils donnent la liberté à toutes leurs paſſions, quand ils ſont à l'écart, pour les guerir de tant de maux on tâche de les ſeparer d'eux même, & pour conduire ce deſſein avec ſuccez, on en donne la charge a la Fuite; qui par des artifices innocens, ſepare l'ame du corps, & éloigne les hommes de tout ce qui leur peut nuire.

pudore colebat, animus expromit; Tunc audaciam acui libidinem, irritat, iracundiam mitigat. Sen. Epiſt. 10.

Puiſque nous luy avons tant d'obligations, & que nous luy ſommes redevables de noſtre ſalut, il eſt à propos de donner le reſte de ce diſcours à la conſideration de ſes proprietez, & de connoiſtre plus exactement une paſſion de qui nous recevons tant de bons offices. Elle eſt à la haine ce que le deſir eſt à l'Amour; quoy qu'elle ſemble ne regarder que le mal que pour s'en éloigner, elle cherchent le bien par des routes détournées, & comme les matelots, elle tourne le dos au port où elle veut arriver: Ses effets ſont auſſi puiſſans que ceux du Deſir, & les mal-heureux qui s'éloignent d'un grand peril ne donnẽt pas de moindres combats que ceux qui recherchent un grand bon-heur; Comme le Deſir appelle l'Eſperance à ſon

ſecours pour acquerir le bien qui luy ſemble trop difficile, la Fuite implore l'aſſiſtance de la Crainte, pour ſe défaire du mal qui ſurpaſſe ſon pouvoir : Comme le Deſir eſt une marque de noſtre indigence, la Fuite eſt une preuve de noſtre foibleſſe, & comme en deſirant nous obtenons ce qui nous manque, en fuyant nous ſurmontons ce qui nous attaque : Comme enfin le deſir dilate noſtre cœur, & le rend capable du Bien qu'il pourchaſſe, la Fuite par un effet tout contraire, reſſerre noſtre ame & ferme la porte à l'ennemy qui la veut forcer; ſi bien que ces deux paſſions ſont les fideles Miniſtres de la Hayne & de l'Amour; & comme celuy-cy n'entreprend rien de genereux ſans l'aſſiſtance du Deſir, c'elle là n'execute rien de memorable ſans le ſecours de la Fuite : Et comme nous devons la poſſeſſion du bien au deſir qui la recherche, nous devons l'éloignement du mal à la Fuite qui l'a repouſſé.

III. TRAITE'.

DE L'ESPERANCE, & du Deſeſpoir.

PREMIER DISCOURS.

De la nature, des proprietez & des effets de l'Eſperance.

C'Et Art, qui s'éleve de la Terre pour conſiderer les Cieux, & qui neglige toutes les beautez du monde, pour n'admirer que celles des Aſtres, nous apprend que le Soleil change d'influences, en changeant de maiſons: Car encore qu'il ne perde rien de ſa vertu dãs ſa courſe, que les éclypſes qui le dérobent à nos yeux, ne luy oſtent pas la clarté qu'elles nous cachent, & que ſon éloignement ne diminuë point ſa chaleur; Neantmoins il y a des endroits dans le Ciel, où ſes aſpects ſont plus favorables, & ſes influences plus benignes. Il y a des conſtellations qu'il cherit, & dans leſquelles il prend plaiſir d'obliger toute la

Nature, il semble qu'elles relevent son éclat, qu'elles augmentent la force, & qu'il ne paroisse jamais plus puissant que quand il agit avec elles. La Morale, qui ne connoist point d'autre Soleil que l'Amour, confesse qu'il prend de nouveaux pouvoirs en prenant de nouveaux visages : Car encore qu'il soit toûjours luy-mesme, & que les noms differens que nous luy donnons, ne changent point son essence ; Neantmoins il s'accommode aux sentimens de nostre ame qu'il employe, & produit avec eux des effets, ou plus rares, ou plus communs: Il est sombre dans la tristesse, il est violent dans la colere, il est prompt dans le desir, il est entreprenant dans la hardiesse, il est tranquille dans la joye, & il est abbatu dans le desespoir : Mais certes il n'est jamais plus agreable que dans l'Esperance ; C'est le thrône où il paroist avec plus de pompe, c'est l'affection dans laquelle il agit avec plus d'effort, & c'est la Passion où il nous flate avec plus de douceur : Aussi est-ce le plus dangereux mouvement de nôtre ame; il semble que la Nature l'ait destiné pour assister les grãds hommes dans leurs plus hautes entrepriſes, & que rien ne se puisse executer de memorable, sans le secours de cette Passion : Alexandre n'entreprit la conqueste d'Asie qu'à sa sollicitation, distribuant tous les biens

qu'il avoit receus de son Pere, il ne se reserva qu'elle pour son partage, & celuy qui trouvoit le monde trop petit, se contenta des promesses que luy donna l'Esperance: Cesar ne consulta qu'elle, quand il se resolu de changer l'Estat de la Republique Romaine, & de se faire le Maistre de cette orgueilleuse Souveraine, qui donnoit des Roys à tous les peuples de la Terre Tous les Conquerans ont esté ses Esclaves, & l'Ambition qui leur commandoit, ne tiroit ses forces, & ne prenoit ses conseils que de l'Esperance, qui leur enfloit le courage.

Mais elle n'est pas si attachée aux Princes qu'elle ne se cõmunique à leurs sujets, & qu'elle n'étende ses soins jusqu'aux moindres conditions des hommes: Elle conserve la societé du mõde: & toutes les personnes qui l'entretiennent ne se conduisent que par ses mouvemens: Les Laboureurs ne cultivent les campagnes, les Marchands ne montent sur la mer, & les soldats n'entrent dans le combat, que sollicitez par les douceurs de l'Esperance; quoy qu'elle n'ait point de garand, & que toutes ses promesses soient incertaines, elle void mille personnes qui suivent ses ordres, & qui attendent ses recompenses: Elle a plus de sujets que tous les Souverains ensemble, elle se peut vãter que les uns

Omne hac via procedit officiũ: sic serimus, sic navigamus, sic uxores ducimus, sic liberos tollimus: cum omnium horum incertus sit eventus. Senec. Benef. l. 4. c. 33.

& les autres n'agiſſent que par ſes conſeils : C'eſt elle ſeule qui contente tous les hommes, & qui dans la difference de leurs conditions, leur fait attendre un même ſuccez. C'eſt elle qui promet au laboureur une heureuſe recolte aux mariniers des vents favorables, aux ſoldats la victoire, & aux peres des enfans obeyſſans. Chacun s'engage ſur ſa parole ; & ce qui eſt de plus étrange, on la croid encore apres l'avoir ſurpriſe en menſonge : Elle donne tant de couleurs à ſes nouvelles promeſſes, que ſur leur aſſeurance on forme de nouvelles entrepriſes, & on ſe jette dans de nouveaux dangers. Les laboureurs cultivent la terre apres une mauvaiſe année, & ils s'efforcent de vaincre la ſterilité des campagnes par l'opiniaſtreté de leurs travaux ; Les matelots remontent ſur leurs vaiſſeaux apres un naufrage, & trompez par l'Eſperance, ils oublient l'horreur des tempêtes, & la perfidie de la mer, les ſoldats retournent au combat apres leur defaite, avec les forces de l'Eſperance, ils attaquent des ennemis qui les ont batus, & ſe promettent que la Fortune ſe laſſera de favoriſer toûjours un même party. Enfin il n'y a point de condition ſi mal-heureuſe que cette paſſion ne conſole ; Quoy qu'elle ſoit trompeuſe elle veut paroiſtre fidele, & dans ſa legereté même, elle don-

Ad ea accedimus de quibus bene ſperandum eſſe credimus. Quis enim pollicetur ſerenti proventum, naviganti portum, militanti victoriam, marito pudicam uxorem, patri pios liberos. Idem ibid.

ne des preuves de sa constance : Car elle accompagne ses esclaves jusqu'à la mort, elle suit les forçats dans les galeres, elle entre dans les prisons avec les captifs, elle monte sur l'échafaut avec les criminels, & de quelque mauvais succez qu'elle ait payé nos desirs, il n'y a point d'homme qui se puisse resoudre a la quitter.

Mais comme il n'y a point d'avantage dans le monde qui ne soit mêlé de quelques defauts, l'Esperance a les siés; & si elle flate les hommes par sa douceur, elle les etonne par sa crainte, qui l'accompagne; car le bien qu'elle pourchasse est absent & difficile, son absence l'inquiete, & sa difficulté l'épouvante; elle reconnoît bien que ce qu'elle cherche est douteux, le nom même qu'elle porte luy apprend que l'evenement de ses entrepriſes est incertain, & toutes les fois qu'elle considere les dangers qui la menacent, elle pâlit aussi bien que la crainte; elle semble être de l'humeur de ce grand Capitaine, qui n'entroit jamais au combat qu'en tremblant, comme s'il eust apprehendé le hazards où son courage l'alloit jetter; elle redoute ses propres efforts, & sa hardiesse fait la plus grande partie de sa timidité. Cette maxime est si veritable, qu'un Philosophe a pensé que nos apprehensions naissoient de nos esperances, &

Spes incerti boni nomen est. Sen. Ep. 10.

que pour cesser de craindre, il falloit cesser d'esperer : car quoy que ces deux passions semblent avoir de la contrarieté, & qu'une ame qui espere soit pleine d'asseurance ; Neanmoins elles naissent l'une de l'autre, & nonobstant leur mauvaise intelligence elles se prestent la main, & ne se quittent que rarement, elles marchent de compagnie, comme les criminels avec leurs gardes, qui sont attachez d'une même chaîne, & presque reduits à une même servitude : Mais je ne m'étonne pas qu'elles ayent tant d'affinité, puis qu'elles ont tant de rapport, & que l'une & l'autre est la passion d'un homme qui est en suspens, & que l'attente de l'avenir entretient dans l'inquietude.

Quemadmodum eadem catena & custodiam, & militem copulat, sic ista quæ jã dissimilia sunt pariter incedunt : Nec mirer ista sic ire.

Virumque prudentis animi est, utrumque futuri expectatione solliciti. Sen. Ep. 5.

Quand elle n'a pas ce mal-heur, & que la connoissance de ses forces l'asseure du bon succez de son entrepriſe, elle tombe dans une extremité, & fournit à nos ennemis des moyens pour nous surprendre : Car elle est naturellement imprudente, quelques bons avis qu'on luy donne, elle regarde le bien qui l'attire, & ne cõsidere dans le mal qui l'environne : Elle se jette indiscretement dans le peril, & ne se conduisant que par les apparences qui la trompent, elle engage sa liberté pour satisfaire à son inclination : Ainsi voyons nous que les poissons avallent l'hameçon, pource

qu'il eſt couvert de quelque appas, que les beſtes farouches donnent dans les toiles, penſant y trouver quelque proye, & que les Soldats tombent dans une embuſcade, croyans remporter quelque advantage: De ſorte que l'Eſperance eſt un conſeiller temeraire, qui ne voit dans les tenebres de l'advenir que de fauſſes lueurs, & qui ne découvre des biens apparens, que pour nous jetter dans des maux cachez & veritables. C'eſt pourquoy les Politiques ſe defendent toûjours de ces advis, & ces grands hommes qui gouvernent les Eſtats, ne croyent pas facilement une Paſſion, qui a plus de chaleur que de lumiere, & plus de courage que de prudence. Mais quand elle nous tiendroit tout ce qu'elle nous promet, & que le bon heur qu'elle nous fait attendre, ne ſeroit meſlé d'aucun deplaiſir, encore aurions-nous ſujet de nous plaindre d'elle, puis qu'en nous repaiſſant de l'advenir, elle nous fait oublier le paſſé, & qu'elle nous oblige de fonder noſtre contentement, ſur la partie la plus incertaine de noſtre vie.

Et fera & piſcis ſpe aliqua oblectante decipitur. Sen. Ep. 8.

Memoria minimum tricunt quiſquis ſpei plurimum Sen. Benefic. lib. 3. c. 4.

Le temps, qui meſure toutes les choſes du monde, a trois differences, le paſſé, le preſent, & le futur; Le preſent n'eſt qu'un poinct, il cou e ſi promptement qu'on ne le peut arreſter, on nous ſurprend en menſonge toutes les fois que

nous voulons parler de luy, il n'entend jamais le commencement, & la fin d'un mesme discours, quand nous le pensons prendre pour témoin, ou alleguer pour exemple, il nous échappe des mains, nous trouvons qu'il n'est plus present, & qu'il est déja passé; Le futur luy succede, mais il est si caché que les plus sages du monde n'en peuvent decouvrir les premiers momens, ses tenebres sont si épaisses, que toute la lumiere de la Prudence ne les peut dissiper: Les succez des choses sont enfermez dans les abysmes, & à moins que d'entrer dans l'Eternité, on ne les sçauroit connoistre: Il faut estre Prophete pour penetrer ses secrets, & tout y est si douteux, & si confus à nostre égard, que souvent les jours que nous destinons à nostre triomphe, sont destinez à nostre defaite, & les heures que nous reservons à nos divertissemens, sont celles que le Ciel a ordonnées pour nostre punition. Le passé n'est plus, il nous fuyt, & nous le fuyons; nos souhaits, qui ont quelque droit sur l'advenir, n'en pretendent point sur luy, ils ne peuvent disposer de ce qui n'est plus; & cette Souveraine Puissance, à qui toutes choses obeyssent, n'entreprendra rien sur cette partie du temps, que quand elle voudra reformer le monde, & que tirant nos corps de la poussiere,

elle rendra au preſent, tout ce que le paſſé luy avoit ravy. Il eſt vray que nôtre memoire a quelque juriſdiction ſur luy ; Elle s'en ſert pour nôtre conſolation, elle rappelle nos biẽs écoulez pour nous divertir, & par un innocent artifice elle fait de nos maux paſſez des felicitez preſentes ; Elle reſſuſcite nos amis pour nous entretenir avec eux, elle converſe avec les morts ſans horreur, & malgré les loix neceſſaires du temps, elle fait revivre le paſſé, & nous reſtituë tous les contentemens qu'il nous avoit enlevez. Auſſi eſt ce la partie de noſtre vie que les Philoſophes aiment le mieux, c'eſt c'elle ſur qui la fortune n'a plus de puiſſance, & qui ne peut êſtre incommodée de la pauvreté travaillée de la crainte, ny abuſée de l'eſperãce. C'eſt un temps ſacré que les accidens n'oſeront toucher, c'eſt un treſor qu'on ne nous peut dérober, & les Tyrans qui ont pouvoir ſur ce qui nous reſte de vie, n'en ont point ſur ce qui eſt écoulé: La poſſeſſion en eſt paiſible, & quoy que faſſent les deſtins, ils ne nous peuvent oſter un bien dont nous ne joüiſſons que par le ſouvenir. Cependãt l'Eſperance nous prive de ces richeſſes innocentes, & ne s'occupant que de l'avenir, elle nous empêche de ſonger au paſſé ; Elle nous appauvrit pour nous enrichir, elle nous oſte le certain pour nous repaiſtre de l'in-

Hæc eſt pars temporis noſtri ſacra ac dedicata, omnes humanos caſus ſuperat, ſecura extra fortunæ regnum ſubducta quam non inopia non metus, non morborum incurſus exagitat. Hæc nec turbari poteſt perpetua ejus & intrepida poſſeſſio eſt. Senec. de brev. vit. c. 10.

certain, & par une injuſtice extrême, elle nous tire de la tranquillité pour nous engager dans l'orage.

J'avouë bien que la Prudence & la Religion conſiderent à l'avenir: mais elles ne le regardent pas comme l'Eſperance; Car la Religion ne ſe fonde pas ſur ce futur incertain, qui amuſe la plûpart des hommes, mais ſur un futur. aſſeuré qui nous eſt promis dans l'Eſcriture ſainte; Elle travaille pour l'acquerir, & elle employe toutes ſes raiſons pour nous perſuader qu'il doit être le principal objet de nos deſirs; Elle mépriſe cet avenir trompeur, que l'Eſperance humaine recherche; & elle en fait ſi peu de conte, qu'elle ne veut pas que nous l'eſtimions une partie de nôtre vie; Elle nous défend de penſer au lendemain, & condamne même la fauſſe prudence des hommes, qui amaſſent des treſors, & qui bâtiſſent des Palais, comme s'ils eſtoient aſſeurez de vivre une eternité; Elle ne veut pas que nous remettions en ce temps inconnu l'effet de nos bonnes reſolutions; & par une profonde connoiſſance qu'elle a de l'incertitude de toutes choſes, elle nous défend de differer noſtre penitence, & nous commande de regarder le jour preſent, comme le dernier de nôtre vie; La vraye Prudence conſidere plûtôt l'avenir comme une ſource de maux,

Nolite ergo ſolliciti eſſe in cras ſtinum. Craſtinus enim dies ſolicitus erit ſibi ipſi ſufficit diei malitia ſua. Matt. c. 6.

que comme une ſource de biens, & quand elle veut penetrer ſes tenebres, elle prend bien pluſtoſt conſeil de la crainte que l'Eſperance ; Elle ſe défie de tout ce qui dépend de la Fortune, & n'ignorans pas combien les meilleures conjectures ſont douteuſes, elle attend toûjours le futur avec inquietude : comme elle ſçait que les bons ſuccez ſont au delà de ſon pouvoir, elle laiſſe à la Providence divine le ſoin de leur ordonner, & ne s'eſtonne point, quand elle voit que les plus ſages conſeils ſõt ſuivis de mauvais evenement ; De ſorte que l'Eſperance eſt blaſmable de nous engager dans un temps qui n'eſt pas en noſtre diſpoſition, & de fonder tout noſtre bon-heur ſur des momens, & des heures, qui ſont peut eſtre au delà du cours de noſtre vie. Ie ſçay bien que la condition de noſtre nature nous oblige à pretendre quelque droit ſur l'advenir, que n'y ayant que Dieu ſeul qui poſſede tous ſes biens enſemble, il faut que nous donnions quelque choſe à la ſucceſſion du temps, & qu'ayant ſi peu d'avantages preſens, nous nous entretenions de ceux que nous promet le futur : Mais il n'en faut pas faire nos richeſſes, & c'eſt une haute imprudence de quitter le preſent, d'oublier le paſſé, pour ne ſe nourrir que de l'advenir.

Quã ſtultũ eſt ætatem diſponere ! ne craſtino quidem dominamur. O quanta dementia eſt ſpes longas inchoantium ! Emã, ædificabo, credam, exigã, honores gerã. Omnia mihi crede etiam fœlicibus dubia ſunt ; Nihil ſibi quiſquã de futuro debet promittere Sen. Epiſt. 101.

De tous ces bons, & mauvais effects

de l'Esperance, il est facile de connoistre sa nature, & d'en faire une exacte definition ; C'est donc un mouvement de nostre appetit irascible qui recherche avec ardeur le bien absent, difficile & possible: Elle a cela de commun avec toutes les autres passions qu'elle est un mouvement de nostre ame: mais elle est differente de la crainte en ce qu'elle considere le bien, & non pas le mal; de la joye en ce qu'elle regarde un bien absent, & non pas present, & du desir en ce qu'elle ne recherche pas le bien absolument, mais le bien difficile. Toutes ces qualitez nous apprennent qu'elle peut avoir ses bons & ses mauvais usages ; que si les jeunes gens en abusent dans les plaisirs, les vieillards en usent bien dans leurs affaires, & que si elle est pernicieuse à la Prudence, quand elle s'appuye indiscrettement sur l'incertitude de l'advenir, elle est utile à la Religion quand elle se fonde sur l'eternité ; Nous verrons la preuve de ces veritez dans les discours suivans.

II. DISCOURS.

Du mauvais usage de l'Esperance.

L'On ne sçauroit abuser plus insolemment des Passions, que lors qu'on les employe contre le dessein de la Nature, ou que choquant leurs principales proprietez, on les fait servir à des Maistres infames, qui par artifice ou par violẽce leur font quitter le parti de la vertu: C'est pourquoy je ne sçaurois montrer plus évidemment le mauvais usage que la pluspart des hommes font de l'Esperance, qu'en leur montrant qu'ils heurtent ses inclinations, & que la destournant de son objet legitime, ils luy en proposent d'autres, qui ne luy sont pas convenables: Car selon le raisonnement de tous les Philosophes, cette Passion doit regarder un bien absent, difficile & possible: D'où je conclus que les richesses, les honneurs, & les plaisirs de la vie ne peuvent estre ses veritables objets, puis qu'ils n'ont que l'apparence du Bien, & que c'est l'opinion qui ne sçait pas bien nommer les choses, qui les a honorez d'un titre qu'elles ne meritent pas: Car la raison nous apprend que toutes ces choses n'ont point d'autre prix que celuy que leur donne l'ignorance & le mensonge, avant que

Aurum nomen terra in- igne

reliquit atque exinde tormentis in ornamenta de suppliciis in delicias, de ignominis in honores, metalli refuga mutatur. Tertull. de habitu mulieb.

l'Avarice eût tiré l'or des entrailles de la terre, & que par mille tourmés qu'elle luy fait souffrir, elle luy eut donné cette couleur qui nous ébloüit les yeux, il ne passoit que pour un sable inutile. L'honneur dépend si fort de l'opinion, qu'il est son pur ouvrage, & la vertu s'estimeroit bien miserable, si elle n'avoit point d'autre recompense que celle qui se donne le plus souvent à des crimes, qui ont du bon-heur, ou de l'éclat. Les plaisirs de la vie ne sont pas assez innocens, & sont trop pernicieux à l'hõme, pour estre mis au nombre de ses biens; la honte & le regret les accompagnent, la douleur qu'ils fuyent avec tant de soin, les trouve toûjours, & leur fait porter la peine de tous les excez qu'ils ont commis. C'est peut-estre ce qui a obligé le Sage d'appeller tous ces biens imaginaires des peintures trompeuses, qui ne sont rien moins en effet avec ce qu'elles paroissent à nos sens: Car il sẽble à ceux qui ne jugẽt de l'ouvrage des Peintures que par les yeux, qu'ils voyent des oyseaux qui volent en l'air, des pleines qui s'estendent à perte de veuë, & des personnages qui se détachent du tableau. Cependant quand ils s'en approchent, ils trouvent que ce ne sont que des traits de pinçeau qui trõpent leurs sens, & qui leur font voir des choses qui ne sont pas: il en est ainsi de

tous ces biens perissables que l'opinion a mis en credit,& qui doivẽt toute leur estime à la foiblesse ou à l'ignorãce des hommes;ce ne sont que des ombres du Bien,qui n'ayans rien de solide ne peuvent être les objets de l'Esperãce:Aussi les plus sages les ont mépriſez,& il s'est trouvé des Philosophes qui n'en ont jamais mieux reconnu la vanité que dans leur pompe, & dans leur grandeur.

L'exemple que nous en donne Seneque,est trop utile pour ne le pas remarquer:il dit qu'Attalus avoit conceu une secrette affection pour les richesses, & que bien qu'il fit profession de la Philosophie, il s'étoit imaginé que leur bonté répondoit à leur beauté, & qu'elles avoient autant de douceur que d'éclat: Il se trouva heureusement en un triomphe,où l'on exposa toutes les magnificences de Rome; il vit des vases d'or,& de cristal, dont l'artifice augmentoit le prix des superbes habits, dont les couleurs étoient encor plus precieuses que l'estoffe, des troupes d'enfans, & des femmes, dont les beautez differentes charmoient également les yeux,des esclaves chargez de chaînes, qui avoient autrefois porté des couronnes, & des sceptres,il vid toutes les depoüilles de l'Orient, & ces superbes tresors que tãt de Roys avoient amaſſez pendant la longueur de tant de siecles: Il vid enfin

tout ce que la puissance Romaine avoit acquis de plus rare, depuis que son ambition avoit cedé à son avarice: Cependant ce Philosophe guerit son mal où il sembloit le devoir accroistre, & il reconnut la vanité des richesses au milieu de leur triomphe: Car faisant reflexion sur tout ce qu'il avoit vû, & remarquant que ces choses n'estoient pas moins inutiles que trompeuses, il les mépriſa genereusement. Certe pompe, disoit-il n'a pû durer que quelques heures; une mesme apresdisnée en a veu le commencement & la fin; & quoy que les chariots qui portoient tous ces tresors marchassent lentement, ils ont passé en peu de temps; Qu'elle apparence y a-t'il dõc, que ce qui n'a pû nous divertir tout un jour, nous occupe toute nostre vie, & que nous fassions un long supplice d'une chose qui n'a pû nous donner un long plaisir. Ainsi ce Philosophe apprit la vertu, où les autres ne conceurent que de la vanité, & toutes les fois qu'il se representoit à ses yeux quelques objets dont l'apparence le pouvoit tromper, il disoit, Qu'admires-tu, mon Amelc'est la pompe d'un triomphe que tu vois, où les choses se montrent, & ne se laissent pas posseder, & où pendant qu'elles nous plaisent, elles passent & s'évanoüissent.

Vidistine quam intra paucas horas ille ordo quamvis lentus dispositusque transierit? hoc totam vitam nostram occupabit, quod totum diem occupare non potuit? Senec. Epist. 110. Quid miraris? quid stupes? Pompæ est, ostenduntur istæ res, non postrãseunt, & dum placẽt transeunt? Sen. ibid.

Si les richesses n'estant pas des biens

verita

veritables ne peuvent estre l'objet de nostre Esperance, tous les autres que le monde nous promet ne la peuvent satisfaire, puis qu'ils ne sont pas assez éloignez : Car cette passion étend sa veuë bien avant dans l'avenir : negligeant les choses presentes, elle soûpire apres les absentes, & fait sa felicité d'un bon-heur qui n'est pas encore arrivé : Il semble qu'elle nous vueille apprendre que le monde n'est pas son sejour, & que tous ces biens qui flattent nos sens, & qui charment nos yeux, ou nos oreilles, ne sõt pas ceux qu'elle recherche : Elle s'éleve jusqu'au Ciel, & portant ses pretentions dans l'Eternité elle n'estime pas absent ce qui est enfermé dans la suite des temps ; par une generosité qui ne sçauroit estre assez loüée, elle mépriſe toutes les grandeurs dont l'imagination se peut former une idée, & elle n'aspire qu'à cette supréme Felicité que l'œil n'a n'a jamais veuë, que l'oreille n'a jamais ouye ; & que le cœur même n'a jamais conceuë. Ceux-là donc luy font outrage qui la contraignent de s'attacher à tous nos biens, & de languir pour des objets qui n'ont pas une des conditions que le sien doit posseder : Car outre qu'il doit estre absent, il faut qu'il soit difficile, & qu'il donne de la peine à ceux qui le veulent acquerir. Ce terme fera naistre

Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. Cor. c. 2.

de l'erreur dans la plus grande partie des esprits, & les hommes trouvans de la difficulté dans la recherche des biens qu'ils souhaitent, s'imagineront qu'ils meritent d'être esperez. Les Avares qui passent des mers, qui vont découvrir des terres inconnuës; & chercher des nouvelles maladies sous de nouveaux climats, se persuaderont que les richesses sont biẽ souhaitables, puis qu'elles sont si difficiles; Les Ambitieux qui n'ont pas une heure de bon temps, & qui trouvent mille enfers veritables dans le Paradis imaginaire qu'ils se forment, croiront que l'honneur est l'unique objet de l'Esperance: Mais la Philosophie pretend attacher la difficulté à la grãdeur, elle confond le nom de difficile, avec celuy de noble & de genereux, elle condamne tous ceux qui soûpirent apres des biens infames, & qui oubliãs la noblesse de leur naissance, ne conçoivent ses desirs, que pour des choses mépriſables. L'Esperance est trop courageuse pour estimer de la fumée ou de la bouë, & elle a compassion de toutes ces ames lâches qui se donnent mille peines pour acquerir des richesses ou des honneurs. Il est vray qu'ils coustent bien des travaux à ceux qui les recherchent, mais pour estre difficiles, ils n'en sont pas plus souhaitables, la peine qui les environne, ne les rend pas plus glorieux, &

ils reſſemblent aux ſupplices des criminels, qui pour eſtre rigoureux, ne laiſſent pas d'eſtre infames.

Enfin, tout ce que deſire la pluſpart des hommes n'eſt pas la fin de l'Eſperance, puis qu'il eſt le plus ſouvent impoſſible : Car quoy que cette Paſſion ſoit hardie, elle eſt prudente, elle meſure ſes forces, & quoy qu'elle s'engage en de glorieuſes entrepriſes, elle veut avoir quelque aſſeurance de leur évenement, elle n'aſpire qu'aux biens qu'elle peut obtenir, & elle en quite la pourſuite, ſi toſt qu'elle reconnoiſt qu'ils ſurpaſſent ſon pouvoir, elle aime mieux paſſer pour retenuë que pour temeraire, & confeſſer ſon impuiſſance, que faire paroiſtre ſa vanité Cependant tous ceux qui eſperent paſſent les bornes, & oſtans la prudence naturelle à cette Paſſion, ils élevent leurs deſirs au delà de leurs merites, & cherchent ſouvent des choſes également injuſtes & impoſſibles. Un Eſclave dans ſes fers ſe promet la liberté, un criminel entre les mains du Bourreau eſpere encore ſa grace, un homme banny de la Cour pretend encore au gouvernement, & il ne ſe trouve preſque point de miſerables qui ne ſe repaiſſent indiſcrettement de quelque felicité imaginaire ; ils ſe perſuadent que le Ciel fera un miracle en leur faveur, & qu'il changera l'ordre de

Spes eſt ultimum adverſarum ſolatium. Sen. 5 Controverſ. 2.

l'Univers, pour accomplir leurs desirs.

Mais de tous ces insensez il n'y en a point de plus deplorables que les vieillards, qui voyant la mort déja peinte sur leurs visages, se promettent encore une longue vie : Ils perdent tous les jours l'usage de quelques parties de leurs corps, ils ne voyent que par artifice, ils n'entendent qu'avec peine, ils ne marchent qu'avec douleur, & quelque chose qu'ils fassent, ils ont de nouvelles preuves de leur foiblesse, neantmoins ils esperent de vivre : Et parce que nos premiers Peres ont vescu plusieurs siecles, ils croyent qu'en se conservant, ils se pourront deffendre de la mort, & gouster, apres tant de pechez qu'ils ont commis, une faveur qui n'a esté accordée qu'à ceux qui n'avoient pas encore perdu toute l'innocence. Pour concevoir une pensée si déraisonnable, il faut renoncer au jugement, & ne pas connoistre les mal-heurs, qui sont inseparablement attachez à la vieillesse : Car tous les genres de mort sont meslez de quelque Esperance : la fievre nous laisse apres un certain nombre d'accez, les embrasemens s'esteignent comme ils sont allumez, la mer repousse au bord ceux qu'elle avoit engloutis, un coup de tempeste jette les vaisseaux dans le port, & le soldat touché de pitié donne la vie à son ennemy abbatu : mais celuy

Alia genera mortis, spei mixta sunt. Desinit morbus, incendium extinguitur : mare quos hauserat ejecit incolumes ? gladium miles ab ipsa peritura service revocavit : Nihil habent quod

que la vieilleſſe conduit à la mort, n'a plus de ſujet d'eſperer. On ne ſçauroit luy faire grace, & les Roys, qui prolongent la vie aux criminels, ne la peuvent prolonger aux vieillards: Leur mort eſt la plus douce, mais elle eſt la plus certaine: Et comme ils ne doivent plus craindre de mourir, ils ne doivent plus eſperer de vivre: mais nous avons aſſez conſideré les outrages qu'on fait ſouffrir à l'Eſperance, voyons les bons offices qu'on luy peut rendre, en l'employant ſelon ſes inclinations, & ſelon nos beſoins.

ſperet, quē Senectus ducit ad mortem. Sen. Ep. 30.

III. DISCOURS.

Du bon uſage de l'Eſperance.

LA Religion Chreſtienne eſt toute fondée ſur l'Eſperance, & comme elle mépriſe la felicité preſente, il ne faut pas s'eſtonner ſi elle ſoûpire aprés un bon-heur à venir: Elle cõfeſſe qu'elle n'eſt pas de ce monde, & elle ne trouve point eſtrange qu'elle ſoit perſecutée en un pays ennemy: Elle ſçait bien qu'elle eſt appellée de ce ſiecle miſerable à un ſiecle plus heureux, & que n'ayant rien à poſſeder ſur la Terre, elle doit tout eſperer dans le Ciel; C'eſt là qu'elle addreſſe ſes vœux, c'eſt là qu'elle s'attend

Scit ſe peregrinā in terris agere inter extraneos facile inimicos, invenire. Cæterum genus, ſedē, ſpem gratiam dignitatem in cœlis habere. Tertull. Apologet.

de recevoir les effets des promesses de Jesus-Christ, & de gouster cette gloire dont elle n'a encore icy que les gages: Elle sçait bien que nostre salut n'est que commencé, & qu'il ne se doit achever que dans le Ciel; Tous les Chrestiens qui sont instruits dans son Ecole, attendent avec une sainte impatience le jour heureux, le Fils de Dieu punira ses ennemis, & couronnera ses sujets. Ils s'estiment déja sauvez, parce qu'ils le sont en Esperance, & parmy tant de maux qui les affligent, ils se consolent en cette Vertu qui promet beaucoup, & qui donne encore davantage. Car elle n'a jamais confondu personne, & quoy que pour un temps elle souffre que ceux qui la reclament soient persecutez, elle leur inspire tant de courage, que bien loin de sentir leurs douleurs, ils goûtent le bon-heur des Anges au milieu de leurs supplices, & se moquent de la cruauté des Tyrans & des Bourreaux. Quelque accident qui leur arrive ils sont toûjours asseurez, & sçachant bien que Iesus-Christ est le fondement de leur Esperance; ils regardent tous les changemens de la terre avec tranquilité d'esprit.

Spes non confundit quia infundit certitudinem per hanc enim ipse Spiritus testimonium perhibet Spiritui nostro quod sumus Filij Dei Bern. in Cant. c. serm. 27.

Mais quelque avantage que puissent tirer les Chrétiens de cette haute vertu, il faut confesser qu'elle n'a rien de commun avec cette Passion qui considere

l'avenir, & qui cherche un Bien possible & difficile; car l'une est une vertu Chrêtienne qui reside en la volonté, & l'autre est une passion qui reside en l'appetit sensible; l'une est un pur effet de la Nature, l'autre est un pur ouvrage de la Grace; l'une par ses propres forces, ne se peut étendre que sur les siecles; & l'autre par sa propre vigueur, monte jusqu'à l'Eternité; L'une enfin ne nous tient pas tout ce qu'elle nous promet, & manquant souvent de parole à ses Amans, elle ne leur laisse que de la confusion & du regret: mais l'autre est si fidele en ses promesses, que les hommes qui ont combattu sous ses enseignes, confessent, que ses recompenses surpassent tous leurs services: Neanmoins dans leurs differences rien ne les empéche de s'accorder, le meilleur usage qu'on peut faire dans l'esperãce humaine, c'est de l'assujettir à l'esperãce divine, & de la faire aspirer par son secours à la possession des biens eternels: Car encore que la passion ne cõnoisse point l'eternité, & qu'estant engagée dans le corps, elle ne s'éleve guere plus haut que le sens, elle a toutesfois quelque inclination de suivre la Grace, & de se laisser cõduire à ses mouvemens: Comme elle obeït à la Raiſõ, elle peut obeït à la pieté, comme elle sert utilement à la vertu morale, elle peut servir uti-

Fortitudinem Gentilium mundana cupiditas, fortitudinem Christianorum Dei Charitas facit, quæ diffusa est in cordi-

bus noſtris non per voluntatis arbitrium ſed Spiritū ſanctum, qui datus eſt nobis. Aug. lib. 1, oper. imp. cont. Iul.

lement à la vertu Chreſtienne, Et ſi ce n'eſt point luy donner trop d'avantage; je penſe que comme elle ſe meſle avec la Patience & la Force, pour faire des habitudes morales, elle ſe peut meſler avec l'Eſperance, & la Charité, pour former des habitudes ſurnaturelles; Mais ſans m'engager dans une diſpute de l'Echole, il me ſuffit de dire, que ſi toutes nos Paſſions peuvent eſtre ſanctifiées par la Grace, l'Eſperance n'eſtant pas de pire condition que les autres, peut pretendre la meſme faveur, & contribuer à toutes les bonnes œuvres des Chreſtiens.

Auſſi ne doutay-je point que les Saints n'en ayent fait un bon uſage, & qu'éclairez de la lumiere de la Foy, ils n'ayent mis en Ieſus-Chriſt toute l'Eſperance qu'ils mettoient en leurs Souverains, ou en leurs Dieux, pendant qu'ils vivoient dans le Paganiſme : Ie ne doute point que cette genereuſe Paſſion qui les avoit animez dans les perils pour la gloire de leurs Princes, ne les animaſt dans les flammes pour la querelle du Fils de Dieu, & je tiens pour aſſeuré que comme par ſes propres forces elle en eût fait de bons Soldats, elle en fit par l'aſſiſtance du Ciel de courageux Martyrs, car la Nature eſt le fondement de la Grace; & comme la Foy preſuppoſe la Raiſon, la force d'un Martyr pre-

ſuppoſoit l'Eſperance d'un homme, & il falloit que la Paſſion operât dans le cœur de ces genereux Athletes pendant que la Grace agiſſoit en leur volonté. Dieu ſe ſert tous les jours de la bouche des Prophetes pour expliquer ſes Myſteres quand il leur découvre les ſecours de l'advenir, il employe leurs paroles pour les declarer à ſon peuple, & il accorde en eux la nature avec la grace pour executer ſes deſſeins.

C'eſt pourquoy je penſe que le meilleur uſage qu'on puiſſe faire de l'Eſperance, c'eſt de l'aſſujettir à trois vertus Chreſtiennes, qui ſçauront employer utilement ſa chaleur. La premiere eſt celle qui porte ſon nom, & qui par un innocent artifice la détache de la terre, & luy donne des deſirs pour le Ciel: car encore que l'Eſperance humaine ſoit ſi genereuſe, elle ne peut pas pretendre au bon-heur de l'Eternité; & quoy que dans l'ame des Alexandres & des Ceſars elle ait aſpiré à des honneurs divins, ce n'a pas eſté par ſon mouvement que par celuy de la vanité: Mais quand elle eſt inſtruite par la Foy, quand elle ſçait que Dieu nous a choiſis pour eſtre ſes enfans, & que Jeſus-Chriſt nous a fait ſes freres pour nous rendre ſes heritiers, elle ſouhaite par humilité ce que les autres ſouhaitoient par ambition. La ſeconde vertu qu'el-

le peut servir, c'est la Patience, qui dans tous les maux qu'elle souffre n'a point d'autre consolation que celle que luy fournit l'Esperance : car tandis qu'elle combat avec les douleurs elle seroit mille fois opprimée sous leur violence, si cette Passion glorieuse ne luy dépeignoit les recompenses qui luy sont préparées, & si elle n'adoucissoit le mal present par le bon-heur à venir qu'elle luy promet. Pour entendre cecy, il faut sçavoir que la Patiéce est une vertu aussi douce que sombre, elle n'a point d'éclat, & quoy qu'elle entreprenne des choses grandes, elle fait la pompe & le theatre, les tenebres & les deserts luy sont agreables, & elle se contente de combatre en la presence de celuy qui la doit couronner : Elle n'a point aussi de violence, & quoy qu'elle ait de si puissans ennemis, elle se deffend en soufrant, & elle ne nous fait gagner la victoire qu'en nous faisant perdre la vie. A peine se donne-t'elle la liberté de se plaindre, & elle témoigne si peu de ressentiment de ses outrages, ou de ses peines, que ceux qui ne la connoissent pas l'accusent d'estre stupide. Une si grande froideur a besoin d'estre animée par la chaleur de l'Esperance, & une vertu si douce demande le secours d'une Passion agissante : Aussi pendant tous ses déplaisirs, elle ne s'occupe qu'à des recompenses qui luy sont

Vultus illi tranquillus & placidus sions pura oculis humilitate nō in fœlicitate dejectis, os taciturnitatis, honore signatum, color qualis securis & innoxium. Tertull. de patient.

Spes patientiæ anima unde E. Iacob illas. confundit, dicit patientes esiote fratres,

promises & dans les douleurs qu'elle souffre, elle s'éleve aux Cieux sur les aîles de l'Esperãce,& voit avec les yeux de la Foy,la felicité qui luy est preparée

Mais le principal usage que nous devons faire de cette passion, c'est quand la Force est aux prises avec la douleur, & qu'elle attaque ces ennemis effroyables qui tâchent de triompher de son courage:car il y a cette difference entre la Patience & la Force, Que la premiere se contente de souffrir, & que la seconde veut agir; Que l'une attend les maux, que l'autre les va chercher; Que l'une se cache par modestie, que l'autre se produit par generosité; Que l'une est douce, que l'autre est severe; Que l'une, à proprement parler, souffre des peines qu'elle ne peut éviter, & que l'autre endure des tourmens, dont elle pourroit bien s'exprimer: Mais dans toutes leurs differences, elles ont cecy de commun qu'elles ne peuvent se passer de l'Esperance; C'est l'Ame qui leur donne la vie, & ces deux belles vertus n'attireroient point la veuë des hommes & des Anges, si elle n'étoient animées par cette passion qui regarde l'avenir: Car la vanité n'est pas assez puissante pour nous inspirer le mépris de la douleur, & la secte des Stoïciens toute orgueilleuse qu'elle est, n'a pû disposer qu'un petit nombre de

usque ad adventum Domini, Ecce Agricola expectant pretiorum fructum terræ & aquæ quidem patientia spei admixta aut potius innixa videtur. Tolle spem hominibus, nemo victus arma retentabit, nemo infœliciter expertus negociationem alios appetet quæstus, nemo naufragus vivet. Sen. l. 3. Cont. 1.

Philosophes, à souffrir genereusement la violence des tortures, & la cruauté des bourreaux : Mais la Religion Chrestienne a produit des dessein de Martyrs, qui ont vaincu les flammes, surmonté les bestes farouches, & triomphé des Empereurs infideles : Aussi leur Force estoit fondée sur la vertu de l'Esperance, & pendant qu'on tachoit de les corrompre par les promesses, de les estonner par les menaces, & de les vaincre par les tourmens, ils s'élevoient dans le Ciel en esprit, & consideroient les recompenses, que Dieu prepare à ceux qui le servent fidelement.

Finis spei, felicitas æterna. August.

C'est sans doute pour ce sujet que le grand Apostre donne tant de titres glorieux à l'Esperance, & que pour exprimer ses effets miraculeux, il employe tous les ornemens de son eloquence divine : Car tantost il l'appelle un ancre, qui arreste nostre vaisseau sur la mer, qui nous fait trouver la tranquilité au milieu de l'orage, & qui attache nos desirs au Ciel, & non pas à la Terre; Tantost il l'appelle un Bouclier, à la faveur duquel nous repoussons les traits enflammez que nostre ennemy lance contre nous; Tantost il l'appelle nostre gloire, & nous la represente comme un titre honorable, qui effaçant nôtre honte, nous fait esperer qu'apres avoir esté les ennemis de Dieu, nous deviendrons

Quam spem sicut animæ habemus authorem firmam ac turam. Heb. c. 9.

In omnibus sumentes scutum fidei in quo possitis omnia tela

ſes enfans, & qu'en cette qualité nous aurons part à ſon heritage. Par tous ces éloges il nous apprend que l'Eſperance nous eſt neceſſaire en toute ſorte d'eſtats, & que nous la pouvons utilement employer dans toutes les rencontres de noſtre vie, qu'elle eſt noſtre aſſeurance dans les tempeſtes, noſtre defenſe dans les combats, & noſtre gloire dans les affronts. Mais prenons garde qu'elle n'eſt pas de ce ſiecle, qu'elle nous en defend l'amour, & qu'elle nous en propoſe un autre plus heureux, & plus innocent, qui doit eſtre l'objet de tous nos deſirs: Negligeons les biens periſſables pour acquerir les eternels, ſouvenons-nous qu'il eſt bien difficile d'avoir en un meſme temps des pretentions ſur le Ciel, & ſur la Terre, & que pour obtenir les promeſſes de Jeſus-Chriſt, il faut mépriſer celles du monde.

nequiſſimi, ignea extinguere. Eph. c. 6.

Non eſt ſpes noſtra de hoc ſæculo ab amore huius ſæculi vocati ſumus, ut aliud ſæculum ſperemus Aug. l. 3 de Verbis Domini. Serm. 20.

IV. DISCOURS.

De la nature, des proprietez, des effets & du bon & mauvais uſage du Deſeſpoir.

DE toutes les Paſſions de l'homme, le Deſeſpoir eſt celle qui a receu le plus d'honneur, & le plus de blâme dans l'antiquité: Car elle a paſſé pour le dernier effort du courage dans ces

grands Hommes qui se donnerent la mort, pour se conserver la liberté, & qui employerent le fer ou le poison pour se delivrer de l'insolence d'un ennemy victorieux. Les Poëtes & les Orateurs ne paroissent jamais plus eloquens, que quand ils décrivent la mort de Caton, & ils déguisét avec tant d'artifice cette action furieuse, que si la Foy ne nous avoit persuadé, qu'elle est un attentat execrable, nous la prendrions pour une action heroïque. Seneque ne loüa jamais tãt la vertu que ce crime, il semble qu'il ait dessein par les eloges qu'il luy dõne, de porter tous les hõmes au desespoir, & d'obliger tous les mal-heureux à commettre des parricides: Il s'imagine que tous les Dieux descendirent dãs Utique pour considerer ce spectacle, & qu'ils voulurent honorer de leur presence un Philosophe Stoïcien, qui ne pouvant souffrir la domination de Cesar, quoy qu'il eut bien souffert celle de Pompée, s'enfonçoit le poignard dãs le sein, dechiroit les entrailles, & pour gouster la mort, arrachoit son ame de son corps avec ses propres mains: Mais certes je ne m'étonne pas que Seneque ait voulu faire passer un meurtre pour un sacrifice, puis qu'il aprouve l'yvrongnerie, & qu'il en fait une vertu, pour n'estre pas contraint de blâmer Caton qui en étoit accusé. Les autres ont ab-

Liquet mihi cum magno spectasse gaudio Deos, cum vir ille acerrimus sui vindex gladium sacro pectori infigit, dum viscera spargit, & animã manu educit. Sen. de Provid. c. 2.

Catoni ebrietas objecta est. sed.

solument condamné le Desespoir ; & parce qu'il s'est trouvé des hommes qui s'abandonnans à sa fureur ont trempé leurs mains dans leur sang, ils ont jugé qu'il falloit bannir cette Passion de nostre ame, & qu'il n'y avoit point de rencontre dans la vie, où il fust permis de suivre ses mouvemens.

Quisquis obiecerit, facilius efficiet hoc crimen honestum quã turpem Catonem. Senec. de tranquil. animi, c. 15.

Tous ces deux partis sont également injustes, & leurs sentimens violent ceux de la Nature ; Car de quelque desastre que la Fortune nous menace, & quelque insigne mal-heur qu'elle nous prepare, nous ne pouvons jamais attenter à nostre vie. Nostre naissance & nostre mort ne dépendent que de nostre Souverain, & il n'y a que celuy qui nous a fait entrer dans le monde, qui nous en puisse faire sortir: Il nous a laissé la disposition de tous les estats de nostre vie, & ne s'en est reservé que le commencement & la fin ; Nous naissons quand il luy plaist, & nous mourons quand il l'ordonne ; c'est entreprendre sur ses droicts que de vouloir avancer l'heure de nostre mort, & il en est si jaloux, que souvent il fait des miracles pour nous apprendre qu'il en est le maître: Mais si le Desespoir est defendu en cette occasion, il y en a beaucoup d'autre où il est permis, & il me semble que la Nature n'a jamais fait paroistre plus évidemment le soin qu'elle a de l'homme, qu'en

luy donnant une Passion qui le peut delivrer de tous les maux pour qui la Philosophie n'a point de remedes.

Car encore que le bien soit un objet agreable, & qu'il attire puissamment la volonté par ses charmes, neantmoins il est quelquefois environné de tant de difficultez, qu'elle ne le peut approcher. Ses beautez la font languir, elle se consomme en desirs, & l'Esperance qui la sollicite, l'oblige à faire des efforts inutils : Plus elle a d'amour, plus elle souffre de douleur, & plus le Bien qu'elle recherche est excellent ; plus elle est miserable, ce qui devroit causer son bon-heur fait naistre sa peine. Et pour le dire en peu de paroles, elle est malheureuse, parce qu'elle ne se peut empescher d'aimer un objet qu'elle ne peut acquerir : Ce tourment seroit aussi long que son amour, si le desespoir ne venoit à son secours, & si par une prudence naturelle il ne l'obligeoit à quitter une recherche impossible, & à faire mourir ses desirs qui ne servent qu'à l'affliger. Comme cette Passion nous détache d'un bien difficile, & qui surpasse nostre pouvoir : Il se rencontre mille occasions dans la vie, où elle peut estre utilement employee, & il n'y a point de condition dans le monde, pour elevée qu'elle puisse estre, qui n'ait besoin de son assistance : Car les forces de tous

des hommes ſont limitées, & la plus grande partie de leurs deſſeins ſont impoſſibles, l'Eſperance, & la Hardieſſe qui les animent ont plus d'ardeur que de conduite. Sous ces guides aveugles ils ſe jetteroient dans des precipices, ſi le Deſeſpoir ne les retenoit, & ſi par la connoiſſance de leur foibleſſe, il ne les divertiſſoit de leurs entrepriſes temeraires; Auſſi eſt-ce un fidele conſeiller qui ne nous trompe jamais, & qui ne merite point de blâme, ſi n'eſtant appellé que quãd les affaires ſont déplorées, il nous donne des advis plus ſalutaires qu'honorables; Il faut accuſer l'Eſperance, qui nous engage trop facilement dans le peril, & loüer le Deſeſpoir qui trouve le moyen de nous en delivrer.

Les plus grands Princes ne ſont malheureux que pour ne l'avoir pas écouté: Car ſi devant que d'entreprendre la guerre ils meſuroient leurs forces, ils ne ſeroient pas contraints de faire une paix honteuſe, & de prendre la loy d'un ennemy victorieux: Mais le mal-heur veut qu'ils n'implorent le ſecours du Deſeſpoir que quand il ne leur en ſçauroit plus donner, & qu'ils ne conſultent cette Paſſion, que quand toutes choſes ſont reduites à l'extremité. Il n'eſt pas neantmoins inutile en cette occaſion méme, & ſes avis ne laiſſent pas d'eſtre profitables, quoy qu'ils ſoient

precipitez : Il a souvent conservé les Estats dans une guerre civile, & il a sauvé des armées toutes entieres, par une honorable retraite : car quand les Princes reconnoissent que leurs forces ne sont pas égales à celles de leurs ennemis, & que tout l'avantage s'est rangé du party qui leur est contraire, le Desespoir menagé par la Prudence, les oblige à se retirer, & cette passion reparant les fautes de l'Esperance, & de l'audace, leur fait reserver leurs soldats pour un temps, où ils se pourrõt promettre une victoire asseurée : Car le Desespoir est plus prudent que courageux, & il pense plus au salut qu'à la gloire de l'Estat : il profite des maux qu'il a remarquez, & s'estime assez glorieux, quand il peut échaper la fureur de celuy qui la poursuit : Il est vray que quand il voit tous les chemins du salut fermez, & que la mort se presente à luy de toutes parts, il choisit la plus honorable, & rappellant l'Esperance qu'il avoit chassé, il se resout de mourir ou de vaincre : C'est pourquoy les grands Capitaines ne desesperent jamais les vaincus, & sçachant bien que cette passion devient hardie quand elle est irritée, ils luy dressent des ponts d'or, ils luy ouvrent tous les passages, & laissent répandre ce torrent dans les campagnes, de peur qu'il n'enfle sa fureur par la resistance, & qu'il ne

Animus ex ipsa desperatione sumitur, ignavissima animalia quæ natura ad fugam genuit, ubi exitus non patet, tentant fugam corpore imbelli, nullus pernicior hostis est, quam quem audacem angustiæ faciunt. Majora aut certe paria conatur animus magnus ac perditus. Sen. Quæst. natur. l. 2. cap. 59.

renverse les digues, qu'on oppose à son impetuosité. C'est en quoy le naturel du desespoir est estrange, car il naist de la Crainte, & sa timidité fait la plus grande partie de sa prudence, il considere plûtost dans le bien qui luy est offert, la difficulté qui l'estonne, que la gloire qui l'attire, & soit qu'il n'ait plus de froideur ou moins de courage que l'Esperance, il ne regarde pas tant les biens que les mauvais evenemens : Cependant quand le peril est extréme, & que le mal-heur est si grand qu'il ne se peut plus éviter, il fait de necessité vertu, & il combat des ennemis que l'Esperance mesme n'osoit attendre : souvent il arrache les lauriers des mains du vainqueur, & faisant des efforts qui peuvent passer pour des miracles, il surmonte la Nature, il conserve la vie des hommes en la leur faisant mépriser, & il gagne la victoire en cherchant une mort honnorable.

De tous ces effects il est aisé de juger de la Nature du Desespoir, & de reconnoistre qu'il est un moment violent, par lequel l'Ame s'esloigne d'un Bien difficile qu'elle ne croit pas pouvoir acquerir, & par lequel aussi quelques-fois elle s'en approche non tant pour le posseder comme pour le deffendre du mal qui la menace : Car dans sa naissance le Desespoir est timide, & il n'a point

d'autre dessein que de détourner l'ame de la vaine recherche d'un bien impossible, mais de son progrez, il devient audacieux, & quand il voit qu'en s'éloignant d'un bien difficile, il s'engage dãs un mal infame, il reprend courage & se sert de toutes ses forces, pour emporter une chose, dont il estimoit la perte asseurée : De sorte que cette Passion n'est pas simple, & pour en bien expliquer la nature, il faut dire qu'elle est meslée de crainte & d'esperance, & que comme il est plus lâche que celle là dans le commencement, il est sur la fin plus genereux que celle cy : Mais en l'un, & en l'autre de ces deux temps il a besoin de conduite, & pour estre utile à la vertu, il faut qu'il évite deux extremitez dangereuses qui portent son nom, & qui ternissent sa gloire; l'une se peut appeller lâcheté, & l'autre temerité : Il tombe dans la premiere, quand pour ne pas connoistre ses forces il s'éloigne d'un bien qu'il pourroit acquerir : Il tombe dans la seconde, quand pour ne pas remarquer sa foiblesse ou la grandeur du peril, il entreprend une chose impossible, & s'engage dans un dessein qui ne peut estre suivy que d'un succez mal-heureux. C'est à la Raison de le menager, & de voir quand il peut fuïr sans infamie, & quand il peut attaquer sans temerité. Si c'est un bien legitime

qu'on puisse attendre avec justice, il n'en faut presque jamais desesperer: L'opiniastreté est loüable en cette occasion, & l'on ne peut blâmer un homme qui tente l'impossibilité même, pour acquerir un bon-heur que son devoir luy conseille de rechercher: mais si ce qu'il souhaite est difficile & perissable, il faut qu'il se gueriſſe de ses vains desirs, & de ses folles esperances, par un desespoir raisonnable.

Mais il doit prendre garde que si cette Passion est souvent innocente dans la Nature, elle est toûjours criminelle dans la Grace: Car l'Esperance naturelle estant fondée sur nos propres forces, il est permis de la quitter pour embrasser le desespoir. Il n'y a point d'inconvenient que l'homme, de qui la misere est si connuë, laisse ses desseins quand il ne les sçauroit executer: Mais l'Esperance surnaturelle estant fondée sur la puissance divine, il est defendu de la perdre; & c'est un crime capital de soupçonner Dieu de mensonge, ou de foiblesse: C'est pourquoy ceux qui desesperent de leur salut choquent ses plus hautes perfections, & ils se rendent indignes de recevoir le pardon de leurs pechez dés lors qu'ils cessent de l'esperer: Car puisque l'Ecriture sainte nous apprend que Dieu est bon, & qu'il est puissant, ceux qui se persuadent qu'il

ne veut ou ne peut pas leur pardonner, font outrage à la puissance & à sa Bonté, & choquent par un même crime ses deux plus excellentes qualitez : Et si nous en voulons croire S. Augustin, les Desesperez imitent les orgueilleux, & s'égallent à Dieu, en perdant l'esperance de leur salut; Car quand ils tombent dans le desespoir, ils s'imaginent que la Misericorde de Dieu n'est pas si grande que leur peché, & par une injurieuse preferance, ils esleven leur malice au dessus de sa Bonté, ils donnent des bornes à un Amour infiny, & ils ostent des perfections à celuy qui possede mesme toutes celles que nostre esprit ne peut pas s'imaginer.

Adhuc cum diffidit & suam nequitiam comparat Dei benignitati, finem imponit virtuti Dei, dans finem infinito, & perfectione auferens Deo, cui nihil deest, etiam quod cogitari non potest. Aug. lib. de vera & falsa pœn. c. 5.

Il est vray que le desespoir est criminel dans sa Grace, il y a un excez d'Esperance qui n'est guere moins dangereux, & il se trouve des Chrestiens dans l'Eglise qui ne sont opiniastres dans leurs pechez que par une vaine confiance qu'ils ont en la Misericorde de Dieu, ils ne s'entretiennent de sa Bonté que pour l'offenser; ils ne pensent aux graces qu'il fait aux pecheurs que pour en abuser, & par des consequences déraisonnables que la Philosophie ne leur peut avoir appriſes, ils concluent qu'ils doivent estre mauvais, parce que Dieu est bon, & qu'on le doit offenser, parce qu'il ne punit pas

ſes Ennemis : Si ces infames criminels n'avoient perdu le jugement avec la pieté, ils raiſonneroient d'une autre façon, & diroient que puiſque Dieu eſt bon, ils doivent eſtre obeïſſans, que puis qu'il pardonne, ils doivent eſtre reſervez à l'offenſer, & que puis qu'il aime leur ſalut, ils doivent aimer ſon honneur. Mais certes quand ils n'auroient pas ces juſtes conſiderations, la Miſericorde de Dieu ne devroit pas les entretenir dans leur fole confiance: car outre qu'elle eſt d'accord avec ſa Iuſtice, & que l'une n'entreprend rien ſur les droits de l'autre, il a tellement temperé ſes promeſſes avec ſes menaces dans l'Ecriture ſainte, qu'elles banniſſent de noſtre ame le deſeſpoir, & la preſomption; pour aſſeurer les deſeſperez, il leur a propoſé la Penitence, dont la porte eſt ouverte à tous ceux qui ſe repreſentent, & pour intimider les preſomptueux, qui par leurs delais mépriſent ſa Miſericorde, il a rendu le jour de la mort incertain, & les a reduits à la neceſſité de craindre un moment, qui pour eſtre inconnu peut ſurprendre tout le monde.

Propter illos qui deſperatione periclitantur propoſui indulgentiam propter eos vero qui ſpe periclitantur & dilationibus illudũtur, fecit diẽ mortis incertum. Aug. l. 13. de Verbis Domini, ſer. 10.

VI. TRAITE'.

DE LA HARDIESSE, & de la Crainte.

PREMIER DISCOURS.

De la nature, des proprietez & des effets de la Hardiesse.

SI les difficultez qui accompagnent les vertus relevent leur prix, & les plus penibles sont les plus belles, il faut confesser qu'entre les Passions la Hardiesse doit estre estimée la plus glorieuse, puis qu'elle est la plus difficile, & qu'elle entreprend de combatre tout ce qu'il y a de plus effroyable dans le monde : Car encore que l'Esperance soit genereuse, & que le bien ne luy semble pas agreable s'il n'est austere, sa beauté l'invite à le chercher, & les charmes qu'il possede luy donnent des forces pour surmonter les difficultez qui l'environnent : Mais la Hardiesse est dépourveuë de cette assistance, & considere un objet qui n'a rien d'aimable ; elle attaque le mal, & venant au secours

de

de l'Esperance, elle declare la guerre à ses ennemis, & ne se propose point d'autre recompense dans ce combat que la gloire ; Elle est de l'humeur des Conquerans, qui laissant toutes les dépoüilles à leurs soldats, ne se reservent que l'honneur. Car tous ceux qui décrivent sa nature, tombent d'accord qu'elle est une Passion de l'ame, qui va chercher les dangers pour les combatre, & pour les vaincre ; c'est pourquoy on la peut appeller une Force naturelle, & une disposition à cette vertu genereuse, qui triomphe de la douleur & de la mort. Comme elle n'entreprend rien que de difficile, elle est plus severe qu'agreable: l'on voit sur le visage de ceux qu'elle anime une certaine severité, qui montre assez qu'elle trouve ses plaisirs dans les travaux, & qu'elle n'a point d'autres divertissemens que ceux qu'elle prend à surmonter les douleurs ; Elle n'a rien qui la console que la gloire, ny rien qui la nourrisse que l'Esperance. Avec ce foible secours elle attaque tous ses ennemis & gagne presque autant de victoires qu'elle donne de combats.

Mais pour apporter plus de lumiere à ce discours il faut sçavoir que le bien & le mal sont les deux objets de toutes nos passions. L'amour regarde le bien & pour l'acquerir il employe le Desir, & l'Esperance, quelquefois il le trouve

si difficile, qu'il s'en esloigne par le Desespoir, jugeant que c'est un traict de prudence, de renoncer à un bon-heur qu'on ne sçauroit obtenir. La Hayne de son costé deteste le mal, & pour s'opposer à un ennemy qui luy declare une guerre eternelle, elle employe les Passions qui relevent de son Empire ; Elle se sert de la Fuite & de la Crainte pour l'escarter, & quelquefois elle use de la Hardiesse & de la Colere pour le combattre & pour le vaincre : Mais comme le Desespoir ne quitteroit jamais un Bien difficile, si la crainte ne luy avoit persuadé que les difficultez qui l'accompagnent ne peuvent estre surmontées ; La Hardiesse n'entreprendroit jamais d'attaquer un mal terrible, si l'esperance ne luy en avoit promis la victoire : De sorte que ces deux Passions pour avoir des objects differents ne laissent pas d'estre d'accord, quoy que l'une cherche le bien, & que l'autre provoque le mal, elles travaillent toutes deux pour le repos de l'esprit, & par des routes escartées, elles recherchent une mesme fin. Il est vray que la condition de l'une est bien plus douce que celle de l'autre : Car l'Esperance ne regarde que le bien qu'elle desire, si quelquefois elle jette les yeux sur les difficultez qui l'environnent, c'est plustost par necessité que par inclination, & si elle s'aban-

Qui sunt bonæ spei, sunt audaces. Arist. lib. 3. Eth. cap. 8.

donne à quelque danger ; ce n'eſt pas tant pour la gloire que pour le profit : Mais la Hardieſſe ne conſidere que le mal, & par une certaine confiance qui l'accompagne en tous ſes deſſeins, elle ſe promet de le vaincre par ces propres forces. L'Eſperance entreprend facilement, & comme elle eſt auſſi legere que vaine, elle s'engage à toutes les entrepriſes qu'elle juge glorieuſes & poſſibles : Mais elle n'en recevroit que de la confuſion, ſi la Hardieſſe ne venoit à ſon ſecours, & ſi par cette grandeur de courage qui luy eſt naturelle, elle n'executoit heureuſement ce que ſa compagne avoit temerairement entrepris : L'Eſperance reſſemble les trompettes qui ſonnent la charge, & qui n'entrent jamais dans la meſlée, La Hardieſſe au contraire eſt de l'humeur de ces ſoldats qui gardent le ſilence, & qui reſervent toutes leurs forces pour combattre l'ennemy : L'Eſperance promet tout & ne donne rien, & cette infidelle trompe les hommes par de belles paroles qui ne ſont pas toûjours ſuivies de bons effects : Mais la Hardieſſe ne promet rien & donne beaucoup, elle tente l'impoſſible pour ſatisfaire aux promeſſes de l'Eſperance, & taſche de ſurmonter les difficultez qui en retardent l'execution ; Enfin elle eſt ſi genereuſe que ſes deſſeins, quoy que difficiles, ne laiſſent

pas d'estre heureux, & elle est si accoûtumée à vaincre, que les Poëtes pour donner quelque couleur aux victoires qu'elle remporte contre les loix de la guerre, ont feint qu'elle avoit une Divinité qui l'animoit, & que ses efforts estoient plûtost miraculeux que naturels.

Alius illi vix rerum naturam sufficere, anguilla esse classibus maria militi castra, explicandis equestribus copiis campestria vix patere cœlum ad emittenda omni manu tela. Sen. benef. l. 6. 13.

Mais afin que ces qualitez differentes paroissent plus évidemment, j'ajoûteray les exemples aux raisons, & je feray voir par quelques histoires remarquables, de combien la Hardiesse est plus considerable que l'Esperance. Il ne s'est jamais trouvé de Monarque plus puissant que Xerces, & sa puissance n'éclata jamais davantage, que quand il forma le dessein de dompter la Grece; son armée estant composée de deux millions d'hommes, toutes les campagnes étoient trop petites pour étédre un corps dont les parties estoient monstrueuses, la terre gemissoit sous la pesanteur des machines qu'il faisoit mener, pour battre les villes qui luy feroient quelque resistance. Ce nombre épouvantable de soldats & de chevaux tarissoit les rivieres, la gresle des fléches qui partoient de tant de mains, obscurcissoit le Soleil; Ceux qui vouloient flater ce Prince, disoient que la mer n'estoit pas assés vaste pour porter tous ses vaisseaux, & que la Grece n'estoit pas assez

grande pour loger toutes ſes troupes: Cependant Leonidas ſe ſaiſit du détroit des Thermopiles, & retranché dans ces montagnes, ſe reſolut de le combatre au paſſage avec trois cens ſoldats: l'Eſperance & la Hardieſſe enflerent ſans doute le cœur de ce genereux Capitaine, & ces deux Paſſions l'animerent à une entrepriſe auſſi difficile que glorieuſe. L'Eſperance luy repreſenta la gloire qu'il recevroit de s'oppoſer à l'ennemy commun de la Grece, de conſerver la liberté de ſon Pays, de garantir les Tẽples de l'embraſement, de defendre les villes du pillage, & de ſauver les femmes de l'inſolence d'un barbare victorieux: Elle n'oublia pas à luy dépeindre tous les honneurs qu'on luy rendroit dans Lacedemone, les ſtatuës qu'on dreſſeroit à la memoire de ſon nom, les loüanges qu'il recevroit de la bouche de tous les Peuples & les titres magnifiques que luy donneroient les Hiſtoriens dans leurs Ecrits. Peut-eſtre le voulut-elle flater d'une victoire impoſſible, & luy perſuader que le deſordre ſe jettant dans une armée qui avoit beaucoup d'hommes & n'avoit guere de ſoldats, il luy ſeroit aiſé de la défaire; mais la Hardieſſe plus veritable que l'Eſperance, reconnut la grandeur du peril; & ſans tromper ce Capitaine, elle luy remit devant les yeux, que bien que

Lacenas tibi oſtendo, ipſis Thermopylarum anguſtiis poſitos, nec victoriam ſperantes, nec reditũ. Ille locus illis ſepulchrum futurus eſt. Sen. Epiſt. 82.

sa mort fust asseurée, il ne devoit pas abandonner le poste qu'il avoit pris; qu'il n'estoit pas besoin de vaincre, mais de mourir, & feroit assez pour le salut de la Grece, si perdant la vie il faisoit perdre l'asseurance à ses ennemis: Il creut le conseil de cette Passion genereuse, il se resolut de soustenir l'effort d'une Armée qu'il ne pouvoit arrester, & convia ses soldats à se preparer tout d'un temps au combat & à la mort. Dans cet exemple il est aysé de juger que l'Esperance ne considere que le bien qui la sollicite, & que la Hardiesse ne regarde que le mal qui la menace; que l'une ne s'entretient que de la gloire qu'elle se promet, & que l'autre ne s'occupe que du peril qu'elle combat; que l'une se repaist d'un plaisir imaginaire, & que l'autre se nourrit d'une peine veritable. Il est vray que celle-cy trouve son contentement dans son devoir, & chante le triomphe au milieu de sa défaite: car quoy qu'elle ne remporte pas la victoire sur les Perses en la personne de Leonidas; elle la remporte sur la crainte de la mort, & elle est assez satisfaite d'avoir dompté le plus violent de ses ennemis; elle ne se met pas en peine d'estre battuë par les hommes, pourveu qu'elle vainque la fortune, & le bon succez luy est indifferent, pourveu qu'elle surmonte l'apprehension du danger.

Quam fortiter Leonidas milites allocutus: Sic commilitio es prædere, tanquam apud inferos cœnaturi. Sen. ibid.

Non est quod me victum te victorem credas, vicit fortuna tua fortunam meam. Senec. de const. Sap. cap. 6.

S'il eſt permis de joindre la Fable à l'Hiſtoire, nous verrons en la perſonne de Jaſon les divers mouvemens de ces deux Paſſions : La conqueſte de la Toiſon d'or eſt le ſujet de ſon voyage; l'Eſperance le fait monter ſur la mer, & luy promet qu'un bon vent enflera ſes voiles, & le conduira, malgré les tempêtes, au rivage de Colchos. Elle luy repreſente que toute la Grece a les yeux ouverts pour le regarder, & qu'elle ne porte point de Capitaine qui dans cette expedition ne veüille combatre ſous ſes enſeignes; que dans une ſi noble entrepriſe le profit eſt attaché à la gloire, & que la recompenſe qu'il en attend eſt auſſi riche qu'honorable : Mais la Hardieſſe qui ne peut flater, luy propoſe des ſoldats à cõbatre, des mõſtres à dõpter un ſerpent qui veille toûjours à ſurprendre. Cependant il accepte toutes ces conditions, & il entreprend d'attaquer tous ces ennemis ſur la confiance de ſes propres forces: Il n'eſt pas aſſeuré de vaincre les taureaux & les ſerpens, mais il eſt bien aſſeuré de vaincre la peur : Il ſçait bien que le ſuccez depend de la Fortune, mais il ſçait bien auſſi que la Hardieſſe ne dépend que de ſon courage : Il luy ſuffit de mépriſer tous ces monſtres qui ſe preſentent à luy ſous des viſages effroyables, & ſans remporter d'autre recompenſe, il s'eſti-

nie assez glorieux, pourveu qu'il triomphe de la Crainte.

Par ces deux exemples on reconnoît évidemment les avantages qu'a la Hardiesse sur l'Esperance, mais dans leurs oppositions on ne laisse pas d'y trouver quelque rapport; & il semble que les mêmes causes qui nous font esperer le bien, nous fassent mépriser le mal: Car la jeunesse, qui a beaucoup de chaleur, ne s'imagine rien d'impossible, & parce que la vigueur qu'elle ressent luy donne de l'asseurance, elle s'engage facilement dans les desseins difficiles, & glorieux: Les bons succez nourrissent aussi cette Passion; & quand la fortune est favorable aux Capitaines, ils ne refusent gueres le combat: quoy que leurs troupes soient moindres que celles de leurs ennemis, ils se persuadent que leur nom seul est capable de les estonner; & comme ils sont accoûtumez à vaincre, ils ne peuvent craindre un mal-heur qui ne leur est pas encore arrivé. La puissance ne contribuë pas moins que le bon succez à rendre les hommes hardis: Car quand un Prince commande à un grand Estat, que chaque ville peut luy fournir une armée, que ses revenus luy permettent de l'entretenir plusieurs années, que ses voisins le redoutent, & qu'il n'a qu'à se mettre en campagne pour les obliger à devenir ses sujets, il

n'y a point de guerre qu'il n'entreprenne, ny de victoire qu'il ne se promette : Mais de toutes les choses du monde il ne s'en voit point qui rende les hommes plus hardis que l'innocence : Car encore que l'ennemy qui les attaque soit puissant, & que la terre combate en sa faveur, ils s'imaginent que Dieu doit prendre leur party, & que celuy qui protege les innocens ; estant interessé dans leur cause, est obligé de la defendre; si bien qu'ils marchent sans crainte dans les dangers : Ils n'apprehendent pas les mauvais succez, & attendans le secours du Ciel, ils se promettent une victoire asseurée. Les uns & les autres se peuvent méprendre; & comme ces Passions deviennent d'illustres vertus, quand elles sont conduites par la Prudence, elles peuvent degenerer en des vices honteux, quand elles se laissent gouverner par l'indiscretion : C'est ce que nous examinerons dans les discours suivans.

Qui bene se habent ad divina audaciores sunt. Arist. l. 2. Rhetor. c. 5.

II. DISCOURS.

Du mauvais usage de la Hardiesse.

COmme la Hardiesse n'a point d'autre guide que l'Esperance, il ne faut pas s'estonner si elle attaque des ennemis qu'elle ne peut vaincre, & si

les desſeins qu'elle forme, ne ſont ſuivis la pluſpart du temps que de mauvais évenemens : Il eſt bien mal-aiſé que les entrepriſes temeraires ſoient heureuſes, & que les actions qui ne ſont pas conduites par la Prudence ſoient accompagnées de bon-heur : La Fortune ſe laſſe de favoriſer les audacieux, & apres les avoir ſouvent retirez du peril, où ils s'eſtoient indiſcrettement engagez, elle les abandonne avec quelque ſorte de juſtice, & elle punit leur temerité pour guerir celle des autres: C'eſt pourquoy tous les hommes ſont obligez d'examiner les conſeils que leur donne l'Eſperance, & de meſurer leurs forces autant que de ſuivre les mouvemens de la Hardieſſe : Car encore qu'ils ſoient genereux, & que la pluſpart des ſoldats les confondent avec ceux de la valeur, ils ne laiſſent pas neantmoins d'eſtre funeſtes, & de cauſer tous les jours la perte des armées & la ruine des Eſtats : Mais pour trouver la ſource de ce mal-heur, il faut ſçavoir que comme les paſſions reſidét en la partie inferieure de l'ame, & ne ſçavent pas raiſonner, elles conſiderent ſeulement leur objet, & par une aveugle impetuoſité, elles s'en approchent, ou s'en éloignent: Elles ne remarquent pas meſme les circonſtances qui l'accompagnent, & ſans comparer les difficultez avec les forces, elles s'en-

gagent imprudemment au combat, ou le mettent honteusement à la fuite; leur jugement est si prompt, qu'il est presque toûjours precipité; car aprés avoir écouté le rapport des sens, elles consultent leur inclination, & sans attendre les ordres de la Raison, elles enlevent l'homme tout entier, & le forcent de suivre leurs mouvemens : De là vient qu'il se repent de ses desseins; qu'il condamne ce qu'il avoit approuvé, & qu'il ne peut souvent achever ce qu'il avoit commencé.

Nec audacem quidã timoris absolvimus, nec prodigum quidem avaritia liberamus. Sen. l. 4. benef. c. 17.

Mais de toutes les Passions il n'y en a point de plus mal-heureuse que la Hardiesse : Car elle attaque de puissans ennemis, & elle est aux prises avec la douleur & la mort ; les combats sont ses exercices ordinaires, & elle se baigne souvent dans les larmes ou dans le sang: Elle est toûjours environnée de dangers, & de quelque part qu'elle se tourne, elle ne voit que des images affreuses, & des spectres effroyables. Cependant elle n'emprunte des forces, & ne reçoit des advis que de l'Esperance; Celle qui la pousse dans le peril, est celle là mesme qui la conseille; celle qui la fait agir, est celle qui luy met les armes à la main, & qui sous de vaines promesses, l'engage en d'extremes difficultez: Aussi voit elle avorter la plus part de ses desseins, & elle ne remporte bien sou-

vent de tous ſes inutiles efforts, que ſe regret d'avoir ſuivy de mauvais conſeils. La pluſpart du temps elle ſe décourage elle-même ; & voyant bien que ſes entrepriſes ſurpaſſent ſes forces, elle ſe laiſſe eſtonner par la crainte, abbattre par le deſeſpoir, & conſommer par la triſteſſe : car ces Paſſions luy ſuccedent preſque toûjours : Et nous voyons par experience que ceux qui dans le cõmencement des combats ont eſté plus courageux que des hommes, ſe trouvent à la fin plus timides que des femmes. Le feu de la Hardieſſe s'allume bien-toſt, mais il s'éteint auſſi bien promptement ; & comme la fureur des vagues ſe convertit en écume. La violence des audacieux ſe change en timidité ; & tant de confiãce qu'ils faiſoiẽt paroître en leurs deſſeins, il ne leur reſte que des foibleſſes auſſi honteuſes que criminelles.

Audaces temeritate provicti, ante cupiunt adire pericula quam inſtant : cum adſunt ea deficiunt. Ariſt. lib. 3. Eth. c. 2.

Il eſt vray que la colere prend quelquefois le party de la Hardieſſe, & luy donne de nouvelles forces, quand la grandeur du peril luy a fait perdre les ſiennes, mais cette aſſiſtance n'eſt pas toûjours aſſeurée. Le ſoldat qui ne s'engage au combat que ſur un ſi foible ſecours, eſt en auſſi grand danger de perdre la victoire, que celuy qui met ſon eſperance dans le deſeſpoir ; & il n'eſt pas plus aſſeuré de vaincre que celuy qui ne ſe reſout à combattre, que parce

qu'il ne se peut retirer. On a veu des desesperez mourir les armes à la main; & s'ils ont quelquefois vangé leur mort, ils n'ont pas toûjours conservé leur vie. On a veu souvent aussi des audacieux, qui pour s'estre mis en colere ne sont pas sortis plus heureusement du peril où ils s'estoient precipitez. La Colere a ses forces limitées aussi bien que la Hardiesse, & si l'une & l'autre n'est conduite par la Prudence, elles ne doivent attendre que de funestes évenemens. Ce qui a reüssi dans une occasion, ne reüssit pas en toutes les autres, & le Ciel ne s'oblige pas à donner un mesme succez à toutes les entrepriſes temeraires. L'exemple d'Alexandre ne doit pas servir de regle à tous les Conquerans, il n'a pas assez vescu pour estre seurement imité. La Fortune, qui l'avoit suivy dans sa jeunesse, l'eust peut-estre abandonné dans sa vieillesse: Sa temerité n'eust pas toûjours esté si heureuse, & s'il eust commencé ses conquestes par l'Europe, il ne les eust pas portées si avant que dans l'Asie, Rome naissante eust arresté le cours de ses victoires, & celle qui resserra Pyrrhus dans ses Estats l'eust repoussé dans la Macedoine.

Vides fortitudinis matrem esse prudẽtiam nec fortitudinem, sed temeritatem esse quemlibet ausum quem non parturivit prudentia. Bernard. de consid. l. 2.

Pour moy, je suis de l'opinion de Seneque, & je croy avec luy que ce Prince avoit plus de courage que de pruden-

Alexandro erat post virtutem fœlicitemę

ritas. Sen. Benefic. l. 2. c. 13.

ce, & plus de temerité que de courage: En effet sa fortune l'a plus souvent preservé que sa valeur, & si le Ciel ne l'eût choisi pour punir l'orgueil des Perses, il fût demeuré dans la premiere bataille; Il ne voulut pas rendre les advantages dont les plus grands Capitaines ont accoûtumé de se servir, quand leurs forces ne sont pas égales à celles de leurs ennemis, il ne voulut pas attaquer l'armée de Darius à la faveur des tenebres, mais par une temerité, qui merite plus de reproches qu'elle n'a receu de loüanges, il voulut attendre le jour, & avoir le Soleil pour témoin de sa victoire; Il eust creu la dérober, s'il l'eust emporté pendant la nuict, & quoy que Parmenion luy conseilla de preferer le salut de ses soldats à la gloire de ses armes, il mépriſa cét advis, & pour montrer qu'il tenoit tous ses avantages de la Fortune, il rejetta toutes les maximes de la Prudence: Aussi tiens je pour asseuré que sa confiance a perdu les Souverains qui l'ont voulu imiter, & que sa conduite est plus funeste aux Conquerans, que les écueils & les tempestes aux Matelots: Ie sçay bien que Cesar donna beaucoup au hazard, & qu'il ne pust entreprendre la ruine de la Republique Romaine, sans avoir conceu une haute opinion de son bonheur: Mais si le dessein en fut bien te-

meraire, l'execution en fut bien prudente : Car il joignit l'artifice avec la force : Il n'abandonna point au deſtin ce qu'il put conduire par la vertu, & on eſt obligé de reconnoiſtre que ſes victoires ne ſont pas moins l'ouvrage de ſa Prudence que de ſa Fortune : Il ne témoigna de l'audace que dans les occaſions où le conſeil eſtoit inutile, & il ne ſe vanta de ſon bon-heur que pour conjurer la tempeſte, & pour raſſeurer ſon Pilote. Enfin s'il ſe ſervit de l'Eſperance en toutes ſes entrepriſes, il la ſoûmis à la Prudence, & il apprit à tous les Capitaines, que pour eſtre vaillant il faut eſtre plus ſage que temeraire.

Medias perrumpe procellas, tutela ſecure mei. Lucan.

III. DISCOURS.

Du bon uſage de la Hardieſſe.

QUoy que les Paſſions ſoient plus criminelles qu'innocentes, & qu'à cauſe du déreglement de noſtre nature, elles panchent plus du coſté du vice que de celuy de la vertu ; neantmoins avec un peu de ſecours on les peut rendre vertueuſes Leurs inclinations ſont bonnes, mais leurs jugemens ſont precipitez ; elles cherchent toûjours le bien, & combattent toûjours le mal, mais c'eſt la pluſpart du temps avec

un peu trop de chaleur, elles imitent ces Orateurs, qui defendent une bonne cauſe avec de mauvaiſes raiſons, ou elles reſſemblent à ces innocés mal-heureux; qui ſe trahiſſent dans la torture, & qui pour n'avoir pas aſſez de conſtance, confeſſent des crimes qu'ils n'ont pas commis : Car en effet elles ſe rendent coupables, pour n'eſtre pas aſſez patientes, & elles deviennent vicieuſes, pour ne pouvoir ſouffrir l'abſence du bien, ou la preſence du mal. Si l'Eſperãce ne pourſuivoit point les honneurs qu'elle ne peut acquerir, elle ne reduiroit jamais les Ambitieux au deſeſpoir, & ſi la Hardieſſe ne s'engageoit point à combattre des malheurs qu'elle ne peut vaincre, on ne l'accuſeroit jamais de temerité : Mais ce defaut n'eſt pas ſans remede : car ſi elle écoute la raiſon, ſi apres avoir calmé la fureur de ſes premiers mouvemens, elle ſe laiſſe conduire à la Prudence, elle chãgera de nature, & de ſimple Paſſion qu'elle eſtoit, elle deviendra une glorieuſe vertu. La Hardieſſe, & la Force conſiderent un meſme objet, & leurs inclinations ont tant de rapport qu'on peut dire que la Force eſt une Hardieſſe raiſonnable, & que la Hardieſſe eſt une force naturelle. Leurs ennemis ſont communs; & elles aſſemblent toutes leurs forces pour les combatre; elles ſont pouſſées par de

ſemblables motifs, & elles recherchent une meſme fin.

Car la Force, ſelon la plus veritable definition, eſt une ſcience qui nous apprend, ou à ſouffrir, ou à repouſſer, ou à provoquer les malheurs ; elle endure conſtamment tous les maux qui ſont attachez à la nature, elle ne veut point de diſpenſe dans les regles generales, & ſçachans bien que la neceſſité de mourir eſt un arreſt prononcé contre tous les hommes, elle n'en appelle jamais: Elle voit approcher les maladies avec tranquillité d'eſprit: le premier remede qu'elle employe pour les guerir, c'eſt de penſer qu'elles naiſſent de noſtre temperament, & qu'elles ſont une partie de nous-meſme : La contagion ne l'eſtonne point, & ſoit qu'elle la regarde comme un chaſtiment du peché, ſoit qu'elle la conſidere comme un effet de la nature, elle n'en accuſe point les Aſtres, & ne pretend point eſtre exempte d'un mal qui ne pardonne pas meſme aux Souverains : Elle repouſſe par un genereux mépris tous ces deſaſtres, qui ne tirent leur force que de l'erreur, & qui n'offenſent noſtre corps que parce qu'ils bleſſent noſtre imagination: Elle ſe defend de la pauvreté, en ne deſirant que les choſes neceſſaires: elle mépriſe les honneurs, en ſe repreſentant qu'ils ſont le plus ſouvent la recompenſe du

Fortitudo eſt ſcientia periculorum excipiendorum repellendorum & provocandorum. Sen. Benef. l. 2 c. 34.

vice que celle de la vertu : Elle se moque des voluptez, sçachant bié qu'elles n'ont que l'apparence agreable, & que sous un nom specieux elles cachent des peines aussi honteuses que veritables. Elle provoque la douleur pour essayer son courage; elle recherche la calamité comme une occasion de pratiquer la vertu ; & si elle n'avoit éprouvé les disgraces de la vie, elle croiroit ignorer la plus noble moitié des choses qu'elle doit sçavoir : Elle a plûtost de l'avidité que du desir pour les dangers; & comme le mal qu'elle souffre fait une partie de sa gloire, elle court au devant de luy, croyant que c'est une espece de lâcheté que de l'attendre. Enfin elle a vaincu la mort avec toutes les formes effroyables qu'elle avoit prises pour l'estonner, & la cruauté des Tyrans n'a point inventé de supplices dont la Force n'ait triomphé. Scevole s'est moqué des flammes, & a veu brusler sa main avec plus de constance; que son ennemy n'en témoignoit à le regarder. Regulus a honoré le gibet où il est mort ; Socrate a fait une Ecole de sa prison, ses bourreaux devinrent ses Disciples, & le poison qu'il avala rendit son innocence glorieuse. Camille a souffert l'exil avec douceur d'esprit, & Rome fût demeurée captive, si cet illustre banny ne luy eût rendu la liberté. Caton s'est donné la mor

Avida est periculi virtus, & quò tēdat, non quid passura sit cogitat, quoniam & quod passura est, gloriæ pars est. Sen. de Prov. c. 4.

Singula vicere jam multi ignē. Mutius crucem Regulus, venenū Socrates, exilium Camillus, mortē ferro ad actam Cato, & nos vincamus aliquid. Sen. Ep. 98.

t

& s'il s'eſt laiſſé vaincre à l'impatience, il ſe peut vanter pour le moins de s'eſtre conſervé la liberté : Mais ſans emprunter des exemples prophanes, où la vertu eſt toûjours meſlée avec le vice, nous n'avons point de Martyr qui n'ait ſurmonté quelques Tyrans, & qui dans la rigueur des ſupplices n'ait donné beaucoup de preuves de ſon courage. Les Ignaces ont provoqué les beſtes farouches, & comme ſi cette mort euſt eſté une faveur, ils l'ont recherchée avec empreſſement, & l'ont endurée avec plaiſir. Les Laurens ont vaincu les flammes, & pendant que leur corps diſtilloit goutte à goutte ſur les braſiers allumez, leur langue faiſoit des reproches aux Iuges, & donnoit des loüanges à Jeſus-Chriſt. Les Clemens & les Agates ont laſſé tous leurs bourreaux, leur martyre a duré trente ans, les plus fameuſes villes du monde ont ſervy de theatres à leurs combats, toute la terre a été arrouſée de leur ſang, & le Ciel a fait cent miracles pour prolonger leur vie, & pour rendre leur triomphe plus auguſte. Mais ſi la Force, animée de la Charité, a ſouſtenu tous ces efforts, & vaincu tous ces ennemis, la Hardieſſe y peut pretendre une bonne partie de la gloire: Car c'eſt elle qui fait les Martyrs ; & quoy que la Grace ſoit plus puiſſante que la Nature, elle n'en

mépriſe pas le ſecours ; comme l'Ame & le corps conſpirent enſemble pour pratiquer la vertu, la nature s'accorde avec la grace pour combattre le peché, la hardieſſe eſt le fondement de toutes les belles actions, & ſi cette Paſſion genereuſe n'euſt enflé le cœur des premiers Chreſtiens, la Force n'euſt pas remporté de ſi glorieuſes victoires: Elles ont tant d'affinité, qu'elles ne peuvent ſubſiſter, quād elles ſont ſeparées; La Force ſans la Hardieſſe eſt languiſſante, & la Hardieſſe ſans la Force eſt temeraire; La Vertu demande le ſecours de la Paſſion, & la Paſſion demande la conduite de la Vertu; la Hardieſſe eſt le commencement de la Force, & la Force eſt la perfection de la Hardieſſe, ou pour parler plus clairement, la Hardieſſe eſt une vertu imparfaite, & la Force eſt une perfection accomplie.

Mais pour arriver à cette perfection, il faut qu'elle ait trois ou quatre circonſtances remarquables ; La premiere eſt qu'elle ſoit accompagnée de Juſtice, & de Prudence, car celuy qui prend les armes pour ruiner ſa Patrie, ne merite pas le nom de courageux, ſon deſſein deshonore ſa Paſſion, & pour n'avoir pas choiſi une fin legitime, ſa Hardieſſe devient criminelle. Que Catilina prēne les armes, qu'il anime les ſoldats au cōbat par ſes exemples, qu'il ſoit couvert

Catilinæ prædituſ fortitudine videba-

de ſon ſang meſlé avec celuy de ſes ennemis, qu'il meure l'épée à la main bien avant dans la meſlée, & qu'on voye encore apres ſa mort, la Fureur, & la Colere peinte ſur ſon viſage, il ne paſſera jamais pour un homme courageux, ſa Hardieſſe n'eſtoit pas diſcrette, puis que pechant contre toutes les loix de la Prudence, il avoit pris un ſi pernicieux deſſein ; elle n'eſtoit pas temperante, puis qu'il n'avoit gagné ſes ſoldats, qu'en ſatisfaiſant ou à leur avarice, ou à leur impudicité. Elle n'eſtoit pas juſte puis qu'il avoit conjuré contre ſa Patrie, elle eſtoit plûtoſt une dureté qu'une grandeur de courage, puis que pour acquerir de la gloire il commettoit un parricide. La ſeconde eſt que le motif de la Hardieſſe ſoit genereux, & que l'homme hardy n'expoſe pas ſa vie pour une legere conſideration : car il connoiſt bien ce qu'il vaut, & ſans ſe laiſſer emporter à la vanité, il ſçait bien que ſa vie eſt precieuſe ; Il la conſerve avec beaucoup de ſoin, & il ſe jette dans le peril, il faut que ce ſoit pour un ſujet qui le merite; Il y a bien de la difference entre un homme vaillant, & un homme deſeſperé Celuy-cy cherche la mort pour ſe délivrer de ſes miſeres, mais celuy-là ne la cherche que pour ſatisfaire à ſon devoir, & pour contenter ſon inclination : Il ne s'engagera

tur ſed fortitudo non erat. Nam prudēs non erat mala enim pro bonis eligebat; temperans non erat, corruptelis enim turpiſſimus fœdabatur: juſtus non erat, nam contra patriam conjuraverat, & ideo non fortitudo ſed duritia cui fortitudinis nomē ut ſtultos falleret, imponebat. Aug. l. de ſent. Iacobi ad Hieron.

Magnum eſt diſcrimen inter eum qui virtutem magni facit, aut qui vitam parvi æſtimat.

pour faire une puissante diversion, il n'avoit soulevé par ses intelligences la meilleure partie de l'Orient. Outre toutes ces conditions, la Hardiesse Chrestienne en doit avoir encore deux autres, la premiere est l'humilité qui l'accorde bien avec la grandeur de courage, puisque la vanité son ennemie est toûjours accompagnée de lascheté : la seconde est la haine de nous mesmes : Car qui n'a pas vaincu ses inclinations, ne doit pas esperer de vaincre les voluptez, & qui n'a pas fait la guerre à son corps, n'est guere bien preparé pour la declarer à la douleur : Usons donc de nostre force contre nous mesme pour l'employer utilement contre ton ennemis, & surmontons l'amour propre, si nous voulons surmonter la crainte de la mort.

Omnis fortitudo in humilitate sita est, quia fragilis est omnis superbia. Aug. in Psal. 92. Re vera fortis pugnat, qui contra se pugnat. Aug. serm. 6. de Nat. Domini.

IV. DISCOVRS.

De la Nature, des proprietez & des effects de la Crainte.

IL se trouve des Passions, dont le nom dément la Nature, & qui ne sont rien moins au dedans que ce qu'elles paroissent au dehors: Le nom de l'Esperance est agreable; mais son humeur est violente, & elle nous procure bien autant de maux qu'elle nous promet de contentement : Le nom du Desespoir

eſt odieux, mais ſon naturel eſt raiſonnable, & nous luy ſommes obligez quand il nous fait perdre le deſir d'un Bien, que nous ne pouvons acquerir; Le nom de la Hardieſſe eſt auguſte, & il n'a pas ſi toſt frapé nos oreilles, qu'il fait concevoir à noſtre eſprit une grandeur de courage qui mépriſe la douleur & qui recherche la mort, mais ſon inclination eſt farouche, & ſi elle n'eſt retenuë par la Prudence, elle nous engage en des dangers qui nous cauſent beaucoup de mal, & qui nous aportent peu de gloire. Le nom de la Crainte eſt mépriſable, & l'erreur a tellement décrié cette Paſſion, qu'on la prend pour la marque d'une ame laſche : Mais ſon humeur eſt prudente, & elle ne nous advertit de nos mal-heurs que pour nous en délivrer : Car il ſemble que la Nature nous ait donné deux Paſſions pour nous conſeiller dans les diverſes rencontres de noſtre vie, l'Eſperance & la Crainte; La premiere eſt ſans doute la plus agreable, mais la ſeconde eſt la plus fidelle; la premiere nous flate pour nous tromper, la ſeconde nous eſtonne pour nous aſſeurer; la premiere imite ces conſeillers intereſſez, qui dans tous leurs advis, regardent plûtoſt la fortune que la perſonne du Prince, & qui par une dangereuſe flaterie preferent ſon contentement au ſalut de ſon Eſtat,

Ne cum fortuna principis potius loquan-

la

la seconde ressemble à ces fidels Ministres, qui découvrent le mal pour le guerir, & qui donnent un peu de peine au Souverain, pour luy faire acquerir beaucoup de gloire : enfin la premiere demeure souvent inutile ; & comme le nombre des biens est assez petit, elle n'a guere d'emplois legitimes ; & si elle en prend qui ne luy appartiennent pas, elle nous fait perdre nôtre temps & nôtre peine : La seconde est presque toûjours occupée, & comme le nombre des maux est infiny, elle n'est jamais sans exercice ; elle s'étend bien loin dans l'advenir, & va chercher le mal qui peut arriver, non pour nous rendre miserables avant le temps, mais pour asseurer nôtre bon-heur, & pour écarter tous les desastres qui nous le peuvent ravir.

tur quam cum ipso. Tacit. 1. histor.

Car la Crainte est une Prudence naturelle, qui nous délivre souvent d'un peril par l'apprehension qu'elle nous en donne, elle se répand sur toutes les actions de nôtre vie, & n'est pas moins utile à la Religion qu'à l'Estat : Si nous croyons les prophanes, c'est elle qui a fait les Dieux, & quoy qu'il y ait quelque impieté dans cette maxime, on ne laisse pas d'y remarquer quelque ombre de verité : car c'est la Crainte des peines eternelles, qui a persuadé aux hommes qu'il falloit appaiser les Dieux

Primus in orbe Deos fecit Timor. Stati.

irritez; c'eſt elle qui a fait des ſacrifices, bâty des Temples, dreſſé des Autels, & immolé des victimes; C'eſt elle qui retient les Juſtes dans leur devoir, & qui aprés un crime commis, les oblige de lever les mains vers le Ciel, & d'en témoigner du regret. Quoy qu'on ſe picque de generoſité dans la Religion, & qu'on ſe vante d'être plûtoſt gagné par les promeſſes que par les menaces, ſi faut-t'il confeſſer que la Crainte a ſauvé plus de coupables que l'Eſperance: Auſſi eſt-elle appellée dans l'Ecriture Sainte le commencement de la Sageſſe, c'eſt à dire, l'apuy de la Vertu, & le fondement de la Pieté; Le crime ſeroit inſolent, s'il n'étoit reprimé par cette Paſſion, & toutes les loix ſeroient inutiles, ſi la Nature n'avoit imprimé la Crainte dans l'ame des Criminels; Elle y eſt gravée en des caracteres que le temps ne peut effacer, ils apprehendent le châtiment d'un peché ſecret, & quoy qu'ils ſçachent que les Juges ne puiſſent punir que ceux qu'ils cõnoiſſent, ils tremblent au milieu de leurs amis, ils s'éveillent en ſurſaut, & cette fidelle Miniſtre de la Juſtice de Dieu, ne leur permet pas de trouver d'aſſeurance, ny dans les villes, ny dans les deſerts: C'eſt une preuve que la Nature n'eſt pas entierement corrompuë, puis qu'il luy reſte de l'horreur pour ſon peché, & de l'ap-

Malè de nobis actũ erat, quod multa ſcelera legem & judicem effugiunt & ſcripta ſupplicia, niſi illa naturalia & gravia ſupplicia de præſentibus ſolveret, & in locum pœnarum timor cederet. Senec. Epiſt. 97.

prehender pour ſon châtiment ; car en quelque endroit que ſe cache le pecheur, il porte la crainte avec ſoy, & cette Paſſion incorruptible luy apprend qu'il y a une Divinité qui voit les crimes ſecrets pendant la vie, & qui les punit aprés la mort. Souvent elle convertit les libertins, & par un miracle inconcevable, elle leur perſuade des veritez qu'ils n'avoient pas voulu croire, pour n'être pas obligez de les craindre, elle touche les plus opiniâtres, & de tant de Chreſtiens qui reconnoiſſent Jeſus-Chriſt, il y en a peu qui ne ſoient redevables de leur amour à leur crainte : Ils ne tâchent de gagner le Ciel que pour ſe garantir de l'Enfer, & ils n'aiment la Bonté de Dieu que parce qu'ils craignent ſa Juſtice. Ie ſçay bien que ce ſentiment n'eſt pas pur, & qu'un homme qui s'arrêteroit à la Crainte, ſeroit en danger de n'acquerir jamais la Charité : Mais c'eſt beaucoup qu'elle ouvre la porte du ſalut aux Infidelles, & qu'elle montre le chemin de la vertu aux pecheurs.

Epicuri argumétum, natura nos à ſcelere abhorrere quod omnibus malis etiá inter tuta timor eſt. Sen. Epiſt. 98.

Si elle eſt utile à la Religion, elle n'eſt pas moins neceſſaire à l'Eſtat, qui ne pourroit ſubſiſter par les recompenſes, s'il n'étonnoit les criminels par les châtimens. Nous ne ſommes plus dans ces ſiecles innocens, où l'amitié uniſſoit les peuples, & rendoit l'uſage des

loix inutiles, chacun aymoit ſon prochain comme ſoy-même, & l'amour banniſſant l'injuſtice de la terre, il ne falloit point deffendre le vice, ny recommander la vertu : Mais depuis que la corruption s'eſt gliſſée dans la Nature, & qu'un homme pour ſe trop aymer, a commencé de haïr ſon prochain, il a fallu recourir aux loix, & reduire par la crainte ceux qu'on ne pouvoit gagner par l'amour : On dreſſa des gibets pour étonner les coupables, on inventa des ſupplices pour rendre la mort plus effroyable, & d'un tribut qu'on devoit à la Nature, on en fit le châtiment du peché : Ce qui nous reſte d'innocence, eſt eſt effet de la Crainte, l'inclination pour le Bien, & l'averſion pour le Mal, ſeroient effacez de la volonté, ſi cette Paſſion ne les y entretenoit par ſes menaces, & tous les droits divins & humains ſeroient violez, ſi en puniſſant les criminels elle ne conſervoit les innocens : Enfin elle fait la meilleure partie de nôtre repos, & quoy qu'elle ſoit timide, tous les Politiques la reconnoiſſent pour la Mere de l'aſſeurance.

Timor ſecuritatis Mater.

Je ſçay bien que les Stoïciens l'ont décriée ; mais quelle Paſſion a pû jamais ſe deffendre de leurs calomnies ? Ils veulent qu'on banniſſe l'amour de la terre, parce qu'il fait quelques impudiques, & ils ne conſiderent pas

qu'étant le nœud de la societé, il faudroit ceſſer de vivre, s'il eſtoit deffendu d'aymer ; La Religion ne ſe conſerve que par la Charité, qui eſt une eſpece d'amour, & Dieu n'auroit jamais fait les hommes, s'il n'avoit pretendu de les faire ſes amans : Ces meſmes Philoſophes veulent étouffer les deſirs, parce qu'ils ne les peuvent moderer, & reſſemblent à ceux qui par un coup de deſeſpoir ſe donnent la mort pour ſe guerir d'une maladie ; Ils condamnent l'Eſperance, & pour nous perſuader qu'ils poſſedent tout, ils ne veulent rien eſperer ; ils ſont de l'humeur de ce pauvre Athenien, qui n'étoit riche que parce qu'il eſtoit fol, & qui negligeoit d'amaſſer des biés, parce qu'il croyoit que tous les vaiſſeaux du port luy appartenoient ; Ils ſe flattent d'une vaine ſouveraineté que le ſage prend ſur le monde, & comme ils penſent avoir acquis la ſageſſe, ils croyent que tous ſes appannages leur ſont deubs : Ils ſe mocquent de la Crainte, & adjoûtent les injures à leurs raiſons, pour la rendre mépriſable ou ridicule ; ils en font l'ennemy de nôtre repos, & à les entendre parler de cette innocente Paſſion, il ſemble qu'ils nous dépeignent un monſtre, tant ils la font effroyable ; Ils diſent qu'elle eſt ingenieuſe pour nôtre mal-heur, qu'elle eſt impatiente de ſon naturel, &

qu'elle n'attend pas que le mal ſoit arrivé pour nous le faire ſouffrir, qu'elle a une prevoyance maligne,& qui ne penetre les ſecrets de l'advenir, que pour nous y faire trouver nôtre ſupplice; Qu'elle ne ſe contente pas des maux preſens, mais que pour obliger toutes les differences du temps à conſpirer à nôtre mal-heur;elle ſe ſouvient du paſſé, elle s'inquiete du futur, & unit enſemble des peines, que toute la cruauté des Tyrans ne pourroit pas accorder; Ils adjoûtent que comme elle prend peine à prevenir nos malheurs, elle prend plaiſir à les accroître, & ne nous les repreſente jamais, qu'elle ne les groſſiſſe pour nous étonner; Que ſi elle nous menace de la mort, c'eſt toûjours de la plus effroyable; que ſi elle nous fait apprehender une maladie, c'eſt toûjours la plus cruelle, & que ſi elle nous fait attendre quelque déplaiſir, c'eſt toûjours le plus fâcheux; ſi bien qu'on trouve par experience, qu'elle eſt plus inſupportable que le mal qu'elle prevoit, & que de tous les tourmens imaginables,celuy qu'elle nous fait ſouffrir eſt toûjours le plus rigoureux; Qu'auſſi ne voit-on gueres d'homme qui n'ayme mieux mourir une fois que de craindre toûjours la mort, & qui ne prefere un ſupplice violent, à une apprehenſion languiſſante.

Quid dementius quam angi futuris, nec ſe tormento reſervare, ſe accerſere ſibi miſerias, & admonere quas optimum eſt differre, ſi diſcutere nõ poſſit. Sen. Epiſt. 74. in fine.

Nemo tã timidus eſt ut malit ſemper pendere, quã ſemel cadere. Sen. Epiſt 22.

Je ne sçay pas si la crainte des Stoïciens est aussi farouche qu'ils la dépeignent : May je sçay bien qu'il y en a de plus moderée, & que cette Passion dans la pureté de sa nature, est plus utile que dommageable ; Il est vray qu'elle va chercher le mal, mais c'est pour l'éviter, & tant s'en faut qu'elle prenne plaisir à l'accroître, qu'au contraire elle l'adoucit en le prevenant, & diminuë sa rigueur en nous donnant avis de son arrivée : Les Stoïciens ne confessent-ils pas avec nous, que les coups preveus ne frappent pas si sensiblement que les autres, & que la surprise dans le mal, fait la plus grande partie de nôtre douleur ; Pourquoy donc blâment-t'ils la prevoyance dans la Crainte ; pourquoy condamnent-t'ils en cette Passion, ce qu'ils approuvent en la Prudence ; & pourquoy font-t'ils passer pour un crime, ce qu'elle a de commun avec une si noble vertu ? La Nature nous fait bien connoître qu'elle ne nous a pas donné la crainte pour nous tourmenter, puis qu'elle n'a pas voulu que le mal qu'elle considere fût inévitable ; Car ceux qui ont bien examiné son humeur confessent qu'elle est toûjours accompagnée d'Esperance, & qu'elle ne prevoit jamais que les grands mal-heurs, dont elle se peut deffendre, s'ils sont communs, elle est

Tela prævisa minus feriunt.

ſi genereuſe qu'elle ne daigne pas s'en occuper, & laiſſant à la Fuite le ſoin de s'en éloigner, elle demeure dans le repos, s'ils ſont inévitables, & ſi la Prudence même ne trouve point de moyens pour les écarter, elle ne ſe met pas en peine de les combattre, & ſçachant que les efforts inutils ſont blâmables, elle conſeille à la triſteſſe de les ſouffrir : Mais s'ils ſont de telle nature qu'on les puiſſe vaincre, elle nous en donne avis, & quoy que la Hardieſſe entreprenne ſouvent ſur ſes droits, elle ne laiſſe pas de la réveiller, & de luy demander ſecours, pour repouſſer l'ennemy qui ſe preſente. Qui ne jugera par ces conditions que la Crainte eſt amie de nôtre repos, qu'elle travaille pour nôtre aſſeurance, que bien éloignée de nous procurer du déplaiſir, elle ne reconnoît nos mal-heurs que pour les chaſſer, & ne nous donne l'alarme, que pour nous faire remporter la victoire ; J'avouë bien qu'il y a des maux qui ſont ſi grands & ſi ſoudains, qu'ils mettent l'ame en deſordre, & empêchent la Crainte de les prevoir & de les éviter ; Les premiers font naître l'étonnement, les ſeconds nous reduiſent à l'agonie ; Les uns & les autres nous jettent dans le deſeſpoir ; s'ils ne ſont promptement repouſſez ; Mais puis qu'il y a des mal-heurs, que la Prudence ne peut deviner,

& que la valeur ne ſçauroit vaincre, il ne faut pas s'étonner s'il s'en trouve quelques-uns qui ſurprennent la Crainte, & qui abbattent une Paſſion aprés avoir triomphé de deux vertus. Le pouvoir des hommes eſt limité, & quoy qu'il n'arrive point de deſaſtre dont ils ne puiſſent profiter ; leur foibleſſe naturelle a beſoin du ſecours de la Grace, & il faut qu'elle anime la Paſſion & la Vertu pour les rendre victorieuſes ; mais il nous ſuffit de ſçavoir que la Crainte n'eſt pas inutile, & il nous reſte à conſiderer quels pechez elle peut favoriſer dans ſon deſordre, & quelles vertus elle peut ſervir dans ſon bon uſage.

V. DISCOURS.

Du mauvais uſage de la Crainte.

PUiſque la Nature de l'homme eſt déreglée, & qu'elle a beſoin de la Grace pour recouvrer l'innocence qu'elle a perduë, il ne faut s'étonner ſi les Paſſions étant deſtituées du ſecours de la Vertu, elles deviennent criminelles, & ſi par leur propre inclination elles degenerent en quelques pechez. Les effets répondent toûjours à leurs cauſes, les fruits tiennent de l'arbre qui les a portez, & les hommes, tous libres qu'ils ſont, tirent leur humeur du So-

leil qui les éclaire, & de la terre qui les nourrit ; Quelque ſoin qu'on prenne de corriger leurs défauts, il en reſte toûjours quelques veſtiges, & l'éducation n'eſt jamais aſſez puiſſante pour changer toute la nature. Cecy paroît évidemment en la Crainte, car elle a tant de pente vers le deſordre, qu'il eſt extrémement difficile de la retenir, & ſon humeur eſt ſi legere, qu'elle ſuit bien plus ſouvent le party du vice, que celuy de la vertu ; Elle eſt ſi inconſtante, qu'elle produit des effets ; plûtoſt contraires que differens, & elle apprend tant de figures diverſes, qu'il eſt mal-aiſé de la reconnoître. Quelquefois elle nous ôte les forces, & nous reduit en un état où nous ne pouvons nous deffendre. Quelquefois elle répand une froideur par tous les membres, & retirant le ſang auprés du cœur, elle fait voir ſur nôtre viſage une vivante image de la mort ; Tantôt elle nous dérobe la voix, & ne laiſſe que des ſoûpirs pour implorer le ſecours de nos amis : Quelquefois elle nous attache des aîles aux pieds, & nous fait vaincre par nôtre viteſſe, ceux qui nous ſurmontent par leur courage : Quelquefois elle imite le deſeſpoir, & nous dépeint le danger ſi effroyable de toutes parts, qu'elle nous fait reſoudre à changer une fuite honteuſe, en une reſiſtance honorable : Elle eſt quelque-

Suoque ſimillima cœlo.

Obſtupuit, ſteteruntq; comæ, vox faucibus hæſit, Virgil.

Pedibus timor addit alas.

Audacem fecerat ipſe Timor.

fois si imprudente, que pensant fuir un mal, elle s'y va precipiter, & souvent aussi par une extrême bigearrerie, elle s'engage dans une mort si asseurée, pour en éviter une douteuse.

Dic mihi nũ furor est ne moriare mori. Martial.

Si ses effets sont extravagans, ses inclinations ne sont pas plus raisonnables; car si elle n'est conduite par la Prudence, elle dégenere aisément en Haine, en Desespoir, ou en Paresse. Nous n'aymons guere ce que nous craignons; & comme l'amour est si libre qu'il ne peut souffrir de contrainte, il est si noble, qu'il ne peut endurer d'outrage: tout ce qui l'étonne l'irrite, quand on veut le douter par violence, il se change en aversion, & convertit toute sa douceur en colere: De là vient que les Tyrans n'ont point d'amis: car comme ils sont obligez de se faire craindre, ils ne se peuvent faire aymer, & leur gouvernement étant fondé sur la rigueur, il ne sçauroit produire d'amour: Ceux même qui les approchent les haïssent, les loüanges qu'on leur donne sont fausses, & de tant de Passions qu'ils tâchent d'exciter dans les esprits, il n'y a que la Crainte & la Haine qui soient veritables: Aussi comme ils voyent que le mal-heur de leurs conditions les oblige à la cruauté, ils renoncent à l'amour, & ne se mettent pas en peine s'ils sont haïs, pourveu qu'ils soient redoutez:

Adjice nũc quod qui timetur timet nemo potuit esse tot hostis secu: Sen. Epist. 105.

Il n'y a que Dieu seul qui puisse accorder ces deux Passions, & qui sçache se faire craindre de ceux qui l'ayment, & se faire aymer de ceux qui le craignent; encore les Theologiens confessent-ils que la parfaite Charité bannit la Crainte, & que ceux qui l'ayment le plus sont ceux qui le craignent le moins: Mais quoy qu'il soit ordinaire à cette Passion de se convertir en Haine, il ne luy est pas toûjours permis, & ce changement est une marque de son mauvais naturel. Il y a des personnes que nous devons craindre, & que nous ne pouvons pas haïr, leur Grandeur nous oblige au respect, & leur Justice nous défend la Haine. Cette majesté qui les environne produit la Crainte, mais la protection que nous en tirons doit faire naître l'Amour: Si bien que la pente vers la Hayne est un desordre dans la Crainte; & c'est abuser de cette Passion, que de suivre son inclination déraisonnable.

Elle se change aussi facilement en Desespoir, & quoy qu'elle marche par des routes differentes, elle se jette dans un même precipice; Car elle dépeint à l'Esperance des dangers si effroyables qu'elle luy fait perdre tout le courage; & cette genereuse Passion se laisse si bien persuader à son ennemie, que s'éloignant du Bien qu'elle recherchoit,

elles se convertissent toutes deux en une infame lâcheté: Mais de tous les monstres que produit la Crainte, il n'y en a point de plus dangereux que la Paresse; car encore que ce vice ne soit pas si agissant que les autres, & que son naturel qui est lâche, ne luy permette pas de former de grands desseins contre la vertu, neanmoins il est coupable de tous les outrages qu'on luy fait, & il semble qu'il se trouve dans tous les conseils où l'on conjure sa perte. Il a tant d'aversion du travail qu'il ne peut souffrir l'innocence, parce qu'elle est laborieuse, & l'on peut dire que s'il n'est pas le plus violent de ses ennemis, il en est le plus dangereux & le plus opiniâtre : Il produit tous les pechez qui se cachent à l'ombre, & pour les faire perir il ne faudroit que donner la mort à ce Pere qui les a fait naître; c'est luy qui nourrit l'impudicité, & l'Amour n'auroit point de vigueur, s'il n'en prenoit dans son infame repos; c'est luy qui entretient la volupté, & qui pour l'amuser luy fournit de honteux divertissemens; c'est luy qui authorise la lâcheté, & qui la détourne de ces glorieux travaux qui rendent les hommes illustres; c'est luy enfin qui perd les Etats, qui corrompt les mœurs, qui bannit les vertus, & qui produit tous les vices : cependant il prend un nom veritable, & pour colo-

rer sa faineantise, il se fait appeller un honnête loisir : Mais certes il y a bien de la difference entre le repos des Philosophes, & l'oisiveté des voluptueux : Ceux-là sont toûjours agissans ; Lors qu'ils semblent ne rien faire, ils sont les plus occupez, & quand on croit qu'ils sont inutiles, ils obligent tout le monde par leurs travaux. Car ils font des Panegyriques à la vertu, ils composent des invectives contre le vice, ils découvrent les secrets de la Nature, où ils décrivent les perfections de son Autheur: Mais ceux-cy sont toûjours languissans ; si leur esprit travaille, c'est pour le service de leur corps; s'ils s'éloignent du bruit du monde, c'est pour goûter le plaisir avec plus de liberté, & s'ils se banniſſent de la compagnie des hommes, c'est pour être avec des femmes perduës: Ces miserables sçavent bien se cacher, mais ils ne sçavent pas vivre, leurs Palais sont leurs sepulchres, & leur repos inutile est une honteuse mort : Il faut que le loisir des honnêtes gens soit raisonnable, & qu'ils ne se retirent dans la solitude, que quand ils ne peuvent plus servir à l'Etat : Il faut qu'ils laissent le monde, & qu'ils ne l'abandonnent pas, il faut qu'ils se souviennent qu'ils en font une partie, & qu'en quelque lieu qu'ils se retirent, le public a toûjours droit sur leurs personnes.

Multum prodest qui docet quid sit Iustitia. Quid pietas, quid patiétia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid Deorum intelle-ctus, quãtum bonũ sit bona conscientia. Ergo si tempus ad studia conferas, quod subduxerit officiis, non munus deseueris, Sen. de tranq. animi, cap. 3.

Ceux-là ne ſont pas ſolitaires, mais farouches, qui laiſſent la ſocieté, parce qu'ils ne la peuvent ſouffrir, qui s'éloignent de la Cour, parce qu'ils n'y ſçauroient voir la proſperité de leurs ennemis, ou qui ſe cachent dans les tenebres, parce qu'ils ne peuvent ſouffrir l'éclat de la vertu : Le repos pour être loüable doit avoir un juſte motif, & celuy qui n'a point d'occupation ny d'étude, eſt le tombeau d'un homme vivant. Or la crainte, par une pente naturelle, ſe convertit en cet infame peché : & devient pareſſeuſe, ſi elle n'eſt moderée ; Elle apprehende le travail, & s'excuſant ſur ſa foibleſſe, elle ſe perſuade qu'il n'y a point d'exercice qui ne ſurpaſſe ſes forces : Elle s'imagine des difficultez dans les choſes les plus faciles, & pour ſe diſpenſer d'une honnête occupation, elle le fait paſſer pour un ſupplice. Elle ne trouve rien qui ne l'étonne, & l'Ecriture ſainte qui connoît bien l'humeur des hommes timides, nous apprend, que quand les pretextes leur manquent pour ſe cacher, ils en vont chercher dans les foreſts, & ſe figurent que les lions ſortiront de leurs tanieres pour les ſurprendre par les chemins : Elle ne ſepare jamais la timidité de la pareſſe, & ſçachant combien ces deux vices ont d'affinité, elle en fait un même portrait, & es dépeint avec de mêmes couleurs.

Otium ſine litteris mors eſt, & hominis vivi ſepultura. Sen. Epiſt. 13.

Nam qui res & homines fugit, quem cupiditatum ſuarum infœlicitas relegavit, qui alios fœliciores videre non potuit qui velut timidum atque iners animal metu obliuit? ille non ſibi vivit ſed ventri, ſomno, libidini. Sen. Epiſt. 55.

Dicit piger leo eſt in via, leæna in

itineribus, ſicut oſtium vertitur in cardine ſuo. Ita Piger in lectulo ſuo. Prov. 26. Pigrũ dejicit timor. Prov. 18.

A tous ces défauts on peut adjoûter encore l'imprudence, qui n'eſt guere moins naturelle à la crainte que la pareſſe : Car encore que l'intention de la nature ait été de la faire ſervir à la prudence, & de prevenir par ſes ſoins les malheurs qui nous menacent, neanmoins il arrive par un fâcheux dereglement, que celle qui devoit nous délivrer du peril nous y engage, & que la Paſſion qui nous devoit donner conſeil nous empeſche de le prendre : Car la Raiſon veut qne nous conſultions autant de fois qu'il ſe preſente quelque affaire importante dont le ſuccez ne dépend pas abſolument de nôtre pouvoir, & les maux que conſidere la Crainte étans de cette nature, il ſemble qu'elle nous deût porter à déliberer meurement, & à rechercher les moyens de nous défendre des ennemis qui nous attaquent ; cependant elle jette tant de confuſion dans nôtre eſprit, qu'elle nous rend incapables de conſulter, & elle nous dépeint les dangers ſi épouvantables, que banniſſant la prudence elle nous precipite daus le deſeſpoir ; ainſi par deux contraires effets elle nous oblige à demander conſeil, & elle ne nous permet pas de le recevoir ; elle nous fait ſentir nôtre indigence, & elle ne nous permet pas d'en chercher le remede : C'eſt pourquoy il faut bien prendre garde

Pavor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat. Terent.

comme on uſera d'une Paſſion qui eſt ſi étrange, & qui contre le deſſein de la Nature, nous offre ſa lumiere pour découvrir les maux à venir, & nous la refuſe pour les éloigner : La Prudence corrigera ce défaut, & le diſcours ſuivant nous apprendra de quelle adreſſe il faut ſe ſervir pour traiter avec la Crainte.

VI. DISCOURS.

Du bon uſage de la Crainte.

IL ne faut pas trouver étrange, que la Paſſion puiſſe devenir criminelle, puis qu'elle eſt differente, & l'on ne doit pas ſe plaindre qu'elle ſoit voiſine du vice, puis que la vertu même en eſt aſſiegée : Car toute la Morale confeſſe qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit environnée de pechez, & qui ne voye à ſes côtez deux ennemis qui la menacent. La Clemence qu'on peut appeller l'ornement des Princes, & le bon-heur des Etats, eſt au milieu de l'indulgence & de la ſeverité, pour peu qu'elle s'écarte du droit chemin, elle trouve l'un de ces deux monſtres, & prenant quelqu'une de leurs qualitez, elle perd malheureuſement toutes les ſiennes. Ma force ou la valeur qui anime les Conquerans aux glorieuſes entrepriſes, eſt placée

entre la temerité & la lâcheté ; si elle s'expose imprudemment, elle devient temeraire, & si elle se conserve trop soigneusement, on la soupçonne d'être lâche. La Liberalité qui gagne les cœurs, aprés que la Puissance a domté les corps, est logée entre l'avarice, & la profusion, si elle ménage ses biens avec plus de soin que ne permet l'honnêteté, on l'accuse d'être avare, & si elle les dépense indiscrettement, on l'accuse d'être Prodigue ; Mais les Passions me semblent plus heureusement partagées ; car si elles ont un vice qui les attaque, elles ont une vertu qui les défend, & si elles peuvent devenir criminelles, elles peuvent devenir innocentes ; Cecy paroît évidemment en la crainte, qui servant à la paresse & au desespoir, peut servir à la Prudence & à la Honte, & par le moyen de ces deux vertus conservent toutes les autres.

Prudentia præsentia ordinat, futura providet, præterita recordatur. Vitru.

Encore que la Crainte soit ombrageuse, & que les maux qu'elle découvre l'étonnent, neantmoins elle a tant de rapport avec la Prudence, que pour peu d'aide qu'on luy donne, elle passe facilement en sa nature. Le principal employ de cette vertu, au jugement de tous les Philosophes, est de considerer les choses passées, de regler les presentes, & de prevoir les futures : Mais l'ad-

venir l'occupe bien plus que le preſent & le paſſé: car outre que le preſent n'eſt qu'un moment ; & qu'il ne peut enfermer qu'un petit nombre d'accidens, il eſt ſenſible, & il ne faut avoir que des yeux pour en juger ; Le paſſé n'eſt plus en nôtre pouvoir, & toute la ſageſſe du monde n'a point de Iuriſdiction ſur luy, il n'eſt pas mal-aiſé de le connoître, & la memoire, ſi elle n'eſt infidelle, nous repreſente les évenemens qu'il a produits : Mais l'avenir eſt auſſi douteux que caché, il eſt environné de tenebres, qu'on ne ſçauroit diſſiper, il traine avec ſoy une ſuite prodigieuſe d'aventures, qui cauſent mille changemens dans les perſonnes & dans les Eſtats ; Si bien qu'il eſt le principal objet de la Prudence, & elle ne regarde les autres differences du temps, que pour juger de celle-cy ; elle n'étudie le paſſé que pour connoître l'avenir, & elle ne regle le preſent que pour s'aſſeurer du futur : C'eſt pourquoy les grands Politiques on creu que la Prudence étoit une Vertu divine, qu'on ne pouvoit conſulter de l'évenement des affaires ſans une aſſiſtance du Ciel, & que pour être un heureux Conſeiller ; il falloit être un veritable Prophete. Or la crainte eſt de la nature de la Prudence ; Car encore qu'elle ſe ſouvienne des mal-heurs paſſez, qu'elle s'occupe des preſens,

Conſiliarius quoddam divinum eſt. Ariſt.

elle s'entretient particulierement des futurs, & elle employe toute son adresse pour les éloigner, ou pour les combattre : Il est vray qu'elle implore le secours de l'Esperance, & qu'elle use de son courage pour se défaire de ses ennemis ; Mais elle en est plus semblable à la Prudence, qui aprés avoir preveu le danger, se sert de la valeur des soldats pour le repousser : Car les hommes ne sont pas si heureux que de posseder ensemble ces deux vertus ; Elles demandent des temperamens differens, & quoy qu'elles s'assistent mutuellement, elles semblent avoir protesté de ne se rencontrer presque jamais en une même personne ; La Prudence est le partage de ces vieillards qui ont blanchy dans les affaires, & qui ont consommé toute leur vie à remarquer les humeurs des peuples, les revolutions des Estats, & les divers changemeus de la Fortune ; La valeur au contraire est le partage des jeunes gens, qui ayant plus de vigueur que d'experience, sont plus propres à executer qu'à déliberer, & reüssissent plus heureusement dans le combat que dans le conseil : Il n'appartient qu'au Verbe eternel, d'être tout ensemble la Sageſſe & la Puissance, le Bras & l'Idée de son Pere, mais dans les creatures ces qualitez sont separées, & celuy qui a beaucoup de force, n'a le plus souvent

que bien peu de connoiſſance ; Il faut que le Ciel faſſe un miracle, pour aſſembler ces avantages incompatibles, & il n'eſt pas plus mal-aiſé d'accorder la flâme avec la neige, que d'unir la Prudence avec la Force : Auſſi faut-il avoüer, que comme la Crainte eſt plus aviſée que genereuſe, elle a auſſi bien plus de lumiere que de chaleur, & elle eſt bien plus propre à déliberer qu'à combattre. Enfin on l'accuſe de prendre toûjours les choſes au pis, & de faire les maux plus grands qu'ils ne ſont ; Elle reſſemble, diſent-ils, à ces lâches eſpions, que Moyſe envoya pour découvrir la Paleſtine, & dont les infidelles rapports penſerent détourner le peuple Juif d'une ſi noble conquête : Elle fait d'un atôme une montagne, toutes les bêtes luy ſemblent des monſtres, & elle ne void point de danger qu'elle ne juge inévitable : Il eſt vray qu'elle embraſſe preſque toûjours le plus mauvais party, & que pour n'être point abuſée, elle ſe figure le mal avec toutes ces extremitez : Mais certes elle en eſt plus conforme à la Prudence, qui ne conſulte jamais l'avenir, qu'elle n'y remarque tous les dangers qui peuvent arriver, & qu'elle ne prepare des forces pour combattre tous les ennemis qui la peuvent attaquer ; Elle ne conſidere pas ce qui ſe fait ſeulement, mais

Si vis omnem ſollicitudinē exuere quidquid vereris ne eveniat eventurum uti-

que pro pone, & quodcũq; illud malum eſt tecũ metire, Sen. Ep. 24.

tout ce qui ſe peut faire : quand elle voit naître un mal-heur, elle en veut ſçavoir le progrez, & elle ſe donne un peu d'inquietude, pour ſe procurer un repos aſſeuré : les Stoïciens ne trouvent point de meilleur expedient pour ſe deffendre d'un peril qui les menace, que de s'imaginer qu'il arrivera, & de le combattre en eſprit, pour le ſurmonter en effet : Si bien qu'au jugement même de nos ennemis, la Prudence n'a point d'autres maximes que la Crainte; & cette fidelle eſclãve n'a point d'autres mouvemens que ceux de ſa ſouveraine.

Il eſt vray que comme elle eſt voiſine des ſens, & qu'elle reſide en la partie de l'ame, où ſe forment les orages, elle reſſent toûjours quelque trouble, & elle ne fait preſque point de jugemens qui ne ſoient accompagnez d'émotion : mais l'Eſprit peut facilement détromper, & par la clarté de ſon feu il peut diſſiper toutes ces fumées qui s'eſlevent de l'imagination : Il faut qu'il l'oblige à regarder les objets qui l'épouvantent, & qui luy rende l'aſſeurance en luy faiſant voir de plus prés, ce qui luy avoit cauſé de l'étonnement ; Il faut qu'il oſte aux ſupplices la pompe qui les rend effroyables, & à la douleur les plaintes qui la rendent éloquente ; Il faut qu'il luy apprenne que ſous ces

Tolle iſtã pompam ſub qua latet & ſtultos territus :

apparences trompeuſes, il n'y a qu'une mort commune, que les enfans ont ſoufferte, que les ſoldats ont vaincuë, & que les eſclaves ont mépriſée: Les tourmens les plus pompeux ne ſont pas toûjours les plus violens, une ſuppreſſion d'urine eſt plus douloureuſe que la roue, un gouteux ſouffre ſouvent plus de mal dans ſon lit qu'un criminel à la torture, & un homme à qui on tranche la teſte n'endure pas tant de douleur, que celuy qui meurt de la fiévre : C'eſt donc à l'Eſprit de perſuader à la crainte, que toutes ces choſes qui nous étonnent ne ſont pas celles qui nous bleſſent, que les maux éclatans ne ſont pas les plus ſenſibles, & que ceux qui paroiſſent les plus ſombres, ſont quelquefois les plus douloureux : Ainſi elle s'affermira contre les maux, & ſe ſoûmettant à la conduite de la Raiſon, elle ne reſervera de ſes apprehenſions, que ce qui luy ſera neceſſaire pour s'empêcher d'être ſurpriſe.

Mors eſt quam nuper ſervus meus, quam ancilla contempſit. Sen. Ep. 24.

Mais ſi la Crainte peut nous ſervir pour combattre le vice, elle peut être employée pour défendre la vertu, & il ſemble que ce ſoit le principal uſage, auquel la Nature l'ait deſtinée : car la honte n'eſt autre choſe que la crainte de l'infamie, & cette Paſſion innocente, eſt la protectrice de toutes les vertus : C'eſt à elle que les Juges doivent leur

integrité, que les soldats doivent leur courage, que les femmes doivent leur chasteté. C'est par ses soins que la pieté est conservée, & il faut que tout le monde confesse qu'il n'y a point d'affection en nôtre ame plus agreable, ny plus utile que la Honte : Puisque nous luy avons tant d'obligation, il est bien raisonnable de la connoître, & de luy rendre l'honneur qu'elle merite : Elle porte la couleur de la vertu, & cette rougeur qu'elle répand sur le visage, est une marque de son innocence : Mais elle est si delicate que la moindre chose du monde la peut corrompre : Elle ressemble à ces fruits nouvellement cueillis, dont la fleur se perd aussi-tôt qu'on les touche : Elle se détruit elle-même, les loüanges qu'on luy donne l'offensent, & on la fait perdre aux femmes, en leur en faisant des reproches. Si elle est facile à perdre, elle n'est pas moins difficile à recouvrer : car quoy qu'elle soit douce, elle est glorieuse, & quand une fois on l'a bannie, il est bien mal-aisé de la faire revenir. L'Esperance succede souvent au Desespoir, la joye reprend la place que la tristesse avoit occupée, & quelquefois la Haine se convertit en Amour, mais la Honte ne paroît jamais sur un visage dont l'insolence & l'effronterie l'a chassée. Comme cette Passion est la compagne de la Pureté, elle

Et qui redire nescit, ut pe-

elle eſt de ſon naturel, & la perte de l'une & de l'autre eſt irreparable : Elle a tant d'averſion pour le peché qu'elle n'en peut ſouffrir la preſence ; ſon nom la fait rougir, elle appelle tout le ſang du cœur à ſon ſecours pour ſe défendre de cet ennemy : Mais elle n'eſt jamais plus puiſſante que quand elle combat pour la Vertu : Car elle fait tant d'efforts en ſa faveur, qu'elle luy procure toûjours de glorieuſes victoires : Elle oblige toutes les Paſſions à la ſecourir, elle leur dépeint le crime ſi effroyable qu'elle leur augmente la Haine, & elle leur repreſente l'innocence ſi belle, qu'elle leur augmente l'amour: Elle reveille l'Eſperance, elle anime la Hardieſſe, elle irrite le Deſir, & elle échauffe la Colere : ſi bien que c'eſt une Paſſion qui ſe répand dans toutes les autres, & qui leur donne de nouvelles forces pour ſoûtenir les intereſts de la vertu. Quoy qu'elle ſoit timide, elle encourage les ſoldats ; Ils ne ſont vaillans que pource qu'ils ſont honteux, & ils ne mépriſent le danger que pource qu'ils craignent l'infamie ; une Crainte en chaſſe une autre, & ceux qui ne cedent pas à la valeur, ſe laiſſent vaincre à la honte. Quoy qu'elle ſoit indulgente, elle rend les Juges ſeveres, & lors qu'on tâche de les corrompre par les preſens, ou de les étonner par les

riit pudor. Sen. in Agam.

Quam peccare pudet Cynthia tuta satis est. Propert.

menaces ; elle les retient dans leur devoir par la crainte du des-honneur ; Quoy qu'elle soit foible, elle rend les femmes courageuses, & pendant qu'elle répand sa rougeur sur leur visage, elle répand une secrette vertu dans leur cœur, qui les fait triompher de ces dangereux ennemis qui les poursuivent. Ce sexe n'a point d'autre force que celle qu'il emprunte de cette Passion innocente, il ne se conserve que par la crainte de l'Infamie, & qui luy auroit ôté cette défense, luy raviroit aysément tous ses autres avantages : La Nature même, qui sçait bien qu'il ayme autant la Beauté que la Vertu, luy a persuadé que la Honte le rend plus agreable : En effet, la Pudeur est un fard innocent ; les femmes ne paroissent jamais plus belles que quand elles sont un peu honteuses, & il n'y a point de visage, pour agreable qu'il puisse être, qui ne reçoive un nouvel éclat de cette rougeur innocente qui accompagne la Honte : Elle est si acquise à la Vertu, qu'on a bonne opinion de toutes les personnes qui la portent, & elle défend les interests de la Raison avec tant de chaleur, que son Empire seroit déja ruiné, si cette Passion étoit bannie de la terre.

Plures pudore peccandi quàm bona voluntate prohibiti abstinent. Sen. Ep. 85.

Car l'experience nous apprend qu'il y a bien plus d'hommes qui s'éloignent du peché par la Honte, que par le de-

voir, & que la crainte de l'Infamie a bien plus de pouvoir sur leurs esprits que l'amour de l'Innocence. C'est pourquoy le Diable reconnoissant bien que cette Passion est contraire à ses desseins, & que pour nous la faire perdre il faut détruire nôtre Nature, il tâche de nous persuader que la vertu est criminelle, afin que devenant infame dans nôtre opinion, la Honte, qui la deffend toûjours, soit contrainte de l'abandonner: Il a crû qu'il étoit plus facile d'ôter à la vertu son estime, que l'Innocence à la Honte: Ne pouvant corrompre celle-cy, il a essayé de la tromper, & pour luy faire perdre l'aversion qu'elle avoit du peché, il luy a fait croire qu'il étoit glorieux. Cette erreur est si bien répanduë par tout le monde, qu'il y a maintenant des vertus infames, & des vices honorables: La Vengeance passe pour grandeur de courage, & l'oubly des injures pour lâcheté: l'Ambition est illustre; & parce qu'elle s'attache aux Couronnes, elle pretend n'être plus honteuse: La Modestie & l'Humilité sont mépriſées; & parce qu'elles cherchent la solitude & le silence, elles ont perdu toute leur gloire. L'opiniâtreté dans le crime est la marque d'un esprit fort: La Penitence & le changement de vie est une preuve de foiblesse: Ainsi toutes choses sont confonduës, & la

Honte se laissant seduire à l'opinion, prend sans y penser le party du vice, & quitte celuy de la vertu. Les méchans qui se cachoient, se produisent sur le theatre, & perdant la confusion, qui étoit le seul bien qui leur restoit dans tous leurs maux, ils deviennent insolens, & tirent vanité de leurs crimes. Le chemin du salut leur est fermé, & depuis qu'ils ont donné des titres honorables à des choses infames, on ne peut plus esperer que la honte les convertisse, ny que celle qui les piquoit d'honneur les reduise à leur devoir. Pour éviter ce mal-heur, il faut desabuser cette Passion innocente; & donnant à chaque objet le nom qu'il merite, la tirer de l'erreur où elle s'est imprudemment engagée. Il faut luy apprendre que tout ce qui est éclattant n'est pas vertueux, & que tout ce qui est sombre n'est pas criminel. Il faut luy persuader que les vertus les plus humbles sont les plus utiles, & que les vices les plus honorables sont les plus dangereux: Avec ces bonnes maximes, elle reprendra le party de l'innocence, & se repentant de s'être laissée tromper, elle poursuivra ses ennemis avec d'autant plus d'ardeur, que sa haine sera augmentée par leur supercherie, & qu'en deffendant les interests de la vertu, elle se vangera encore de ses injures particulieres.

Itaque quod unum habebant in malis bonum perdunt, peccandi verecundiã: laudant enim ea quibus erubescebant, & vitio gloriantur: ideoque nec resurgere quidem adolescétiæ licet, cum honestus turpi desidiæ titulus accessit. Sen. de vita beata c. 22.

V. TRAITE'.

DE LA COLERE.

I. DISCOURS.

De la Nature, des Proprietez & des Effets de la Colere.

LEs vertus ſont ſi étroittement unies les unes avec les autres, qu'on ne les peut ſeparer ſans leur faire violence. Souvent auſſi elles ſe mélent enſemble, & ces nobles habitudes ſe confondent, pour en compoſer une ſeule. La Clemence, qui fait regner heureuſement les Souverains, emprunte ſes beautez de deux ou trois de ſes compagnes: Elle doit ſa cõduite à la Prudence, ſa douceur à la Miſericorde, & ſa gloire à la Generoſité. La valeur, qui fait triompher les Conquerans, tient toutes ſes richeſſes de la liberalité des autres vertus, & qui luy auroit ôté la grandeur qu'elle tire de la Magnanimité, l'adreſſe qu'elle prend de la Diſcretion, & la moderation qu'elle reçoit de la Juſtice, il ne luy reſteroit plus qu'une vaine ombre de toutes ſes veritables grãdeurs. Quoy

que les Passions ne soient pas en si bonne intelligence que les Vertus ; il y en a pourtant quelques-unes qui ne s'abandonnent jamais, & il s'en trouve même quelques autres qui ne vivent que d'emprunt, & qui seroient pauvres si elles vouloient s'acquitter. L'Esperance est de ce nombre, car elle n'a que les biens qu'on luy donne, & si le desir qui la picque, la crainte qui la retient, & l'audace qui l'anime l'avoient quittée, il ne luy resteroit plus que le nom. La Colere est de même condition ; quoy qu'elle fasse tant de bruit, elle tire toute sa force des Passions qui la composent, & il semble qu'elle ne soit courageuse que parce qu'elle est bien accompagnée; Elle ne s'éleve jamais dans nôtre ame, que la douleur ne l'appelle, elle ne recherche point la satisfaction de ses injures qu'elle n'y soit sollicitée par le desir, provoquée par l'Esperance, & encouragée par la Hardiesse : Car celuy qui est irrité se promet la vengeance de son ennemy, mais quand il est si foible qu'il ne la peut esperer, sa colere se change en tristesse, & n'ayant plus les Passions qui l'entretenoient, elle perd son nom & sa nature.

Ira sicut & ultio doloris confessio est. Sen. l. 1. de ira, cap. 5.

De tout ce discours il est aysé de conclure, que la colere n'est autre chose qu'un mouvement de l'appetit sensitif qui recherche la vengeance d'un ou-

trage : C'eſt pourquoy Ariſtote a creu qu'elle étoit raiſonnable, & que dans ſa fougue même elle avoit quelque ombre de Juſtice. En effet, elle ne s'émeut jamais qu'elle ne s'imagine avoir receu quelque déplaiſir, & elle ne prend les armes que pour vanger les injures qu'elle penſe avoir receuës. En quoy elle eſt bien moins criminelle que la Haine ; car celle-cy ſouhaite le mal tout pur à ſon ennemy, & ſans chercher de pretexte, ny d'excuſe à ſa fureur, elle veut perdre celuy qu'elle perſecute, mais celle-là ne luy deſire que la peine de ſon crime, & ne regarde pas la vengeance comme un excez déraiſonnable, mais comme un juſte châtiment ; celle-cy ne s'appaiſe quaſi jamais, elle décharge ſa cruauté ſur les innocens, elle pourſuit les morts dans le tombeau ; ſi nous croyons les Poëtes, elle deſcend dans les Enfers pour y tourmenter les damnez, & elle monteroit dans les Cieux, ſi elle pouvoit, pour y affliger les bienheureux ; mais celle là eſt ſatisfaite quand elle eſt vangée ; lors qu'elle croit que le ſupplice égale ou ſurpaſſe l'injure, elle s'adoucit, & par une providence de la Nature, elle ſe convertit en miſericorde : Elle épargne les Juſtes, & lors même que ſes criminels deviennent miſerables, elle perd le deſir de s'en vanger : J'avouë bien que quand on luy re-

Nulli iratæ ſua ira videtur injuſta. Aug. lib. de vera innoc. c. 3. 39.

Iram ſæpe miſericordia retro egit. Sen. lib 1. de ira, c. 16.

Hæc non est ira, feritas est, nec illa verbera in ultionem petuntur, sed in voluptatem. Sen. l. 2. de irac. c. 5.

Calcar est virtutis, hæc erepta inermis animus, & ad conatus magnos piger inersque. Arist. in Senec. l. 3. de ira, cap. 8.

siste elle s'anime, & que quand elle surmonte ses ennemis, elle trouve du plaisir en leur defaite : mais elle ne cherche point cette infame volupté que trouvoient les Tyrans en la mort de leurs Sujets ; car ils ne cherchoient pas tant à se vanger d'une injure qu'à contenter leur brutale cruauté, & dans le supplice des innocens ils se conduisoient plûtôt par les mouvemens de la fureur que par ceux de la colere : Enfin tous les Philosophes en ont eu si bonne opinion, qu'Aristote s'est persuadé qu'elle prenoit toûjours le party de la Raison contre le vice, que c'étoit elle qui nous animoit aux belles actions, & que les hautes entrepriſes des Souverains n'étoient pas moins les effets de cette Passion que la vertu : Il a creu que tous ces desordres de nôtre ame qui servent à la volupté, ne pouvoient être domptez que par la Colere, & que l'Appetit concupiscible pervertiroit la Raison s'il n'étoit combatu par l'Irascible : Il semble à l'entendre parler que tous les grands hommes soient coleres, que cette Passion ne soit pas seulement la marque d'un bon naturel, mais celle d'un excellent courage, & que l'esprit ne puisse rien concevoir de genereux s'il n'est un peu irrité.

Je croy bien avec luy que ce sentimẽt de nôtre ame peut être utilement em-

ployé au service de la vertu, quand il est moderé par la Raison & par la Grace, mais certes il a plus de besoin de leur conduite que les autres, & comme il est extrêmement violent, il cause de grands desordres, s'il n'est soigneusement reprimé : Car quelque inclination qu'il ait pour le bien, il est trop prompt pour être reglé, & quoy qu'il témoigne aymer la Justice & la Raison, il est trop fougueux pour être juste ou raisonnable: Nous serions perdus, si la Colere étoit aussi opiniâtre qu'elle est soudaine, & la terre ne seroit plus qu'une solitude, si cette Passion avoit autant de durée qu'elle a de chaleur: La Nature ne pouvoit mieux nous faire paroître le soin qu'elle a de nôtre conservation, qu'en donnant des bornes étroites à la plus farouche de nos Passions, & puisque l'amour qu'elle nous porte l'a obligée à rendre les monstres steriles & à donner une courte vie aux Bêtes les plus furieuses, elle devoit attacher la brieveté à la Colere, & ne donner qu'un terme bien court, à une Passion si dangereuse; Encore ne laisse-elle pas de causer beaucoup de mal-heurs en ce peu de temps qu'elle dure; Elle employe bien les momens que la Nature luy a donnez, & en peu d'heures elle fait bien des ravages; Car outre qu'elle trouble l'esprit de l'homme, qu'elle altere sa couleur,

Naturæ curis debemus quod nũc furorem contraxerit: actum esset de hominibus si pertinax ira fuisset, adhuc cũ brevi duret, quid pejus.

qu'elle ſemble ſe joüer de ſon ſang, que tantôt elle le retire auprés du cœur, tantôt elle le rejette ſur le viſage, qu'elle allume des flâmes dans les yeux, qu'elle mette des menaces en la bouche: & qu'elle arme les mains de tout ce qu'elle rencontre, elle produit des effets plus étranges dans le monde: Elle en a mille fois changé la face depuis ſa naiſſance; Il n'y a point de Provinces où elle n'ait fait quelques dégâts, & l'on ne trouve point de Royaume, qui ne pleure encore ſa violence: Ces ruines qui ont autresfois été les fondemens de quelque ſuperbe ville, ſont les reſtes de la Colere, ces Monarchies qui gouvernoient autrefois toute la terre, & que nous ne connoiſſons plus que par l'hiſtoire, ne ſe plaignent pas tant de la Fortune que de la Colere: Ces grands Princes dont l'orgueil eſt reduit en poudre, ſoûpirent dans leurs tombeaux, & n'accuſent que la Colere de la perte de leur vie, & de la ruine de leurs Etats: Les uns ont été aſſaſſinez dans leur lit: Les autres comme des victimes ont été immolez auprés des Autels, les uns ont finy mal-heureuſement leurs jours au milieu de leurs armées, & tant de ſoldats qui les environnoient, ne les ont peû deffendre de la mort; les autres ont perdu la vie dans leur thrône, ſans que cét éclat qui brille ſur le viſage des

Aſpice nobiliſſimarum civitatũ fundamẽta vix notabilia: hæc ira dejecit, aſpice ſolitudines ſine habitatione deſertas, has ira exhauſit. Aſpice tot memoriæ proditos duces, mali exẽpla facit, alium ira in cubili ſuo confundit, alium inter ſacra ſæpe per-

Roys, pour étonner leurs meurtriers, les uns ont veu leurs propres enfans attenter à leur perſonne, les autres ont veu répandre leur ſang par la main de leurs eſclaves : Mais ſans ſe plaindre de leurs parricides, ils ne ſe plaignent que de la Colere, & oublians tous leurs deſaſtres particuliers, ils ne condamnent que cette Paſſion qui en eſt la ſource feconde & mal-heureuſe.

cuſſit: aliũ filii parricidio dare ſanguinem juſſit. Sen. liv. 1. de ira, c. 2.

Et certes leurs plaintes ſont bien juſtes, puiſque de tous les deſordres de nôtre ame, il n'y en a point de plus farouche ny de plus déraiſonnable. Et je ne ſçay pas pourquoy Ariſtote s'eſt imaginé qu'il ſervoit à la Raiſon, & qu'il ſuivoit toûjours ſes mouvemens, ſi ce n'eſt qu'il ait eu deſſein de nous apprendre, que cette Paſſion plus ambitieuſe que les autres, vouloit paroître raiſonnable dans ſon excez, & par un execrable attentat obliger la Raiſon ſa Souveraine, à deffendre les injuſtices de ſon Eſclave : car elle cherche toûjours des excuſes à ſes crimes : quoy qu'elle répande le ſang humain, qu'elle immole des victimes innocentes, qu'elle abbate des villes entieres, & que ſous leurs ruines, elle accable leurs habitans, elle veut que l'on croye qu'elle eſt raiſonnable : Souvent elle reconnoît elle-même la vanité de ſes reſſentimens, neanmoins elle perſevere ſans raiſon, de peur

qu'on ne s'imagine, qu'elle a commencé sans sujet ; Son injustice la rend opiniâtre, elle s'échauffe avec dessein, elle veut que son excez soit une preuve de sa justice, & que tout le monde s'imagine qu'elle a puny justement ses ennemis, parce qu'elle les a punis severement ; Voilà ce qu'elle emprunte de la Raison, & ce qu'elle a de plus insolent que les autres Passions, qui dans leur dereglement sont aveugles, & n'offencent leur Souveraine, que parce qu'elles ne connoissent pas son authorité ; Mais celle-cy en abuse impudemment, & par une épouventable tyrannie, elle l'employe pour executer ses crimes, aprés s'en être servie pour les commettre.

Perseveramus ne videamur cœpisse sine causa: pertinaciores nos facit iniquitas iræ, & augemus, quasi argumentũ si justè irascendi, graviter nasci. Sen. 3. de ira, c. 29.

C'est pourquoy je trouve que Seneque a grande raison de dire qu'elle est plus criminelle que les vices mêmes, & qu'elle commet les injustices, dont ils ne sont pas coupables. L'avarice amasse du bien, & la Colere le dissipe ; Celle-là ne fait du mal qu'à soy-même, & oblige les heritiers qui luy succedent ; mais celle-cy fait du mal à tout le monde, & comme si elle étoit une peste publique, elle met la division dans les familles, le divorce dans les mariages, & la guerre dans les Etats ; L'impudicité cherche un plaisir infame, mais qui ne nuit qu'à des criminels, & la Colere en cherche un injuste, qui porte prejudice à

Ira patri luctũ, marito divortiũ attulit, magistratui odiũ, candidato repulsam. Sen. 3. de ira, c. 5.

des innocens ; L'envie toute maligne qu'elle eſt, ſe contente de ſouhaiter le malheur d'autruy, elle en laiſſe l'execution à la Fortune, & luy remet l'accompliſſement de ſes deſirs, mais la Colere impatiente qu'elle eſt, ne peut attendre cette Puiſſance aveugle, & prevenant ſa rigueur, elle prend plaiſir à faire des miſerables. Enfin elle eſt la cauſe de tous les maux, & il ne ſe cõmet point de crimes, dont elle ne ſoit coupable. Il n'y a rien de plus fâcheux que les inimitiez, c'eſt la Colere qui les entretient; il n'y a rien de plus cruel que le meurtre, c'eſt la Colere qui le conſeille: Il n'y a rien de plus funeſte que la guerre, c'eſt la Colere qui l'allume. Elle étouffe toutes les autres Paſſions, quand elle regne dans une ame, & elle eſt ſi abſoluë en la tyrannie, qu'elle convertit l'amour en hayne, & la pieté en fureur : Car il s'eſt veu des amans qui dans l'excez de leur Colere, ſe ſont enfoncez dans le ſein le même poignard qu'ils venoient de plonger dans celuy de leurs maîtreſſes, & qui ont commis deux meurtres veritables pour vanger une injure imaginaire ; On a veu des avaricieux trahir leurs inclinations pour contenter leur Colere, & jetter toutes leurs richeſſes dans les eaux ou dans les flâmes, pour obeyr à ſon impetuoſité : Il s'eſt trouvé des ambitieux, qui ont refuſé leurs honneurs

Nihil ſimultatibus gravius : has ira conciliat. Nihil eſt bello funeſtius : in hoc portentũ ira prorumpit. Sen. 3. de ira cap. 5.

qu'on leur presentoit, & qui ont foulé aux pieds les Diadémes, parce que la Colere, qui occupoit toute leur ame, en avoit effacé les desirs de la gloire.

Nullam transit ætaté, nullum hominũ genus excipit, tam inter gratos quam barbaros potens: non minus pernicioſa leges metuentibus quã quibus jura diſtinguit, modus viriũ. Sen. 3. de ira, c 2.

Cependant, bien qu'elle soit si pernicieuse, il n'y a point de Passion qui soit plus cõmune, & il semble que la Nature pour nous punir de tous nos crimes, ait voulu que comme une furie vengeresse, elle persecutât tous les hommes. Il ne se void point de Nation qui n'en ressente la fureur, & de tant de peuples differens en coûtumes, en habits, & langages; il ne s'en est point encore trouvé qui soit exempt de cette cruelle Passion. Nous avons veu des peuples entiers qui se sont défendus contre le luxe à la faveur de la pauvreté, & qui ont conservé leur innocence pour n'avoir jamais connu les richesses. Nous en avons veu, qui pour n'avoir point de demeures arrêtées, sont en un perpetuel mouvement, & banniſſent la paresse, pour ne pas sçavoir l'art de bâtir des maisons. Nous en avons veu d'autres qui marchent nuds, & qui n'ont pû encore apprendre, ny de la honte, ny de la necessité, à se faire des habits. Nous en voyons, qui possedans tout en commun ne sçavent point disputer pour une partie; & qui n'ayant pas perdu toute la pureté naturelle, ne connoissent point les injustices que l'Avarice a fait naî-

ſtre parmy nous : Mais il ne s'en eſt point encore trouvé qui ſoit exempt de la Colere : Elle regne parmy les peuples civiliſez auſſi-bien que parmy les barbares, elle commande en tous les lieux de la terre, & elle employe les arcs & les fléches pour ſe vanger, où elle n'a pas encore introduit l'uſage des mouſquets & des épées.

Enfin l'on n'a jamais veu une Paſſion agiter toute une Province, ou poſſeder toute une armée : Jamais l'amour quoy qu'il ſoit le maître des Paſſions, n'a pû rédre une ville entiere amoureuſe d'une même femme : Helene n'eut qu'un petit nombre d'amans, & tant de Capitaines qui combatirent pour elle pendant le ſiege de Troye, il n'y avoit que ſon adultere & ſon mary qui fuſſent épris de ſa beauté : L'avarice ne rend pas tous les hõmes ſordides, & s'il y en a quelques-uns qui amaſſent des richeſſes, il s'en trouve d'autres qui les diſſipent; L'Ambition même ne travaille pas tous les hommes : Si les uns cherchent les honneurs, les autres les fuyent : Si les uns ſe veulent produire, les autres ſe veulent cacher, & parmy tant de coupables, on rencontre toûjours quelques innocens : L'envie n'eſt pas un mal public, & ſi la vertu a des ennemis, elle a des admirateurs : Mais la Colere eſt une contagion qui ſe répand dans toute une ville en un

Cætera vitia ſingulos homines corripiũt. Hic unus affectus eſt qui interdum publicè concipiatur. Sen. 1. de ira, c. 2.

moment : Une harangue a mis les armes à la main de tout un peuple, & l'on a vû confuſément les hõmes, les enfans & les femmes, agitez de cette Paſſion, donner la mort à leurs citoyens, ou declarer la guerre à leurs ennemis: Les ſujets ſe sõt revoltez contre leurs Princes, les ſoldats ont conſpiré contre leurs Chefs, le Peuple s'eſt bãdé contre la Nobleſſe, les enfans ſe ſont élevez contre leurs Peres, & tous les droits de la Nature ont été violez à la ſollicitation de la Colere.

Mais ce qu'a de plus fâcheux un mal ſi étrange, c'eſt qu'il tire ſa naiſſance de toutes choſes ; Car encore qu'il ſoit ſi grand, & qu'il ſe repande cõme les embraſemens, il ne faut qu'une étincelle pour l'allumer : Il eſt ſi facile à s'émouvoir, que ſouvent ce qui le devroit appaiſer, l'irrite, & ce qui pourroit le ſatisfaire, l'offenſe : La negligence d'un valet le met en fougue, la liberté d'un amy le jette dãs le deſeſpoir, & la raillerie d'un ennemy, l'engage dans le combat : Avec tous ces malheurs la Colere ſeroit ſupportable, ſi elle pouvoit prendre conſeil, mais elle eſt ſi violente dãs ſa naiſſance même, qu'elle eſt incapable de recevoir les advis qu'on luy donne : Car elle ne croît pas ſucceſſivement comme les autres Paſſions, elle ne fait pas ſon progrez avec le temps, il ne luy faut pas des mois pour jetter des racines dans nôtre

Non paulatim procedit, ſed dum incipit tota eſt :

cœur, un moment luy suffit pour se former, elle ne marche pas lentement comme l'envie ou la tristesse; quand elle cõmence, elle a toutes ses forces; quand elle naît, elle a déja toute sa grandeur, & si les autres Passions dans leur chaleur poussent nos esprits, celle-cy dans sa fureur les precipite : Comme elle est si prompte, il ne faut pas s'étonner si elle est si inconsiderée, & si pour nous vanger d'une injure, elle nous fait hazarder nôtre vie : Car elle n'écoute que ses desirs, elle ne suit que ses mouvemens, & elle ne reconnoît point d'autres loix que celle de sa violence : Elle n'attaque jamais son ennemy qu'elle ne se découvre; & elle ne luy porte point de coup qu'elle ne se mette en hazard d'en recevoir un plus dangereux; Elle perd la victoire, pource qu'elle la recherche avec trop de chaleur, & elle vient en la puissance de son ennemy, parce qu'elle n'est pas en la sienne : Encore que toutes ces mauvaises qualitez nous apprennent assez clairement combien il est facile d'abuser de la Colere, & combien il est difficile d'en bien user, je ne laisseray pas de regarder l'ordre que je me suis prescrit, & d'employer les deux Discours qui me restent à faire voir les vices & les vertus dont elle peut prendre le party; mais dés à present je confesse qu'une Passion si violente ne cede guere à la

cætera vitia impellunt animos, ire præcipitat. Sen. 3. de ira, cap. 1.

In armis ira obliviscitur mortem esse communem, venitque in alienã contestationem dum non est in sua. Sen. 3. de ira, c. 12.

Raiſon, & que ſi la Grace nous aſſiſte puiſſamment pour la combattre, il eſt bien mal aiſé de la vaincre.

II. DISCOURS.

Du mauvais uſage de la Colere.

PUiſque la Colere n'eſt autre choſe qu'une vengeance naturelle, & que l'une & l'autre ſe picquent de juſtice & de grandeur de courage, je ne trouve point de meilleur moyen pour en découvrir le mauvais uſage, que d'en faire voir l'injuſtice & la lâcheté : Car la plûpart des hommes ne perſeverent dans leurs deſordres que parce qu'ils les eſtiment, & ceux qui ſont irritez ne conſervent le deſir de ſe vanger que parce qu'ils le jugent raiſonnable : Les impudiques s'excuſent ſur leur foibleſſe, & s'ils ne ſont aveuglez, il n'approuvent pas un peché que la Raiſon & la Nature condamnent. Les Envieux & les Médiſans cherchent des pretextes à leurs calomnies, & ſçachant bien que leur crime eſt accompagné de baſſeſſe, ils le déguiſent accortement, & tâchent de luy dõner quelque couleur de juſtice; mais la Vengeance & la Colere tirent vanité de leur violence, comme elles ſe croyent fondées en raiſon, elles ſe produiſent inſolemment, & veulent nous

perſuader que tous leurs excez ſont également juſtes & courageux : Cependant elles n'ont rien de ce qu'elles penſent avoir, & de tous les mouvemens de nôtre ame, il n'y en a point de plus injuſte, ny de plus lâche. On s'imagine qu'il eſt genereux, pource qu'il eſt ordinaire aux Grands, & l'on ſe perſuade qu'il eſt noble, pource qu'il fait ſa reſidence dans le cœur des Souverains : Mais certes la Colere n'eſt pas tant une preuve de leur grandeur que de leur foibleſſe ; ſi la volupté ne les avoit point amollis, & ſi cette tendreſſe qui accompagne les bons ſuccez, ne les avoit point rendus ſenſibles aux moindres injures, ils ne s'échaperoient pas ſi facilement, ils mépriſeroient les outrages ; & ſçachant bien que leur dignité ſes éleve au deſſus des tempêtes, ils ſe moqueroient des vains efforts de ceux qui tâchent de les offenſer : Mais la ſervitude qu'ils demandent de leurs Sujets, & la honteuſe deference que l'on rend à tous leurs deſirs eſt cauſe qu'une honnête liberté les irrite. Ils prennent les bons advis pour les mépris, & les conſeils raiſonnables pour des entrepriſes contre leur autorité : Ils ne ſçauroient ſouffrir une parole veritable ; & la fortune les a rendus ſi delicats ; que les ſoupçons leur ſervent de preuves pour condamner les innocens.

Ne illud quidem judicandum eſt, aliquid iram ad animi magnitudinẽ conferre, non eſt enim illa magnitudo, tumor tantumque abeſt à magnitudine animi, quantũ à fortitudine audacia, à fiducia inſolentia, à ſeveritate crudelitas. Sen. 1. de ira, c. 16.

Nulla res magis iracundiã alit quam luxuria. Sen. 2. de ira, c. 26.

Ils reſſemblent à ces perſonnes, qui n'ayant pas encore une ſanté bien affermie, ne peuvent ſouffrir la pureté de l'air, ny la lumiere du Soleil; le moindre exercice leur donne de l'émotion, & ce qui divertiroit un homme qui ſe porte bien, les travaille & les incommode. Ainſi la plûpart des Grands ne ſçauroient ſupporter la fidelité de leurs domeſtiques; il faut corrompre la verité, ſi l'on veut qu'ils la reçoivent, & le temperament de leur eſprit eſt ſi foible, que la ſincerité d'un miniſtre eſt capable de l'alterer. Les remedes qu'on leur preſente leur ſemblent des poiſons, ils croyent qu'on attente à leur honneur quand on reprend leurs défauts, & de quelque douceur que l'on tempere une reprimande, elle paſſe toûjours dans leur ame pour injure. Qui ne void que cette grandeur eſt une pure foibleſſe, & que la Colere qui les tranſporte eſt une marque de l'infirmité qui les accompagne.

Non eſt caput nequius ſuper caput colubri, & non eſt ira ſuper iram mulieris. Eccl. cap. 25.

Auſſi l'Ecriture ſainte, qui connoît ſi bien l'origine de tous nos deſordres, nous apprend que la colere des femmes n'eſt plus violente que celle des hommes que parce que leur naturel eſt plus infirme, & qu'elles n'ont pas aſſez de forces pour ſoûtenir l'impetuoſité de cette Paſſion: Car quand elle trouve une ame qui luy reſiſte, ou qui ne ſe laiſſe

pas ployer aiſément ; elle s'alentit auſſitôt, & perdant ſa fougue, elle ſe laiſſe conduire par la Raiſon ; mais quand elle en trouve une qui s'abandonne à ſon pouvoir, qui ſe laiſſe emporter à ſes mouvemens ; & qui n'a pas aſſez de vigueur pour s'oppoſer à la violence, elle ſe donne la liberté de tout entreprendre, & elle croit ſe pouvoir tout promettre d'un eſclave qui ne luy peut rien refuſer. Si elle entre dãs l'ame d'un Roy qui n'a pas aſſez de courage pour ſe défendre de ſa tyrannie, elle employe la foibleſſe de ſon eſprit, & la puiſſance de ſa fortune pour executer tous ſes deſſeins, elle luy perſuade que la vengeance eſt glorieuſe, qu'un Prince n'eſt jamais plus abſolu que quand il eſt redouté, & que de toutes les marques de la Souveraineté, il n'y en a point de plus aſſeurée que la mort de ſes ennemis, alors les Etats deviennent des tyrannies, le ſang des Sujets inonde les villes, le nombre des bourreaux excede celuy des criminels, & toutes choſes ſont déplorées, parce que la Colere abuſe de la puiſſance du Souverain, qui ne luy peut reſiſter. Que n'a-t'elle pas entrepris quand elle a eu des Rois pour ſes eſclaves, & qu'elle s'eſt ſervie de leur pouvoir pour exercer ſa fureur ? Quelles marques de cruauté n'a-t'elle pas laiſſée dans le monde, quand elle a regné dans le cœur des

Perierunt omnia, ubi quantum ſuadet ira fortuna permittit. Sen. 13. de ira, c. 16.

Monarques : Quelles campagnes n'a-t'elle pas jonchées de morts ? & quelles Provinces n'a-t'elle pas desertées ?

Pepercisse illum judicas, quod non tota capita præcidit? novo genere pœna delectatus est. Sen. 3. de ira, c. 20.

Cambyse fit couper le nez à tous les habitans de la Syrie, pour obeyr à sa Colere ; & jugeant que la mort étoit un supplice trop commun & trop honorable, il en voulut inventer un autre, qui fut aussi étrange que honteux : Il eût traitté plus ignominieusement tous les peuples d'Ethiopie, si un heureux accident ne se fût opposé à l'execution d'un si damnable dessein : Car la famine le surprit dans les deserts, & le contraignit de retourner dans son Etat ; mais devant que de prendre cette resolution, il suivit le furieux conseil de sa Colere, & fit perir par la faim la meilleure partie de son armée : Lors que les vivres manquerent à ses soldats, ils se nourrirent des feüilles que portent les arbres, & des herbes que produit la terre qui n'est pas cultivée : Quand ils furent engagez dans les deserts, & que les sables ardens ne leur fournirent plus de nourriture, ils mangerent le cuir de leurs boucliers, & toutes ces autres choses que la necessité force les hommes de convertir en alimens : Mais comme ils ne peurent trouver la fin de cette effroyable solitude, ce Prince dénaturé les pourveut d'une viande plus cruelle que la faim, & les faisant decimer, les

contraignit de se devorer les uns les autres : Sa Passion le possedoit encore parmy tant de malheurs ; & aprés qu'il eut perdu une partie de ses troupes, & mangé l'autre, il ne se fût pas resolu à la retraite s'il n'eût craint que le sort ne fût enfin tombé sur sa tête, & ne luy eût fait éprouver l'excez d'une cruauté qu'il avoit commandé : Mais pour nous faire voir que la lâcheté est inseparable de la Colere, ce monstre farouche faisoit porter des viandes exquises sur le dos de ses chameaux, pendant que ses miserables soldats commettoient des meurtres pour se défendre de la faim, & qu'ils laissoient la posterité en peine de juger lesquels étoient les plus à plaindre, ou ceux qui vivoient avec tant de misere, ou ceux qui mouroient avec tant de cruauté. Enfin la Colere ne va jamais sans la foiblesse ; & si quelquefois il luy échape quelque parole genereuse, elle part toûjours d'une ame basse, & qui n'affecte la grandeur que pour cacher sa bassesse.

Agebat adhuc ira Regem præcipitem cum partem exercitus amisisset, partem comedisset. Donec timuit ne, & ipse vocaretur ad sortem, tum demum signum receptui dedit. Sen. 3. de ira, c. 20.

On dit que Caligula se fâchoit contre le Ciel quand les foudres empêchoient ses divertissemens ; qu'il appelloit ses Dieux au combat, & que se servant des paroles d'un Poëte, il leur disoit, *Otez-moy de ce monde, ou je vous en ôteray.* Dans quelle folie l'avoit jetté la Colere ? Car il faloit qu'il s'imagi-

nât, que non seulement les Dieux ne luy pouvoient nuire, mais que leur fortune, aussi bien que celle des hommes, dependoit de sa volonté. Seneque a pensé que cette insolence luy coûta la vie, & qu'elle obligea ses Sujets de conjurer contre sa personne ; car ils crûrent que c'étoit le dernier effort de la patience, que de souffrir un homme qui ne pouvoit souffrir les Dieux. La Colere n'a donc rien de grand, & lors même qu'elle mépriſe le Ciel & la Terre, elle découvre sa lâcheté, ou si vous prenez ses excez pour des marques de sa grandeur, avoüez que le luxe est magnifique, puis qu'il fait des Trônes d'or, qu'il se pare de pourpre, qu'il coupe les montagnes, qu'il détourne le cours des ruisseaux, qu'il enferme les rivieres dans ses parcs, qu'il bâtit des jardins en l'air, & qu'il trouve l'invention de suspendre des forests. Confessez que l'Avarice est un crime glorieux, puis qu'elle se roule sur des montagnes d'or, qu'elle possede des terres aussi grandes que des Provinces, & que ses Fermiers ont plus de païs à cultiver que les premiers Consuls de l'ancienne Rome n'en avoient à gouverner. Reconnoissez que l'Impudicité est courageuse, puis qu'elle passe les mers pour aller chercher ce qu'elle aime, qu'elle donne des combats, pour l'acquerir ; ou pour le conserver ; que les femmes

Vltimo enim patientiæ visum est, eum ferre, qui lovem non ferret. Sen. de ira, c. ult.

fémes qui ſont poſſedées par cette paſſion, mépriſent la mort pour ſatisfaire à leurs deſirs, & s'expoſent à la fureur de leurs maris pour contéter leurs adulteres: Avoüez enfin que l'Ambition eſt genereuſe, puis qu'elle ne trouve point d'honneurs qui la contentent, qu'elle veut que toutes les années portent ſon nom, & que toutes les plumes ſoiét employées pour écrire ſes loüanges: mais certes toutes ces Paſſions ſont lâches, quelque ombre de grandeur qu'elles ayent elles ſont veritablement baſſes, & il n'y a rien de grand que ce qui eſt raiſonnable, ou pour parler plus Chreſtiénemét, il n'y a rien d'auguſte que ce qui eſt animé de la grace de Ieſus-Chriſt.

Mais afin qu'on ne croye pas que je cherche des exemples odieux pour ôter à la Colere cette grandeur de courage dont elle ſe picque, je veux examiner les raiſons qu'on allegue pour ſa deffenſe, & la conſiderer en un eſtat où elle puiſſe pretédre, ou des loüanges, ou des excuſes. Ne ſe doit on pas fâcher quand les loix divines & humaines ſont violées? N'eſt-il pas permis de s'abandonner aux mouvemens de la Colere, quand elle nous perſuade de vanger nos parens? Et n'eſt-ce pas une action de pieté quand on s'anime contre un impie, qui prophane les Autels, ou qui deshonore les Temples; Ie confeſſe que cette

Passion ne sçauroit avoir de plus beaux pretextes, & qu'elle est en son lustre lors qu'elle s'éleve pour des sujets si raisonnables : Mais vous trouverez que ceux qui se sont émeus pour la deffense de leur pays, auront les mesmes sentimens pour la conservation de leurs plaisirs, qu'ils se mettront aussi bien en fougue pour la perte d'un cheval, que pour celle d'un amy, & qu'ils feront autant de bruit pour chastier un valet, que pour repousser un ennemy. Ce n'est pas la pieté, mais la foiblesse qui excite cette Colere, & puis qu'elle s'éleve aussi bien pour une parole que pour un meurtre, il faut conclurre qu'elle n'est ny courageuse, ny raisonnable : Aussi la plus grande partie de nos vengeances sont de veritables injustices, & nous nous mettons en danger de commettre un crime toutes les fois que nous voulons estre Iuges en nostre propre cause: Nos interests nous aveuglent ; & l'amour propre nous persuade que les plus legeres injures ne peuvent estre reparées que par la mort des coupables. Nous sommes de l'humeur des Roys, bien que nous ne sommes pas de leur condition, & nous nous imaginons que tous les outrages qu'on nous fait sont des crimes de leze-Majesté. Nous voudrions que les flammes & les roües ne fussent employées que pour punir nos

Non pietas iram movet, sed infirmitas : sicut pueri qui tam parentibus amicis flebunt, quam nutribus : Irasci pro suis non est pij animi, sed infirmi. Sen. 1. de ira, cap. 12.

ennemis, & nous sommes assez injustes pour vouloir engager la Justice de Dieu dans nos interests: Nous souhaitterions qu'elle ne lançast des foudres que sur la teste de ceux qui nous offensent, & par une haute impieté, nous voudrions que le Ciel fust toûjours armé pour nostre querelle.

Mais quand nous ne formerions pas tous ces souhaits; nostre vengeance ne laisseroit pas d'estre déraisonnable: Le nom mesme qu'elle porte nous apprend qu'elle est criminelle; & quoy qu'il semble si doux à ceux qui la cherissent, il n'y a rien de plus cruel; ny de plus lâche: Car elle n'est differente de l'injure que par le temps seulement; & si celuy qui provoque est coupable, celuy qui se vange n'est pas innocent; l'un commence le crime, & l'autre l'achéve, l'un fait l'appel, & l'autre l'accepte; & le second n'est plus juste que le premier. que parce que l'injure qu'il a receuë luy sert de pretexte pour en faire une autre. C'est pourquoy nostre Religion deffend aussi bien la vengeance que l'injure; & sçachant bien que nous ne pouvons pas garder la Justice en punissant nos outrages, elle nous commande de les remettre entre les mains de Dieu, & d'en laisser le chastiment à iceluy, dont les jugemens pour estre cachez, ne sont jamais injustes.

Inhumanum verbum est, & quidem pro justo receptum ultio & contumelia non differt nisi ordine, qui doloré rependit, tantum exculatius peccat. Sen. 2. de ira, cap. 31.

Elle nous enseigne que c'est entreprendre sur ses droits que de vouloir venger nos affronts, & que comme toute la gloire luy est deuë, parce qu'il est nôtre Souverain, toute la vengeance luy appartient, parce qu'il est nostre Juge: Mais ce qui est de plus admirable dans sa doctrine, & ce qui surpasse aussi bien la foiblesse de nostre vertu que celle de nostre esprit, il veut que nous perdions le desir de nous venger, & qu'estouffant ce ressentiment que la Nature estime si juste, nous changions nostre haine en amour, & nostre fureur en misericorde: Il veut que nous imitions sa Bonté, & qu'elevez au dessus d'une conditiõ mortelle, nous desirions du bien à ceux qui nous procurent du mal: Il veut que nous le prions pour nostre conversion, & qu'à l'exemple de son Fils unique, qui obtint le salut de ses bourreaux, nous luy demandions la grace de nos ennemis: Il reserve ses plus hautes recompenses à la Charité, & nous apprend que nous ne pouvons esperer de pardon si nous ne faisons misericorde. Il esleve cette vertu au dessus de toutes les autres, & renversant les maximes du monde, il veut que nous croyons que la grandeur de courage n'est fondée que sur l'oubly des injures: Il ne travaille qu'à effacer de nos ames le souvenir des affronts, & la haine des ennemis. A l'entendre parler,

Orandũ est ergo pro inimicis, ut aut obtineatur ipsorum conversio, aut in nobis divinæ bonitatis inveniatur imitatio. Aug. lib. de vera innoc.

il semble que son Estat ne soit fondé que sur cette loy,& qu'on ne puisse pretendre de part à sa gloire si l'on n'imite sa douceur.

La Philosophie humaine n'a pû arriver à ce comble de perfection,mais encore n'a-t'elle pas laissé de remarquer, que la haine estoit injuste,& que la vengeance estoit lâche : Elle a employé de foibles raisons pour nous persuader de belles vertus;& quand elle n'a pû effacer le sentiment de la Colere, elle a tâché de l'adoucir. Elle nous a representé que le monde estoit une Republique, dont tous les hommes étoient citoyens; que si le corps estoit saint, les membres en estoient sacrez, & que s'il estoit deffendu de conjurer contre l'Estat, il n'estoit pas permis d'attenter contre un homme qui en faisoit une partie. Que ce seroit un estrange desordre, si les yeux combattoient contre les mains,ou si les mains declaroient la guerre aux yeux ; que la Nature qui les avoit unis en un même corps,les avoit animez d'un mesme esprit,& que conspirans au bien public, ils s'assistoient mutuellement, de peur que la ruine d'une partie n'attirast celle du tout ; Qu'ainsi les hommes estoient obligez de se conserver reciproquement, pour le salut de l'Estat, sçachant bien que la societé ne subsiste que par l'amour, & qu'un corps ne peut

Sanctæ patres sunt, si universum venerabile est: Ergo & homo homini sacer est, nam hic in majore tibi urbe civis est. Sen. 2. de ira, cap. 31.

vivre, dont les membres ne ſont pas d'accord. Toutes ces maximes ne condamnent la vengeance, la Nature, toute corrompuë qu'elle eſt, nous apprend par la bouche des Philoſophes, que Jeſus-Chriſt ne nous a rien commandé qui ne ſoit raiſonnable, & que ſi ſa Grace nous eſt neceſſaire pour accomplir ſes Commandemens, ce n'eſt pas tant une preuve de leur difficulté, qu'une marque de nôtre déreglement. Comme nous devons adorer ſa Iuſtice qui punit nos crimes, nous devons adorer ſa Miſericorde, qui fortifie noſtre foibleſſe, & reconnoiſtre qu'il ne nous donne point de loix qu'en meſme temps il ne nous donne des forces pour les obſerver.

III. DISCOURS.

Du bon uſage de la Colere.

CE Poëte avoit raiſon de dire, que le chemin de l'Enfer eſtoit ouvert à tout le monde, & qu'il eſtoit permis indifferemment à tous les hommes d'y deſcendre : Mais que d'en ſortir quand on y eſtoit entré, & de revoir la lumiere du jour, aprés qu'on avoit demeuré dans les tenebres, c'eſtoit une grace que le Ciel n'accordoit qu'à ces grands

hommes, qui l'avoient meritee par leurs glorieux travaux: Il n'eſt rien de plus facile que d'abuſer de la Colere, & de s'engager dãs les injuſtes reſſentimens de la vengeance: La Nature corrompuë nous enſeigne ces deſordres, & ſans autres Maiſtres que nos deſirs, nous trouvons tous les jours le moyen de cõtenter cette Paſſion: Mais certes il n'eſt riẽ de plus mal aiſé que d'en bien uſer, & elle eſt ſi farouche, qu'il eſt plus facile de l'eſteindre que de la regler, & de la bannir de noſtre ame que de la moderer: car elle eſt ſi violente qu'on ne la peut reprimer, & elle eſt ſi ſoudaine qu'on ne la ſçauroit prevenir. Ses premiers mouvemens ne ſont pas en noſtre pouvoir, & dés lors qu'ils ſont élevez, elle a fait la plus grande partie de ſes ravages: Les autres Paſſions ſont redoutables en leur progrez, comme les Scorpions qui portent leur venin à la queuë, elles reſervent toute leur furie à leur extremité, & elles ne ſont jamais plus dangereuſes que quand elles ſont plus âgées: Une haine naiſſante ſe peut guerir; mais quand elle s'eſt accreuë avec le temps, elle ſurmonte tous les remedes: une envie qui n'eſt pas encore bien formée, ſe peut effacer; mais quand elle a pris toutes ſes forces, il faut que le Ciel faſſe des miracles pour l'eſtouffer: Un amour qui n'a pas encore paſſé

In voluptates & vitia deſcẽditur: in res aſperas & duras ſubeundum eſt, hic impellamus animos illic refræne. mus. Sen. Epiſt. 123.

des yeux dans le cœur, & qui eſt plûtoſt une complaiſance qu'une Paſſion, s'eſteint auſſi-toſt qu'il s'eſt allumé; mais quand il a penetré le fonds de l'ame, qu'il a porté ſes flammes dans la volonté, il faut un long temps pour l'amortir; & ſi la haine, le depit & la jalouſie ne viennent au ſecours de la Raiſon, elle aura bien de la peine à triompher d'un ſi puiſſant ennemy; mais la Colere à toutes ſes forces dés ſon berceau; elle eſt grande auſſi toſt qu'elle eſt formée: Et comme ſi elle eſtoit de la nature des eſprits, elle n'a point de beſoin du temps pour s'accroiſtre; de ſorte qu'elle eſt difficile à vaincre deslors qu'elle commence à combattre; & contre l'humeur des autres Paſſions, elle eſt plus à craindre dans ſa naiſſance que dans ſon progrez: Elle porte ſon poiſon à la teſte comme les viperes: ſi vous penſez l'étouffer quand elle s'éleve, vous augmentez ſa fureur, & ce monſtre eſt ſi farouche, que pour appaiſer ſa violence, il faut ſe reſoudre à la ſouffrir.

Nihil ex his quæ eã triſtes agimus, ſerium eſt, nihil magnum. Inde vobis ira & infania eſt

C'eſt pourquoy je conſeille à tous ceux qui le veulent faire ſervir à la vertu, de prevenir ſa naiſſance, & de l'adoucir avant meſme qu'il ſoit formé: Il ſe faut repreſenter que tout ce qui nous met en colere ne devroit pas ſeulement nous mettre en inquietude, que

les choſes ne nous offencent que parce que nous ne les connoiſſons pas, que les richeſſes & les honneurs tirent leur grandeur de noſtre ignorance, que les accidens de la Fortune, & les injures de nos ennemis prennent leur force de noſtre foibleſſe. Pour les biens qui réveillent nos deſirs, il faut ſe perſuader qu'ils ne valent pas la peine d'eſtre ſouhaitez, que leur perte nous eſt plus avantageuſe que leur poſſeſſion, qu'ils ne ſont pas ce qu'ils paroiſſent, & que ſous une fauſſe apparence de plaiſir ils cachent de veritables douleurs: Nous ne ſçavons pas encore leur impoſer les noms qu'ils meritent, & par un eſtrange aveuglement nous appellons nos ſupplices des felicitez. Nos déplaiſirs ne procedent que de noſtre ignorance, & la Colere ne nous ſurprendroit jamais, ſi nous ſçavions bien que les vertus ſont nos richeſſes & nos honneurs: Tous les biens que la fortune nous peut ravir ne ſont pas à nous, quelque uſage qu'elle nous en laiſſe, elle s'en reſerve la ſouveraineté, & ſouvent elle nous les oſte, pour nous apprendre qu'elle nous les preſte, & ne nous les donne pas. Comme ils ſont plûtoſt des faveurs de ſa liberalité que des effets de noſtre induſtrie, il eſt juſte qu'elle en ſoit avare, aprés en avoir eſté ſi prodigue. Enfin toutes les choſes

quod exigua magni æſtimetis. Sen. 13. de ira, c. 34.

qu'elle diſpenſe, ſont trop baſſes pour nous occuper, & il ne faut pas trouver eſtrange qu'elles mettent de la diviſion entre les perſonnes qui en ſouhaitent la joüyſſance, & qui n'en peuvent ſouffrir le partage.

Quid vinculis amoris eſſe debebat, ſed itionis atque odij cauſa eſt, idem velle. Sen. 3. de ira, c. 34.

Pour les accidens inopinez, nous devons nous ſouvenir qu'eſtant dans le monde nous ſommes ſujets à ſes loix; que ce ſeroit eſtre trop delicat que de prendre des diſpenſes que les Roys n'ont pas obtenuës, & que rien n'eſt arrivé dans les ſiecles paſſez qui ne puiſſe arriver en celuy-cy; que noſtre fortune n'eſt pas mieux eſtablie que celle de tant de Monarques qui ont perdu leur vie & leur Eſtat en un méme jour; que noſtre ſanté n'eſt pas plus ferme que celle des autres, & qu'eſtans compoſez des meſmes Elemens, ils ne ſouffrent point de maladies qui ne nous puiſſent attaquer, que nos richeſſes ne ſont pas à couvert pour eſtre acquiſes avec juſtice, que les flammes les peuvent devorer; que les larrons les peuvent ravir, que les eſtrangers les peuvent enlever; que la puiſſance d'un Grand, la malice d'un Iuge, & la violence d'un ennemy, ſont des accidens qu'on peut bien prevoir, mais qu'on ne peut pas toûjours éviter.

Non eſt magnus animus,

Pour les injures, ſi elles ſont legeres il les faut mépriſer, & ſi elles ſont

atroces, il les faut adoucir : Elles ne nous feront jamais tant de mal qu'à leurs autheurs, & si elles sont injustes elles nous seront glorieuses, rien ne releve tant l'innocence que l'injustice. Si les Socrates & les Regules n'avoient eu des persecuteurs, ils n'auroient point receu de loüanges : ils ne sont illustres que parce qu'ils ont esté mal heureux, & ils doivent la meilleure partie de leur gloire à la cruauté de leurs ennemis ; pour faire des Martyrs il faut des Tyrans, & la rigueur de ceux-cy n'est pas moins necessaire que la constance de ceux-là : Il ne faut pas se mettre en peine si l'intention de nos ennemis est injuste, pourveu que leur action nous soit profitable. Joseph estoit obligé à ses freres, leur haine luy fut glorieuse ; s'il n'eust perdu la liberté il n'eust jamais regné dans l'Egypte ; & s'il ne fust entré dans la prison, il ne fust jamais monté sur le Thrône. Que nous importe que les desseins des hommes soient mauvais, pourveu que celuy qui les ménage par sa Providence les face servir à nostre salut ; & si nous ne refuserions pas de perdre la liberté pour acquerir un Royaume, pourquoy ne souffrirons-nous pas une injure pour gaguer une Couronne eternelle. Quand ces raisons souvent meditées, auront fait impression sur nos esprits

quem incurvat injuria; Aut potentior te, aut imbecillior læsit, si imbecilior parce illi, si potentior parce tibi. Sen. 3. de ira, cap. 5. in fine.

Dat Joseph fratribus munera, quasi vellet solvere beneficium venditionis, proditionis, ejectionis in cisternam ; non enim regnaret nisi venisset. Philo. Jud.

il sera bien mal aisé que la Colere nous surprenne, & qu'elle ne soit traittable dans sa naissance si nous nous sommes preparez contre ses efforts : car sa violence procede plûtost de nostre foiblesse que de sa force, & il me semble que nous avons plus de lascheté qu'elle n'a de fougue.

Avec ces precautions je pense qu'on en peut tirer quelque service, & que les Roys, & les juges la peuvent employer utilemẽt en faveur de la Iustice. Elle doit bannir de leurs ames, la crainte & la douceur, quand elles s'opposent indiscretement à la severité des loix ; Elle doit remplir de son noble feu tous les courages qui se laissent corrompre par les promesses, ou intimider par les menaces : Elle doit enfin succeder à la Clemence, & mettre en la bouche des Monarques ces paroles imperieuses qui retiennent les Sujets dans l'obeyssance. Ainsi voyons nous que le Poëte ingenieux donne de la Colere à son Iupiter toutes les fois qu'il luy met le foudre en la main, apprenant par cet exemple aux Souverains, d'avoir recours à cette Passion genereuse, quand ils ont vainement employé la Misericorde ; Il est vray que cette preuve n'est pas convaincante, & il ne faut pas s'estonner si ce Poëte attribuë les mouvemens de nostre ame à ses Dieux, puis qu'il

Precibusq; minas regalter addit Ovid. Metam.

leur impute ſes deſordres, & qu'apres nous avoir décrit leurs meurtres, il nous raconte leurs adulteres : Mais l'Ecriture ſainte qui a eſté dictée par l'Eſprit de verité, nous enſeigne que le vray Dieu ſe met en fureur, & qu'il y a des crimes qui ne peuvent eſtre dignement punis : ſi la Iuſtice n'emprunte la chaleur de la Colere. C'eſt pourquoy quand le Sage nous repreſente ce jour effroyable où Dieu ſe vengera de ſes ennemis, & qu'il luy donne des armes pour les intimider, & pour les punir : Il l'anime de zele & de jalouſie : Il le reveſt de la Iuſtice comme d'une cuiraſſe, il luy met ſur la teſte le jugement comme un caſque, il luy fait porter en la main gauche la ſeverité, cõme un bouclier, il luy met dans la droite la Colere, comme une lance, & il le fait deſcendre ſur la terre en ce furieux équipage, pour punir les rebelles de ſon Eſtat Ie ſçay bien que le Prophete s'accõmode à noſtre foibleſſe en cette éloquente deſcription, & qu'il ne pretend pas nous perſuader que la Colere de Dieu ſoit de meſme nature que la noſtre, ny que cette Paſſion trouble ſon repos, qui n'eſt pas meſme interrompu dans les Enfers par le chaſtiment des Demons : Mais on ne ſçauroit nier pour le moins, que Ieſus-Chriſt ne l'ait employé pour venger les outrages de ſon Pere, qu'il n'ait armé de foüets &

Accipiet armaturam zelus illius, induet pro thorace juſtitiam, & accipiet pro galea judicium certum, ſumet ſcutum inexpugnabile æquitatẽ, acuet auté duram iram in lanceam & pugnabit cum illo orbis terrarum contra inſentatos. Sap. c. 5.

de cordes, ſes mains adorables qui devoient eſtre percées de clouds, qu'il n'ait permis à ſon juſte reſſentiment de paroiſtre ſur ſon viſage, & qu'il n'ait fait en cet eſtat tout ce que les hommes prudens ont accoûtumé de faire quand ils puniſſent le crime, ou qu'ils defendent l'innocence.

Enfin le plus ſage des Roys ne croit pas que les Eſtats puiſſent eſtre bien gouvernez ſans la Colere, il veut que les Princes ſoient ſenſibles à leurs injures, que l'épée qu'ils portent ſoit auſſi bien occupée à punir les criminels qu'à défaire les ennemis, & qu'ils témoignent autant d'indignation quãd les loix ſont violées par leurs ſujets, que quand les places frontieres ſont enlevées par leurs voiſins: Il croit que la Colere & la douceur d'un Souverain doivent entretenir la paix de ſon Royaume, & ſe ſervant d'une comparaiſon excellente, il dit que l'une reſſemble aux rugiſſemens d'un Lyon, qui eſtonne toutes les beſtes farouches d'une forêt, & l'autre à la roſée qui tombe ſur les herbes, & qui les defend de la chaleur du Soleil: Mais dans toutes ces juſtes émotions qui accompagnent le chaſtiment des criminels, il faut que le Prince ſe reſſouvienne que les ſuplices ſont des remedes, & que la mort meſme qu'il ordonne eſt une eſpece de miſericorde qu'il fait aux cou-

Sicut fremitus leonis ira, & Regis ira ejus, & ſicut ros ſuper herbam ita & hilaritas ejus. Pr. 19.

pables: Il en bannit les uns, de peur que leur conversation n'augmente le nombre des méchans; il dépoüille les autres de leurs biens, de peur qu'ils n'en abusent, il oste la liberté à quelques autres de peur qu'ils ne l'employent contre l'Estat: Il les prive de la vie quand il juge que leur mal est incurable, & il pense leur faire grace quand il les condamne à la mort. C'est pourquoy il est obligé de se partager entre les sentimens d'un Juge & d'un Medecin, de traitter une mesme personne comme criminelle & comme malade, & de mesler la douceur avec la severité, de crainte qu'on ne luy reproche que sa Colere est plus pernicieuse que profitable à son Estat.

Interim optimum est misericordia genus occidere. Sen. 1. de ira. c. 6.

Si les Roys sont obligez d'apporter tant de precautions dans le chastiment des rebelles, les particuliers peuvent juger avec quelle retenuë ils doivent user de leurs Passions, & combien leur Colere doit estre douce pour estre raisonnable. Car leur puissance n'est pas égale à celle des Roys, leurs injures ne sont pas si grandes, & le ressentiment n'en est pas si excusable; aussi leur conseillerois-je d'étouffer une Passion dont l'usage est si dangereux, & d'en secher la source pour en tirer les ruisseaux. Quād elle nous est naturelle, & qu'elle fait la principale partie de nostre temperament, il est bien mal-aisé de la chasser,

Salubrius est ira etiā justè pulsanti non aperire penetrale cordis, quā admittere, non facile recessuram, & perventuram de furculo ad trahē. Aug. Ep. ad Profutur.

& il n'eſt pas en noſtre pouvoir de chãger des Elemens qui nous compoſent, ny de corriger des fautes que la Nature a commiſes ; neantmoins ce mal n'eſt pas ſans remede, & il ne peut eſtre guery parfaitement, il peut au moins eſtre beaucoup adoucy. Il faut luy retrancher le vin qui l'allume, & comme dit Platon, ne pas meſler un feu avec un autre. Il ne faut pas la nourrir de viandes delicates, de peur que l'eſprit ne s'enfle ; à meſure que le corps ſe fortifie il faut l'exercer par un travail moderé, qui diminuë ſa chaleur ſans l'eſtouffer, & qui convertiſſe toute ſa fureur en écume ; Les avertiſſemens meſme luy ſeront utiles, pourveu qu'ils ne ſoient pas exceſſifs, & les plaiſirs innocens adoucirõt ſa fureur s'ils ſont moderez, mais quand elle eſt plus eſtrange que naturelle, & qu'elle vient, ou des maladies, qui ont alteré nôtre temperament ou des veilles indiſcretes qui l'ont eſchauffé, ou des débauches qui l'ont deſſeché, ou de ces autres deſordres qui bleſſent enſemble l'ame & le corps, il ne ſera pas bien difficile de chaſſer un ennemy qui n'a point d'intelligence dans la place, & qui ne s'entretient dans noſtre cœur que par noſtre lâcheté.

Plato vetat igne ignem excitari. Sen. 2 de ira. c. 20.

Mais ſans chercher tant de remedes, nous pouvons uſer de la Colere contre nous meſme avec aſſeurance, & permettre à cette Paſſion de punir les crimes,

dont nous sommes les seuls coupables. L'amour propre empeschera bien son excez, sans consulter tant de Maistres, le soin que nous avons de nous conserver nous defendra bien de la violence de cette Passion, c'est contre nous qu'il est raisonnable de l'exercer, puisque tãt de justes motifs nous y convient, c'est de sa fureur qu'il nous faut servir pour satisfaire à Iesus-Christ, qui nous demanda la reparation de ses injures, & la vengeance de sa mort. C'est dans la Penitence que nous la pouvons employer legitimement, sans craindre que son excez nous fasse perdre la douceur, ou que sa violence nous fasse oublier la Charité : car il semble que cette vertu qui punit le crime ne soit qu'une colere adoucie, & que le Penitent qui se fait la guerre ne soit qu'un homme itrité. L'amour & la douleur l'animent à la vengeance, il ne peut voir ses pechez sans emotion, & croit que sans violer les loix de la Nature, ny de la Grace, il peut estre son Iuge & sa Partie, son témoin & son bourreau, & que sans offenser la Iustice il peut executer les Arrests qu'il a prononcez contre luy-mesme. Heureuse Colere, qui n'offense que l'homme pour appaiser Dieu, qui par ses larmes efface ses pechez, qui se fait absoudre en s'accusant, & qui par des legeres peines se délivre des suplices des Demõs, & se prepare la felicité des Anges.

Volo vos irasci ut nõ peccatis quibus habetis irasci nisi vobis quid est enim homo pœnitens nisi sibi iratus homo. Aug. hom. 4. ex 50.

IV. TRAITE'.

Du Plaiſir & de la Douleur.

PREMIER DISCOURS.

De la Nature, des Proprietez, & des Effets du Plaiſir.

QUOY que l'Eſperance reçoive tant de loüange des hommes, & qu'entre les Paſſions qui flatent leurs ſens, elle ſoit une des plus agreables. Neanmoins il faut qu'elle cede au Plaiſir, & qu'elle confeſſe qu'il eſt un Soleil, dont la preſence efface toutes ces beautez : Car ſi elle nous promet du bien, il nous le donne ; ſi elle a des fleurs, il porte des fruits ; & ſi elle nous contente en parole, il nous rend heureux en effet. Il eſt le terme de tous les mouvemens de noſtre ame, & comme l'Amour en eſt le principe, le Plaiſir en eſt la fin: Il arreſte la violence de nos deſirs, & contraint ces Paſſions volages de goûter le repos, dont elles ſemblent ennemies : Il adoucit la Colere, & luy oſte cette humeur farouche, qui l'accom-

Ad ſumma pervenit, qui ſcit quo gaudeat, & qui fœlicitatem ſuam in aliena poteſtate non poſuit. Sen. Ep. 23.

pagne en tous ſes deſſeins. Il paye la Hardieſſe de ſes bons ſervices, & il eſt luy-meſme la recompenſe des glorieux travaux qu'elle a ſoufferts pour l'acquerir. Il chaſſe la crainte, & bannit toutes ces vaines terreurs qui tiennent noſtre ame en inquietude; il fait mourir le deſeſpoir, qui ſembloit avoir conjuré ſa mort; il bannit la triſteſſe par ſa preſence, & s'il en retient les larmes & les ſoûpirs, ce ſont des depoüilles qui publient ſa victoire, & qui honorent ſon triomphe. L'Amour eſt content, quand apres avoir fait tant de courſes, il ſe peut arreſter dans le plaiſir, de tant de formes qu'il prend, celle-cy luy eſt la plus agreable, & il ſe fait violence quand il la quitte pour en prendre une nouvelle: il eſt en inquietude lors qu'il deſire, & ſes ſouhaits ſont des preuves honteuſes & veritables de ſon indigence: Il n'eſt pas ſans apprehenſion quand il eſpere, & ces deux ſentimens ſe tiennent ſi fidele compagnie, qu'ils ne ſe laiſſent jamais qu'il ne leur en couſte la vie; car la Crainte paſſe en Triſteſſe quand elle eſt deſtituée d'Eſperance, & l'Eſperance ſe change en Deſeſpoir quand elle eſt ſeparée de la Crainte: Il n'eſt pas content quand il ſe vange, & quoy que la Vengeance ſoit douce, elle eſt accompagnée de douleur: Il eſt couvert de ſueur

Non eſt oblectamétum ſuper cordis gaudium, Eccl. c. 30.

& de poudre dans la Hardieſſe, & ſi la Gloire le flate, le peril qui le menace l'eſtonne : Dans la Haine il eſt tourmenté, & le mal qu'il ſouhaite à ſon ennemy, eſt une vipere qui le ronge : Dans la Fuite il manque des forces, il ne s'éloigne de celuy qui le pourſuit, que parce qu'il ne s'en peut defendre : Dans le Deſeſpoir il eſt vaincu, & rendant les armes au vainqueur, il ſe laiſſe mener en triomphe : Dans la Triſteſſe il eſt miſerable, & le ſouvenir de ſes felicitez paſſées ne ſert qu'à augmenter ſa douleur preſente : Mais dans le Plaiſir il eſt tout enſemble victorieux, triomphant & bien heureux, toutes ſes courſes ſont arreſtées, tous ſes deſirs ſont accomplis, & tous ſes deſſeins ſont achevez. Et certes il ne faut pas s'eſtonner s'il eſt dans une ſi profonde tranquillité, puis qu'il poſſede le bon-heur qu'il cherchoit, & qu'il eſt heureuſement arrivé à la fin de tous ſes travaux : car le Plaiſir n'eſt autre choſe que la joüyſſance d'un bien agreable, qui rend l'ame contente, & qui luy interdit l'uſage du Deſir, auſſi bien que celuy de la Triſteſſe, & de la Crainte.

Cette definition conclud tous les plaiſirs, qui ne naiſſent que du ſouvenir ; ou de l'Eſperance, & qui ne nous rendent heureux, que parce que nous l'avons été, ou que nous eſperons de

l'eſtre. La memoire ne nous entretient pas toûjours de nos mal-heurs, quoy qu'elle ſoit plus fidele à conſerver un deplaiſir qu'un contentement, & qu'elle s'occupe plus ſouvent des choſes qui nous offenſent que de celles qui nous agréent, elle ne laiſſe pas neantmoins de nous repreſenter nos felicitez paſſées, & d'adoucir nos miſeres preſentes par un agreable reſſouvenir. Elle triomphe des loix du temps pour nous ſervir, elle rappelle en noſtre faveur ce qui n'eſt plus, & va chercher dans les ſiecles écoulez des divertiſſemens pour nous recréer : mais quelque effort qu'elle faſſe, elle ne ſçauroit tromper noſtre ame, ny luy donner un plaiſir veritable, en ne l'entretenant que d'un menſonge : Les choſes paſſées ne ſont que des ombres, & ſi elles font quelque impreſſion ſur nos eſprits, c'eſt pluſtoſt de douleur que de joye. Quand le Bien eſt éloigné il ſe fait deſirer, mais quand il eſt paſſé, il ſe fait regreter, ſa preſence fait naiſtre noſtre bon-heur, & ſon abſence cauſe nos deſirs, ou nos regrets. La perte & la poſſeſſion d'une meſme choſe ne ſçauroient eſtre agreables, & de quelques artifices que ſe ſerve la memoire, elle ne peut nous repreſenter un Bien qui n'eſt plus qu'elle ne réveille nos ſouhaits, & qu'elle ne refraîchiſſe nos douleurs. L'Eſperance ne nous eſt

Habet præteriti doloris ſecura recordatio delectationem. Cic. l. 5. Ep.

Omne opus lene fieri solet, cum ejus pretium cogitatur & spes præmij, solatium sit laboris. Hier. in Epist.

guere plus favorable : car quoy qu'elle previenne nostre bon-heur, qu'elle anticipe sur sa naissance, & qu'elle nous repaisse d'un plaisir qui n'est pas encore arrivé. Quoy que par une impatience qui nous est avantageuse, elle aille chercher dans l'advenir des felicitez presentes, & que precipitant le cours des années, elle avance nos contentemens, neantmoins il ne faut pas estre bien prudent, pour remarquer qu'elle nous trompe, & que souvent elle nous rend miserables, pour nous avoir voulu faire trop tost bienheureux. Ses promesses se trouvent fausses, & apres en avoir attendu long temps les effets, il ne nous reste que la honte d'avoir esté trop credules, & le regret d'avoir fondé nostre bon-heur sur un bien qui n'estoit pas asseuré. Le plaisir pour estre solide, veut la presence de son objet ; & quoy que dans la Morale la fin ait tant de pouvoir sur nos volontez, elle ne les peut rendre heureuses que par sa possession : C'est pourquoy les Avares & les Ambitieux, qui laissent le bien present pour ne s'entretenir que du futur, & qui ne considerent pas tant ce qu'ils ont que ce qui leur manque, ne peuvent estre estimez heureux, puisque dans la joüyssance des honneurs, ou des richesses, ils sont languissans, & que contre la nature du plaisir ils cherchent ce qu'ils n'ont pas

& mépriſent ce qu'ils poſſedent.

Par cette meſme definition nous banniſſons toutes ces infames voluptez qui naiſſent de l'indigence, ou qui produiſent la douleur, car outrē qu'elles ſe font deſirer avec une inquietude qui ſurpaſſe le plaiſir qu'elles nous promettent ; Elles ſont ſi ennemies de noſtre repos qu'il eſt impoſſible de les goûter ſans devenir miſerables & criminels ; elles bleſſent l'ame & le corps d'un méme coup, elles affoibliſſent l'un & corrompent l'autre ; Ce ſont des remedes pires que le mal dont elles nous veulent guerir, leur deſordre cauſe toûjours celuy de noſtre ſanté, & leur excez luy eſt ſi pernicieux, qu'il les faut prendre avec meſure pour en recevoir quelque ſatisfaction. Le veritable plaiſir n'eſt jamais plus agreable que lorſqu'il eſt extréme, plus il eſt grand plus il nous ravit ; & comme il eſt convenable à noſtre nature, il ne nous rend jamais plus heureux que quand il ſe communique plus abondamment ; mais les voluptez ſont des poiſons qu'il faut preparer, ſi nous voulons qu'elles nous profitent, & depuis le déreglement du peché nous avons beſoin de la Grace pour nous defendre de leur deſordre ; quelque plaiſir qu'elles nous promettent, elles ont tant d'affinité avec la douleur, que leurs paroles & leurs effets ſe reſſemblent ; elles

Ipſæ voluptates in tormenta vertuntur. Sen. Ep. 24.

Voluptas vergit ad dolorem niſi modum teneat, veri autem boni auditas tuta eſt. Sen. Ep. 23.

In profuſo gaudio lacrimæ erumpunt. Tertull.

ont leurs gemiſſemens & leurs ſoûpirs, auſſi bien que la triſteſſe, quand elles ſont extrémes elles ſe fondent en larmes ; & pour nous apprendre qu'elles ſont ennemies de noſtre nature, ſouvent leur excez nous cauſe la mort : Mais quand elles ne produiroient pas tous ces malheurs, il ſuffit pour nous détrõper, de ſçavoir qu'elles ſont toûjours ſuivies de regret, de douleur & de hõte: Elles n'oſent paroître en public, & ſçachant bien qu'elles ne ſont pas la gloire de l'homme, elles cherchent l'ombre, la ſolitude & le ſilence. Elles rougiroient ſi on les contraignoit de ſe produire, & la confuſion qui couvriroit leur viſage, troubleroit leur contentement: Les maladies ſont les penitéces de leurs excez, & les Medecins nous ſeroient inutils, ſi les voluptez pouvoient eſtre reglées. Tandis que l'homme ſe contentoit des fruits que la terre luy donnoit, & que ſans irriter ſon appetit par des viandes recherchées, il ne mangeoit que pour appaiſer ſa faim, il n'avoit point d'humeurs ſuperfluës à deſſecher, de fluxions à deſtourner, ny de fiévres à guerir; l'abſtinence faiſoit tous ſes remedes, & la diéte dont il uſoit tariſſoit la ſource de tous ſes maux : Mais depuis qu'il a dépeuplé la mer & la terre pour ſe nourir, que des mõſtres de la nature il en a fait ſes alimens, qu'il a voulu ſçavoir quel

Voluptas fragilis eſt, & brevis cujus ſubinde neceſſe eſt, aut nos pœniteat, aut pudeat. Senec. Benef. lib. 7. c. 1.

gouſt

gouſt avoient les tortuës, & ces autres reptiles que la ſimplicité de nos anceſtres confondoit avec les ſerpens. Depuis qu'il a voulu rafraichir le vin avec la neige, accorder en ſon corps les élemens, qui ſe font la guerre dans le monde, meſler les poiſſons avec les oyſeaux, & mettre dans un meſme eſtomach des choſes à qui la Nature a donné des logemens ſi differens, les maladies l'ont attaqué en foule, & les déreglemens de ſon eſprit ont cauſé des deſordres de ſon corps: La goute a piqué ſes nerfs, la pierre s'eſt formée dans ſes reins, les vents ont fait mille ravages dans ſes inteſtins, & comme ſi les élemens ſe vouloient reſſentir de la confuſion qu'il a faite de leurs qualitez dans ſes débauches, ils ſe ſont corrompus pour ſe venger, & par le dernier effort que peut produire la haine, ils ſe ſont perdus pour faire mourir leur ennemy.

Nunc verò quam longe proceſſerunt mala valetudinis? has uſuras voluptatum pendimus, ultra modũ faſque concupitarũm. Innumerabiles eſſe morbos miraris? coquos numera. Sen. Epiſt. 95.

Enfin, par cette definition nous condamnons tous les plaiſirs que la Nature ne demande que quand elle eſt ſeduite par l'opinion: Car ſes contentemens ſont auſſi reglez que ſes deſirs; & ſãs rechercher les choſes inutiles, elle ſe contente des neceſſaires; elle ne ſouhaite que les biens dont elle ne peut ſe paſſer. Comme la neceſſité luy ſert de loy; elle la conſulte dans tous ſes beſoins, & elle ne forme point de ſouhaits qu'elle

qu'elle n'ait son approbation. De là vient qu'ils ne sont pas en grand nombre, & qu'il faut peu de chose pour les satisfaire. L'eau d'une fontaine luy suffit pour estancher sa soif, les fruits de la terre appaisent sa faim, la laine des moutons luy fournit ses vêtemens, & devant que le luxe l'obligeât à faire la guerre aux animaux, je ne sçay si les arbres ne luy fourniſſoient point ses habits, & si ceux qui le nourrissoient de leurs fruits ne le vêtoient point de leur écorce: Mais au moins sçay-je bien qu'en ces siecles innocens il ne faisoit point de meurtres pour se parer, il ne commettoit point d'injustices pour s'enrichir, & ne violoit point la Nature pour se procurer des délices criminels; ses maisons estoient basties sans artifice, & celuy mesme qui en avoit esté l'Architecte, en estoit le Charpentier & le Maçon: La terre couverte de mousse luy servoit de lict: & comme il ne se couchoit jamais qu'il n'y fust invité par le sommeil, il s'endormoit sans peine, & se réveilloit avec plaisir: Il ne connoissoit point d'autre parfum que celuy des fleurs; & parce qu'il estoit plus pur que les nostres, il en estoit plus agreable: L'usage des carrosses luy estoit incognu; ses voyages n'estans longs, il ne se servoit que des aydes que la Nature luy avoit donnez: La guerre luy estant

Tunc juvit aut amnis vagis prefisse ripas, cespite aut nudo leves duxisse sonos: excussa sylvis poma compescunt famem & fraga parvis vulsa dumetis, cibos faciles ministrant. Sen. in Hyppol.

odieuſe, & le commerce inutile, il laiſſoit les chevaux en liberté, & n'employoit point ce noble animal, que la fureur & l'avarice nous ont rendu neceſſaire. Quelque part qu'il pût aller, la terre eſtoit aſſez feconde pour le nourrir & pour l'habiller ; il trouvoit dans les deſerts de quoy contenter ſes deſirs, & ce qui nous manque dans les villes ne luy manquoit pas dans les ſolitudes. En ces heureux ſiecles toutes les voluptez eſtoient innocentes, & l'homme ne goûtoit point de plaiſirs qui ne fuſſent veritables : Mais à preſent qu'ils ne ſont plus naturels, ils ne ſont plus raiſonnables : Ils affoibliſſent le corps, & perdent l'eſprit, & l'experience nous apprend que l'uſage en eſt auſſi pernicieux que la privation en eſt ſalutaire.

Mais afin qu'on ne m'accuſe pas d'être ennemy du plaiſir, & de vouloir oſter à l'homme les remedes que la Nature luy a donnez pour adoucir ces mal-heurs, je diray que les ſolides contentemens ſont ceux de l'eſprit, & que l'homme ne peut être ſatisfait, ſi la plus noble partie qui le compoſe n'eſt heureuſe. La connoiſſance des veritez, & la pratique des vertus doivent faire ſes principaux divertiſſemens : Il faut qu'il ſuive ſes plus ſaintes inclinations, & qu'en ſa perſonne il ait plus d'égard à

Quæris quid ſit homini ſolum nũ animus.

& ratio in animo perfecta. Rationale enim animal est homo: consummatur itaque ejus bonum, si id adimpletur cui natus est. Sen. Epist. 41.

contenter un Ange qu'une Beste: Il faut qu'il se souvienne que le corps n'est que l'Esclave de l'Ame, & que dans le choix des Plaisirs, il est juste que la Souveraine se conserve la preference; aussi bien ceux qu'elle gouste sont-ils plus veritables; & s'il se trouve des hommes qui soient d'un autre sentiment, il faut croire que le peché, qui leur a ôté la Grace, leur a fait perdre aussi la Raison. Car les plaisirs des sens sont limitez, & ceux de l'ame n'ont point de bornes. Les Plaisirs du corps sont estrangers, & ceux de l'ame sont naturels: Les uns nous peuvent estre ravis sans nous faire une grande violence, les autres ne peuvent pas me-me nous estre ôtez par la mort, & celle qui nous enleve toutes nos richesses, ne sçauroit nous derober nos vertus. Les uns sont dans une succession perpetuelle; comme ils tiennent de la nature du temps, ils ne peuvent soufrir, & par une loy necessaire, les passez cedent aux presens, & les presens cèdent aux futurs: de sorte que le corps ne possede jamais son bien qu'en partie, il est pauvre dans ses richesses; pendant qu'il joüit d'un côté, il languit de l'autre; & par un mal-heur qui est inseparable de sa condition, il ne trouve point de contentement qui satisfasse tous ses sens; mais ceux de l'ame ne sont jamais divisez, ils se presentent tout à la fois, & une méme pen-

Quid ex Idæis platonici trahã, quod cupiditates meas comprimat? vel hoc ipsum, quod omnia illa quæ sẽsibus serviunt, quę nos accendunt & irritant, negat Plato ex iis esse quæ verè sint. Igitur ideæ imaginaria sunt, & ad tẽpus aliquam faciem ferunt ibi homũ, instabile nec solidum est Sen. Ep. 58.

sée qui éclaire l'esprit, échauffe la volonté, & remplir la memoire. Sa joye est universelle, une faculté n'est jamais triste pendant que les autres sont satisfaites, & comme si elles estoient en communauté de biens, ce qui plaist à l'une est agreable à toutes les autres : Enfin, les Plaisirs spirituels sont bien plus intimes que ceux des sens ; car l'ame en est toute remplie, le bon-heur qu'elle possede penetre son essence. Comme elle change en soy ce qu'elle connoist, elle se transforme en ce qu'elle aime, & par une admirable metamorphose, elle devient elle mesme sa felicité: Mais les sens ne sont unis à leurs objects que par les accidens seulement ; ils voyent les couleurs des choses, & n'en connoissent pas les essences ; ils entendent le son des paroles, & n'en conçoivent pas les pensées. Si bien que le corps n'est content qu'en peinture, son bon-heur n'est qu'un ombre, & sa felicité n'est qu'une fausse apparence : Mais l'esprit est heureux en effet, son contentement est solide, & les biens qu'il possede sont veritables.

II. DISCOURS.

Du mauvais usage du Plaisir.

DE tant de moyens differents qu'a inventez le peché pour abuser du Plaisir, il y en a quatre que j'entreprens de découvrir & de cõbatre, parce qu'ils ont eu d'illustres approbateurs, & qu'il s'est trouvé des hommes de bien qui les ont voulu deffẽdre. Le premier est la volupté, qui semble tirer son nõ du Plaisir même, & qui pretẽd n'être pas ennemie de la vertu ; Car encore qu'elles ayent de grands differens ensẽble, & que souvent pour conserver l'une, on soit obligé d'abandonner l'autre ; il s'éleva autrefois une Secte de Philosophes qui les voulut recõcilier, & qui par un bon dessein fit un grand outrage à la Vertu ; car comme ils voyoiẽt que la difficulté qui l'accompagne la rendoit odieuse aux ames lâches, & que le travail qu'il faloit prendre pour l'acquerir leur en faisoit perdre l'envie ; Ils essayerent de leur persuader qu'elle estoit douce, & que sous un visage severe elle cachoit une humeur agreable ; Sur leur parole tous les hommes luy firent la cour, & s'imaginans qu'ils trouveroient la volupté à

Apud Epicureos virtus voluptatum ministra est, illis paret, illis deservit, illas supra se videt, Primæ autem partes ejus sunt, ducere debet, imperare summo loco stare, hi verò jubent illam signũ petere. Sen. Benef. l. 4. cap. 2.

sa suite, ils chercherent la Maistresse sous esperance de posseder sa suivante : Mais comme ils reconneurent que ce plaisir estoit aussi severe que la vertu mesme, & que demeurant dans le fonds de l'ame, il ne faisoit point d'impression sur les sens : ils changerent de dessein, & firent ouvertement l'amour à la volupté : Par une haute imprudence, ils se voulurent servir de la Philosophie pour authoriser leur injustice, & donnerent un nom glorieux à une infame rebellion. Ils tâcherent de faire croire au peuple que la vertu ne quittoit jamais la volupté, & que l'on ne pouvoit les separer sans leur faire violence. Leur tromperie fut bien-tost découverte, & les vrais Philosophes les chargerent de tant d'opprobres, que le pauvre Epicure ne s'en pût jamais laver : car encore que son dessein fût excusable, & qu'il n'eust proposé aux hommes la volupté que pour les rendre amoureux de la vertu, neantmoins parce que le succez en fut mal-heureux, il ne pût éviter la calomnie, & le zele de ses adversaires confondit son opinion avec l'erreur de ses Disciples : Il n'estoit coupable pourtant, que parce qu'il sembloit avoir voulu égaler la volupté à la vertu, & faire asseoir sur un mesme Throsne la Souveraine & l'Esclave ; il ne meritoit l'indignation publique qu'à cause qu'il

Qui Epicurum sequitur, bonum

malæ rei quærit authorem, & dum ille venit, blando nomine inductus sequitur voluptatem, nō quam audit, sed quā attulit : & vitia sua cū capit putare similia præceptis, indulget illis non timidè nec obscurè Sen. de vita beata, c. 13.

s'estoit défié du pouvoir de la vertu, & que pour luy acquerir des amans il l'avoit parée des habits de la volupté. Si son opinion, toute innocente qu'elle est, n'a pas laissé d'estre blasmée, celle de ses Disciples est trop criminelle pour m'arrester à la combatre : C'est assez qu'elle soit condamnée de tout le monde, & que ses partisans mesmes ne l'osent defendre publiquement : Elle est assez punie ; puis qu'elle est honteuse, & qu'elle cherche l'ombre, aussi-bien pour se cacher que pour se divertir. Il suffit de sçavoir qu'un honneste homme ne l'a jamais soûtenuë, & que les plus infames mesmes ne prennent son party, qu'apres avoir quitté celuy de la Raison.

Aussi le Diable voyant bien que cet artifice estoit éventé, & qu'il ne seduiroit que les ames, qui sans attendre ses suggestions, se seroient perduës par leur propre mouvement, il s'avisa d'une ruse d'autant plus dangereuse, qu'elle estoit couverte d'un beau pretexte: car il voulut persuader à tous les hommes, que le veritable Plaisir se rencontroit dans l'honneur, & qu'il n'y avoit rien de glorieux, qui ne fût parfaitement agreable; Il leur fit entendre, que la gloire estoit la recompense de la vertu, que l'approbation des peuples estoit la felicité des Monarques, que les Conquerans

n'entreprenoient sur la liberté des étrãgers que pour meriter leurs loüanges, & qu'ils ne leur faisoient du mal que pour en tirer de l'honneur. Tous ces Grands suivirent ce party. & persuadez par des raisons qui avoient plus d'éclat que de verité, ils firent l'amour à la Gloire, ils devinrent ses martyrs, & ils engagérent leurs libertez & leurs vies pour acquerir de la reputation. De cette maxime pernitieuse il en nasquit un mal-heur extréme: car les hommes preferans l'honneur à la vertu, diviserent deux choses qui doivent estre inseparablement unies, & par la malice du Demon, ils devinrent superbes, & cesserent d'estre vertueux. Ils coururent apres les crimes éclatans, ils mépriserent les vertus honteuses; & par une injustice qui meritoit un chastiment exemplaire, ils laisserent une Souveraine pour faire l'amour à son Esclave: Ils ne connoissoient pas, sans doute, la grandeur de son merite, puis qu'ils cherchoient une autre recompense que celle qui se trouve en sa possession, & ils estoient bien éloignez de l'humeur de ses vrais amans, qui perdent la gloire pour conserver la vertu, & qui ne luy sont jamais plus fideles que quand on leur propose des dignitez pour les corrompre, ou qu'on les charge d'opprobres pour les estonner: Mais sans m'engager à la

Qui virtutẽ suam publicari vult, non virtuti laborat sed gloriæ. Non vis esse justus sine gloria, at sæpe justus esse debebis infamia Sen. Ep. 113.

defenſe d'un party ſi raiſonnable ; Ie veux prendre ceux qui le combatẽt par leurs propres interẽts, je veux leur faire advoüer, que ce qu'on appelle honneur ne peut cauſer un veritable plaiſir, & qu'un homme qui n'eſt riche que de gloire, eſt pauvre de contentement: car comment pourra t'il trouver ſon bonheur en une choſe qu'il ne poſſede pas? Comment pourra-t'il eſtablir ſa felicité en un bien qui ſe diſpenſe avec tant d'injuſtice, & qui ſe donne plus ſouvent au crime qu'à la vertu? Quelle ſatisfaction pourra-t'il goûter quand ſa conſcience démentira ſa reputation, & qu'il blâmera des actions que le monde n'approuve que parce qu'il n'en connoiſt pas les motifs? Comment pourra-t'il trouver un veritable repos dans les diverſes opinions des hommes, qui ne s'accordent pas meſme dans les choſes les plus certaines, & qui ſelon les Paſſions qui agitent leurs eſprits, condamnent une vertu qu'ils ont eſtimée ; & eſtiment un vice qu'ils ont condamné? Le Plaiſir pour eſtre ſolide, doit eſtre conſtant ; & ſi quelque gloire peut eſtre la recompenſe d'une bonne action, ce n'eſt pas celle que nous attendons des peuples, mais celle que nous recevons de nôtre conſcience. C'eſt donc abuſer du Plaiſir que de le mettre en une choſe ſi freſle, & c'eſt preferer l'apparence à la

Male agit qui famæ, eo ſcientiæ gratus eſt. Sen. 6. Benef. c. 42.

Gloriam qui ſpre. vertit, ve-

verité, que de chercher dans la bouche des hommes une felicité qui doit resider en nostre cœur.

ram habebit. Livius, decad. 3. lib. 2.

Les Philosophes, qui la pensent trouver dans la science, semblent être un peu mieux fondez: car outre que le desir de la connoissance nous est plus naturel que celuy de la gloire, & que la verité fait bien de plus fortes impressions sur nostre ame que l'honneur, c'est un bien qui nous est intime, & qui ne nous peut estre dérobé. Les Tyrans qui nous ostent la vie, ne nous peuvent ôter la Science, & la calomnie qui peut ternir nostre reputation, ne peut obscurcir nostre connoissance. Nous sommes sçavans en dépit de nos ennemis, ces precieuses richesses nous accompagnent dans la prison, nous suivent dans l'exil, & ne nous quittent pas même à la mort; nous les portons par tout où nous allons: Et la Fortune, qui ravit l'honneur aux Conquerans, qui ôte la volupté aux impudiques, ne peut dérober la Science aux Philosophes: Mais quelque advantage qu'elle pretende sur ses rivales; elle ne sçauroit estre la felicité de l'homme: car outre qu'elle est meslée d'ignorance, que ses lumieres sont confuses avec les tenebres, qu'elle a plus de doute que de certitude, & plus d'erreurs que de veritez, elle est souvent inutile, ou criminelle dans la plus part de ses usages; car

comme dit S. Bernard, quelques-uns étudient pour le seul Plaisir d'estre sçavãs, & c'est une sote curiosité ; quelques autres, afin que l'on sçache qu'ils sont sçavans, & c'est une honteuse vanité; quelques autres à dessein de vendre leur science, & c'est un sale commerce. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui estudient pour édifier, & c'est une loüable charité, & d'autres qui s'estudient pour s'instruire, & c'est une sage prudence. De tous ceux-là il n'y a que les deux derniers qui n'abusent point de la science, puis qu'ils ne l'acquierent que pour l'employer au service de la vertu : Mais en cette occasion mesme elle a ses peines & ses defauts ; & si elle n'est accompagnée d'humilité, elle nous remplit de suffisance & d'amour propre. Aprés tout, il faut avoüer avec le Sage, que c'est une fascheuse occupation que Dieu a donnée aux hommes pour les punir, & qu'elle est plûtost un effet de sa Justice qu'une marque de son amour. Si l'usage de tous ces Plaisirs n'est pas innocens, celuy des richesses est bien plus criminel : car quelques loüanges qu'on leur donne, elles sont ennemies de la Vertu ; & si elles servent à la Magnificence, & à la Liberalité, elles nuisent à la Continence & à la Justice : Il n'y a point de vice qui ne les employe pour satisfaire à ses injustes

Sunt qui scire volunt tantum ut sciant, & turpis curiositas est, sunt qui scire volunt ut scientiã suam vendant, & turpis quæstus est. Et sunt qui scire volunt ut sciantur ipsi & turpis vanitas est. Et sunt qui scire volunt ut ædificent & charitas est. Et sunt qui scire volunt ut ædificentur & prudentia est. Ber. in Cant. Serm. 35.

Infœlix homo qui illa scit omnia, te autẽ nescit, beatus autem qui te scit, etiamsi illa nesciat

desirs, & qui les auroit ôtées à l'Avarice, à l'Orgueil & à l'impudicité, elles seroient reduites à une heureuse impuissance de faire du mal. Aussi les plus grands Philosophes ont reconnu qu'elles estoient la ruine des familles & la perte des Estats, que le mépris en étoit plus asseuré que la possession, & que desiors qu'elles entroient dans une maison elles en chassoiét toutes les vertus: Car à moins que d'estre aussi constans que les Stoïques, & de vivre en cette égalité qu'ils souhaitoient en tous les hommes, & qu'ils ne trouvoient pas en leurs Sages mesmes. Les richesses irritent nos desirs, elles réveillent nos esperances, elles augmentent nos craintes, & elles nous obligent d'avoüer qu'il y a plus de peine encore à les conserver qu'à les acquerir. Enfin les riches sont si mal heureux en leur condition, que pour y goûter quelque plaisir il faut qu'ils imitent celle des pauvres, & qu'ils cherchent en la pauvreté ce qu'ils n'ont pû trouver dans l'abondance.

qui verò te & illa novit, non propter illa beatior, sed propter te solum beatus est Aug. 5. Conf. c. 4.

Maiore tormento pecunia possidetur, quam quæritur. Sen. Epist. 116.

Mais où mettez-vous donc ce Plaisir, s'il n'est pas dans la volupté, ny dans la gloire? Et où le logerés-vous, s'il est mal avec la science, & avec les richesses? J'avouë qu'il y a des voluptez raisonnables, des honneurs legitimes, des sciences modestes, & des richesses innocentes: Mais certes l'usage commun en est

dereglé, & par une juſte punition de Dieu, chacun trouve ſa peine où il cherche ſa felicité. Les impudiques ſont triſtes dans leurs contentemens, la jalouſie & le ſoupçon vengent la Pudicité violée, & les maladies leur font payer l'uſure de leurs infames plaiſirs. Les ambitieux ſont les victimes de la vanité, ils ont ce mal-heur dans leur plus haute fortune, qu'ils ſont travaillez d'une double envie : car ils ne peuvent ſouffrir leurs égaux, & leurs inferieurs ne les peuvent ſupporter : Ils mépriſent les honneurs auſſi-toſt qu'ils les poſſedent, & n'eſtimans que ceux qui leur manquent, ils mélent l'inquietude avec la joüyſſance, & troublent un bon-heur aſſeuré par le deſir d'un contentement incertain: Les Doctes ne ſont guere plus heureux, la Paſſion qui perdit le premier homme les tourmente, le crime du pere fait le ſuplice des enfans, & la même ſcience qui le chaſſa du Paradis les perſecute dans le monde : Ils conſomment toute leur vie pour apprendre des choſes ridicules, ou inutiles : Ils donnent des combats pour des lettres effacées ; & le titre des tombeaux, qui fait toute la recompenſe des Conquerans, cauſe preſque toute la diſpute des Critiques ; ils ſe vantent que c'eſt par ces routes glorieuſes que l'on monte dans le Ciel ; ils cherchent l'immortalité

Laborat invidia & quidem duplici vides autem quam ſit, miſeris cui invidetur, & qui invidet. Sen. Ep. 84.

dans les sepulchres; & ils traittent avec les morts pour regner avec les Dieux: Ils sçavent parler, & ne sçavent pas vivre: Ils sont doctes, & ne sont pas vertueux, & par un aveuglement estrange ils ne voyent pas que leur science étant orgueilleuse; elle n'a point de bornes, non plus que l'Ambition, & que ses desirs étans dereglez, elle est intemperante comme la Volupté. Les Avares soupirent aupres de leurs biens; ils en ont la garde, & n'en ont pas l'usage; ils respectent leurs richesses, & n'oseroient les toucher; ils nous apprennent qu'ils en sont les Esclaves, & non pas les maîtres & que le seul contentement qu'ils en retirent, c'est d'empescher que les autres ne les possedent: Mais afin qu'on ne me reproche pas de découvrir un mal sans y apporter le remede, je destine le Discours suivant à la defense des plaisirs innocens & legitimes.

Plus scire velle quam sit satis, intemperantiæ genus est. Sen. Ep. 88.

III. DISCOURS.

Du bon usage du Plaisir.

CEux qui condamnent le Plaisir sont obligez de condamner la Nature & de l'accuser d'avoir commis des fautes en tous ses ouvrages: car cette prudente mere l'a répandu dans toutes nos actions, & par un trait de sagesse admi-

Voluptas natura divinũ quiddam est insitum mortalibus Ar. l. 7. Ethic. c. 13.

rable, elle a voulu que comme les plus neceſſaires eſtoient les plus baſſes, elles fuſſent auſſi les plus agreables. Et certes ſi elle n'eût trouvé cet artifice innocẽt, il y a long-temps que le monde ſeroit pery, & que les hommes, qui en ſont la plus noble partie, mépriſans le ſoin de ſe conſerver, l'auroient laiſſé en proye aux beſtes farouches. Car qui voudroit ſe donner la peine de manger, s'il n'y eſtoit auſſi bien convié par le contentement que par la neceſſité? Qui pourroit jamais ſouffrir que le ſommeil aſſoupiſt ſes ſens, qui luy ôtaſt l'uſage de la raiſon, & luy fit changer la vie avec l'ombre de la mort, ſi la douceur de ſes pavots ne rendoit ce remede auſſi charmant qu'il eſt honteux? Comme le plaiſir eſt utile au corps, il n'eſt pas moins neceſſaire à l'eſprit, qui tout ambitieux qu'il eſt, n'entreprendroit pas la conqueſte des vertus & la defaite des vices, ſi la gloire n'étoit confuſe avec la joye, & ſi ces deux choſes ne faiſoient la recompenſe de ſes travaux. Qui travailleroit à vaincre les voluptez infames & criminelles, ſi l'on n'y eſtoit convié par des voluptez innocentes? Qui oſeroit attaquer la mort, & combatre un monſtre qui triomphe des victorieux, & des vaincus, ſi noſtre conſtance n'eſtoit animée par le contentemẽt que luy promet la victoire? Qui pourroit vaincre les

Perficit actione voluptas & in omni ſenſu quædam delectatio verſatur. Ariſt. l. 10. Ethic. c. 4.

difficultez qui accompagnét toutes les Sciences, si elles n'estoient assaisonnées de quelque douceur, & qui formeroit jamais de nobles desseins, si l'on n'y estoit invité par l'esperance du Plaisir? Mais quoy que la Nature l'ait répandu en toutes les actions necessaires, ou difficiles, elle veut qu'il soit plûtost nostre secours que nostre motif, & qu'il nous tienne plûtost lieu de rafraischissement que de recompense, elle veut que nous les regardions comme un aide qu'elle nous a donné pour acquerir la vertu, & que nous en usions comme d'un remede qu'elle a trouvé pour temperer nos déplaisirs: car la vie de l'homme est toute pleine de miseres, & si le Ciel ne les avoit adoucies par la joye, toutes nos passions se termineroient à la douleur, ou au desespoir: Nous demeurerions accablez sous le faix de nos mal-heurs, & perdãt l'esperance de vaincre nos ennemis, nous perdrions le desir de les combatre. Pour relever nôtre courage, cette sage Mere nous solicite par le Plaisir, & le meslant également avec les choses difficiles & honteuses, elle nous oblige à ne pas mépriser les unes, & à ne pas redouter les autres: Mais quelque contentement qu'elle nous propose, c'est toûjours à condition qu'il ne sera pas nôtre fin, mais qu'il nous servira seulement d'un agreable moyẽ, pour y arriver plus

Rerum actiones undique absoluptas, voluptas perficit, vitam etiam, cujus cupiditate insensi sumus omnes. Arist. lib. 10. Ethic. c. 4.

doucement : Si bien que nous ſommes obligez de le goûter avec la meſme retenuë que les voyageurs regardent les belles campagnes qu'ils trouvent ſur leur chemin, elles ſervent à les delaſſer, ils en admirent la grandeur, ils en priſent la fecondité, ils en eſtiment les richeſſes, mais ils ne s'arreſtent pas pour les dépoüiller ; & ſçachant bien que la joüiſſance ne leur en eſt pas permiſe, ils ſe contentent du divertiſſement qu'elles leur donnent ; pendant meſme qu'ils le prennent ils redoublent le pas, & continuent leur voyage ; ainſi les plaiſirs de la terre nous peuvent bien divertir, mais ils ne nous doivent pas occuper ; quand la Nature les a meſlez avec nos actions elle n'a pas eu deſſein d'en faire noſtre felicité, mais noſtre conſolation, & elle n'entend pas qu'ils nous arreſtent en la Terre, mais qu'ils nous élevent dans le Ciel. C'eſt eſtre brutal, de ne chercher que le plaiſir dans le manger, & de faire un contentement de ce qui n'eſt qu'un remede : C'eſt eſtre déraiſonnable d'aimer le ſommeil, parce qu'il eſt accompagné de quelque douceur, & de mettre le bon-heur de la vie en l'image de la mort : Il faut le prendre, parce qu'il eſt neceſſaire, & remercier la divine Providence, qui plus heureuſe & plus puiſſante que la Medecine, nous a pourveus de remedes agreables, & qui guerit nos

Docetur amare meliora per amaritudinem ne viator tendens in patriam, ſtabulum amet pro domo. Aug.

Hoc me docuiſti ut quemadmodum medicamenta, ſic alimenta ſumpturus accedam. Aug. 10 Conf. c. 31.

maladies ſans exercer noſtre patience. C'eſt être injuſte,& ne pas aſſez eſtimer la vertu,que de luy faire l'amour à cauſe de la volupté: Elle eſt trop noble pour n'eſtre pas noſtre fin; c'eſt luy faire un outrage que de chercher d'autre motif, ou d'eſperer d'autre recompenſe que ſa poſſeſſion; le Plaiſir qui l'accompagne n'eſt que pour les ames lâches, qui n'ont pas aſſez de courage pour la ſuivre avec ſes difficultez; Elle n'eſt jamais plus glorieuſe que quand elle eſt plus difficile,& ſes fideles amans ne la trouvent jamais plus belle que quand elle eſt couronnée d'épines; la Nature neanmoins ne nous defend pas de goûter cette douceur qui ſe trouve en ſa recherche, pourveu que nous la regardions comme un ſecours de noſtre foibleſſe,& que nous ne prenions pas pour un bon-heur accomply ce qui ne nous eſt donné que pour un rafraichiſſement: C'eſt cependant le crime de tous les hommes, & ce deſordre eſt ſi general, qu'il ne ſe trouve preſque plus perſonne qui ne recherche le Plaiſir & qui ne mépriſe la vertu: Chacun veut faire ſa derniere fin d'un moyen qui n'eſt honorable que parce qu'il eſt neceſſaire,& tout le monde veut qu'une Paſſion que la Nature n'a miſe en noſtre ame que pour adoucir nos malheurs, ſoit le comble de noſtre felicité. On ne regarde

Interrogas quid petam ex virtute? ipſam, nihil enim eſt melius, ipſa pretium ſui eſt. An hoc parvum magnum eſt. Quid mihi voluptatem nominas? hominis bonum quæro non pecoris. Sen. de vita beata, c. 9.

Cum ſalutis cauſa edendi ac bibendi, adjungit ſe tanquam pediſſequa periculoſa jucunditas, & plerumque præire conatur, ut ejus, cauſa fiat.

plus que ce qui delecte ; la gloire cede au plaisir, & la vertu mesme, par une haute injustice, n'a plus d'amans si elle ne promet des voluptez ; de sorte que de toutes les Passions il n'y en a pas une qui luy porte plus de préjudice que la joye : car les desirs sont nobles les esperances sont genereuses, l'Audace & la Colere attaquent le vice, la Haine & la Crainte s'en defendent ; mais la joye est molle, & si-tost que les desirs la solicitent, elle se laisse corrompre : Les autres Passions sont en un mouvement perpetuel ; & comme elles courent toûjours, elles ne s'attachent jamais si fortement à un objet, qu'on ne les en puisse déprendre : Mais la joye est dans le repos, & comme elle se fait un centre du Bien qu'elle possede, il faut donner des combats pour l'en separer. C'est pourquoy le Fils de Dieu sçachant combien cette Passion est difficile à vaincre quand elle s'est formée dans une ame, il nous defend de la recevoir, & il nous conseille de la reserver pour ces contentemens qui ne finissent jamais : Il distingue ses disciples de ceux du monde, aussi bien par la joye que par l'amour: Il employe toutes ses raisons, pour nous persuader que celle du temps ne se peut accorder avec celle de l'Eternité, & que pour estre heureux dans le Ciel il faut estre miserable sur

Modo gaudium nostrũ fratres, mei in spe sit, nemo gaudeat quàsi in repræsenti, ne hareat in vin. Totum gaudium de spe futura sit. Aug. tract. in Ioan.

la terre ; Il meſle la douleur avec nos plaiſirs, il ſeme les épines parmy les roſes, & par une amoureuſe ſeverité, il répand l'amertume ſur nos delices, pour nous en faire naiſtre le dégouſt ; Il nous enſeigne que les voluptez ne ſont pas ſeulement fades mais penibles, & qu'elles ne ſont pas ſeulement inutiles, mais criminelles. En effet elles ſont, les filles & les meres de la douleur ; & toutes celles qui nous promettent de plus grands plaiſirs, ne ſubſiſtent que par la peine qui les precede. Les Monarques ne triomphent qu'apres la victoire, ils n'euſſent pas défait leurs ennemis, s'ils ne les euſſent combatus, & la joye prend ſi bien ſa meſure de la douleur que la beauté du triomphe dépend de la grandeur du combat, quand il n'a pas eſté bien diſputé le plaiſir en eſt moindre, & la gloire n'en eſt pas ſi éclatante. Les Matelots ne goûtent jamais mieux la douceur de la vie que quand ils ſont échapez du naufrage, & leur contentement n'eſt jamais plus ſenſible, que quand aprés le deſeſpoir de leur ſalut, un coup de tempeſte les jette ſur le rivage. Un fils unique n'eſt jamais ſi cher à ſa mere, que quand il a couru de grãds hazards, & qu'il luy a coûté beaucoup de larmes, elle croit l'avoir produit autãt de fois qu'elle l'a pleuré, ſa joye naît de ſa douleur, & le contentement de

Miſcet tribulationes gaudiis terrenis, ut ſentientes amaritudinem diſcamus aternã deſiderare dulcedinẽ. Aug. in Pſ. 127.

Triumphat victor imperator, nõ vinciſſet niſi pugnaſſet, & quanto majus fuit periculum in prælio, tanto majus eſt gaudiũ in triumpho. Aug. 8. Conf. c. 3.

Edendi & bibendi voluptas nulla est, nisi præcedat esuriendi & sitiendi modestia. Idem, ibid.

le posseder ne seroit pas si grand, si elle n'avoit eu crainte de le perdre. Il faut souffrir la faim pour trouver du plaisir dans le manger, & comme rien ne releve davantage la lumiere que les tenebres, il n'y a rien aussi qui donne plus de pointe à la volupté que la peine qui l'a precedée : Mais par une autre suite aussi necessaire, & bien plus fâcheuse, le plaisir se convertit en douleur, & ce qui nous estoit agreable dans sa naissance, nous devient penible en son progrez. Quand le sommeil est trop long il degenere en lethargie; & le remede que la Nature a trouvé pour reparer nos forces, les détruit quand il devient continu. L'excez des viandes suffoque la chaleur naturelle, l'exercice trop violent affoiblit nôtre vigueur, & les plaisirs les plus innocens deviennent des supplices quand ils sont immoderez.

La Temperance nous pourroit guerir de ses desordres, s'ils n'alloient pas plus avant; mais l'experience nous apprend que ce qui passe pour un plaisir dans le monde est un crime devant Dieu, & que la pluspart de nos joyes cause la tristesse des Saints. Un Soldat se réjoüit de ses meurtres, & l'on appelle valeur en ce siecle corrompu ce qu'en un plus innocent on eût appellé cruauté. Un impudique se réjoüit d'avoir enlevé celle qu'il aime, & s'il contente son ambition

en satisfaisant à sa lubricité, plus il cõmet de pechez,& plus il goûte de plaisirs. Un Tyran se réjoüit de son usurpation,& s'il tire de la gloire de son injustice, il s'estime plus heureux qu'un Souverain legitime. Un homme colere se réjoüit de s'être vangé,quoy qu'il ait violé toutes les loix de la Charité pour obeyr à sa Passion, il trouve du contentement dans son crime,& par un étrange aveuglement;plus il est coupable, plus il s'estime heureux : si bien que la joye du monde n'est autre chose qu'une malice impunie, ou qu'un peché glorieux. Cependant quand cette Passion devient criminelle, il faut un miracle pour luy rendre son innocence : Car encore que les desirs qui s'élevent contre les loix de Dieu soient injustes,& qu'il y ait dãs son Estat des peines establies pour le chastiment des souhaits déreglez;ce ne sont pourtant que des offenses cõmencées, & qui n'ont pas encore toute leur malice. Quoy que les foles esperances soient punissables,& qu'elles entretiennent nôtre vanité ; neantmoins elles ne sont pas toûjours suivies d'effets,& souvent par une heureuse impuissance elles ne font pas tout le mal qu'elles s'étoiẽt promis. Nostre hardiesse a plus d'inconsideration que de malice,& un mauvais évenement luy fait perdre toute sa fougue : Nos douleurs & nos tristesses

Sæculi latitia est impunita nequitia. Aug.

ne ſont pas opiniatres, pour peu de ſecours qu'elles reçoivent elles ſe gueriſſent; & comme elles ſont mal ſatisfaites d'elles mêmes, elles ſe chãgent aiſement en leurs contraires : Nos craintes ſont volages, dés que le mal qui les a fait naître ſe retire, elles nous laiſſent en liberté ; & pour conclure en un mot, il n'y a point de Paſſion incurable que la Joye : Mais depuis qu'elle s'eſt meſlée avec le crime, & que corrompant tous les ſentimens de la Nature, elle trouve ſon plaiſir dans le mal, la Morale n'a plus de remedes pour la guerir. C'eſt un grãd deſordre quãd un homme ſe glorifie dans ſon peché, & que, comme dit l'Apôtre, il tire ſa gloire de ſa propre confuſion: C'eſt un malheur déplorable quand il a perdu la crainte avec la hõte, & que les peines ordonnées par les Loix ne le retiennent plus dans ſon devoir : C'eſt un eſtrange dereglement quand les pechés l'ont rendu aveugle, ou qu'il ne les connoiſt plus que pour les defendre : Mais certes c'eſt le comble de tous les maux quand il ſe plaît dedans ſon crime, qu'il eſtablit ſa felicité dãs l'injuſtice, & qu'il s'eſtime heureux, parce qu'il eſt criminel; auſſi eſt-ce pour la punition de cette impieté que le Ciel lance des foudres, la terre ne devient ſterile que pour le chaſtiment de cet effroyable deſordre : Quand la guerre eſt allumée entre les peuples,

Nullum quodlibet ſcelus corã Deo, tam abominabile fit quam de peccatis gaudere, atque in eis ſemper jacere, Aug. lib. de ſalutar. docum. c. 12.

Omnibus crimen ſuũ voluptati eſt, lætatur ille adulterio, lætatur ille furto. Senec.

peuples, ou que la peſte dépeuple les villes, & convertit les Eſtats en ſolitudes, nous devons croire que ces fleaux ſont les ſupplices des hommes, qui mettent leur contentement dans leurs offenſes, & qui violant toutes les loix de la Nature, meſlent injuſtement la joye avec le crime.

Or parce que ce mal, pour eſtre extréme, ne laiſſe pas d'eſtre commun, & qu'il eſt bien mal-ayſé de goûter des voluptez innocentes, Ieſus-Chriſt nous conſeille de renoncer à tous les Plaiſirs du ſiecle, & d'eſtablir dés à preſent noſtre felicité dans le Ciel : Il nous ordonne par la bouche de ſon Apoſtre, de nourrir la porte de noſtre cœur qu'à ces conſolations pures, dont le S. Eſprit eſt la ſource, & nous prenant par nos intereſts, il nous oblige à ne chercher que cette joye, qui pour eſtre fondée en luy meſme, ne ſçauroit eſtre troublée par l'injuſtice des hommes, ny par l'inſolence de la Fortune: car ſi nous la penſons mettre en nos richeſſes, nous ſerõs obligez d'en craindre la perte, ſi nous la logeons en la reputation, nous apprehenderons la calomnie, & ſi comme les Beſtes, nous la mettons en ces infames plaiſirs qui flatent les ſens, & qui corrompent l'eſprit, nous aurons autant de ſujets de crainte, que nous verrons d'accidens qui nous les peuvent ravir. C'eſt pourquoy, ſuivant l'avis de S. Auguſtin, qui ne nous peut

Si gaudes de numerotimes furẽ, ſi autem gaudes de Deo quid times ne tibi quiſquã auferat Deum? Deũ tibi nemo aufert, ſi tu eum non dimiſeris. Auguſt. in Pſalm. 47. Vincat gaudium in Domino, donec finiatur gaudiũ in ſæculo, gaudium

in Domino semper augeatur, gaudium, in saculo semper minuatur, donec finiatur. Aug. l. 2. de verb. Dom. Serm. 14.

estre suspect puisque dans la fleur de son âge il avoit goûté les delices du monde, nous devons prendre le soin de diminuer tous les plaisirs criminels, jusqu'à ce qu'ils finissent entierement par nostre mort, & d'augmenter tous les plaisirs innocens jusqu'à ce qu'ils se consomment parfaitement dans la gloire. Mais vous me direz peut estre que nos sens ne sont pas capables de ces saintes voluptez, & que la joye qui n'est qu'une Passion de l'ame, ne se peut pas élever à des contentemens si purs, qu'il luy faut quelque chose de sensible pour l'occuper, & qu'étant engagée dans le corps, c'est une injustice de luy proposer la felicité des Anges. Cette objection n'est recevable que parmy ceux qui croyent que les Passions des hommes ne sont pas plus nobles que celles des bestes; l'affinité qu'elles ont avec la Raison les rend capables de tous ses biens; quand elles sont éclairées de ses lumieres, elles peuvent estre brûlées de ses flammes; quand la Grace répand les influëces dans cette partie de l'ame, où elles font leur residence, elles travaillent pour l'éternité, & prevenant les advantages de la Gloire, elles enlêvent le corps, & luy communiquent des sentimens spirituels: Elles nous font dire avec un Prophete. Ma chair & mon ame se réjoüissent au Dieu vivant. Et negligeant les delices perissables, elles ne souhaittent plus que les éternelles.

IV. DISCOURS.

De la Nature, des Proprietez & des Effets de la Douleur.

SI la Nature ne ſçauroit tirer des biens de nos maux, & ſi la Providence ne convertiſſoit nos miſeres en felicitez, nous aurions ſujet de l'accuſer, d'avoir rendu la plus fâcheuſe de nos Paſſions la plus cõmune: Car il ſemble que la triſteſſe nous ſoit naturelle & que la joye nous ſoit éſtrangere. Toutes les parties de nôtre corps peuvent ſentir la douleur, & il n'y en a qu'un petit nombre qui puiſſent goûter le plaiſir. Les peines viennent en foule, & nous attaquent de compagnie, elles s'accordent pour nous affliger, & quoy qu'elles ſoient mal enſemble, elles font la paix entr'elles pour conjurer nôtre perte, mais les plaiſirs ſe choquent, quand ils ſe rencontrent; & comme s'ils eſtoient jaloux de noſtre bon-heur, ils ſe détruiſent les uns les autres. Nôtre corps eſt le theatre de leurs combats, ſes miſeres naiſſent de leurs differens, & l'homme n'eſt jamais plus mal-heureux que quãd il eſt diviſé par ſes plaiſirs Les Douleurs durent long-temps, & comme ſi la Nature ſe plaiſoit à prolonger nôtre ſupplice, elle nous donne des forces pour les

Homo animal quærulum, cupide ſuis incumbens miſeriis. Apul.

Voluptas tunc cum maximè delectat extingui. tur, nec multum loci habet, itaque cito implet, & tædio est, & post primum impetum marcet. Sen. de vita beata, cap. 7.

Scio rem non esse in nostra potestate, nec ullum affectum servire, minimè verò eum, qui ex dolore nascitur. Sen. conf. ad Helu. cap. 5.

souffrir, & ne nous rend plus courageux ou plus patiens, que pour nous rendre plus miserables. Les Plaisirs, & particulierement ceux du corps ne durent que des momens, leur mort n'est jamais bien éloignée de leur naissance; & quand on les veut faire subsister par artifice, ils nous causent du tourment, ou de l'ennuy. Mais pour confirmer toutes ces raisons, & faire voir que la douleur est bien plus familiere à l'homme que le plaisir, il ne faut que considerer le déplorable estat de nostre vie, ou pour un vain contentement nous ressentons mille veritables douleurs: Car celles-cy viennent sans estre appellées, elles se presentent de leur propre mouvement, elles sont enchaisnées les unes avec les autres, & comme les testes de l'hydre, elles ne meurent jamais, ou elles renaissent apres leur mort: Mais les plaisirs se font chercher avec peine, & souvent nous sommes contraints de les achepter beaucoup plus cher qu'ils ne valent, les Douleurs sont quelquefois toutes pures, & elles nous attaquent si vivement qu'elles nous rendent incapables de consolation: Mais les Plaisirs ne sont jamais sans quelque meslange de douleur, ils sont toûjours détrempez dans l'amertume; & comme on ne void point de roses qui ne soient environnées d'épines, on ne goûte point de voluptez qui ne soient accompagnées

de leurs ſupplices. Mais ce qui montre évidemment la miſere de noſtre condition, c'eſt que la Douleur ſe fait bien mieux ſentir que le Plaiſir ; car une legere maladie trouve nos plus ſolides contentemens, une fievre eſt capable de faire perdre aux Conquerans le ſouvenir de leurs victoires, & d'effacer de leur eſprit toute la pompe de leurs triomphes. Cependant elle eſt la plus veritable de nos Paſſions, & ſi nous croyons Ariſtote, c'eſt celle qui fait le plus d'alterations dans nos ames. Toutes les autres ne ſubſiſtent que par noſtre imagination, & ſans l'intelligence qu'elles ont avec cette faculté, elles ne feroient point d'impreſſion ſur nos ſens. Les Deſirs & les Eſperances ne ſont que des biens trompeurs, & celuy-là connoiſſoit bien leur nature, qui les appelloit les ſonges de ceux qui veillent. L'Amour & la Haine ſont les divertiſſemens des ames inutiles. La Crainte n'eſt qu'un ombrage, & il eſt bien mal-aiſé que l'effet ſoit veritable quand la cauſe eſt imaginaire; l'Audace & la Colere ſe forment faut pas s'eſtonner ſi elles s'engagent ſi facilement au combat, puiſque la foibleſſe de leurs ennemis les aſſeure de la victoire : Mais la Douleur eſt un mal veritable, qui attaque l'ame & le corps tout enſemble, & qui fait deux bleſſeures d'un meſme coup. Je ſçay bien des monſtres pour les defaire ; & il ne

Probæ iſtas, quæ voluptates vocantur, ubi tranſcenderint modum pœnas eſſe. Sen. Epiſt. 83.

Corpus hoc animi pondus ac pœna eſt,

promente illo urgetur, in vinculis est. Sen. Ep. 65.

qu'il y a des triſteſſes qui ne bleſſent que l'eſprit, & qui font tout leur effort ſur la plus noble partie de l'homme : Mais ſi elles ſont violentes, elles deſcendent dans le corps, & par une ſecrete contagion, les peines de la Maiſtreſſe deviennent les maladies de ſon Eſclave. Les chaiſnes qui les attachent enſemble ſont ſi eſtroites, que tous leurs biens & leurs maux ſont communs ; une ame contente guerit ſon corps, & un corps malade afflige ſon ame ; cette noble captive ſouffre avec patience toutes les autres incommoditez qui luy ſurviennent, & pourveu que ſa priſon ſoit exempte de douleur, elle trouve aſſez de raiſons pour ſe conſoler, elle mépriſe la perte des richeſſes, & mettant des bornes à ſes deſirs, elle trouve du contentement dans la pauvreté ; elle neglige l'honneur, & ſçachant bien qu'elle ne dépend que de l'opinion, elle ne veut pas eſtablir ſa felicité en la poſſeſſion d'un bien ſi fragile ; elle ſe paſſe des voluptez, & la honte qui les accompagne diminué le regret que luy cauſe leur perte. Comme elle n'eſt point attachée à tous ces biens eſtrangers, elle s'en éloigne facilement, & quand la Fortune l'en a dépoüillée, elle s'en trouve plus libre, & ne s'en eſtime pas plus pauvre ; mais quand le corps eſt attaqué, & qu'il ſouffre ou l'ardeur des flammes, ou les injures des ſaiſons, ou la violence des maladies, elle eſt con-

Quid faciet animus ut non doleat cum corpus vulneratur cui tanto implicatur conſortio ut pati poſſit, non dolore non poſſit. Aug.

trainte de ſoupirer avec luy, & les liens qui les uniſſent enſemble rendent leurs miſeres communes : Elle apprehende la mort, quoy qu'elle ſoit immortelle ; elle redoute les playes, quoy qu'elle ſoit invulnerable, & elle reſſent tous les maux qu'on fait ſouffrir à la priſon qu'elle anime, quoy qu'elle ſoit ſpirituelle.

lib. de gratia novi teſtamenti, q. 2.

La Philoſophie Stoïque, qui n'eſtime pas une entrepriſe glorieuſe, ſi elle n'eſt impoſſible, a voulu interdire le commerce de l'ame & du corps, & par une eſtrange fureur, elle a tâché de ſeparer deux parties qui compoſent un meſme tout ; elle a defendu à ſes diſciples l'uſage des larmes, & rompant la plus ſainte de toutes les amitiez, elle a voulu que l'ame fût inſenſible aux douleurs du corps, & que pendant qu'il bruſloit au milieu des flammes, elle s'élevaſt dans le Ciel pour y contempler les beautez de la vertu, ou les merveilles de la Nature. Cette barbare Philoſophie eut quelques admirateurs, mais elle n'eut jamais de veritables diſciples ; ſes conſeils les mirent au deſeſpoir, tous ceux qui voulurent ſuivre ſes maximes ſe laiſſerent tromper à la vanité, & ne ſe purent defendre de la douleur : Puiſque l'ame a contracté une ſi eſtroite ſocieté avec ſon corps, il faut qu'elle ſouffre avec luy, & puis qu'elle eſt repanduë dans toutes ſes parties, il faut qu'elle ſe plaigne avec la bouche, qu'elle pleure avec les yeux, &

O Philoſophia tyrannica ſunt præcepta tua, amare jubes & ſi quis amiſerit quod amabat, dolere prohibet. Stob. ſerm. 97.

Si egregiũ eſtholte de-

deiicere, nō minus tamen laudabile, in fœlicis ſcire miſereri. Val. Max. l. 5.

qu'elle ſoûpire avec le cœur. La miſericorde ne fut jamais deffenduë que par les Tyrans, & cette vertu recevra des louänges dans le monde, tandis qu'il y aura ces miſerables: cependant les maux qui l'affligent luy ſont eſtrangers, & les perſonnes qu'elle aſſiſte luy ſont la pluſpart du temps inconnuës. Pourquoy donc blaſmera t'on l'ame, ſi elle a de la compaſſion pour ſon corps ? Pourquoy l'accuſera t'on de laſcheté, ſi elle prend part à des douleurs qui l'aſſiegent, & qui ne pouvant pas la bleſſer en ſa ſubſtance, l'attaquent en ſa maiſon, & ſe vengent d'elle en la choſe du monde qu'elle aime le mieux : Car pendant qu'elle eſt en ſon corps, il ſemble qu'elle renonce à ſa nobleſſe, & que ceſſant d'eſtre un pur eſprit, elle s'intereſſe en tous les Plaiſirs, & en toutes les Douleurs de ſon hoſte: Sa ſanté luy procure du contentement, & ſes maladies luy cauſent des peines, la plus haute partie ſouffre en la plus baſſe, & par une fâcheuſe neceſſité, l'ame eſt malheureuſe des miſeres de ſon corps. On dit que la Magie eſt ſi puiſſante, qu'elle a trouvé le ſecret de tourmenter les hommes en leur abſence, & de leur faire ſentir en leur perſonne toutes les cruautez qu'elle exerce ſur leur images. Ces miſerables bruſlent d'un feu qui ne touche que leur peinture, ils ſentent des coups qu'ils ne reçoivent pas, & la diſtance des lieux ne les peut

Devovet abſentes ſimulachra, que cerea fingit, & miſerum tenues in jecur urget acus. Ovid. in Epiſt.

garantir de la fureur de leurs ennemis: L'Amour qui eſt auſſi puiſſant, & qui n'eſt guere moins cruel que la Magie, fait tous les jours ce miracle quand il void deux ames enſemble, il trouve le moyen de rendre leurs peines communes, on n'en ſçauroit offenſer une que l'autre ne s'en reſſente, & chacun d'elles ſouffre auſſi bien dans le corps qu'elle aime, que dans celuy qu'elle anime: Puis que l'Amour & la Magie font ces merveilles, il ne faut pas s'eſtonner ſi la Nature ayant attaché l'ame avec le corps rend leurs miſeres communes, & d'une ſeule Douleur, elle ſçait faire deux miſerables: La communauté de leurs biens & de leurs maux, eſt une ſuite de leur mariage, & il faut que le Ciel faſſe un miracle, pour les diſpenſer de cette neceſſité. La Joye des Martyrs n'eſtoit pas un pur effet de la Raiſon, quand ils goûtoient quelque plaiſir au milieu de leurs ſupplices, il falloit que la Grace en adoucit la rigueur, & que celuy qui changea les flammes en zephirs dans la fournaiſe ardente, convertit leurs tourmens en douceurs, ou s'il ne leur faiſoit pas cette faveur, il leur en faiſoit une plus grande, & empeſchant que l'ame ne ſentiſt la peine du corps, il apprenoit à tout le monde, qu'il eſtoit le Souverain de la Nature: mais quoy qu'il en ſoit, tous les Philoſophes tombent d'accord que l'ame ne peut eſtre heureuſe dans un

Dolores qui dicuntur carnis, animæ ſunt in carne & ex carne, quid enim caro per ſeipſam ſine anima vel dolet vel concupiſcit. Aug. lib. 14. de Civ. Dei, cap. 15.

corps miserable, & qu'elle ne sçauroit luy donner la vie, qu'elle ne prenne part à ses miseres : Si la plus noble partie est touchée de joye, pendant que le corps est languissant de douleur ; il faut que celle qui l'anime le ressente, & que pour payer l'interest des services qu'elle en tire, elle soit miserable en sa compagnie : Celle mesme de Jesus-Christ pour estre bienheureuse ne laissoit pas d'estre affligée, & il se faisoit un miracle dans l'ordre de la gloire, pour ne pas rompre la societé que la Nature a mise entre l'ame & le corps, il demeure donc arresté que ces deux parties qui composent l'homme ne peuvent estre separées dans leurs souffrances, & que le tourment de l'une devient par necessité le supplice de l'autre : Elles s'aiment trop pour s'abandonner dans leurs peines, & si l'effort de la douleur ne brise les chaisnes qui les tiennent attachées, il faut que leurs miseres soient communes : Encore trouverois je que la condition de l'Ame est plus déplorable que celle du corps : Car outre que c'est faire injure à sa noblesse de la soûmettre à la douleur, & que c'est une espece d'injustice de la contraindre à souffrir des maux, dõt elle est exempte par sa nature, elle se condãne elle même à de nouvelles souffrãces, & l'amour qu'elle porte a son corps l'oblige à concevoir de la tristesse, pour les peines qu'il endure ; Elle les sent avec luy, puis qu'elle est le prin-

Tristis est anima mea usque ad mortem. Mat. c. 26.

Dolet anima cum corpore, cum colloco dolet ubi læditur corpus, dolet solum in corpore cùm tristis est, dolet extra corpus ut anima divitis in inferno, corpus autẽ nec exa-

cipe du sentiment ; & comme si ce tourment ne suffisoit pas, elle s'en procure un autre par la compassion, & elle s'afflige par la pensée, de tout ce qui le tourmente en effet, elle s'entretient de ses maladies, apres les avoir souffertes avec luy, elle s'en attriste avec l'imagination, & d'une simple douleur, elle en a fait un double martyre. Il est vray que cette faculté a tant de commerce avec les sens, qu'elle ne peut estre touchée de douleur, sans leur donner de l'émotion, & elle ne sçauroit ressentir leurs maux, sans leur communiquer ses peines; Elle altere leur repos pas son trouble, & comme la souffrance du corps fait naistre celle de l'ame, par une loy aussi juste que necessaire, la peine de l'ame produit celle du corps: Ce sentiment est à mon advis la veritable tristesse, qui n'est autre chose qu'un deplaisir, qui se forme dans la partie inferieure de nôtre ame, en la veuë des objets qui luy sont desagreables.

nime dolet nec anima rum sine anima dolet. Auguſt. l. 21. de Civ. Dei. cap. 3.

Les effects d'une Passion si mélancolique sont bien estranges : Car quand elle est mediocre, elle fournit des paroles aux miserables pour se plaindre, elle les rend eloquens sans Rethorique, elle leur enseigne des figures, pour exagerer leurs deplaisirs, & à les entendre parler, il semble que les plus grandes douleurs soint moindres que celles qu'ils souffrent : Mais quand elle est extreme, par un effect tout contraire, elle assomme

Cura leves loquuntur, in-

gentes ſtu pept. ſen. tragœd.

l'eſprit, elle interdit l'uſage des ſens, elle ſeiche les larmes, elle eſtouffe les ſoûpirs, & rendent les hommes ſtupides, elle donne aux Poëtes la liberté de feindre qu'elle les change en rochers; Quand elle eſt longue, elle nous dégage de la terre & nous eſleve dans le Ciel; car il eſt bien difficile qu'un miſerable ayme la vie lors qu'elle eſt pleine de Douleurs, & que l'ame ait de grands attachemens pour un corps qui exerce continuellement ſa patience. Tous les hommes ne ſont pas ſi lâches que ce favory d'Auguſte qui avoit tant de paſſion pour la vie, que les tourmens ne luy en pouvoient faire perdre le deſir: Il ſe vantoit luy-meſme en ſes vers, qu'il l'eut encore aymée dans les ſupplices, qu'à la torture il eut fait des vœux pour la prolonger, & qu'il euſt trouvé des charmes dans les plus cruelles ſouffrances, pourveu qu'il y euſt trouvé la vie: Ie veux croire que la violence des maux luy euſt fait changer de langage, & qu'il euſt advoüé, qu'une prompte mort eſt plus douce qu'une longue douleur: ou s'il euſt perſiſté dans ſes premiers ſentimens, nous ſerons obligez de confeſſer que les perſonnes lâches ſont plus opiniâtres que les courageuſes, & que l'amour de la gloire ne fait pas tant d'impreſſion ſur nos eſprits, que l'amour de la vie: Mais pour retourner à mon ſujet, quand la douleur eſt violen-

Debilem facite manu, debilem pede coxa, lubricos quate dentes: vita dum ſupereſt, bene eſt hanc mihi, vel acuta ſi ſed tam tince ſuſtinen. macen.

te, elle detache l'ame du corps, & cauſe la mort de l'homme ; Car la triſteſſe & la joye ont ce rapport dans leurs differences, qu'elles attentent ſur noſtre vie, quand elles ſont extrémes : Le cœur ſe dilate par la joye, il s'ouvre pour recevoir le bien qui ſe preſente, & il le goûte avec tant d'excez, qu'il ſuccombe à la grandeur du plaiſir, & trouve la mort au milieu de ſa felicité : Il ſe reſſerre par la triſteſſe, il ferme la porte au mal qui l'aſſiege, & par une extréme imprudence, il ſe livre entre les mains d'un ennemy domeſtique, pour ſe delivrer d'un ennemy eſtranger : Car ſon effort fait naiſtre ſa douleur, le ſoin qu'il apporte à ſa deffence, augmente ſa peine, & avance ſa mort: Souvent auſſi ſa negligence le rend miſerable, il ſe laiſſe ſurprendre à la douleur pour ne l'avoir pas prevenuë, & n'eſtant plus en eſtat de ſe deffendre lors qu'elle arrive, il eſt contraint de luy ceder. Enfin la triſteſſe nous fait pleurer : quand elle a ſaiſi noſtre cœur, elle fait la guerre à nos yeux, elle s'évapore par les ſoûpirs, elle s'écoule par les larmes, & elle s'affoiblit en ſe produiſant : car un homme qui pleure ſe ſoulage, il ſe conſole en ſe plaignant, il trouve quelque plaiſir dans ſes plaintes, & ſi elles ſont des marques de la douleur elles en ſont auſſi des remedes : Comme la colere ſe décharge par les injures ; la triſteſſe plus innocente ſe diſtille par les

Eſt quadam flere voluptas, expletur lachrimis egeriturque dolor. Ovid. 4. trift.

larmes, & elle abandonne le cœur, quand elle monte sur le visage. Apres avoir veu ses effects, il ne reste plus à considerer que l'usage qu'on en peut faire, & en quelles occasions elle peut devenir innocente ou criminelle.

V. DISCOURS.

Du mauvais usage de la Douleur.

CEux qui croyent que la volupté est la plus dangereuse ennemie de la vertu ne s'imagineront jamais que la Douleur puisse prendre le party du vice, & on aura peine à leur persuader qu'il se trouve des tristesses criminelles: Cependant il s'en voit peu d'innocentes, & la pluspart de celles qui nous font pleurer, sont injustes ou deraisonnables: car l'homme est devenu si delicat, que toutes choses le blessent, le peché l'a rendu si lâche, qu'il met la privation des plaisirs au nõbre de ses Douleurs; & pense avoir un juste sujet de s'affliger, quand il ne possede pas tout ce qu'il desire: Le nombre de ses maux est accreu par sa lascheté, & celuy qui dans les premiers siecles, ne connoissoit point d'autres peines que la maladie & la mort, s'attriste maintenant du deshonneur & de la pauvreté; Le temoignage de sa conscience ne suffit pas à sa vertu, & si avec l'approbation du Ciel, il n'a encore les applaudissemens de la terre, il s'imagine

Homo adest dolori suo, nec tantum quantum sentit, sed quantum constituit, eo afficitur. Sen. conf ad Marc. c. 7.

qu'il eſt infame, les richeſſes de la Nature ne contentent pas ſes deſirs, & quoy qu'il y ait toutes les choſes neceſſaires, il s'eſtime pauvre, quand il n'a pas les ſuperfluës : Ainſi chacun trouve ſon malheur dans ſa felicité meſme, & les plus heureux ſont ſi delicats, que la Fortune qui ſe laſſe pour les ſervir, ne leur peut oſter les pretextes de ſe plaindre ; Les meilleurs ſuccez ont des circonſtances qui les affligẽt, une victoire leur deplaît, parce que le Chef des ennemis a trouvé ſon ſalut dans ſa fuite, & qu'il n'a pas perdu la vie ou la liberté, avec l'hõneur, la priſe d'une ville leur eſt deſagreable, parce qu'elle n'a pas attiré la revolte d'une Province, & leur humeur eſt ſi ingenieuſe à ſe donner de la peine, que les plus grandes proſperitez ne peuvent finir leurs plaintes, ny contenter leurs deſirs : il me ſemble que dans cette ſorte de perſonnes la Douleur eſt eſclave de la volupté, & que pour ſe vanger de ſa ſervitude, elle fait ſoûpirer ſa maiſtreſſe, & la rend miſerable au milieu de ſes plaiſirs. Ces hommes ne meritent pas d'être conſolez ; leur peine eſt trop injuſte, pour obliger la Philoſophie à luy donner des remedes ; il eſt raiſonnable que leur laſcheté ſoit leur ſupplice, & qu'ils languiſſent dans la miſere, puis qu'ils ne ſçavent vivre dans la felicité. Il s'en trouve d'autres, qui tirent vanité de leurs déplaiſirs, & qui font ſervir à leur am-

Poteſt quidem eloquẽtia tua, quæ parva ſunt approbare, promagnis, ſed aliorſum vire ſervet ſuas, nunc ſe tota in ſolatium tuum conferat. Noli contra te ingenio tuo uti noli adeſſe dolori tuo. Senec, ad Pol. c. 37.

Plerique lachrymus, fundunt, ut oſtendant, & toties ſiccos oculos habent, quoties ſpectator defuit. Adeo penitus hoc ſe malum finxit ut in ſimulationem, etiam ſimpliciſſimæ res dolor. Sen. de tranq. c. 15.

bition, la plus ſincere de nos Paſſions: Ils ſoûpirent la perte de leurs amis dans toutes les compagnies où ils ſe trouvent: Ils veulent que leur douleur ſoit une marque de leur amour, & qu'on croye qu'ils ſçavent bien aimer, parce qu'ils ſçavent bien pleurer ; ils n'eſſuyent jamais leurs larmes, que quand ils ſont dans leur cabinet, ils jugét qu'elles ne ſeroient pas bien employées, ſi elles manquoient de témoins, & ils nous apprennent qu'elles ne ſont pas veritables, puis qu'elles cherchent des approbateurs: La triſteſſe qui loge dans noſtre cœur, nous accompagne en tous lieux, & c'eſt dans la ſolitude où rien ne la divertit, qu'elle donne la liberté à ſes ſoûpirs, & que s'entretenant de ces pertes, elle ſe ſoulage par ſes regrets. Mais pour eſtre ſincere, elle ne laiſſe pas d'être injuſte, puis que ſouvent elle produit des effets contraires à nos deſirs, & nous fait oublier les perſonnes, qu'elle nous contraint de pleurer : Car il n'y a rien au monde qui nous ennuye plûtoſt que la Douleur ; comme elle n'a rien d'aimable, elle devient facilement odieuſe, elle laiſſe ceux qui la ſervent, & pour s'en delivrer, ils tâchent de ſe deffaire de l'amour qui la fait naiſtre ; Ils effacent de leur memoire le ſouvenir de leurs amis, pour n'eſtre plus obligez de les regretter, & par une ingratitude qui ſuit toûjours la triſteſſe immoderée,

Nulla res citius venit in odium, quàm dolor Senec. Ep. 63.

ils renoncent à l'amitié, pour le guerir de la douleur : Ie sçay bien qu'il nous est permis de pleurer la mort de nos amis, & que les larmes sont les premiers devoirs, que la Nature nous oblige de leur rendre ; mais il en faut promptement arrester le cours, & appellant la Raison à nostre aide, nous rendre leur souvenir agreable, si nous voulons qu'il soit immortel : On ne pense guere volontiers à ce qui donne du tourment, & dés lors qu'on ne trouve plus ce triste plaisir que la Nature a mis dans les pleurs, on les regarde comme des suplices, & l'on évite toutes les rencontres qui obligent d'en répandre.

Id agamus, ut jucunda fiat nobis amissorum recordatio. Nemo libenter ad id redit, quod non sine tormento cogitaturus est. Sen. Ep. 63.

Mais certes de tant de tristesses qui blessent nôtre ame sans sujet, il me semble qu'il n'y en a point de plus infame que celle de l'Envie : Car la douleur que cause la privation des plaisirs n'est pas si injuste qu'elle n'ait des pretextes pour se defendre ; si les bonnes raisons luy manquent, elle trouve des excuses, & l'on voit des hommes qui n'ont pas tant de peine à combatre la Douleur qu'à s'abstenir de la volupté : Ils sont plus propres à la Force qu'à la Temperance, & l'on en feroit plûtost des martyrs que des continens. La mort des amis est une perte assez grande pour estre pleurée, & l'amitié est une assez belle vertu pour en rechercher la gloire par des larmes feintes, ou veritables. Toutes

ces douleurs ont le mal pour leur objet, & s'il y a de l'injuſtice dans leur excez, il y a de l'excuſe dans leur cauſe : Mais l'envie eſt une triſteſſe auſſi laſche qu'injuſte, & de quelque coſté qu'on la regarde, elle ne peut avoir de pretexte, ny de couleur : Elle choque toutes les vertus, & par une malice qui ne peut eſtre aſſez condamnée, elle declare la guerre à toutes ces nobles habitudes qui ſont la plus pure gloire de noſtre ame. Ie ſçay bien que tous les vices ſont ennemis des vertus, & qu'il n'y a point de Morale qui les puiſſe reconcilier. La Nature accorde les Elemens, & temperant leurs qualitez, elle les fait entrer en la compoſition de tous ſes ouvrages ; mais la Prudence humaine, avec tous ſes artifices, ne ſçauroit appaiſer les differens du vice, & de la vertu, ny les faire loger enſemble dans une meſme perſonne : Neantmoins la Haine des autres vices eſt reglée, ils n'entreprennent que la vertu qui leur eſt contraire, & quand par une injuſte victoire ils ont triomphé de cette noble ennemie, ils appaiſent leur fureur, & laiſſent l'homme dans quelque ſorte de repos : L'Avarice ne perſecute que la Liberalité, l'Ambition ne pourſuit que la Modeſtie, & le Menſonge, tout imprudent qu'il eſt, ne combat que la Verité : Mais l'envie, plus furieuſe que tous ces monſtres, fait la guerre à toutes les vertus ; & comme

Virtutis comes invidia eſt, plerumque bonos ſectatur. Cic. 4. ad Heren.

Mala cætera habent terminum. Invidia autem eſt malum jugiter perſeverans.

si elle estoit un poison composé de tous les autres, elle attaque en un mesme temps, la Charité, la Justice, la Misericorde & l'Humilité : Car si la Charité rend toutes choses communes, celle-cy se les approprie, & ne prend pas tant de plaisir à les posseder qu'à les ravir à son prochain. Si la Justice rend à un chacun ce qui luy appartient, celle-cy garde tout pour elle, & ne voulant point reconnoistre d'autre merite que le sien, elle croit que toutes les recompenses luy sont deuës : Si la Misericorde s'afflige des maux d'autruy, celle-cy s'en réjoüit, & par un excez de malice, elle en fait sa felicité : Si l'Humilité ne mépriſe rien, celle-cy blâme tout, & tâche d'élever sa reputation sur les ruines de la vertu. Si bien qu'elle est un mal universel; & cette Tristesse honteuse est composée tout ensemble d'Avarice, d'Orgueil, & de Cruauté : mais quoy qu'elle soit animée contre les vertus, elle reserve ses plus grands efforts contre les plus nobles, & elle entreprend avec plus d'ardeur celles qui paroissent avec plus d'éclat : Elle ressemble à ces mouches importunes qui s'attachét aux plus belles fleurs d'un parterre ; ou elle est semblable à la foudre qui choisit les plus grands arbres, & qui décharge sa fureur sur les plus hautes montagnes : Elle ne paroist courageuse que par la noblesse des ennemis qu'elle attaque : Elle veut qu'on l'estime gene-

sine fine peccatum hinc vultus minax pallor in facie, stridor in dentibus, manus ad cædem prõpta, etiamsi à gladio interim vacuæ, odio tamen furiatæ mentis armata. Cypr serm. de Livore.

Nunquam eminentia invidia carent: Assidua est eminentis fortunæ comes invidia, altissimisque sẽper adhæret. Vell. Pater. l. 2.

reuſe, parce qu'elle eſt inſoléte, & elle tire ſa vanité de la grandeur de ſon crime.

De cette mauvaiſe qualité il en procede une autre qui n'eſt pas moins fâcheuſe; car comme elle haït la vertu, elle ne peut ſouffrir les perſonnes vertueuſes. Sa haine luy perſuade la vengeance, quand la calomnie ne peut rien ſur la gloire des innocens, elle entreprend ſur leur vie. Apres avoir fait ſon coup d'eſſay dans la mediſance, elle fait ſon chef-d'œuvre dans le meurtre, & elle répand le ſang de ceux dont elle n'a pû tenir la gloire: Il ne s'eſt point commis de parricide qu'elle n'ait conſeillé; & de tant de cruautez qu'on impute à la Haine, ou à la Colere, les plus ſignalées ſont les ouvrages de l'Envie; Elle arma dans la naiſſance du monde les mains de Caïn contre ſon frere, elle luy fournit des armes devant qu'elle euſt tiré le fer des entrailles de la terre; dans le ſiecle qui ſuccedoit à celuy de l'innocence, elle luy apprit à faire le premier parricide; & la mort, qui n'eſtoit que la peine du peché: devint un crime par ſon conſeil. Elle ſuſcita les Enfans de Jacob contre leur frere Ioſeph; ſa future grandeur leur donna de la jalouſie, & pour combatre les deſſeins du Ciel, ils firent un Eſclave de celuy dont il vouloit faire un Roy; Elle anima Saül contre David, & par une aveugle fureur, elle luy perſuada qu'il n'y a rien de plus pernicieux

Invidia peſtiferum malum hominem in Dæmonem convertit, per eam mors venit in mſidum, propter ipſam Abel eſt interẽptus. David cædis periculum ſubiit, & Iudæi Chriſtum interfecerunt. Chryſ. in hom.

aux Souverains que la grandeur de leurs Sujets, & que la puissance d'un estranger ne leur est pas si redoutable que la vertu d'un domestique: Mais pour monter plus haut, & aller jusqu'à la source de nos mal-heurs, ce fut elle qui anima les Demons contre les hommes, qui leur inspira le moyen de les perdre avant leur naissance, & de les faire mourir en la personne de leur pere. Si elle fait tant de maux à ses ennemis, elle ne s'en procure pas moins à soy-même, & elle est aussi bien son supplice que celuy de la vertu, car elle ne void point de prosperitez qui ne l'affligent, le bon-heur de son prochain est la cause de sa misere, elle pleure le bon succez de ses voisins, & il ne faut qu'un homme heureux pour la rendre eternellement miserable. Elle confond la nature du bien & du mal, pour accroistre ses déplaisirs, & par un desordre, qui n'est juste que parce qu'il luy est dommageable, elle se réjoüyt du mal, & s'afflige du bien: Elle répand des ruisseaux de larmes quand on allume des feux de joye, & dans la calamité publique elle trouve les sujets de sa réjoüyssance & de son triomphe: Sa perte luy est agreable, pourveu qu'elle attire celle de son ennemy, & il luy est si naturel de commettre des injustices, qu'elle accepte le plaisir de se vanger aux dépens de sa propre vie; Elle se fasche contre la Fortune, elle

Invidia vitium diabolicum quo solo Diabolus reus est: Non enim ei dicitur ut damnetur adulterium commisisti, furtum fecisti, villā alienā rapuisti, sed homini stanti invidisti. Aug. lib 1. de Doct. Chri.

Obiraſcens Fortuna invidus, & de se-

culo quærens, & in angelos se retrahens pœnæ incubat suæ. Senec de tranq. c. 2.

se plaint de son siecle, & quand elle ne peut empescher les bons succez de ses ennemis; le desespoir la confine dans la solitude, où s'entretenant de ses déplaisirs, elle souffre la peine de tous les crimes qu'elle a commis.

Pour se consoler dans sa misere, elle se pique de grandeur, & veut persuader à tout le monde, que si elle blasme les vertus des autres, c'est parce qu'elle y remarque des defauts. A l'entendre parler, il semble qu'elle ait tiré sa naissance du Ciel, & que la terre n'ait pas assez de Couronnes, ny de Sceptres pour l'honorer; elle croit que tous les honneurs luy sont deus, & qu'on luy ravit tous ceux qu'on ne luy donne pas: Enfin, elle est aussi insolente que la vertu est modeste, & son langage est aussi impudent, que celuy de son ennemie est retenu. Cependant il n'y a rien de plus lasche que son courage, elle est toûjours dans la poudre, & si quelquefois la Fortune aveugle l'éleve, elle s'abbaisse incontinent, & se revale au dessous des choses mesmes qu'elle décrie: Car c'est une maxime asseurée, que tout ce qui nous donne de l'envie est au dessus de nous par nostre jugement mesme nous donnons l'avantage à nos égaux quand leur merite nous donne de la jalousie. Un Prince devient l'Esclave de ses Sujets quand il entre en ombrage de leur bonheur, il descend de son thrône, & décher

O invidia! quæ semper sibi est inimica, nam qui invidet, sibi quidem ignominiã facit, illi autem cui invidet, gloriam parit. Chrys. sup. Matth.

de ſa grandeur, ſi toſt qu'il ſouhaitte ce qu'ils poſſedent; dans ſon opinion il juge que leur fortune eſt plus élevée que la ſienne, quand il en conçoit de la jalouſie : C'eſt pourquoy ce grand Homme qui ſe rendit illuſtre par ſes malheurs, & dont l'innocence fut exercée par tant de diſgraces; a remarqué que l'envie eſtoit la Paſſion des ames baſſes, & qu'elle ne conſomme que ces hommes lâches, qui ne peuvent rien entreprendre de genereux : car s'ils avoient le cœur un peu noble, & ſi la vertu leur avoit fait part de cette ſatisfaction, ils ſeroient contens de leur condition, & ne formeroient point de ſouhaits qui découvriſſent leur miſere, s'ils remarquoient en leurs égaux quelque perfection éclatante, ils luy donneroient les loüanges qu'elle merite, ou ſaiſis d'une noble émulation, ils tâcheroient de l'acquerir: Mais comme le vice qui les tyranniſe rampe ſur la terre, ils ne conçoivent que de lâches deſirs, lors meſme qu'ils font quelque effort pour s'élever, ils s'abaiſſent davantage, & l'on trouve par experience que leur grandeur apparente n'eſt qu'un pur effet de leur veritable miſere.

" Invidia parvulum occidit. Iob. cap. 5. Si invideris, major eris : nam qui invidet minor eſt. Sen. in Prov.

A tous ces mal-heurs on peut encore adjouſter celuy de la pauvreté, qui n'eſt pas le moindre ſuplice de l'Envie : car elle a cecy de commun avec l'Avarice, que ſes richeſſes ne ſe contentent jamais, elle a cent yeux ouverts pour voir

Noſtra nos ſine comparatione delectant : nunquam erit fœlix quem

torquebit fœlicitet Sen. l. 3. de ira, c. 30.

les prosperitez de son prochain, & elle est aveugle pour voir les siennes : Elle ne regarde que les biens qui la peuvent affliger, & ne considere point ceux qui la peuvent divertir ; Elle croit que tout ce que les autres possedent luy manque, & ingenieuse à sa peine, elle aggrandit le bon-heur d'autruy, pour augmenter sa propre misere : De sorte que pour punir les envieux, il ne faut que les abandonner à leur propre fureur ; sans se mettre en devoir de chastier leur insolence, il suffit de les laisser entre leurs mains, & de permettre au Demon qui les possede, de tirer vengeance de leur crime. Voila les excez dont la Tristesse est capable quand elle n'est pas bien conduite, voyons maintenant à quelles vertus elle peut servir lors qu'elle obeyt à la raison, & que suivant les mouvemens de la Grace, elle s'afflige de l'injustice des méchans ou de la misere des bons.

IV. DISCOURS.

Du bon usage de la Douleur.

IL ne faut pas s'estonner si les Stoïciens condamnent la Tristesse, puis qu'ils n'approuvent pas mesme les vertus qu'elle produit, & qu'ils veulent que leur Sage goûte une joye si pure qu'elle ne soit meslée d'aucun déplaisir : Car ils l'élevent au dessus des tempestes, & tâchent de nous persuader qu'il voit former

mer tous les orages sous ses pieds, & qu'il n'en est point agité : Ils nous asseurent que dans le sac d'une ville, ou dans la ruine d'un Estat, il n'est pas plus émû que leur Iupiter dans le debris de l'Univers ; & que mettant tout son bonheur en soy-mesme, il regarde avec indifference tous les mauvais succez de la Fortune : S'il répand quelques larmes sur le tombeau de ses Peres, & donne quelque soûpirs à sa Patrie mourante, son ame ne souffre point d'émotion, & il voit tous ces desastres sans douleur. Quoy que veüille dire cette cruelle Philosophie, je ne croy pas que sa doctrine puisse détruire la Nature, ny qu'elle forme jamais un Sage, à qui elle oste tous les sentimens d'un homme : La Sageſſe n'est point ennemie de la Raison, & le Ciel n'eust pas uny l'ame avec le corps s'il eust eu dessein d'empescher leur communication : Aussi quand ces Philosophes ont avancé ces superbes paroles, ils ont à mon avis imité les Orateurs, qui faisant des hyperboles, nous conduisent à la verité par le mensonge, asseurent l'impossible pour nous persuader le difficile : Ils ont bien crû que l'esprit devoit avoir quelque commerce avec le corps, & que les Douleurs de l'un devoient causer les Tristesses de l'autre ; mais de peur que la plus noble partie ne devinst esclave de la plus basse, ils ont essayé de luy

Lachryma volvuntur inanes, Mens immota manet. Virg. Æneid. 4.

In hoc omnis hyperbole extenditur, ut ad verum mendacio veniat. Numquam tantùm sperat quàtum audet, sed incredibilia affirmat, ut ad credibilia perveniat. Sen. de Ben. l. 7. c. 25.

conserver la liberté par la rigueur, & de la rendre insensible afin qu'elle demeurast toûjours Souveraine : car qui pourroit s'imaginer que des hommes si judicieux en toutes choses, eussent perdu le jugement en celle-cy, & que pour défendre le party de la vertu, ils eussent abandonné celuy de la Raison? Toute la pompe de leurs discours ne tendoit qu'à maintenir l'esprit dans son empire, & de peur qu'il ne succombast sous les foiblesses du corps, ils ont autorisé son pouvoir par des termes plus éloquens que veritables : Ils se sont imaginez que pour nous reduire au point de la Raison, il faloit nous élever un peu plus haut, & que pour ne rien accorder de superflu à nos sens, il falloit leur refuser le necessaire. Ils croyent donc avec nous que la Tristesse peut estre raisonnable, & qu'il y a des occasions où c'est estre impie que de n'estre pas affligé : Mais je ne sçay si nous leur pourrons persuader que la Penitence & la Misericorde sont d'illustres vertus, & qu'aprés avoir pleuré nos offenses, nous sommes obligez de pleurer les miseres de nostre prochain.

Maxima est peccati pœna, fecisse nec quisquã gravius afficitur, quã qui ad sup-

Ces Philosophes ne sont austerés que parce qu'ils sont trop vertueux ; ils ne condamnent la Penitence, que parce qu'ils aiment la Fidelité ; & s'ils blasment le Repentir, c'est parce qu'il présuppose le crime ; il voudroit qu'on n'a-

bandonnaſt jamais le party de la vertu, & que l'on traitaſt plus ſeverement les hommes vicieux que les deſerteurs de milice : Leur zele merite quelque excuſe, mais comme il n'eſt pas accompagné de prudence, il produit un effet contraire à leur intention ; car il augmente le nombre des criminels en le penſant diminuer ; il rend les foibles opiniaſtres, & leur oſtant le remede, il change leurs foibleſſes en des maladies incurables : L'homme n'eſt pas ſi conſtant que l'Ange, & quand il aime le bien, il n'y eſt pas ſi fermement attaché qu'on ne l'en puiſſe ſeparer ; Auſſi n'eſt-il pas ſi opiniaſtre que le Demon, & quand il aime le mal, il n'y eſt pas ſi fortement engagé qu'on ne l'en puiſſe déprendre : Si ſon inconſtance eſt la cauſe de ſon peché, elle en eſt auſſi le remede, & ſi elle aide à le rendre criminel, elle contribuë auſſi à le rendre innocent : Il ſe dégoûte du crime, il ſe laſſe de l'impieté, & il doit ces bons effets à la foibleſſe de ſa Nature : S'il avoit plus de force, il auroit plus d'opiniâtreté, & la Grace qui le convertit, trouveroit plus de reſiſtance, s'il eſtoit plus ferme dans ſes reſolutions : Le Ciel fait ſervir ce defaut à noſtre avantage, & ſa providence ménage noſtre foibleſſe pour en tirer noſtre ſalut : Car quand il a touché les pecheurs, & que prévenant leur volonté par ſa grace, il leur fait dé-

pliciū pœnitentiæ traditur. Sen. lib. 3. de Ira, c. 26.

Scit Deus noſter non ſemper hominem integrum ſtare, ſed frequenter aut peccare corpore, aut vacillare ſermone : Ideò Pœnitentiæ viam docuit per quam poſſit & deſtructa corrigere, & lapſa reparare. Aug. de pœnit.

teſter leur crime, ils achevent l'ouvrage de leur converſion par le ſecours de la Penitence, & cherchent dans la Douleur des moyens pour appaiſer la Iuſtice divine : Ils puniſſent leur corps pour affliger leur eſprit ; ils condamnent l'eſclave à pleurer le peché de ſon maiſtre, parce qu'il en eſt complice ; & ſçachant bien qu'ils ne ſe font du mal, que parce qu'ils s'aiment trop, ils les obligent à ſe haïr pour ſe procurer du bien ; ils les chaſtient ſouvent d'un même ſupplice, parce que leurs fautes ſont communes ; & par une juſte rigueur, ils conjoignent dans la peine ceux qui n'ont pas eſté ſeparez dans le crime. Ainſi tout l'homme ſatisfait à Dieu, & les deux parties qui le compoſent, trouvent dans la Douleur le pardon de leurs pechez. Ie ſçay bien que les libertins ſe moquent de ces devoirs, & qu'ils mettent la Penitence au nombre des remedes qui ſont auſſi honteux qu'inutiles ; car pourquoy, diſent-ils, vous affligez-vous d'un mal qui n'eſt plus ? pourquoy le faites vous revivre par vos regrets ? pourquoy par une plus haute imprudence, voulez-vous changer le paſſé, & ſouhaitez vous en vain, que ce qui eſt déja fait ne l'ait pas eſté ? Ces mauvaiſes raiſons ne divertiront pas les pecheurs de la Penitence, & ſi les Impies n'ont point de meilleures armes pour combatre la pieté, ils n'auront jamais

Non ſeparã, tur in mercede & in pœna, anima & caro, quas opera conjungit. Tertul. l. de reſurr. carn. cap. 15.

Nunquam ſapientem facti ſui pœnitere, nunquam emendare quod fecerit, nec mutare conſilium jactant. Senec. de ben. l. 4. cap. 34.

de grands avantages sur elle. La Nature autorise tous les jours des larmes que nous répandons pour des malheurs qui sont passez ; un triste ressouvenir tire des soûpirs de nostre cœur, & nous ne pouvons penser aux maux que nous avons évitez ou soufferts, qu'il ne s'éleve dans nostre ame des mouvemens de Plaisir ou de Douleur : comme le temps écoulé fait la partie la plus asseurée de nostre vie, c'est celle aussi qui réveille les Passions les plus veritables, & qui nous donne les plus sensibles émotions : Le futur est trop incertain, pour s'en mettre beaucoup en peine, & les évenemens qu'il produit sont trop cachez pour faire de grandes impressions sur nos desirs : Le passé est la source de la tristesse, & nous avons droict de nous affliger d'un accident que nous ne pouvons plus empescher : s'il nous menaçoit seulement ; nous tâcherions de nous en défendre, & s'il pendoit sur nostre teste, nous employerions nostre prudence pour le divertir : Mais quand il est arrivé, il ne nous reste que la Douleur pour nous en plaindre, & de tant de Passions qui nous peuvent soulager dans les maux presens ou à venir, il n'y a que celle-cy qui nous puisse consoler de nos déplaisirs passez : Si nous pouvions retirer nos amis du tombeau, & ranimer leurs cendres par nos soins : nous ne nous consumerions pas en des regrets

Calamitosus est animus futuri anxius & ante miserias miser qui futuro torquetur. Sen. Ep 98.

Quid juges quem suscitare nō potes ? non jugerem si suscitare possem. Cynic.

inutiles ; mais puiſque la mort n'a point de remede, & que la medecine qui peut conſeiver la vie, ne la peut pas reſtituer quand elle eſt perduë, nous pleurons avec d'autant plus de ſujet, que noſtre perte eſt plus aſſeurée, & nos larmes nous ſemblent d'autant plus juſtes que le mal que nous ſouffrons eſt moins capable de remede : Ainſi la Penitence n'eſt point blaſmable, ſi ne pouvant empeſcher un crime qui eſt déja commis, elle s'abandonne à la Douleur, & ſi ne trouvant point de moyens de reparer ſon offenſe, elle en témoigne du reſſentiment par ſes ſoûpirs : Elle eſt d'autant mieux fondée en cette creance, qu'elle ſçait bien que les larmes ne luy ſont pas inutiles, & que meſlées avec le Sang de Ieſus-Chriſt, elles peuvent effacer tous ſes pechez : Dans les autres occaſions elles ne font point de miracles ; ſi elles conſolent les vivans, elles ne reſſuſcitent pas les morts : ſi elles aſſeurent les affligez de noſtre amour, elles ne les délivrent pas de leurs peines; En penſant ſecourir les miſerables, elles en augmentent le nombre, & au lieu de guerir le mal, elles ne ſervent qu'à le rendre contagieux : Mais celles de la Penitence noyent les pechez, ſauvent les pecheurs, & appaiſent la juſte colere de Dieu : car il eſt ſi bon, qu'il s'adoucit d'un peu de regret; le deplaiſir d'une offenſe luy tient lieu de ſatisfaction, & ſçachant bien

que nous ne pouvons pas changer les choſes paſſées, il ſe contente du repentir que nous en avons ; comme il lit dans les cœurs, & connoiſt les larmes qui partent d'une veritable douleur, il ne leur refuſe jamais le pardon ; devant ſon trône il ſuffit qu'un criminel confeſſe ſon impieté pour en recevoir l'abolition. Dans le Tribunal des Iuges l'on confond ſouvent le crime avec l'innocence, l'on abſout un homme qui défend ſon peché par un menſonge, & pourveu qu'il nie un meurtre qui n'a point de preuve, il force les Iuges à prononcer en ſa faveur : Mais s'il cede à la violence des tourmens, ou s'il eſt ſurpris en ſes réponſes, ſes larmes n'effacent point ſon peché, & ſa confeſſion ne luy conſerve pas la vie : Dans la Penitence il ne faut qu'avoüer ſon crime pour en obtenir le pardon, les loix en ſont ſi douces, que Dieu oublie toutes ſes injures, pourveu que les pecheurs meſlent un peu d'amour dans leur repentir, & que la crainte des châtimens ne ſoit pas l'unique motif de leur douleur : C'eſt pourquoy nos intereſts nous obligent à défendre une Paſſion qui nous eſt ſi avantageuſe, & puiſque l'eſperance de noſtre ſalut eſt fondée ſur une vertu qui doit ſa naiſſance à la Triſteſſe, nous en devons ſoûtenir la cauſe, & employer toutes nos raiſons, pour autoriſer celle qui nous juſtifie.

Cùm igitur pœnitentia provolvit hominem, magis relevat : cùm ſqualidum facit, magis mundatum reddit ; cùm accuſat, excuſat ; cùm cõdemnat, abſolvit. Tertull. de pœn. cap 9.

La Misericorde ne trouvera pas moins de credit parmy les hommes que la Penitence, & comme il n'y en a point de si heureux, qui ne puisse devenir miserable, je me persuade qu'elle ne manquera point d'Avocats : Les calomnies des Stoïques ne la banniront pas de la terre, les foiblesses qu'on luy impute ne terniront pas sa gloire, si l'injustice abbat ses autels, la pieté luy en dressera d'autres, & si l'on renverse ses temples de pierre & de marbre, on luy en bastira de vivans & de raisonnables. Ils l'accusent d'estre injuste, & de considerer plutost le malheur que le peché des Criminels ; ils la blasment de donner des larmes à des personnes qui ne les meritent pas, & de vouloir rompre les prisons pour en tirer confusément les innocens & les coupables : Mais quoy que disent ces Philosophes inhumains, c'est le meilleur employ que nous puissions faire de la tristesse, c'est le plus saint usage de la douleur, c'est le sentiment de nostre ame le plus universellement approuvé, & il faut estre sorty des rochers, ou avoir vécu parmy les tigres, pour condamner une Passion si raisonnable : Elle prend sa naissance de la misere, elle imite la Mere qui luy a donné la vie, & elle luy ressemble si fort, qu'elle est elle-mesme une autre misere ; Elle s'empare du cœur par les yeux, & sortant par où elle est entrée,

Misericordia vitium est animaũ nimis miseriæ favent. Sen. l. 2. de Clem. cap. 6.

Bonum est dolere de malis aliorum & pia est illa tristitia, & si dici potest, beata miseria. Aug. ad Sebalt. Ep. 145.

elle se répand par les larmes, & s'évapore par les soûpirs : Quoy qu'on l'accuse d'estre foible, elle excite nos desirs, & nous interessant dans l'affliction des miserables, elle nous dõne des forces pour les assister : Aprés leur avoir témoigné ses ressentimens par ses regrets, elle leur témoigne sa puissance par les effets, & donnant ses ordres du trône où elle est assise, elle oblige les yeux à les pleurer, la bouche à les consoler, & les mains à les secourir ; Elle descend dans les cachots avec les prisonniers, elle monte sur l'échaffaut avec les criminels, elle assiste les affligez de ses conseils, elle partage ses biens avec les pauvres, & sans chercher d'autres motifs que la misere, il luy suffit qu'un homme soit malheureux pour le prendre en sa protection. Tous ces effoits ne procedent que de la douleur, & si la tristesse n'estoit point meslée avec la Misericorde, elle n'agiroit pas avec tant de vigueur : Car l'amour propre nous a tellement dereglez, qu'il a falu que la Providence divine nous ait rendus miserables par la pitié, pour nous interesser dans la misere d'autruy ; si elle ne nous touchoit point, nous n'en chercherions pas le remede, & nous ne songerions jamais à guerir un mal qui nous seroit indifferent : Mais parce que la Misericorde est une sainte contagion, qui nous rend sensibles aux in-

Quid est autem Misericordia, nisi alienæ miseriæ quædam in nostro corde compassio, quâ utique si possimus subvenire compellimur. Aug. l. 9. de Civ. Dei, c. 5.

Nihil ad misericordiam sic inclinat, atq; proprii periculi cogitatio. Aug. ad Gal.

commoditez de noſtre prochain, nous luy aidons pour nous ſoulager, & nous l'aſſiſtons dans ſes beſoins, pour nous délivrer de la douleur qui nous pique : Ainſi la miſere nous enſeigne la Miſericorde, & noſtre mal nous convie à guerir celuy des autres : Qui pourroit condamner un ſi juſte reſſentiment, & qui oſeroit blaſmer une Paſſion à qui nous devons noſtre innocence ? ſi les miſerables ſont des perſonnes ſacrées, les miſericordieux ſeront-ils prophanes ? Si nous reſpectons ceux qui ſont attaquez par la Fortune, blaſmerons nous ceux qui les aſſiſtent ? ſi nous admirons la patience, mépriſerons-nous la compaſſion ? ſi la miſere tire des larmes de nos yeux, la miſericorde ne tirera-t-elle point de loüanges de noſtre bouche, & n'adorerons-nous pas une vertu que Ieſus-Chriſt a voulu conſacrer en ſa perſonne ? Avant le Myſtere de l'Incarnation, il n'avoit que cette miſericorde qui délivre les malheureux ſans éprouver leurs mal-heurs ; qui guerit le mal ſans le prendre, & qui ſoulage les affligez ſans en accroiſtre le nombre : il voyoit nos miſeres & ne les reſſentoit pas ; ſa bonté uſant de ſa puiſſance ſecouroit les miſerables, & ne s'affligeoit point avec eux ; Mais depuis qu'il a daigné ſe faire homme, il a meſlé ſes larmes avec les noſtres, il a permis à nos douleurs de bleſſer ſon

Miſericordiæ virtus tanta eſt, ut ſine illa, cæteræ etſi eſſe poſſint, prodeſſe tamen non poſſint. Quamvis enim aliquis ſit caſtus & ſobrius, ſi miſericors tamen non eſt, miſericordiam nō meretur. D. Leo in ſerm.

ame, & il a voulu souffrir nos miseres pour apprendre la misericorde. Il nous est donc bien permis d'exercer une vertu que Iesus-Christ a pratiquée ; & nous pouvons bien devenir miserables sans interesser nostre honneur, puisque le Fils de la Vierge, en la personne duquel on ne peut pas remarquer l'ombre d'un defaut, a voulu ressentir les afflictions de ses amis, & répandre des larmes pour les plaindre avant que de faire des miracles pour les secourir. Aussi tous les Philosophes honorent cette passion, & pour relever son merite, que les Stoïciens se sont vainement efforcez d'abaisser, ils luy donnent un Titre glorieux, & l'admettent en la compagnie des vertus: ils reconnoissent qu'elle peut servir à la Raison dans toutes les rencontres de la vie, & que pourveu qu'elle s'accorde avec la Justice quand elle assiste les pauvres, ou qu'elle pardonne aux criminels, il faudroit estre barbare pour ne la pas reverer.

Servit autẽ iste motus Rationi, quando ita præbetur Misericordia, ut justitia conservetur: sive cùm indigenti tribuitur, sive cùm ignoscitur Pœnitenti. Aug. l. 9. de Civit. Dei, c. 15.

De tous ces discours, il est aisé de juger qu'il n'y a point de Passion en nostre ame qui ne puisse estre utilement ménagée par la Raison & par la Grace : Car pour reperer en peu de paroles tout ce que nous avons dit en cet ouvrage, l'Amour se peut changer en une sainte amitié, & la Haine peut devenir une juste indignation : Les Desirs moderez sont des secours pour acquerir

toutes les vertus, & la Fuite ou l'éloignement eſt la principale défenſe de la Chaſteté ; L'Eſperance nous anime aux belles actions, & le Deſeſpoir nous détourne des entrepriſes temeraires; La Crainte ſert à la Prudence, & la Hardieſſe à la Valeur: La Colere toute farouche qu'elle eſt, prend le party de la Juſtice ; La Ioye innocente eſt un avant gouſt de la Felicité, & la Douleur eſt une courte peine qui nous délivre des ſupplices eternels : Si bien que noſtre ſalut ne dépend que de l'uſage des Paſſions, & la Vertu ne ſubſiſte que par le bon employ des mouvemens de noſtre ame.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE